This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

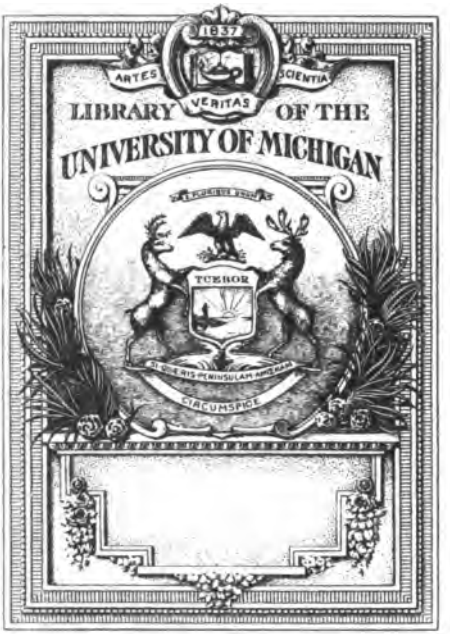
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THE GIFT OF
Prof. Hugo P. Thieme

848
P82157

HUGO P. THIEME
ANN ARBOR, MICH.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

SOUVENIRS
D'UN
VIEUX CRITIQUE

NEUVIÈME SÉRIE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1888

P. AMYLIUS

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

IX

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18.

Causeries Littéraires	1	vol.
Nouvelles Causeries Littéraires	1	—
Dernières Causeries Littéraires	1	—
Causeries du Samedi	1	—
Nouvelles causeries du Samedi	1	—
Dernières Causeries du Samedi	1	—
Contes d'un Planteur de Choux	1	—
Contes et Nouvelles	1	—
Les Corbeaux du Gévaudan	1	—
Entre Chien et Loup	1	—
Le Filleul de Beaumarchais	1	—
La Fin du Procès	1	—
Le Fond de la Coupe	1	—
Les Jeudis de Madame Charbonneau	1	—
Lettres d'un Intercepté	1	—
La Mandarine	1	—
Mes Mémoires	2	—
Mémoires d'un Notaire	1	—
Or et Clinquant	1	—
Pourquoi je reste a la campagne	1	—
Le Radeau de la Méduse	1	—
Les Semaines Littéraires	1	—
Nouvelles Semaines Littéraires	1	—
Dernières Semaines Littéraires	1	—
Nouveaux Samedis	20	—
Souvenirs d'un Vieux Critique	8	—
Souvenirs d'un Vieux Mélomane	1	—

PARIS. — IMP. DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PÉRIOD. — P. MOUILLOT. 79916

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

PAR

A. DE PONTMARTIN

NEUVIÈME SÉRIE

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1888

Droits de reproduction et de traduction réservés.

Prof. Hugo P. Thieme
gt.
12-29-1925

AU COMITÉ DE SOUSCRIPTION
POUR LE BUSTE DU VIEUX CRITIQUE

AUX SOUSCRIPTEURS

MES AMIS,

Le témoignage de votre sympathie a été pour moi le plus précieux des encouragements. J'y ai trouvé la force de continuer sans interruption les *Causeries littéraires* recueillies dans le présent volume qui a l'air, le sournois! de n'être que le neuvième, mais qui, par le fait, est le trente-huitième de la série. Ce volume est à vous. Je ne vous le dédie pas; je vous le rends.

A. DE PONTMARTIN.

29 janvier 1888.

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

LES COMMENCEMENTS D'UNE CONQUÊTE[1]

Si nous pouvions révoquer en doute la fatalité qui, depuis près de soixante ans, s'acharne sur notre malheureuse France, la conquête d'Alger suffirait à nous en fournir une preuve. Nous venons de lire ou plutôt de relire les deux beaux volumes de M. Camille Rousset, cet impeccable modèle des historiens militaires, digne d'ajouter chaque jour une page au livre d'or de nos archives nationales. Deux sentiments nous ont dominé pendant cette lecture : l'admiration d'abord; puis la tristesse, j'allais dire le remords.

L'admiration! jamais elle ne fut plus méritée. Chefs et soldats renouvellent les prodiges des vétérans de la Grande Armée, et, si nous poursuivions la comparaison, elle serait peut-être à leur avantage.

1. *L'Algérie de* 1830 *à* 1840, par Camille Rousset, de l'Académie française. (Plon, Nourrit et Cie.)

L'héroïsme n'est jamais plus beau, que lorsqu'il se désintéresse et s'isole d'une idée de récompense et de gloire. Il offre alors les caractères de cette abnégation sublime qui fait les martyrs et les saints. Or les lieutenants et les soldats de Napoléon se savaient le point de mire de la France, de l'Europe et du monde. Ils se savaient les arbitres des destinées de la patrie, dont ils emportaient l'image et, pour ainsi dire, la présence dans les plis de leur drapeau. Ils étaient soutenus, encouragés, conduits par un merveilleux homme de guerre, qui possédait, non seulement le génie, mais le prestige. Ils ne pouvaient ignorer qu'aux yeux de leur Empereur, qui résumait et absorbait en lui tous les pouvoirs de l'État, ils personnifiaient un intérêt supérieur à tous les éléments de la société civile, et que, pour le vainqueur d'Iéna, le moindre des capitaines était plus que le premier des chambellans et des préfets. En Afrique, pendant cette période que M. Camille Rousset a bien raison de qualifier d'*héroïque*, c'est tout le contraire. Il ne s'agit plus ici de ces bulletins qui passionnent Paris et la province mille fois plus que la tragédie nouvelle, le concours des prix décennaux, la séance de l'Institut ou le dernier épisode de la vie mondaine. Nos *Algériens* ne sauraient se faire illusion sur la situation que leur créent la monarchie bourgeoise et le gouvernement parlementaire, issus d'une révolution. Peu s'en faut qu'on ne les renie, sinon comme suspects, au moins comme gênants. Ils ont le droit de se demander si, parmi les politiques, les hommes d'État

et les députés de nouvelle fabrique, il n'en est pas qui souhaitent tout bas un désastre décisif, afin d'avoir un prétexte pour proposer à la France d'abandonner une conquête léguée par la royauté déchue.

Léguée par la royauté déchue! Le legs serait-il accepté sous bénéfice d'inventaire, ou simplement répudié? C'était là, au début, la question, que compliquaient bien des événements imprévus. Résolue dans les conseils de Charles X, entreprise malgré l'Angleterre, confiée à un général que la calomnie ne se contentait pas de traiter de Vendéen, admirablement réussie en dépit des pronostics perfides du parti libéral et de ses journalistes, la conquête d'Alger, telle que l'avait saluée, le 9 juillet 1830, le canon des Invalides, et telle que les Parisiens, déjà gagnés à la révolution, l'avaient froidement accueillie, apparaissait comme l'œuvre spéciale et suprême de la Restauration, dont elle devait être le dernier bienfait. Elle en offrait les signes caractéristiques; elle semblait écussonnée de fleurs de lis. Je m'en souviens, hélas! — comme si c'était d'hier, — de cette saison étrange, à la fois glorieuse et sinistre, qui avait l'air d'emprunter ses ardeurs aux rayons du *soleil qui brûle les Bastilles.* L'opinion, tiraillée en sens contraires, menait parallèlement la campagne électorale et l'expédition d'Alger. Il était difficile que l'esprit d'opposition, violemment hostile au ministère Polignac, formât tout ensemble des vœux pour le succès des candidats du centre gauche et de la gauche, et des souhaits bien vifs pour la victoire de notre armée; plus difficile encore

que cette victoire, si brillamment et si rapidement obtenue, ne fût prise, dans le même esprit, en mauvaise part, comme présage d'une tentative contre la Charte et les libertés publiques; enfin il était impossible qu'une sorte d'antagonisme ne se déclarât pas, dès l'abord, entre la prise d'Alger et la révolution de Juillet, que celle-ci ne fût pas le démenti de celle-là, et que le moins français, mais le plus parisien des deux événements ne prévalût pas contre l'autre.

Bientôt des incidents inattendus, quoique trop faciles à prévoir, vinrent du dehors s'ajouter à tout ce qui militait, à l'intérieur, contre notre conquête. La révolution éclatait en Belgique, s'agitait sur d'autres points, inquiétait les puissances étrangères, et menaçait la France d'une guerre générale qui l'aurait obligée de concentrer toutes ses forces sur le Rhin. En même temps, la politique extérieure changeait de face. Charles X et ses ministres, sûrs de leur droit et des sympathies de la Russie, avaient pu braver la mauvaise humeur du cabinet britannique. Désormais, l'empereur Nicolas étant, de tous les grands souverains de l'Europe, le plus obstinément hostile à la révolution et au gouvernement de 1830, il fallait faire de nécessité vertu, retourner les batteries diplomatiques, et tâcher de s'appuyer sur l'alliance anglaise, au risque de jouer, comme presque toujours, le rôle de dupe, et de rappeler la fable de *Bertrand et Raton*.

Est-ce tout? Pas encore. Notre armée, surprise en plein triomphe, avait eu à subir de fâcheuses métamorphoses. Des crises telles que celle-là, dangereuses

pour l'ordre, le sont encore plus pour la discipline. Après l'ivresse et le vertige du combat, une nation peut se raviser, remettre les pavés à leur place, et, si elle a quelque bon sens, sauver du naufrage assez d'épaves pour en faire une barque de sauvetage ou, comme disait Montalembert, un radeau. Ce n'est pas impunément qu'une armée — ne fût-ce que pendant trois jours, — voit se déplacer toutes les notions du commandement et de l'obéissance, et entend glorifier la théorie des baïonnettes intelligentes, de la crosse en l'air et de l'insurrection recommandée comme le plus saint des devoirs. Un homme du peuple, un bourgeois, qui, le lendemain d'une révolution, désarme son fusil et reprend son travail, peut encore être un citoyen. Un soldat qui pactise avec la révolte n'est plus rien qu'un corps sans âme, un renégat de l'uniforme, comme le prêtre défroqué est un renégat de la soutane.

Parlerons-nous de transformations d'un autre genre? Si le mot de *nouvelles couches* avait été inventé à cette époque, on aurait pu l'appliquer au renouvellement partiel de notre armée d'Afrique. Il faut avoir, durant le triste automne de 1830 et le sombre hiver de 1831, vécu, comme moi, dans le midi de la France, resté passionnément royaliste et prêt à protester contre une révolution qui le frappait au cœur, au milieu d'une prospérité inouïe, pour se faire une idée — hélas! ou un souvenir, — du *va-et-vient*, de l'espèce de *navette* qui s'établit entre Paris et Toulon, entre Toulon et Alger. Seulement, l'échange était

inquiétant. L'armée expéditionnaire renvoyait ou laissait partir l'élite de ses officiers, des jeunes gens sortis de Saint-Cyr ou de l'École des pages, portant les plus beaux noms de France, heureux et fiers de faire leurs premières armes sous les ordres du maréchal de Bourmont, à côté de ses fils dont l'aîné eut le temps de mourir avant la catastrophe et de tailler dans le drapeau blanc son linceul. Unissant dans leur enthousiasme le roi et la France, ils étaient surpris et consternés qu'on les eût séparés; séparation fatale qui les arrêtait au seuil de leur carrière, et, par un cruel contresens, leur interdisait la gloire au nom de l'honneur. Nous les vîmes revenir, la tête haute, ayant peine à retenir leurs larmes, refusant de croire que *c'était arrivé*, étonnés de n'avoir plus, à vingt ans, que les tronçons d'une épée brisée, et se demandant avec angoisse ce qu'ils allaient faire de leur patriotisme et de leur bravoure. Il y eut là, une première fois, pour le pays, une de ces déperditions de forces, une de ces *décapitations* morales, qui, se renouvelant à chaque révolution, ont fini par subordonner l'élite au rebut et substituer à ceux qui servaient et honoraient leur patrie ceux qui l'avilissent et l'exploitent.

En même temps, Paris envoyait en Afrique, avec des brevets plus ou moins apocryphes de sous-lieutenants, force détachements de ces *héros* de Juillet, dont la grandeur et la décadence auraient pu figurer sur une même page, et que la bourgeoisie victorieuse jugeait embarrassants, du moment qu'ils devenaient

inutiles. Nos fidèles Provençaux, dans leur pittoresque langage, les appelaient *li descaladaïré*, les défaiseurs de pavés ou les faiseurs de barricades. En admirant ces officiers improvisés dans leurs costumes fantaisistes, avec leurs allures de gamins de Paris et leurs physionomies boulevardières, nous nous demandions s'ils n'allaient pas faire de l'Algérie le jardin d'acclimatation de l'émeute.

Et les nouveaux chefs! Certes, ils avaient, pour la plupart, de beaux états de service; mais leurs glorieux faits d'armes remontaient à une époque déjà lointaine; ils s'étaient accomplis sous d'autres horizons, dans d'autres cadres, dans le rayonnement d'un génie qui, sans défendre à ses généraux de se battre, de s'illustrer et même de se faire tuer, leur permettait de n'être pas responsables. Leurs lauriers, — pour parler le langage du temps, — s'étaient séchés pendant quinze années d'une retraite boudeuse, d'une inaction chagrine, où leur attitude avait été souvent plus politique que militaire. Leur épée se rouillait à l'heure même où l'état-major royaliste brisait la sienne. Ils n'avaient pas oublié leur métier; mais ils se souvenaient de l'avoir exercé dans des conditions bien différentes de celles qui les remettaient en activité. Presque tous avaient dépassé ces belles années de la jeunesse, qui sont le printemps tout ensemble et l'été des renommées guerrières. M. Camille Rousset nous dit de l'un d'eux : « Il avait cinquante ans, mais il paraissait jeune. » Et d'un autre : « Le général Savary, duc de Rovigo, figurait depuis si longtemps

sur la scène publique, qu'on l'aurait volontiers cru plus âgé qu'il n'était. Il n'avait que cinquante-sept ans. » A cinquante ans, où était Napoléon Bonaparte? A cinquante-sept ans, combien y avait-il de ses maréchaux qui n'eussent pas à se considérer comme des vétérans ou des invalides?

En outre, la conquête d'Alger devait nécessairement apparaître à ces généraux de l'Empire, telle que nous l'avons indiquée, avec son étiquette légitimiste, œuvre d'un gouvernement qu'ils n'avaient pas aimé, dont ils croyaient avoir à se plaindre; difficile à séparer du drapeau blanc qui avait abrité les premiers vainqueurs; représentant le succès d'une expédition qu'ils avaient probablement blâmée en lui reprochant sa coïncidence avec la politique d'extrême droite, et en la soupçonnant de préparer un coup d'État. Mauvaises dispositions pour avoir à cœur de continuer et de compléter ce qui leur rappelait le moment où bonapartistes et libéraux, coalisés dans une monstrueuse alliance, s'étaient accordés à prédire la perte de notre flotte et de notre armée, et où les plus ardents, à force de la prédire, avaient eu l'air de la désirer; dignes précurseurs d'autres patriotes, qui, en 1870, après Reischoffen, Wissembourg et Forbach, appelaient de leurs vœux la *quatrième défaite*.

Néanmoins, — hâtons-nous de le dire avec l'éminent historien, — les choses n'allèrent pas aussi loin qu'on aurait pu le craindre. Le bon génie de la France n'était pas encore tombé en paralysie républicaine. Tout se borna à quelques taquineries déplaisantes,

que M. Camille Rousset mentionne avec un dédaigneux laconisme. Au lieu de félicitations et de récompenses nationales, les vainqueurs eurent à subir une enquête ridicule, comme si, avant de poursuivre leur conquête, la Révolution avait tenu à dégager leur cause de la sienne. Elle les accusait d'avoir pillé tout ou partie du trésor de la Kasba. Elle ne prévoyait pas que, grâce à ses leçons, à ses progrès, à ses *conquêtes*, il viendrait un jour où ses héritiers, ses favoris, ses élèves, feraient du pillage un des éléments de leur politique et puiseraient ailleurs que dans le trésor algérien.

Parcourons maintenant, avec M. Rousset pour guide, la liste des généraux auxquels fut confiée la tâche ingrate de conquérir, de pacifier et de coloniser l'Algérie, tandis que le gouvernement et les Chambres, dominés par des influences contradictoires, assaillis par des préoccupations et des périls de toute sorte, ressemblaient parfois à ces riches avares qui voudraient bien se faire honneur de leur fortune, mais à condition qu'il leur en coûterait le moins possible. Ajoutons bien vite, en guise de correctif, que, à cette époque fabuleuse quoique historique, les dépositaires du pouvoir étaient ménagers des deniers publics.

Carthage, on le sait, n'était pas tendre pour ses généraux, lorsqu'ils se laissaient battre ou lui portaient ombrage. Dezobry a même une singulière façon de nous renseigner sur leur châtiment : « Vaincus, nous dit-il, la croix les attendait. » Quel bizarre Protée que la langue française ! Pour nos généraux, la male-

chance était moins tragique; ils savaient seulement que chacun de leurs échecs servirait d'argument aux adversaires de la conquête ; ne croyez pas que ces adversaires fussent les premiers venus, des enfants perdus de l'extrême gauche, des prôneurs de la paix à tout prix ! C'étaient de graves et savants économistes tels que M. Passy, de brillants diplomates tels que M. Piscatory, gendre du général Foy, c'est-à-dire de l'homme dont l'éloquence, appropriée aux idées et au style de son temps, avait si habilement joué du chauvinisme patriotique et guerrier au bénéfice du libéralisme, aux dépens de la Restauration. Les plus modérés, les plus sages, disaient tout bas ou tout haut : « L'abandonner serait une honte ; mais la garder est une lourde charge ; — une vengeance posthume de la branche aînée des Bourbons. » Étrange contraste! Ces années de transition et de malaise, où nos politiques lésinaient avec la gloire qu'ils avaient sous la main, étaient justement celles où l'apparition du petit chapeau et de la redingote grise sur nos théâtres passionnait tellement le public, longtemps sevré de ces belliqueuses images, qu'il se prêtait complaisamment à ces fictions rétrospectives. Il confondait le simulacre avec la réalité, s'enivrait de cette poudre innocente, de ces fusillades réglées par le metteur en scène, et mangeait le pain du pacifique *juste-milieu* à la fumée du canon de Marengo et d'Austerlitz. Ce n'était pas le geai paré des plumes du paon ; c'était le coq paré des plumes de l'aigle.

Sur cette liste, qui, à distance, fait l'effet d'un grand

prologue, et où les noms les plus illustres ne sont pas ceux des généraux en chef, nous rencontrons d'abord le général Clauzel. Écoutons, à son sujet, de bons juges : « Le général Clauzel, nous dit M. Camille Rousset, avait l'imagination vive, ardente, non pas rêveuse, — mais toujours en rêve. Il était optimiste comme la jeunesse, et, comme la jeunesse aussi, quand elle n'est pas timide, — car c'est tout l'un ou tout l'autre, confiant à l'excès en lui-même. » — Et plus loin : « Quels qu'aient été les rêves du général Clauzel, ses mécomptes et ses fautes, c'étaient, — il n'est que juste de lui en faire un titre, — les rêves d'un patriote convaincu que l'honneur commandait à la France de garder Alger et d'étendre sa souveraineté sur toute la régence. »

« Avec l'ardeur d'un sous-lieutenant, écrivait, vingt années plus tard le général Changarnier, le maréchal Clauzel en avait, à soixante-trois ans, l'imprévoyance. Habile dans le maniement des troupes, ferme en face des difficultés parfois imprudemment provoquées, équitable et bienveillant dans l'exercice du commandement, même à l'égard des hommes qui, dans la vie politique, auraient été ses adversaires, il était aimé des officiers, même des soldats, quoique, négligent, non indifférent, il ne donnât pas assez de soins au bien-être de ces généreux instruments de sa gloire ; incomplet, inégal, mais doué de rares facultés, il est de tous les hommes de guerre que j'ai vus de près, celui qui m'a le plus instruit par ses défauts comme par ses rares qualités. »

On le voit, le général Clauzel était un homme d'imagination, un *artiste de guerre*, avec les talents, les faiblesses, les présomptions et les illusions de l'artiste. Si j'osais, si j'évoquais cette date de 1830, je dirais qu'il fut dans son genre un *romantique*. Disposition dangereuse, lorsqu'on est, comme il le fut, appelé à *sécher les plâtres*, à guerroyer en pays inconnu, où l'expérience acquise sur d'autres champs de bataille pouvait devenir un péril de plus, où l'on se trouvait en face d'ennemis souvent invisibles, aussi prompts à surgir qu'à disparaître, où chaque buisson cachait un piège, où les règles de la stratégie n'étaient plus d'aucun usage, et où un chef aventureux, confiant, trop sûr de lui-même, trop possédé de son rêve, trop dominé par son imagination, risquait, d'un moment à l'autre, de se briser contre l'imprévu. Clauzel aurait voulu *faire grand*, et les événements, le mauvais vouloir des Chambres, les difficultés du budget, le contrecoup des révolutions de Paris et de Bruxelles, le forçaient de se restreindre. De là un défaut absolu de proportion entre ses projets et ses actes, entre ses promesses et les résultats. Populaire au départ, il ne l'était plus six mois après. Que dis-je? les déceptions de ceux qui attendaient de lui l'impossible dégénérèrent en calomnies. Au moment où il aurait voulu achever de s'illustrer au service de la France, on l'accusa d'avoir essayé de s'enrichir. — « Le plus triste pour lui, dit excellemment M. Camille Rousset, c'était le démenti que les événements d'Europe infligeaient à ses grandes espérances. Ce n'était pas en Afrique que

se réglaient les destinées de l'Algérie. De même que la révolution de Juillet avait renversé le maréchal de Bourmont, la révolution belge venait de déposséder le général Clauzel. »

Plus tard, il retrouva cette popularité « qui l'avait abandonné avec la fortune ». Nous le revoyons, en août 1835, débarquant avec le titre de maréchal sur le quai de la Marine, d'où il était parti, quatre ans et demi auparavant, délaissé par la faveur populaire, et où il fut accueilli par des exclamations enthousiastes. La question d'Algérie pouvait, pendant cette phase de revers douloureux et de succès stériles, se comparer à ces maladies bizarres, compliquées, indéfinies, pour lesquelles, après avoir inutilement consulté médecins et empiriques, on revient au médecin qui a soigné le premier accès. Ne quittons pas le maréchal Clauzel sans rappeler un épisode tragi-comique, que M. Camille Rousset n'a sans doute pas jugé assez sérieux pour trouver place dans son récit. — Le maréchal repartit pour la France, le 11 janvier 1837; or, le 1er janvier de cette même année, M. Dupin, ennemi personnel du duel et probablement de la conquête d'Alger, portant au pied du trône les vœux et les hommages de la Chambre des députés dont il était le président, se donna le malicieux plaisir de prononcer une phrase transparente où le maréchal Clauzel et Abd-el-Kader apparaissaient sous le pseudonyme de Calpurnius et de Jugurtha. Le maréchal ne fut renseigné que quelques jours plus tard sur le discours et sur le sens de la phrase. On n'est jamais

plus susceptible que lorsque l'on est mécontent d'autrui et de soi-même, et la triste expédition de Constantine n'était pas pour mettre Clauzel en belle humeur. Aussi, à la nouvelle de cet affront public, quasi-officiel, quelle colère à la fois et quelle joie d'avoir sur qui soulager son courroux; le courroux du lion follement taquiné par le renard! Calpurnius jura militairement que l'impertinent pékin paierait pour Jugurtha, pour Abd-el-Kader et pour tous. Il lui envoya des témoins fort rébarbatifs, dont les moustaches, les épaulettes et le langage ne présageaient rien de bon. Les plus plates excuses, les explications les plus subtiles, ne lui suffisaient pas : il lui fallait le sang du coupable. La bazoche avait peur du *bâton*, et, comme elle perdait son latin, elle ne pouvait même plus dire : *cedant arma togæ*. Les pourparlers durèrent trois jours; ils ne pouvaient pas aboutir, puisque l'offenseur était aussi héroïquement déterminé à ne pas se battre que l'offensé était résolu à le pourfendre ; à la fin, M. Dupin, éperdu, affolé, eut recours au roi, qui, après s'être amusé de ses terreurs, intervint dans le conflit, et demanda au maréchal, comme un service personnel et un acte de déférence, le sacrifice de ses rancunes.

Le nom du général Berthezène, qui remplaça, en 1831, le général Clauzel, me rapelle un souvenir local. Avignon avait alors une succursale de l'hôtel des Invalides. Au comte de Villelume, digne époux de mademoiselle de Sombreuil (notre horrible époque aura connu toutes les profanations, tous les sacrilèges!),

avait succédé, après la révolution de Juillet, le brave général Lenoir, jambe de bois, glorieux débris des dernières guerres de l'Empire, type du vieux grognard latiniste qui charme les loisirs de sa retraite en traduisant Horace. Pour relever le moral de ses invalides, qui le relevaient trop souvent à l'aide de libations alcooliques, il eut l'idée ingénieuse de faire inscrire sur les murailles du magnifique jardin de la succursale, — avec cette fière épigraphe : *Læso, sed invicto militi,* — toutes les dates glorieuses pour nos armées, depuis Fleurus, Valmy et Jemmapes, jusqu'à la prise d'Alger. Arrivé à la guerre d'Espagne de 1823, il débaptisa le duc d'Angoulême et l'appela Berthezène. Parvenu à la prise d'Alger, il supprima avec entrain le maréchal de Bourmont et lui substitua Berthezène. Ceci s'accorde parfaitement avec les fines remarques de M. Camille Rousset : « Le général Berthezène (cinquante-six ans), était un vétéran des guerres de la République et de l'Empire ; quoiqu'il eût repris du service sous la Restauration, quoiqu'il eût reçu de M. de Bourmont le commandement d'une division dans l'armée d'Afrique, les journaux de l'opposition n'avaient pas laissé de lui tenir compte de son origine. A les entendre, c'était à lui et à sa division qu'était dû tout le succès de la campagne ; c'était lui le vainqueur de Staouëli et le vrai conquérant d'Alger. A force de voir ces choses-là écrites, il avait fini par y croire, et, quand il était rentré en France au mois d'octobre 1830, il n'aurait pas été surpris de trouver sur sa table le bâton de ma-

réchal; il revenait donc en Afrique, porté aux nues par la presse. »

Excellent soldat, le général Berthezène manquait des qualités qu'exige le commandement en chef. Là où le général Clauzel avait péché par excès d'imagination, il pécha par excès de crédulité. Au surplus, ne condamnons personne! Le colonel de B... me disait un jour qu'une des qualités maîtresses de notre admirable Canrobert était l'intrépidité dans la nuit. Il y a, pour l'homme de guerre, responsable de la vie et de la sécurité de ses troupes, plusieurs sortes de nuits, et celle que Chateaubriand appelait l'absence du jour n'est pas la plus effrayante. Il faisait nuit dans l'âme de ces Arabes, de ces Kabyles, de ces Hadjoutes, alliés le matin, ennemis le soir, virtuoses du guet-apens et de l'assassinat, dont les haines implacables se dissimulaient sous un luxe de protestations et d'hommages empreints de l'emphase orientale. Il faisait nuit, malgré les rayons brûlants du soleil africain, pendant ces longues étapes où le soldat français, si confiant, si gai, ne doutant de rien, aurait eu besoin de la ruse du Mohican pour échapper à des dangers d'autant plus redoutables qu'ils étaient plus vagues, qu'ils se confondaient avec le simoun du désert, avec les tourbillons de sable, avec les végétations gigantesques de cette flore, avec les hurlements de ces panthères et de ces hyènes. Vous connaissez, parmi les légendes bretonnes, ces lavandières matinales qui semblent avoir un visage et un corps sous leurs voiles blancs. A mesure que le jour devenait

plus distinct, leurs formes devenaient plus confuses, et, au lever du soleil, ces filles de la nuit et du rêve n'étaient plus que des flocons de brume. Ici, c'était le contraire. Les fentes des rochers, les touffes de cactus, la hutte du berger nomade, la vapeur du marécage, s'animaient tout à coup, se détachaient du fond du paysage, et, au galop de ces chevaux plus légers que les vents, se précipitaient sur nos traînards et sur notre avant-garde. Le brouillard se changeait en burnous, la tige épineuse en yatagan. Berthezène n'était pas de force à mener de front l'armée expéditionnaire, l'administration militaire et civile, les premiers essais de colonisation, la lutte contre les insurrections chaque jour plus hardies et plus meurtrières. Il fut remplacé par le genéral Savary, duc de Rovigo.

Je me souviens encore du sentiment de douloureuse surprise qui accueillit ce choix malencontreux. Le duc de Rovigo, âgé alors de cinquante-sept ans, personnifiait aux yeux du plus grand nombre la police secrète de Napoléon plutôt que la gloire de ses armes. On oubliait les batailles dont il avait bravement pris sa part pour ne songer qu'aux exécutions qu'il avait dirigées. Les détracteurs de l'Empire avaient surnommé Rovigo *le Tristan* du nouveau Louis XI, quoique ce nouveau Louis XI eût une façon plus éclatante de se débarrasser de ses ennemis. L'honneur du soldat est de n'avoir rien de commun avec la besogne du policier. L'un cherche l'ombre, l'autre veut le grand jour. Savary avait pour son

maître un dévouement de caniche, mais de caniche armé de griffes félines. Il déclarait froidement à ses meilleurs amis que, sur un signe de l'Empereur, il n'hésiterait pas à leur casser la tête. Il était rivé à la fortune de Napoléon tout à la fois par les faveurs qu'il en avait reçues et par les méfaits qu'il avait commis pour le servir ou lui complaire. On connaissait le plus mémorable de tous, et c'est ce qui rendait plus inexplicable le choix de Louis-Philippe, au moment où la calomnie et la haine associaient volontiers l'espagnolette de Saint-Leu à la lanterne du fossé de Vincennes. En pareil cas, plus un homme est compromis, plus il aspire à se compromettre encore. On dirait un vin capiteux que l'on boit pour s'étourdir et pour oublier qu'on a trop bu. Ce renom d'exécuteur des hautes et basses œuvres, de pourvoyeur des feux de peloton de la plaine de Grenelle, superposé à de beaux états de service militaire, les effaçait ou les maculait. On ne savait plus où finissait l'émule de Caulaincourt, où commençait le rival de Fouché. Le pire, c'est que, sous la Restauration, ce séide, ce mameluck, ce janissaire, ce Roustan de haut parage, qui n'aurait pu atténuer ses torts qu'en demeurant fidèle à ses souvenirs, n'avait pas eu assez de pudeur pour rester à l'écart. Il avait obsédé le roi et les ministres d'apologies, de *Mémoires* justificatifs, de placets et de palinodies. En somme, étant donnés les courants de l'opinion et la situation des esprits à cette date de 1832, on pouvait affirmer que le général duc de Rovigo représentait les traditions

impériales les plus odieuses au libéralisme bourgeois des lendemains de la révolution de Juillet.

Avant de dire un mot de ses commandements et de ses répressions à la turque, de ses fantaisies autocratiques dont quelques-unes touchèrent à la folie, je veux arrêter au passage quelques lignes de M. Camille Rousset : « Le 1er mai, après la revue des troupes, il y eut, dans une pauvre chapelle, une messe militaire. C'était, depuis le temps du maréchal de Bourmont, le premier acte religieux auquel les vaincus, étonnés d'une indifférence qui choquait leur esprit, eussent vu s'associer leurs vainqueurs. Eux, qui allaient à la mosquée, ne pouvaient pas comprendre que des chrétiens n'allassent pas à l'église. »

Ce fut encore là un des malheurs de la France à cette époque d'étourdissement révolutionnaire, avant la renaissance catholique, inaugurée par *le Correspondant* et *l'Avenir*, par Montalembert, Lacordaire, le P. de Ravignan, Carné, Cazalès, Ozanam, Foisset, Falloux, Dupanloup, Cochin, et, plus tard, par le P. Félix, Louis Veuillot et son groupe. Sous prétexte que les Bourbons de la branche aînée avaient favorisé la religion, les vainqueurs des trois journées confondirent dans leurs griefs et dans leur victoire la religion et la politique; la politique qui leur semblait inspirée par le fanatisme religieux, et la religion qu'ils avaient accusée de couvrir et de consacrer des velléités de despotisme. Comment notre armée d'Afrique, composée de tant d'éléments hétérogènes, aurait-elle donné aux mahométans l'exemple d'un

acte de foi chrétienne, lorsque Paris saccageait son archevéché, menaçait de mort son archevêque, abattait les croix, démolissait Saint-Germain-l'Auxerrois et forçait les prêtres de se déguiser en laïques? Malheur et démence, dont les funestes effets se sont fait sentir ailleurs qu'en Algérie! Un peuple sans religion est un peuple sans force pour la défense comme pour la conquête, pour la propagande matérielle comme pour l'influence morale. L'assimilation d'une race vaincue au profit de la nation conquérante ne s'opère pas sans persuasion, et un verset de l'Évangile est plus persuasif que tous les décrets et tous les ordres du jour. Certes, rien ne se ressemble moins que la religion de Mahomet et la religion de Jésus-Christ. Pourtant, si la différence des cultes est une barrière, le sentiment religieux peut être un lien. On ne prie pas aux mêmes autels; mais, même en s'égarant, c'est encore la prière, le recours de la créature à son créateur. Un vague instinct dit à ceux qu'il faut convaincre, apaiser et soumettre, que, si les origines, les habitudes, les mœurs, les lois, les institutions paraissent incompatibles, une communauté peut s'établir dans les âmes, et que, si les lèvres parlent une langue différente, les âmes peuvent parler les dialectes divers d'une même langue. Dès lors, la force brutale, la raison du plus fort, n'est pas seule à agir, et on réalise l'admirable parole de M. de Corcelle : « Une goutte de sainteté dans la caverne africaine. »

Le duc de Rovigo ne réussit pas mieux que le général Berthezène ; mais il eut des idées plus originales,

notamment celle-ci : « Hier, écrivait un officier d'état-major, dans une espèce de conseil où nous étions une vingtaine, il a sérieusement parlé de mettre dans les vasques des fontaines qui sont sur la route par où nous sortirons en cas d'attaque, de l'eau-de-vie et du sucre, de façon à faire une espèce de grog que les soldats boiraient en passant, le tout pour les empêcher de se gorger d'eau. Il nous a conté dix autres absurdités de la même force... Où diable Bonaparte avait-il pêché ce ministre-là? Et pourtant cet homme a fait ici de bonnes choses; mais *la peur* lui fait tourner la tête, et puis il est d'une telle versatilité que, trois ou quatre fois dans un jour, il change d'avis et d'idée. »

La peur! Ce brave, — je dirai volontiers ce *bravo*, camarade de Desaix et de Kellermann! Nous étions dans le vrai tout à l'heure : la peur de l'inconnu, la peur dans la nuit.

A présent, poursuivrons-nous cette nomenclature? Irons-nous de Rovigo à Voirol, de Voirol à Drouet d'Erlon, de d'Erlon à la récidive du maréchal Clauzel, du maréchal à Damrémont, de Damrémont au maréchal Valée? A quoi bon? Les épisodes que M. Camille Rousset retrace avec une incomparable sûreté de coup-d'œil et de main pourraient se résumer en quelques lignes : Pendant cette période de tâtonnements et d'apprentissage, la situation était sans issue; les mêmes difficultés devaient amener les mêmes fautes. Des périls analogues devaient se traduire en malheurs inévitables. Le vice radical de la conquête ainsi com-

prise, le vice signalé au gouvernement et aux Chambres par le général Bugeaud, à qui était réservée la gloire de trancher le nœud gordien, c'est que l'on ne prenait que des demi-mesures; c'est que la conquête ne pouvait qu'avorter dès l'instant qu'elle était discutée et restreinte. La France aurait pu dire à l'Algérie ce que Catulle disait à Lesbie :

Nec tecum possum vivere, nec sine te.

« Je ne puis vivre ni sans toi, ni avec toi; sans toi, c'est la crainte du déshonneur; avec toi, c'est le gémissement du budget. » — Pauvre budget! Il ne se doutait pas que, cinquante ans après, ses millions monarchiques se changeraient en milliards républicains!...

Hâtons-nous d'ailleurs d'aborder ce qui, dans ce chapitre d'histoire désormais sûr d'échapper à l'oubli, console notre patriotisme au milieu de toutes ces vicissitudes. Encore une fois, — sauf le général de Damrémont, que sa mort héroïque met hors de pair, — les plus illustres, les plus intéressants pour le lecteur, ne sont pas les généraux en chef : ceux-là ont fait leur temps; ils en sont à l'épilogue de leur carrière militaire. Mais, à mesure que le ciel africain s'assombrit, on voit poindre de radieuses étoiles, qui s'appellent La Moricière, Changarnier, Bedeau, Le Flô, Cavaignac, Mac-Mahon, Duvivier, Négrier, et bien d'autres; sans compter Ferdinand de Lesseps, qui commence à percer, et qui continuera, depuis lors, avec un succès de plus en plus perçant. On voit éclore

et s'épanouir sous ce soleil torride, au milieu d'effroyables épreuves qui tuent les faibles et fortifient les forts, les jeunes et pures renommées qui promettent à la France toute une moisson de glorieux défenseurs. Ce petit sous-lieutenant sera maréchal de France; ce capitaine associera son nom à la création des zouaves algériens, et, plus tard, d'autres zouaves qui ne le céderont en rien à leurs aînés et qu'il léguera à l'intrépide Charette. Ce chef de bataillon sera l'idole des soldats dont il ne néglige jamais le bien-être, et qui diront de lui : « Lorsque Changarnier nous commande, ça sent le mouton! » Ainsi de suite; et nous n'avons nommé que ceux qui, comme Daniel, sortiront vivants de cette fournaise, de cette fosse aux lions. Que serait-ce, si on essayait de faire l'appel des morts? Damrémont, Combe, Maussion, Montagnac! Et les chasseurs d'Afrique! Les spahis! supportant sans se plaindre toutes les privations et toutes les souffrances! tombant obscurément sous la balle d'un Kabyle, avec la certitude que ce coup de fusil se perdra parmi les échos du Ténia ou de l'Atlas! Qui pourrait lire sans une émotion profonde un témoignage tel que celui-ci : « Les hommes, exténués de fatigue et de faim, ne pouvaient plus suivre; l'un d'eux, un soldat du 17e léger, était tombé sur le bord du chemin. Pendant que le docteur Bonnafont essayait, par une goutte d'eau-de-vie, de ranimer ses forces, le duc de Caraman passa : c'était un vieillard de soixante-quinze ans; il mit pied à terre, aida le chirurgien à hisser le malade en selle, et conduisit le cheval par la

bride jusqu'au lieu de halte : — « Docteur, disait-il » en cheminant, il y a là, au-dessus de tous ces mal- » heureux événements, une chose qui m'étonne et » qui fait mon admiration; c'est la résignation avec » laquelle le soldat supporte ses misères; il n'a ni à » boire ni à manger; il se bat du matin au soir; s'il » peut se coucher, c'est dans la boue. Pas une plainte » ne sort de sa bouche : c'est admirable. »

Ailleurs, l'éminent historien, entraîné par son récit, s'écrie : « N'est-ce pas beau? N'est-ce pas héroïque? N'est-ce pas sublime? » Oui, cher maître, nous sommes de votre avis; c'est beau, c'est héroïque, c'est sublime!

Ce qui ajoute au bel ouvrage de M. Camille Rousset un attrait particulier, — j'allais dire un attrait d'à-propos, — c'est que les deux fils aînés du roi Louis-Philippe, le duc d'Orléans et le duc de Nemours, nous y apparaissent dans tout l'éclat de leur patriotisme, de leur jeunesse, de leur intelligence et de leur bravoure. Arrivés à cette date, 1835-1840, nous n'hésitons pas à déclarer que, si les jeunes princes d'Orléans avaient été indolents, bornés, froids, pacifiques, amis de leurs aises, indifférents aux gloires de leur pays, c'en était fait de notre conquête. Bugeaud serait arrivé trop tard. Heureusement, ce qui refroidissait et alarmait les politiques, le parlement, les ministres, le roi, Bugeaud lui-même, passionna le duc d'Orléans. Nous voici au lendemain du désastre de la Macta. Le comte d'Erlon est encore plus découragé, aigri, démonétisé que ses prédécesseurs. On peut croire que tout est

perdu. « Oui, nous dit M. Camille Rousset, le désastre de la Macta devait rester dans le souvenir de la France; mais, en irritant douloureusement la fibre nationale, il a eu sur l'opinion, un peu stagnante, un effet inespéré; il lui a donné un courant décidément favorable aux choses d'Afrique. A cette impulsion, en quelque sorte spontanée, du sentiment public, une autre alors est venue s'ajouter de très haut. Attentif depuis cinq ans aux péripéties de la lutte algérienne, l'héritier de la couronne, le duc d'Orléans, saisit l'occasion. Il réclama et obtint du roi, son père, plus difficilement des ministres, le droit d'aller, lui, petit-fils de saint Louis, gagner ses éperons sur la terre africaine et prendre sa part de la réparation exigée par l'honneur des armes françaises. Les intérêts de l'Algérie allaient avoir désormais un intelligent et puissant défenseur. C'est ainsi que le désastre de la Macta a plus fait assurément pour l'avenir de la conquête que n'aurait pu faire une victoire. »

Arrêtons-nous un moment à cette fin du premier volume. A mesure que le récit avance et devient, à chaque instant, plus émouvant et plus dramatique, M. Camille Rousset redouble de netteté, d'éloquence, d'énergie et de relief. La prise de Constantine comptera parmi les grandes et belles pages d'histoire contemporaine. Est ce dans Plutarque, est-ce dans les *Commencements d'une conquête* que nous recueillons le dialogue suivant? « Le général Valée fit appeler La Moricière! « Colonel, lui dit-il, êtes-vous » bien sûr que toute votre colonne fera le trajet de la

» batterie à la brèche, sans tirailler et sans s'arrêter?
» — Oui, mon général; pas un homme ne s'arrêtera,
» pas un coup de fusil ne sera tiré. — Combien pen-
» sez-vous que vous perdrez d'hommes dans le trajet?
» — La colonne sera forte de quatre cent cinquante
» hommes. J'ai calculé cette nuit qu'il ne se tirait pas
» plus de quatre cents coups de fusils par minute en
» avant de la brèche; le quinzième au plus des coups
» pourront porter; je ne perdrai pas plus de vingt-
» cinq à trente hommes. — Une fois sur la brèche,
» avez-vous calculé quelles seront vos pertes? —
» Cela dépendra des obtacles que nous rencontre-
» rons. L'assiégé aura dans ce moment-là un grand
» avantage sur nous; la moitié de la colonne sera
» vraisemblablement détruite. — Pensez-vous que,
» cette moitié étant détruite, l'autre moitié ne fléchira
» pas? — Mon général, les trois quarts seraient-ils
» tués, fussé-je tué moi-même, tant qu'il restera un
» officier debout, la poignée d'hommes qui ne sera
» pas tombée pénétrera dans la place et saura s'y
» maintenir. — En êtes-vous sûr, colonel? — Oui,
» mon général. — Réfléchissez, colonel. — J'ai réflé-
» chi, mon général, et je réponds de l'affaire sur ma
» tête. — C'est bien, colonel; rappelez-vous et faites
» comprendre à vos officiers que demain, si nous ne
» sommes pas maîtres de la ville à dix heures, à midi
» nous sommes en retraite. — Mon général, demain,
» à dix heures, nous serons maîtres de la ville ou
» morts. La retraite est impossible; la première
» colonne d'assaut du moins n'en sera pas. » —

Revenu au bivouac, La Moricière réunit ses officiers et leur rapporta ce dialogue, que le capitaine Le Flô, du 2e léger, écrivit au crayon, séance tenante, sur la manchette de sa chemise.

N'est-ce pas charmant, cette manchette, éveillant une image d'élégance mondaine, au moment où s'agitait pour des centaines de braves gens une question de vie ou de mort, pour la France une question de gloire ou de honte, pour des officiers tels que La Moricière, Le Flô et leurs frères d'armes, l'alternative d'être tués le lendemain, ou de devenir ce qu'ils sont devenus?

Quelques pages plus loin : « La Moricière et le commandant Vieux, du génie, appellent les porteurs de sacs de poudre. Tandis qu'ils font effort pour passer entre les rangs pressés des zouaves, tout disparaît dans un nuage de poussière et de fumée sillonné d'éclairs. Une détonation terrible fait trembler le sol et vibrer l'air assombri. Puis, plus rapidement qu'on ne saurait le dire, des explosions moins fortes se succèdent comme un feu de file. Avec leur insouciance fataliste, les Turcs avaient mis là, sous la voûte, un dépôt de poudre dans un coffre ouvert; la bourre enflammée d'un fusil était tombée dessus. Puis les sacs apportés par les sapeurs, les cartouchières des soldats, autant de petits volcans, qui ont fait éruption tour à tour. Quand, après cinq minutes, longues comme des heures, la lumière rentre sous cette voûte infernale, c'est pour éclairer la plus horrible des scènes. Heureux ceux qui sont morts! Une centaine d'hommes sont là gisants, se

tordant, brûlés vifs par le feu qui dévore sourdement leurs vêtements et leurs chairs; la plupart sont méconnaissables; le commandant Vieux a péri. La Moricière, sauvé comme par miracle, est tiré de cette fournaise, le visage et les mains noircis, tatoués par la poudre, les yeux clos, les paupières tuméfiées: pendant quelques jours, il craindra d'être aveugle. Tandis qu'on l'emporte, il appelle ses zouaves... »

Gisants! brûlés vifs! méconnaissables! Paris et la France firent-ils pour ces centaines de victimes, de héros, de martyrs, la dixième partie de ce qu'ils font aujourd'hui avec un tel étalage pour des ouvreuses de loges, des concierges, des figurants, des habilleuses, des claqueurs, des comparses, des couturières et des danseuses? Nous verrons tout à l'heure ce que faisaient Paris et la France.

Ce qu'il y eut, chez le duc d'Orléans, de plus admirable que sa bravoure, son dévouement à la conquête, sa persistance à ne pas en désespérer, ce fut son abnégation fraternelle. « La raison d'État, nous dit M. Camille Rousset, ne permettait pas que l'héritier du trône et son puîné fissent en même temps la campagne. Entre ces deux frères, inspirés l'un et l'autre par un noble et généreux sentiment, cette rivalité d'honneur et de patriotisme excita une discussion qui fut vive. » M. Rousset cite en entier la lettre du duc d'Orléans au général de Damrémont. Il n'est que juste, lorsqu'il s'interrompt pour écrire : « Avant de poursuivre la citation de cette lettre qui, sans compter *l'admirable état d'âme* qu'elle révèle, est un document

historique du premier ordre, il importe de dire que le duc de Nemours ne réclamait pas avec moins de chaleur, comme un droit et comme un devoir, le privilège de prendre à l'expédition vengeresse la part qu'il avait prise à l'expédition qu'on allait venger. » — Qui ne serait ému en lisant ces lignes dans la lettre de son aîné : « Il me devint évident, et tous mes amis en jugèrent comme moi, que mon départ pour l'Afrique compromettait l'union de ma famille, cette union si précieuse qui nous a soutenus dans les temps d'épreuve. Je tombai alors dans une angoisse inexprimable, placé entre mon avenir, oui, mon avenir brillant et bon, et des affections bien chères. »

Le duc d'Orléans écrit aussi au roi, et l'on ne peut qu'être profondément touché de sa déférence filiale, de sa vaillante tristesse, de son ardent patriotisme, de ces accents qui rappellent un mot heureux d'Augustin Cochin et nous montrent le prince cherchant à *tromper sa faim* de périls et de gloire. Il n'y a pas, dans ces deux lettres, une ligne qui ne nous serre le cœur, quand nous songeons à ce que la France a fait et fait encore de ces princes si passionnément français, — plus français, à coup sûr, même sans accepter les eaux-fortes de M. Taine, que l'idole ou les idoles dont le culte nous a coûté si cher.

Le duc de Nemours se montra-t-il digne de ce douloureux sacrifice? Oui, cent fois oui, et nous devons remercier M. Camille Rousset d'avoir excellemment remis en lumière cette chevaleresque figure, que sa frappante ressemblance avec son aïeul le Béarnais

nous rendait si sympathique, chaque fois qu'il nous arrivait de rencontrer ce noble prince après la rentrée de sa famille. On eût dit un Henri IV voilé de souvenirs mélancoliques, dépaysé dans la branche cadette, attristé de n'avoir pu gagner une bataille d'Ivry au profit d'un souverain légitime. La modestie et la piété du duc de Nemours, — sans compter le malheur des temps, — semblent l'avoir engagé à se retirer peu à peu dans une sorte de pénombre pour laisser plus d'éclat aux brillants faits d'armes de ses deux frères, le prince de Joinville et le duc d'Aumale. Il s'efface à demi, ainsi que s'effacent, parmi les fils et les filles d'une race illustre, ceux ou celles que leurs illusions perdues, leurs espérances trahies, leurs affections brisées, leurs anniversaires de deuil, rapprochent peu à peu du sanctuaire ; colombes blessées qui retournent à leur nid, comme si certaines adversités et certaines douleurs ne pouvaient avoir à leur niveau que des consolations divines. Chateaubriand écrivait, au commencement de ce siècle : « On a été étonné de la quantité de larmes que contenaient les yeux des reines et des rois. » — Il pensait aux drames sanglants, qui avaient leur grandeur tragique et où la terreur le disputait à la pitié. Aujourd'hui, tout se rapetisse, même le mal, même la douleur. Au lieu du tribunal révolutionnaire et du bourreau, on a des décrets iniques, publiés par des ministres grotesques. On a des émeutes conduites par des vaudevillistes et des cabotins. Les larmes seraient de trop ; les prières suffisent.

Il suffit de prier pour ceux qui ne savent ce qu'ils font.

En 1838, le duc de Nemours avait vingt-quatre ans. Lui aussi, comme son frère aîné, réalisait l'idéal du prince, tel que l'exigent les sociétés modernes, sachant tenir son rang avec des nuances de familiarité que ne comportait pas l'ancien régime, pratiquant l'égalité de l'épaulette, toujours prêt à payer de sa personne, n'acceptant de la monarchie bourgeoise que ce qu'il fallait pour que la représentation et la tenue officielles fussent sans cesse tempérées et comme assouplies par les tendresses et les vertus de famille. Au surplus, en dehors des questions de patriotisme, de dévouement et de courage, on s'explique aisément que les fils de Louis-Philippe fussent heureux d'échapper à la pétaudière politique, aux commérages parlementaires, à ces misérables conflits d'ambition et de vanité où un orateur de troisième ordre, un bavard du centre gauche ou du tiers-parti, gonflés de leur importance, se croyaient des êtres supérieurs à La Moricière et à Changarnier, pour se trouver sur un terrain neuf, maîtres de l'horizon et de l'espace, sans autres ennemis que les Arabes et les Kabyles, en face de braves gens sans autre souci que de faire leur devoir et de servir vaillamment leur pays. Pour eux, suivant la belle parole de M. Guizot, il y eut alors deux patries; l'une, où malgré les hommages et les empressements de leur entourage, ils entendaient comme un bourdonnement, les injures, les calomnies et les épigrammes

de l'esprit de parti, où la Chambre leur refusait les dotations, où il leur suffisait de feuilleter les journaux pour reconnaître avec quel luxe de taquineries et de mensonges on défigurait leurs actes, leurs opinions, leurs sentiments, leurs discours et jusqu'à leur visage, avec quel art perfide on agravait les difficultés du gouvernement ; l'autre, où ils cessaient d'être des princes contestés pour devenir des soldats indiscutables, où Armand Carrel, Garnier-Pagès, Armand Marrast, Louis Blanc et Ledru-Rollin s'appelaient Abd-el-Kader, et où ils n'avaient qu'à regarder leur drapeau pour être sûrs que la vraie France ne les renierait pas. Comment s'étonner de leur préférence?

« L'attitude du duc de Nemours, nous dit M. Camille Rousset, ne fut pas moins digne que celle du maréchal Clauzel, et, dans ce moment de crise, d'un excellent exemple. Pendant ces trois jours, longs comme des années, qu'il venait de passer devant Constantine, sa conduite avait été parfaite. Il était venu plusieurs fois au Coudiat-Aty. Il s'était porté sans affectation jusqu'à l'extrême ligne des tirailleurs dans le plus vif du feu, et y avait été, suivant un mot de Duvivier, « comme il y devait être, comme un » homme qui ne s'en aperçoit pas ». Tout le monde n'avait pas le sang-froid du maréchal Clauzel et du duc de Nemours...

Lorsque le général de Damrémont est frappé à mort par un boulet turc, le duc de Nemours est tout près de lui, et peu s'en faut que ce boulet ne fasse deux illustres victimes. « Au moment où le funèbre

cortège se mit en marche, le duc de Nemours abaissa son épée, et, se tournant vers les officiers qui étaient venus en grand nombre, il leur dit d'une voix émue : « Saluons, Messieurs! c'est notre général en chef qui » passe. »

« ... La barricade est emportée; mais le colonel Combe est atteint de deux coups de feu. Après avoir donné ses ordres pour attaquer un second obstacle qu'on entrevoit plus loin, seul, sans permettre qu'on l'accompagne, il refait lentement le chemin qu'il vient de parcourir depuis la batterie de brèche, et debout, l'épée haute, il met le général en chef et le prince au courant des péripéties du combat; puis il ajoute : « Ceux qui ne sont pas blessés mortellement pourront » se réjouir d'un aussi beau succès. Pour moi, je » suis heureux d'avoir encore pu faire quelque chose » pour le Roi et pour la France. — Mais vous, colo- » nel, s'écrie le duc de Nemours, vous êtes donc » blessé? — Non, Monseigneur, je suis mort. » — Le lendemain, ce fut fait de lui. »

Quel tableau! Et il y en a des centaines, de cette mâle et austère beauté, dans l'ouvrage de M. Camille Rousset! Personne, sans excepter M. Thiers, n'a su donner au récit des opérations militaires plus d'exactitude et de vérité, de vie et de couleur, de mouvement et de clarté. Personne n'a mieux réussi à faire de cette clarté une chaleur communicative, à faire partager à ses lecteurs l'émotion dont l'historien est de plus en plus saisi, à mesure qu'il raconte. En le lisant, savez-vous la sensation que j'éprouvais? celle d'un débiteur

arriéré, insolvable, qui verrait payer ses dettes par un généreux intermédiaire. Arriéré! insolvable! oui; tous les rares survivants de cette époque me comprendront. Ils se souviendront comme moi de l'indifférence railleuse avec laquelle on accueillait ces bulletins de notre armée d'Afrique, qui, sous la plume de M. Camille Rousset, sont devenus d'admirables et impérissables chapitres d'histoire. Il n'y avait pas de journaliste à la Girardin, de comédien dressé par M. Félix Pyat, de directeur de théâtre dans le genre de M. Véron ou de M. Nestor Roqueplan, d'inventeur d'un fractionnement de subdivision de l'opposition dynastique, de premier ténor du feuilleton-roman, qui ne se seraient attribué le droit de regarder de haut La Moricière ou Changarnier, Duvivier ou Bedeau, s'ils les avaient rencontrés sur le boulevard. La fiction faisait pâlir la réalité, qui pourtant la valait bien. On se repaissait d'un merveilleux imaginaire, et on refusait d'apercevoir d'autres merveilles, dont le seul désavantage était de ne pas être imaginées. Qu'était-ce que le trésor de la Kasba, comparé au ruissellement d'or et et de diamants du souterrain de Monte-Cristo? Qu'était-ce que l'assaut de Constantine, si l'on songeait à l'évasion d'Edmond Dantès? Qu'étaient les prodiges de La Moricière, de Changarnier, de Bedeau, de Duvivier, de Le Flô, de Cavaignac et de leurs compagnons d'armes, comparés aux prouesses de d'Artagnan, de Porthos, d'Aramis, d'Athos, de Coconas et de Chicot? Les héros inventés par les maîtres du genre étaient si extraordinaires, qu'ils

épuisaient toutes nos facultés d'émotions et qu'il nous restait à peine un peu de *sensibilité* en l'honneur de ceux dont l'héroïsme plus simple consistait à offrir chaque jour leur vie pour le Roi et pour la France. L'esprit de parti achevait de gâter ce qu'altéraient nos imaginations perverties. Notre malheureuse génération, exaltée et grisée par des chimères poétiques, des romans sophistiqués et des passions factices, en était venue à perdre le sentiment de la proportion et de la mesure entre ce qui n'avait existé que dans les songes de quelques cerveaux enfiévrés et ce qui méritait une admiration sérieuse et réfléchie.

Souvent cette insouciance moqueuse s'assaisonnait de malices narquoises et de *turlupinades* charivariques. Vous venez d'assister à la mort du colonel Combe. Voici comment la racontait un journal républicain : « Le duc de Nemours dit froidement : « Vous êtes » blessé, colonel! Allez vous faire panser. » Le colonel alla mourir. »

Si les troupes étaient décimées par la dysenterie, et si le duc d'Orléans, atteint par l'épidémie, rentrait momentanément en France, un autre journaliste disait avec une gaieté charmante : « *Grandpoulot* (*sic*) n'était pas autrement capable de *verser son sang pour la patrie.* » Et le général Bugeaud, que le malheureux Lamennais, dans sa correspondance avec le baron de Vitrolles, qualifiait de hyène enragée, et qui restait encore, pour les badauds de Panurge, le bourreau de la rue Transnonain! Il servait de point de mire à toutes les facéties des loustics. Si, dans ses rapports au

ministre de la guerre, il était question de la Sikak, aussitôt la Sikak devenait le théâtre de la bataille des *six Craques*, et l'esprit parisien vivait là-dessus pendant une quinzaine. Si un général sur cent, — et encore le fait ne fut jamais bien prouvé, — se rendait coupable ou suspect de concussion, c'était l'Algérie tout entière que nos généraux mettaient au pillage, et les vaillantes journées des La Moricière, des Changarnier, s'effaçaient et s'absorbaient dans l'affaire des boudjous. La caricature promenait sa bave sur les marges de l'Histoire. La France, affamée d'honneur et de gloire, était donc bien pressée d'arriver au ministère Claude Vignon, à la présidence de M. beau-père, escorté de M. gendre?

Nous avons rappelé au hasard quelques-uns de ces innombrables détails. Que serait-ce maintenant, si nous nous demandions ce que notre pays et notre époque ont fait de ces princes, de ces chefs, de ces officiers, qui figurent avec tant d'éclat dans les magnifiques récits de M. Camille Rousset? Le duc d'Orléans! Des chevaux emportés, aussi bêtes cette fois, par extraordinaire, que les hommes et les partis, firent périr, en quelques minutes, ce prince de trente-deux ans, qui n'aurait eu qu'à vivre pour changer l'avenir de la France. Nemours, Aumale et Joinville, que nous verrons dans la phase suivante, se placer au premier rang! D'Aumale, le héros de la Smala et de la prise d'Abd-el-Kader, rayé des cadres de l'armée, proscrit, heureux de se retrouver grand historien et grand écrivain pour n'être pas inutile à son

pays! Joinville, qui, si la révolution de Février ne l'avait pas arrêté en pleine jeunesse, en pleine sève, aurait inscrit son nom à la tête de ceux dont s'énorgueillit notre marine, condamné à ronger son frein dans une sillencieuse retraite! Bugeaud, qui, le 24 février, aurait pu sauvé Paris et la France paralysée par une volonté royale ou une faiblesse sénile, et, l'année suivante, mourant d'un verre d'eau glacée bu, malgré son médecin, dans une crise de choléra! La Moricière!... oh! pour celui-là, ne regrettons rien; il a rempli tout son mérite. Pourtant, il nous est permis de dire que, si rien n'a manqué à sa gloire, il a manqué à la nôtre, et que ce n'est pas au service de sa patrie qu'il a cueilli son dernier laurier. Changarnier! appréhendé dans son lit, en un guet-apens nocturne au profit d'un coup d'État qui devait nous conduire à Sedan, et si bien récompensé de ses merveilleux faits d'armes, que, le lendemain de sa mort, les journaux républicains, fervents patriotes, rédigèrent ainsi son oraison funèbre : « Quel soulagement! quel bonheur! Nous ne serons plus exposés à rencontrer cette figure de vieille coquette maquillée, etc.» Négrier! Duvivier! tués sur les barricades de juin à côté de l'archevêque de Paris et du général Bréa, par des disciples du grand citoyen Louis Blanc, à qui l'on dresse des statues et dont le nom est décerné à une de nos rues par le grand citoyen Mesureur! Cavaignac, puni de sa loyauté et de son énergie patriotique par le suffrage universel du 10 décembre 1848! Bedeau, Le Flô, *empoignés* comme Changarnier et

La Moricière! Mac-Mahon!... N'allons pas plus loin ; le dénombrement est navrant ; il nous explique l'abaissement où nous sommes. On a dit de la grande Révolution, que, comme Saturne, elle dévorait ses enfants. Les petites sont plus avisées : elles dévorent quiconque pourrait nous consoler de leurs crimes, de leur turpitude, de leur perversité et de leur bassesse.

Du moins, les historiens nous restent, et l'on sait quelle place M. Camille Rousset occupe, depuis près d'un quart de siècle, dans cette phalange, fière de compter le duc d'Aumale, le duc de Broglie, Chantelauze, Thureau-Dangin, Albert Sorel, Lavisse, Taine, etc... Les vieillards, las de vivre dans le présent qui les froisse, les humilie et les tue, se réfugient dans le passé. Les peuples vieillis, que l'actualité consterne et déshonore, doivent chercher un asile dans l'histoire. Traitée par des hommes tels que Camille Rousset, rendue à la vérité et à la justice, consacrée à nos vraies gloires nationales qu'elle sauve de l'oubli, l'histoire représente le repentir des sociétés perdues par leur faute. Un vers célèbre nous dit que Dieu fit du repentir la vertu des mortels. Pour les individus, grâce à la clémence divine, le repentir n'arrive jamais trop tard. En sera-t-il de même pour la France?

HONNÊTES GENS

ET LIVRES DÉSHONNÊTES[1]

Les esprits chagrins, — et j'en connais qui n'ont pas eu besoin de lire Schopenhauer pour être pessimistes, — attribuent aux fautes des conservateurs une partie de nos misères et de nos humiliations présentes. Je crois bien, en effet, que, même sur ce point, nos amis ne sont pas à l'abri de tout reproche. Mais n'auraient-ils pas le droit de répondre que l'absurde maintien du suffrage universel, de plus en plus envenimé par la propagande démagogique et la politique jacobine, les a condamnés à une sorte d'impuissance ? Car enfin, dans les conditions actuelles de gouvernement ou d'anarchie, les majorités régnent, tyrannisent, oppriment ; et nous, devant le scrutin, tel qu'on l'accommode au despotisme des foules, nous sommes la minorité.

En est-il de même en littérature, dans le roman surtout dont les produits se multiplient d'une façon si effrayante, que l'on est tenté de se demander comment les *chefs-d'œuvre* du genre peuvent avoir tant

1. Lorsque j'ai écrit ce chapitre, M. Zola n'avait pas encore publié son dernier roman : LA TERRE!!!

d'éditions, alors que le chiffre des livres et des auteurs égale, ou peu s'en faut, celui des lecteurs et des acheteurs? Non, cent fois non ! sur ce terrain, les conservateurs, s'ils voulaient s'entendre, auraient encore la majorité. On rencontre, par centaines, des prolétaires sans aveu, des vagabonds sans sou ni maille, de pauvres diables vivant aux dépens de la charité publique, dont le vote, les jours d'élection, a la même valeur que celui du duc de Broglie ou de M. Édouard Bocher. En revanche, j'ose affirmer que pas un paysan radical, pas un ouvrier socialiste, ne dépense 3 fr. 50 pour acheter le dernier roman de M. Zola ou de M. de Goncourt. Or je ne suppose pas que M. Charpentier et ses confrères imitent, en l'honneur de leurs romanciers favoris, l'abnégation généreuse de madame d'Arlincourt, qui, dit-on, achetait en masse les éditions du *Solitaire* et d'*Ipsiboë*, retrouvées vingt-ans plus tard, dans un grenier. Il n'y a donc pas à se le dissimuler : les conservateurs, ou du moins, — ce qui n'est pas tout à fait la même chose, — ceux qui ont intérêt à conserver, sont pour beaucoup dans le succès de vente de ces ouvrages immondes dont la France à venir rougira pour nous, si toutefois la France actuelle mérite d'avoir un avenir.

Comment expliquer ce suicide moral des classes dirigeantes, qui finiront par ne plus savoir se diriger elles-mêmes? Si je faisais un sermon, je diviserais mes explications en quatre points, et je dirais : la Curiosité, le Vice, la Vanité, la Lâcheté, ou, si le mot vous semble trop gros, la Camaraderie.

I

C'est notre époque essentiellement byzantine qui a inauguré le règne de la Curiosité. Pour donner une si large place à cette fille adultérine de l'art, il a fallu que la société se désintéressât peu à peu de tout ce qui s'adresse aux nobles et actives facultés de l'homme. La curiosité est le désistement de l'intelligence, l'abdication de l'âme, la démission de la volonté. Elle suppose, chez ceux qui subissent son joug, l'ennui de penser, d'imaginer, d'agir, et je ne sais quel vide que l'on remplit à l'aide de bric-à-brac et de chinoiseries. Si du moins ces ravages intérieurs s'arrêtaient aux bibelots! Mais, dans le monde des sentiments et des idées, c'est bien pire. Le beau, le vrai, le bien, ne sont pas curieux; ils triomphent au grand jour, en pleine lumière. Le clandestin leur répugne, comme une déchéance. Jamais on ne songera à traiter de curieux un chef-d'œuvre de Sophocle ou de Phidias, de Raphaël ou de Michel-Ange, de Racine ou de Molière, de Corneille ou de Bossuet. Cette épithète équivoque ressemblerait à une injure. Une génération

blasée, en quête de sensations nouvelles que le voisin n'ait pas encore éprouvées, que l'on recherche et que l'on accepte, fallût-il les acheter au prix de tous les scrupules de la conscience, de toutes les délicatesses du goût, de toutes les habitudes de la bonne compagnie, voilà le public de la Curiosité. Les hommes du XVIIe siècle disaient de *Polyeucte* et de *Britannicus :* « Que c'est beau ! » Les contemporains de Voltaire disaient de *Zadig* et du *Pauvre diable :* « Comme c'est spirituel ! — Les concitoyens de M. Zola disent de *Nana* et de *Pot-Bouille :* « Comme c'est curieux ! »

Naturellement, les femmes (marquez-moi un bon point, je n'ai pas dit les filles d'Ève), forment l'état-major de la Curiosité. Leur éducation les y prépare. Elles sont généralement élevées au couvent et maintenues dans une ignorance, qui n'est pas toujours l'exact synonyme de l'innocence. Puis, par une brusque transition, elles passent du couvent dans le monde, du Sacré-Cœur dans les salons, des salons à la mode dans la chambre nuptiale. Surprise, éblouissement, étourdissement, vertige. Lisez au hasard les fantaisies gauloises de *la Vie Parisienne*. Elles vous apprendront que le programme des jeunes mariées, immédiatement après le *lunch* et le voyage de noces, est de faire avec leur mari le tour des petits théâtres. Vous comprenez que, lorsqu'une femme de vingt ans a été mise, pendant quinze jours au régime des gaudrioles du Palais-Royal, des chansons à triple entente de mesdames Judic et Théo, du répertoire ultra-décolleté des *Bouffes-Parisiens*, des *Nouveautés* ou des *Folies-*

Dramatiques, son éducation est faite, refaite ou défaite. Si vous lui offriez, pour ses lectures, les romans dont se contentaient nos grand'mères, ces romans lui paraîtraient aussi fades qu'une tasse de camomille après un bol de punch à l'eau-de-vie. A présent les voies sont préparées ; il faut faire une étape de plus dans *le train ;* il faut compléter cette instruction supplémentaire, que le théâtre laisse inachevée. C'est le roman naturaliste qui se charge de ce soin.

Est-ce à dire que cette femme, grisée de mauvaises lectures, cesse d'être une honnête femme et n'attende qu'une occasion pour faillir à ses devoirs? Non. C'est là encore un des constrastes que cette étrange société offre à l'observateur, au moraliste. En province surtout, et dans le Midi, nous assistons parfois à de singulières inconséquences. On m'a cité une grande dame, pieuse, presque dévote, qui suit les retraites, fréquente les sacrements, donne son avis sur les prédicateurs du carême, et qui, non contente d'acheter *Germinal, l'Œuvre, La Faustin, Chérie, Sapho, Bel-Ami,* etc., les fait relier à ses armes. Si ces armes remontent aux Croisades, il faut avouer qu'elles en descendent.

Non, elles ne manquent pas à leurs devoirs, ces patriciennes fourvoyées, à ceux du moins qui sauvegardent tant bien que mal leur dignité d'épouses et de mères. Mais combien d'autres devoirs dont elles n'ont plus l'air de se douter! Quand elles ont promené leur imagination à travers les cloaques, les bouges, les égouts, les foyers d'infection où se complaisent leurs romanciers favoris, que devient cette fraîcheur d'im-

pressions sans laquelle les tendresses conjugales, les joies maternelles, les affections de familles, tombent en pourriture et en poussière? C'est dans l'eau pure et non dans l'eau croupie que l'on trempe les lis et les lilas, pour qu'ils ne se fanent pas trop vite. Songent-elles jamais, ces élégantes, ces privilégiées de la naissance et de la fortune, qu'il existe pour elles un autre devoir; encourager les rares écrivains qui résistent à la tentation du succès, à la contagion de l'exemple; prélever sur leur superflu au profit des bons livres; sacrifier, s'il le faut, un cheval de leur écurie ou une perle de leur collier pour qu'il ne soit pas dit que le romancier honnête meurt de faim, tandis que les orduriers et les pornographes font bâtir des hôtels, achètent des châteaux et roulent carrosse; une fois leur curiosité satisfaite, se condamner, en guise de pénitence, à un peu d'ennui pour lire les récits qu'elles peuvent poursuivre jusqu'au bout sans rougeur au front et sans nausées au cœur.

Mais que dis-je? un peu d'ennui? Sont-ils donc si amusants, ces romans où la grossièreté des détails, l'obscénité des peintures, la trivialité du langage, remplacent l'intérêt du sujet, l'analyse des caractères, l'esprit du dialogue, le tissu de l'intrigue, tous les dons de l'imagination et de l'invention? La lecture nous en est horriblement pénible, à nous qui, en bien et en mal, avons le sens émoussé par l'habitude et le métier, et qui, bon gré mal gré sommes forcés de nous renseigner sur les monstruosités de la littérature à la mode et les aberrations du goût public. Que doit-elle être,

que devrait-elle être pour cette femme bien élevée, qui peut, hélas ! par crânerie, bravade ou passion de *modernité*, émailler sa conversation de propos de corps de garde, de club ou de café-concert, mais qui ne peut pas rompre d'emblée avec tous ses instincts d'élégance, de culture morale et de propreté? Elle gronderait sa camériste si la moindre odeur suspecte se mêlait, dans son cabinet de toilette, aux produits les plus raffinés de la parfumerie la plus savante; et la voilà, trois heures durant, livrée à toutes les variétés de puanteur, aspirant une atmosphère asphyxiante ! Elle se récrierait, si un de ses habitués amenait à ses réceptions de *five-o'clok* quelque affreux bohème déguenillé, crotté, alcoolique, parlant l'argot des boulevards extérieurs ; et la voilà qui, de gaieté de cœur, déroge se déclasse, s'encanaille, fait connaissance intime avec un monde interlope, qui n'est pas même le demi-monde, et dont tous les personnages seraient sévèrement consignés à sa porte, s'il osaient s'y présenter. Est-ce tout ? Pas encore. Si, dans ses rêveries de jeune fille ou ses déceptions de jeune femme, son imagination a parfois évoqué le Prince Charmant, l'amant chevaleresque, héroïque, idéal, paré de toutes les séductions, doué de toutes les délicatesses, qui pourrait, sinon excuser, au moins expliquer une faute, j'aime à croire pour son honneur qu'elle va être un peu dépaysée en présence de ces héros, de ces héroïnes que n'avaient prévus ni Richardson, ni Marivaux, ni madame de la Fayette, ni lord Byron, ni Walter Scott, ni Bernardin de Saint-Pierre, ni George Sand, ni Charles Nodier,

ni Mérimée, ni Jules Sandeau. Dorante jure comme un charretier : Lovelace est pris de vin ; don Juan porte une casquette à trois ponts. Sténio est *gâteux*, Silvio couche dans les carrières d'Amérique. Hermann est sous le coup d'une combustion spontanée ; Cœlio est mouchard ; Octave tire le cordon ; Nemours se débat dans un *collage* avec une hideuse mégère de cinquante ans ; Clarisse est écaillère ; Marianne est blanchisseuse ; Araminte est marchande à la toilette ; Rosalinde se querelle à coups de poings avec Bernerette ; Dona Julia lave les assiettes ; Lélia est poissarde. Tous ces princes et princesses de la dynastie des Rougon et des Macquart figurent dans un cadre particulier où les objets matériels s'accordent avec les sentiments et le langage des acteurs. Les cloisons sentent le moisi. Les paillassons suintent sous les pieds humides. Le pavé est gras ; les souliers de satin éculés pataugent dans la boue ; les gants se salissent à la rampe des escaliers. Les laquais content fleurette aux servantes. Les bonnes passent leur temps à accoucher. De tous les *détritus* de la pudeur féminine et de la dignité humaine l'auteur fait un gros tas, et il nous met le nez dessus.

Et quels tableaux ! quels échantillons de la passion et de l'amour ! Quels types de beauté d'après la formule naturaliste ! — « Malthilde avait trente ans, la figure plate, ravagée de maigreur, avec des yeux de passion, aux paupières violâtres et meurtries. On racontait que les prêtres l'avaient mariée au petit Jabouille, un veuf dont l'herboristerie prospérait alors,

grâce à la clientèle pieuse du quartier. La vérité était qu'on apercevait parfois de vagues ombres de soutane traversant le mystère de la boutique, embaumée par les aromates d'une odeur d'encens. Il y régnait une discrétion de cloître, une onction de sacristie, dans la vente des canules; et les dévotes qui entraient chuchotaient comme au confessionnal, glissaient des injecteurs au fond de leur sac, puis s'en allaient les yeux baissés... Bien que Mathilde eût de la religion, la clientèle pieuse l'abandonnait peu à peu... Une senteur forte s'était répandue, la senteur des simples dont sa robe était imprégnée et qu'elle apportait dans sa chevelure grasse, défrisée; toujours le sucre fade des mauves, l'âpreté du sureau, l'amertume de la rhubarbe, mais surtout la flamme de la menthe poivrée, qui était comme son haleine propre (?), l'haleine chaude qu'elle soufflait au nez des hommes... Mathilde riait d'un rire aigu d'impudeur. Son rire avait montré les trous noirs de sa bouche où manquaient plusieurs dents; et elle était ainsi laide à inquiéter, dévastée déjà, la peau cuite collée sur les os. » — J'ajoute, pour mémoire, que cette horrible Mathilde, qui sera plus tard mariée, dévote et dame de paroisse, vit pour le moment, à l'état, non pas de concubinage, mais de promiscuité bestiale, avec une douzaine de boulevardiers et de rapins.

Ouvrez au hasard *l'Œuvre*, *Germinal*, *la Faustin*, *la Fille Élisa*, *la Joie de vivre*, *Pot-Bouille*, *Sapho*, *l'Assommoir*, etc., etc., sans compter les ouvrages illisibles des naturalistes à la suite; vous y rencontrerez à

chaque page, des peintures de ce genre, où l'auteur fait presque toujours coup double : les deux tiers en saletés de haut ragoût ; l'autre tiers en impiétés de bas étage. On dirait que les fécalités où il se démène ne lui paraîtraient pas suffisamment odorantes, s'il ne frottait ses grosses bottes contre les murs de l'église. Et maintenant, je reprends à partie la grande dame égarée en cette compagnie. Si un homme de son monde se permettait contre la religion, le clergé, les cérémonies de la semaine sainte, une allusion, malicieuse, une légère épigramme, avec quelle vivacité elle le rappellerait aux convenances ! Ici, elle se trouve en présence d'un voltairien de cabaret, qu'elle ne peut réduire au silence. Il la fait entrer dans une sacristie où le héros se querelle avec un vieux prêtre *sale comme un peigne* et *voleur comme une fruitière*. Il étale à ses yeux *les cadavéreuses nudités du catholicisme*. Il lui apprend que c'est fini, *qu'il n'en faut plus*, que *les enfants eux-mêmes se moquent désormais du paradis et de l'enfer du catéchisme*. De cette ignoble drôlesse, traînée par le chignon à travers toutes les brasseries de la rue des Martyrs, il fait une communiante (*sic*), qui a sa chaise à Notre-Dame-de-Lorette et donne le pain bénit. Que peut l'imprudente lectrice contre cette grêle de blasphèmes au rabais ? Tout au plus, jeter le livre au feu. Qu'importe à l'auteur ? C'est un exemplaire de plus, sorti de la librairie aux cent éditions.

A défaut de scrupules de conscience, notre patricienne a ou doit avoir des scrupules de coquetterie.

Elle se révolterait contre son médecin s'il la soumettait à une hygiène capable de lui épaissir la taille, de lui échauffer le teint, de la menacer de couperose. Eh bien, qu'elle ne se fasse pas illusion. Il existe une couperose morale, d'autant plus dangereuse qu'elle est invisible. Quand notre duchesse ou notre marquise se sera acclimatée à cette collection de turpitudes et de laideurs, il lui en restera fatalement quelque chose; elle aura perdu ce qui faisait son charme et sa grâce, ce qui assurait son autorité dans son entourage, ce qui, dans notre société égalitaire et démocratique, est plus précieux encore qu'autrefois; car le signe de race est le seul privilège qui survive aux privilèges abolis. C'est quand tous les hommes sont égaux, qu'il sied d'être supérieur. C'est quand la parole est aux multitudes, que l'on aime à écouter l'élite.

Au surplus, le mal date de loin, et le règne du roman naturaliste n'a pas manqué de préludes. La Curiosité recrutait d'avance sa clientèle. N'était-ce pas un symptôme précurseur, cette manie des honnêtes femmes de s'informer des faits et gestes de nos courtisanes célèbres, de recueillir à leur sujet toutes sortes de documents, de connaître par leurs noms leurs couturiers et leurs amants, leurs modistes et leurs fournisseurs, parfois même de copier leur luxe criard, leurs élégances outrées, leurs toilettes tapageuses, leurs allures cavalières; si bien que les mauvais plaisants les accusaient d'avoir la nostalgie de la boue et de n'être pas fâchées si, dans certaines occasions, Pénélope était prise pour Phryné et traitée comme

elle? N'avons-nous pas vu, lorsqu'une de ces demoiselles tarifiées à la Bourse des viveurs et des *gommeux* annonce bruyamment une vente, les déléguées du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré accourir en foule, évaluer les nippes, le mobilier et les bijoux, faire office de commissaires priseurs, s'initier aux secrets du boudoir et de l'alcôve, remonter aux sources de ces magnificences, et sourire, si, parmi les distributeurs de ces richesses mal acquises, on chuchotait à leur oreille le nom d'un de leurs parents ou de leurs amis? Pendant quelques heures, la vertu se familiarisait avec ses contraires. En pareil cas, c'est tout profit pour ses contraires, et tout maléfice pour elle. La Curiosité servait de trait d'union.

Ainsi s'effaçait de plus en plus la ligne de démarcation, sauvegarde de la famille, de l'honneur domestique, de toutes les pudeurs de la femme; curieuse avant d'être compromise, compromise souvent sans être coupable, incapable de faire le bien par cela même qu'elle côtoyait le mal; se donnant, sans tomber, la sensation de la chute. Cette situation fâcheuse a été encore aggravée par les rapports de la société polie avec le journalisme moderne, par la création ou l'invasion du *reportage*, par l'avènement de ces *courriéristes* en jupons, qui, ayant besoin de tout le monde, ne médisent de personne, mais dont les compliments sont pires que des calomnies, puisqu'elles placent sur la même ligne l'épouse irréprochable et la pécheresse signalée aux rumeurs publiques par de scandaleuses aventures. Bizarres servitudes de la Curiosité! Des

femmes riches à millions, portant les plus beaux noms de France, accueillent dans leurs salons des gens que leurs aïeules n'auraient pas reçus dans leurs antichambres ; elles leurs permettent de monter leurs chevaux et de tutoyer leurs enfants : pourquoi? pour le triste plaisir de *se voir*, dans leur journal, sur la liste des célébrités féminines qui ont contribué à l'éclat d'une fête, assisté à une grande *première* de Dumas ou de Sardou, patronné une bonne œuvre ou quêté pour les inondés. Elles ne s'aperçoivent pas, ces affamées de publicités que la publicité diminue celles qui n'en ont pas besoin pour graudir, que, pour les femmes de leur rang, l'excès de notoriété est un commencement de déchéance, et que le règne du papier fait tort à leurs parchemins. Elles refusent de remarquer que, si *leur* journaliste leur fait l'aumône d'une phrase, il prodigue une demi-colonne à la *cocotte* adoptée par le Jockey-Club ou à la comédienne aussi fameuse par ses équipés que par ses rôles.

Aussi, qu'arrive-t-il? Dans cette confusion des langues, dans cette route du sabbat menée par le démon de la Curiosité, essayez d'obtenir une audience pour la littérature chère aux aristocraties, pour le roman tel qu'on l'entendait jadis, qui n'était pas toujours sans danger, mais qui n'égarait et ne troublait les imaginations qu'en leur créant un idéal supérieur aux réalités de la vie ! Notez que la démocratie ne lâche pas prise, qu'elle profite de tout, que tout ce pêle-mêle opère sous ses yeux comme les bandits de la Commune sous le regard des Prussiens, qu'elle ne

pouvait choisir un meilleur moment pour s'installer dans la littérature comme dans la politique. Le chevalier de Boufflers, relégué dans une ville de garnison, écrivait à sa mère : « Je suis fort bien ici ; la bonne compagnie y est comme partout, mais la mauvaise est excellente, » Hélas! la bonne compagnie n'est plus comme partout, par la raison qu'elle ne sera bientôt plus nulle part. Complice de ses défaites, comparable à une muraille lézardée par un tremblement de terre et laissant pénétrer par ses fissures tout ce qui achève de la faire tomber en ruines, elle s'est abandonnée au roman naturaliste, parce que, aspirant à descendre dans ses goûts, dans son langage, envahie par cette grossièreté que Sainte-Beuve redoutait dès le mois de mars 1848, inhabile à reconnaître les siens au milieu de cette cohue d'étrangers, d'intrus et d'enne mis, elle ne pouvait pas ne pas capituler dans le domaine littéraire, et se voyait forcée de préférer le piment au sel et le gros vin bleu au chambertin. Le chef de cette école, très avisé quand il s'agit de jouer de la réclame et d'achalander sa marchandise, savait bien ce qu'il faisait, lorsqu'il formulait ainsi son programme : « La république sera naturatiste ou elle ne sera pas. » La république et le naturalisme ! un couple admirablement assorti, un ménage modèle, tellement inséparable, que les deux conjoints, faits l'un pour l'autre, nécessaires l'un à l'autre, ne tarderont pas, je l'espère bien, à s'en aller ensemble.

II

Le Vice ! Ici j'éprouve quelque embarras. *Incedo per ignes suppositos cineri doloso.* Je sais que, dans cette dernière station du carême, quelques prédicateurs éloquents, effrayés de la marée montante, ont énergiquement flétri la connivence entre les progrès du vice et les mauvaises lectures. Mais la chaire chrétienne a seule le droit de toucher à ces plaies purulentes. Elle ressemble aux sœurs de charité, dans les hôpitaux, qui restent pures, chastes et saintes en effleurant de leurs mains virginales le pansement d'un affreux libertin, malade des suites d'une honteuse débauche. Désespérant de purifier ce qu'elle sanctifie, je me bornerai à indiquer ce qu'elle précise. — « Où cela s'arrêtera-t-il? » disait le R. P. de Ravignan, il y a près d'un demi-siècle. Lorsque l'illustre orateur de Notre-Dame prononçait ces paroles prophétiques, le vice ne s'étalait pas encore au grand jour; la part du diable n'était pas encore la part du lion. A défaut de la vertu, on avait la décence. Les fredaines du roman, quoique bien émancipé déjà, n'allaient pas au delà

des inventions sataniques de Frédéric Soulié, des prouesses de d'Artagnan, des féeries de *Monte-Cristo*, des scélératesses de Vautrin, des roueries de madame Marneffe, des intrigues d'Ursule Sécherin, des séductions sensuelles de Cécily, de la lenterne magique des *Mystères de Paris* ou des *Mystères de Londres*, et de l'étonnante confession du chartreux, dans les *Impressions de voyage*. C'était trop déjà, beaucoup trop. De temps à autre, la magistrature fronçait le sourcil et menaçait de poursuites. Les grands parents et les maîtres eussent mieux aimé voir leurs fils ou leurs élèves lire Rogron, Legendre ou Ducauroy. Parfois aussi un scandale de haut parage sillonnait Paris comme une traînée de feu. On apprenait avec stupeur qu'un grand artiste, enlevant une grande dame, l'emmenait dans la contrée où les citroniers fleurissent, ou bien qu'une princesse sans préjugés s'était éprise d'un charmant poète. A Dieu ne plaise que j'invoque les circonstances atténuantes! Mais enfin on peut rappeler quelques différences. C'était la passion, ce n'était pas le vice ; écrit, rêvé ou pratiqué, le roman demeurait sur les hauteurs. C'était le mirage, ce n'était pas le bourbier ; on s'égarait, on se perdait ; on ne se dégradait pas.

Aujourd'hui les âmes rebelles au devoir n'ont plus même de quoi faire de leur révolte une passion. Le vice domine et absorbe tout. Il détermine les préférences et les admirations de l'école nouvelle. Pourquoi, dans le groupe des philosophes et des écrivains du dix-huitième siècle, qui lui offrait un beau choix

de libertinages et d'impiétés, a-t-elle choisi Diderot, en a-t-elle fait son idole, lui dresse-t-elle des statues?

C'est que Diderot est le plus obscène, le plus impie, le plus vicieux de tous. C'est qu'il se baigne avec délices dans l'ordure. Moins passionné que Jean-Jacques Rousseau, plus indépendant que Voltaire, moins soucieux de l'opinion des honnêtes gens, jouant l'exaltation sans jamais être exalté, singeant les attitudes du génie sans en posséder une étincelle, battant monnaie de blasphèmes dans ses obscénités, mécontent de lui-même s'il n'outrageait du même trait de plume la religion et la pudeur, ce grossier charlatan devait être acclamé et honoré comme un ancêtre par la génération abâtardie dont les enthousiasmes littéraires n'éclatent que sous le patronage du vice. Voyez sa liste. Elle prétend n'admirer dans Balzac, dans Stendhal, dans Gustave Flaubert, que le talent; erreur ou mensonge! Elle les a élus, elle leur revient sans cesse, parce qu'elle y trouve cette saveur du vice, cet arrière-goût de faisandé et de pourriture, nécessaire désormais au roman pour mettre en appétit ses lecteurs et ses lectrices. Même remarque pour les romans d'hier, d'aujourd'hui et de demain. M. Émile Zola et ses amis se font une étrange illusion, s'ils se figurent que la majorité du public — de leur public — cherche dans leurs récits l'application d'un système, le produit d'un document, la clause d'un traité d'alliance avec le progrès scientifique. Non! ce public sait que, à telle ou telle page, il trouvera des truffes, que ce musée des laideurs humaines a une salle spéciale de musée

secret, que la donnée, les personnages, les épisodes, les tableaux, la scène à ne pas faire, seront autant d'invitations au Vice et de sacrifices à son culte. A côté du roman, regardez la poésie. Trois noms me suffiront à marquer les gradations et à compléter mes preuves. Lamartine, le Lamartine des *Méditations* et des *Harmonies*, fut salué avec transports par les contemporains de mes jeunes années. Ils s'y reconnaissaient, avec leurs vagues aspirations vers un idéal où se confondaient la religion et l'amour, où l'amour empruntait aux anges leurs ailes pour s'envoler bien haut et bien loin de lérotique Cythère de Parny. Puis les jeunes gens et les jeunes femmes demandèrent à la poésie des tons plus chauds, une inspiration moins éthérée, où la passion et la douleur auraient des accents plus humains, où les sens alterneraient avec l'âme, sans l'absorber ni l'étouffer. Ce fut l'ère d'Alfred de Musset, rachetant *Rolla* par *l'Espoir en Dieu.* On devait s'y attendre ; mais ce que nous avions moins prévu, c'est que Musset ne suffirait bientôt plus à la consommation du Vice, qu'il exigerait une friandise plus appétissante, et que, pour son bon plaisir, on ressusciterait Baudelaire. Oui, Baudelaire, l'auteur des *Fleurs du mal* est aujourd'hui le poète des *avancés*, et, en effet, il est difficile d'être plus *avancé* que sa poésie. Un gibier, même à moitié de cet avancement, ne serait pas mangeable. Lorsqu'il mourut, après avoir parcouru tous les degrés de la folie, — y compris ses vers, — nous crûmes que c'était fini, que l'on n'en parlerait plus, ou que, si on en parlait encore, ce

serait à titre de renseignement médical, pathologique, comme on parle du suicide de Gérard de Nerval. Nous nous étions trompés. Le calendrier du vice réclamait ce nouveau saint. Il eût manqué quelque chose à la satisfaction des moralistes du *Gil Blas* et des vestales de *la Vie parisienne*, si *la Charogne*, *la Géante*, *les Femmes damnées*, n'avaient été remises au répertoire et ne formaient l'anthologie des admirateurs de *Pot-Bouille* et de *Nana*. On a ainsi cette pointe de *sadisme* que Sainte-Beuve signalait déjà dans *Salammbô*, et que l'on retrouve désormais dans tous les chefs-d'œuvre de l'école du vice. Dans je ne sais quelle drôlerie de M. Labiche, membre de l'Académie française, un des personnages est propriétaire d'une villa d'où il prétend que l'on a vue sur un lac; ce lac est un dépotoir. Le *lac*, le dépotoir, c'est bien cela. Trois noms, trois étapes : l'Horeb; Paphos; Sodome ou Lesbos, à votre choix.

Que serait-ce si je rassemblais ici tous les symptômes de cette épidémie du vice, que des complaisants appelleraient peut-être hypnotisme ou grande névrose pour la justifier ou l'ennoblir? Vous vous souvenez des débuts de Thérésa. On aurait dit que la trompette du jugement dernier allait retentir sur nos têtes, parce que cette chanteuse populaire — ou populacère — attirait à ses chansons la bonne compagnie. Mais du moins Thérésa était, dans son genre, une artiste, prise au sérieux par des compositeurs éminents et de graves critiques. Elle était à madame Malibran ce que Gambetta était à Berryer. Avec elle, l'art dérogeait; il ne se

salissait pas. A présent, le café-concert étend partout, à Paris et en province, la propagande du vice. Ce n'est plus par le raffinement, c'est par l'abrutissement qu'il procède. Quel ignominieux spectacle, cette masse de consommateurs, la langue épaisse, frappant sur la table humide de bière ou d'absinthe et répétant en chœur des refrains où la stupidité le dispute à la luxure! Et quel état-major! quels alliés! quels auxiliaires! La pornographie se charge *d'illustrer* cette poésie de mauvais lieu. Elle a ses agences, ses transparents, son budget, ses colporteurs. Concurremment avec la prostitution à ciel ouvert, elle a fait de certains quartiers de Paris de véritables *lupanars*. Elle ne daigne plus se cacher dans l'ombre, faire au public l'honneur de rester clandestine. Peu s'en faut qu'elle ne prenne les passants au collet... Mais, me direz-vous, tout cela, c'est le fond de cale révolutionnaire. C'est le résidu abject du gouvernement par en bas, de cette république démocratique et jacobine dont les adeptes nous disaient, il y a trente ans, chaque fois que nous étions attristés par un épisode immoral ou scandaleux : « Quand nous serons les maîtres, nous nettoierons les écuries de l'Augias monarchique et nous moraliserons la France. » En quoi les conservateurs sont-ils responsables de ces infamies? Ils en rougissent sans doute et en frémissent comme nous; mais ont-ils accepté le rôle qu'elles leur indiquaient? Qu'ont-ils fait pour leur opposer des correctifs, pour nous consoler par des contrastes? Puisque, cette fois, la corruption partait d'en bas, puisque le vice démuselé

nous apparaissait dans toute sa bestialité démocratique, l'occasion était belle pour se placer à l'extrémité contraire, pour renoncer, sinon à tous les plaisirs, du moins à ceux qui compromettent aux yeux du peuple les oisifs et les heureux de ce monde, pour s'abstenir de tout ce qui pouvait autoriser les *nouvelles couches* à dire : « Les marquis et les duchesses s'amusent à leur façon; pourquoi nous empêcherait-on de nous amuser à notre manière? » Au lieu de cela, nous voyons la frivolité aristocratique et mondaine redoubler à mesure que grossit et fermente le Vice dans les classes inférieures. Qu'est-ce que l'encouragement et le succès d'argent prodigués par la société d'élite aux saletés du roman naturaliste, sinon un pacte entre ceux qui achètent le volume à 3 francs et ceux qui lisent le journal radical à un sou? Qu'est-ce que cette fureur de se divertir à tout prix, sous tous les prétextes, dans tous les milieux, sur tous les théâtres, sinon un mauvais exemple qui descend, tandis que montent les dépravations de la foule, jusqu'à ce que le vice en toilette de bal et le vice en blouse ou en haillons se rejoignent pour notre perte et notre honte?

Je nommais Thérésa tout à l'heure. Elle disait à ses admiratrices à couronne princière et ducale : « J'irai chez vous, madame la princesse, et je vous chanterai toute la partie de mon répertoire que *je n'ose pas* chanter en public. » Depuis lors, d'épouvantables catastrophes sont venues nous avertir; elles nous conseillaient la sagesse; avons-nous profité de leurs

conseils? Il n'y paraît guère, si nous en croyons les bruits qui courent, les beaux noms que la chronique éclabousse, les mystérieuses et vilaines histoires qu'on se raconte sous l'éventail. De tout temps, je le répète, il y a eu des scandales; mais ils étaient l'exception. Aujourd'hui, l'exception tend à devenir la règle; cette règle est le dérèglement, et le divorce est là pour légaliser ce qu'il ne saurait ni légitimer ni blanchir, pour jeter sur les épaules des pécheresses et de leurs complices un voile comparable aux maillots de danseuses, plus indécents que le nu.

Au milieu de ces insolents triomphes du vice, n'avons-nous pas une consolation, une indemnité? oui, et elle nous vient justement du théâtre, qui a tant à se faire pardonner. Les spectateurs rassemblés ont plus de vergogne, sous le feu du lustre et de la rampe, que le lecteur isolé dans son cabinet ou la lectrice dans son boudoir. Ils sont plus réfractaires aux crudités, aux déjections naturalistes, plus disposés à se dire que l'ordure ne sent pas bon. C'est la différence entre le procès public et le procès à huis clos. Réunissez dans une salle de spectacle quinze cents sceptiques, viveurs, demi-mondaines et libertins. Ils n'auront pas toujours de l'esprit comme quatre; mais ils auront de la pudeur autant qu'une honnête femme et un homme vertueux. M. Zola, qui devait régénérer le théâtre comme il a renouvelé le roman, M. Zola, qui se vantait de créer des rivales de mademoiselle Mars et de mademoiselle Rachel en leur insufflant son génie, M. Zola, l'auteur sifflé, archi-

sifflé, de *Thérèse Raquin*, des *Héritiers Rabourdin* et de *Bouton de rose*, vient d'en faire avec son infecte *Rénée* une quatrième et douloureuse expérience [1].

1. Cette page était écrite, lorsque M. Zola, ne se trouvant pas assez tombé, a publié dans *le Figaro* un article gonflé d'orgueil et de rage, qui a égayé tout Paris à ses dépens.

III

On se demandera peut-être comment la Vanité a pu contribuer au succès du roman naturaliste? C'est bien simple. La vanité opère souvent à contresens. Elle croit se parer de ce qui l'enlaidit. Rappelons-nous nos débuts dans le monde, notre sortie du collège, nos rencontres avec des camarades plus libres et moins timorés que nous. S'il y avait, dans ce moment-là, une pièce scabreuse, un mauvais livre, un bal mal famé, nous en parlions avec aplomb, en connaisseurs. Nous nous faisions un point d'honneur d'avoir vu, lu, fréquenté, ce que nous nous étions bien gardés de voir, de fréquenter et de lire. *La Dame blanche* et *le Pré aux clercs*, allons donc! Parlez-nous de *Dix ans de la vie d'une femme* et de *l'Incendiaire! Les Puritains d'Écosse* et *le Dernier des Mohicans*, fadeurs! *Fragoletta* et *l'Ane mort et la femme guillotinée*, voilà le plat du jour! Ainsi de suite.

Dans une société quelconque, si *selected* qu'elle puisse être, il y a toujours, non pas une pêche à

quinze sous, mais une pêche mûrie en plein vent; elle n'en est probablement que plus savoureuse, plus parfumée; seulement elle a perdu son duvet. Au lieu d'une pêche, supposez une femme, ou, pour plus de correction, un jeune ménage fort bien posé, mais tout à fait *dans le mouvement*. — « Oh! mes chères amies, Gontran a voulu me faire lire *Nana*, sous prétexte que tout le monde en parle et que le livre en est à sa cinquantième édition. Quelle horreur! » — Vous pouvez être sûr que, s'il y a là douze femmes, *Nana*, le lendemain, aura douze lectrices de plus. Encore une fois, affaire de crânerie et de bravade.

Ici, je ne puis me défendre d'un rapprochement. Quelles que soient nos préventions ou nos rancunes nationales, je croirais faire injure à Richard Wagner en le comparant aux romanciers naturalistes et au Maître (avec majuscule). Cette littérature porcine et cette musique ultra-chevaleresque représentent, dans l'art, les deux extrêmes. Wagner cherche ses sujets et place ses héros dans les nuages du ciel germanique ou scandinave, au-dessus de notre faible humanité. Le roman naturaliste, comme si l'humanité était encore trop haute et trop pure, fouille dans ses dessous tout ce qui peut dégoûter de la créature humaine. Pourtant, ces deux extrêmes se ressemblent sur un point : la vanité est pour beaucoup dans l'enthousiasme de leurs admirateurs. Vanter les romans consacrés par le suffrage des gens de goût, des femmes habituées à n'entendre qu'un langage correct, exprimant des sentiments délicats, c'est le vieux jeu; c'est trop commun pour qui-

conque veut faire acte d'originalité, d'initiative et d'audace. Avouer que l'on prend plaisir à la musique de Rossini et même à la musiquette d'Auber, c'est bon pour vous et pour moi; ce n'est pas se distinguer de son voisin et de sa voisine. Mais proclamer les beautés de *Parsival* et de la *Tétralogie*, c'est d'abord nous forcer de croire qu'on les comprend; c'est ensuite traduire en allemand l'*Odi profanum vulgus et arceo* d'Horace; c'est enfin prouver que l'on fait partie d'une petite église. Or, par un effet d'acoustique assez naturel, les panégyriques, les réclames, les saxophones d'admiration mutuelle, font plus de bruit dans les petites églises que dans les grandes. Porter aux nues le roman naturaliste, c'est se poser en homme fort. Homme fort! mot caractéristique du vocabulaire moderne. Il n'est ni nécessaire ni prouvé que l'on soit honnête, généreux, spirituel, poli, bien élevé, délicat et scrupuleux en affaires : A quoi bon? On est un homme fort, cela répond à tout et dispense de beaucoup de choses. Cela dispose admirablement aux *batailles pour la vie*, au agiotages de la Bourse et de la politique, à l'art de pratiquer le proverbe : « Ote-toi de là que je m'y mette! » et de s'enrichir sans s'inquiéter de savoir si l'on édifie sa fortune sur les ruines de son pays et sur le corps de ses victimes. Lamartine n'était qu'un grand poète; il est mort sur la paille. Émile de Girardin était un homme fort; parti de moins que rien, de plus bas que zéro, il a laissé des millions. Être un homme fort, ou comme on dit dans cette argot, *avoir de l'estomac;* excellente

condition pour jouer au baccarat, faire sauter la banque, éblouir M. Gogo, duper ses électeurs et lire sans nausées les romans de M. Zola !

Que dire de nos faiblesses en matières de littérature, des complaisances de la camaraderie, même chez nos amis? Le champ est trop vaste pour qu'il me soit possible de le parcourir : il me suffira d'indiquer quelques points, et de signaler le défaut absolu d'équilibre entre le mal qui recrute à son service les cent bouches de la renommée et le bien qui ne peut plus guère compter que sur des omissions préméditées ou des mentions brèves et glaciales. Il est bien entendu que je ne touche pas aux journaux radicaux, intransigeants et anarchistes. Accoutumés à insulter tout ce que nous respectons, il est tout simple qu'ils encensent ce que nous nous obstinons à flétrir. Un catholique, un royaliste, publiant un œuvre remarquable, ne trouverait chez eux que ricanement, ironie ou porte close. Soit! Mais cette disgrâce voulue, prévue, consentie, devrait avoir quelque part une contrepartie, un envers. Il devrait exister une presse inflexible ou silencieuse à l'égard des ouvrages qui froissent nos croyances, qui font rougir nos fronts, qui ressemblent à de perpétuels défis contre la morale, la décence, l'odorat et le goût. Certes, rien de plus honorable que de peindre en beau nos archevêques et nos évêques, de nous donner fidèlement des nouvelles de nos princes exilés, de soutenir les candidatures royalistes, de railler spirituellement les mangeurs de prêtres, de *blaguer* le conseil municipal de

la *Ville-Lumière*, de prendre parti pour les Sœurs hospitalières et les Frères des écoles chrétiennes, de dénoncer à l'indignation publique les scandales républicains et laïques, de rendre des hommages bien sentis à d'admirables serviteurs de la royauté, tels que les comptes de Blacas et Maxence de Damas. Tout cela est excellent, mais serait plus excellent encore, si, à côté de ces pages édifiantes, nous ne lisions l'éloge non moins bien senti d'ouvrages qui ne peuvent vivre, prospérer et réussir que si nous rayons d'un trait de plume tout ce qui exprime une idée généreuse, un sentiment élevé, une pensée de dévouement, une croyance religieuse, l'horreur de l'obscénité et de l'impiété. N'insistons pas; cette tolérance des conservateurs s'étend au-delà du journalisme et jusque sur les cimes de la société polie.

On ne siffle pas à l'Académie française; c'est dommage! L'Académie a offert récemment un spectacle, un contraste que le grand cardinal n'avait pas prévu : dans l'auditoire, la fleur des pois parisiens, les plus élégantes et, j'aime à le croire, les plus pieuses paroissiennes de Sainte-Clotilde et de Saint-Thomas d'Aquin, les déléguées les plus authentiques du faubourg Saint-Germain et des Croisades, les habitués les plus assidus des conférences du P. Monsabré et du P. Forbes, les fils et petits-fils des gentilshommes groupés, en 1814, autour de la famille royale — et sur le fauteuil d'honneur (il n'y a pas de fauteuil, mais n'importe!) devant le pupitre, non loin des statues de Bossuet et de Fénelon, un poète monstrueux,

Monstrum horrendum, immane, ingens, cui lumen ademptum.

(*Lumen* est pris ici pour lumière), l'Apollon des éléphants, des jungles et des jongleries à rimes riches, le grand prêtre de Bouddha, de Vaïçali, de Radjagripa et de Brahma, bramant un discours aussi monstrueux que lui-même. On vous a dit que, pour réussir à faire partie de ce magnifique auditoire, pour avoir un de ces billets du Centre sans lesquels il n'est pas de jouissance complète sous la coupole du palais Mazarin, les belles patriciennes avaient remué ciel et terre, lassé la galanterie de M. Pingard, changé toutes leurs habitudes, devancé l'aurore, et même fait queue dans la cour de l'Institut, comme les étudiants de 1830 à la porte de l'ancien théâtre italien. Eh bien, voici ce qu'elles auraient entendu, si le nouvel académicien avait su se faire entendre :

... « Après les *noires* années du moyen âge, années *d'abominable barbarie* qui avaient amené l'anéantissement presque total des richesses intellectuelles héritées de l'antiquité, *avilissant* les esprits *par la recrudescence des plus ineptes superstitions*, par *l'atrocité des mœurs* et la *tyrannie sanglante du fanatisme religieux...* »

Et plus loin :

... « Alfred de Vigny ne fit point de Moïse le vrai personnage légendaire qui nous apparaît aujourd'hui, le chef théocratique de six cent mille *nomades idolatres et féroces*, errant affamés dans le désert, le prophète inexorable qui *fit égorger en un jour vingt-*

quatre mille hommes par la tribu de Lévi. » (Pends-toi, Drumont, tu n'as rien trouvé de pareil!)

Alias :

L'évocateur de la République universelle *couvait* déjà (sans être écrasé dans son œuf) dans l'enfant qui chantait la race royale *revenue derrière l'étranger victorieux*, etc., etc.

Tout le discours est de ce ton; la Bible, l'Évangile et l'Histoire, déchirés du même coup de dent, devant un auditoire chrétien, par un monomane d'athéisme. On ne l'a pas entendu, d'accord; mais on a pu le lire, et, parmi les assistants, quelques-uns le connaissaient d'avance. Je me souviens que, sous l'Empire, à une séance de réception où l'excellent M. de Salvandy prodiguait et soulignait des allusions épigrammatiques contre le despotisme impérial, la princesse Mathilde et son groupe se levèrent brusquement et sortirent en fermant les portes avec plus de bruit qu'il n'était nécessaire. Nous n'en demandions pas tant. Mais comment la commission académique avait-elle pu laisser arriver jusqu'à la séance publique ce tissu d'extravagances et de blasphèmes? Nos immortels doivent quelques égards à la société polie; c'est elle qui a soutenu et soutient l'illustre compagnie, souvent prise entre deux feux, les rancunes du pouvoir et les quolibets de la bohème littéraire. Comment n'y a-t-il pas eu une protestation collective des billets du Centre, déclarant que, s'ils avaient pu prévoir ce guet-apens, ils ne s'y seraient pas attrapés? J'ai vainement cherché, le lendemain, un article éner-

gique, vengeur. Non ! quelques timides réserves, rien de plus; partout des capitulations. C'est pourtant un mot que, pour bien des raisons, nous devrions effacer de notre dictionnaire.

Voici qui est plus fort : il y a cinq ou six ans, un poète distingué, romancier de la *Revue des Deux-Mondes*, auteur applaudi au théâtre, publia un volume de vers, sous ce titre : *Les dieux qu'on brise*. Le livre était dédié à Victor de Laprade, qui n'avait pas été ingrat, et qui, déjà bien malade, écrivait au jeune poète :

Le combat vous attire, il vous est familier;
Vous avez droit de prendre une fière devise.
Vous les avez servis en brave chevalier,
Les dieux qu'on brise!

Dans ce recueil de poésies essentiellement chevaleresques, spiritualistes et chrétiennes, j'avais eu la joie de lire et le plaisir de citer les vers suivants :

A M. ÉMILE ZOLA

Je ne vous connais pas, Monsieur. Tant mieux pour moi!
Vous êtes parmi ceux qui s'imposent la loi
D'insulter chaque jour tout ce que l'on respecte.
Celui qui veut trouver une pensée abjecte
Prend un livre de vous et le lit... au hasard.
Je tiens à fustiger vertement, pour ma part,
Tous ceux qui, comme vous, se font pourrisseurs d'âmes;
Et cela, par pudeur pour les honnêtes femmes.
Aujourd'hui, c'est à vous que je viens m'adresser;
Vous êtes parvenu, Monsieur, à dépasser
Ce qu'on avait écrit de plus épouvantable, etc., etc. »

Or, à cette date, — 1881, — M. Émile Zola en était encore à *l'Assommoir*. Il n'avait publié ni *Nana*, ni

Pot-Bouille, ni *l'Œuvre*, ni aucune de ses productions les plus infectes.

Eh bien! ô stupeur! le même homme, le même poète, l'auteur de ces vers dignes de Juvénal ou d'Archiloque, s'est fait, pendant la semaine qui a précédé la première représentation de *Renée*, l'introducteur, le héraut d'armes, le thuriféraire, le cornac de M. Zola et de sa pièce. Il aurait préparé les voies à un grand succès, si le succès avait été possible. Dans un journal monarchique et catholique, qui, à ses risques et périls, illumina sa façade après les décevantes élections du 4 octobre 1885, il a publié des pages, où je cueille les phrases suivantes : « C'est une pièce solidement construite, très remarquable, *écrite dans une langue éclatante...* »

Éclatante, c'est possible. Néanmoins, deux critiques qui font autorité nous ont dit, le lendemain de la déroute :

« — Je parle de la composition, non du style, qui se joue des règles les plus élémentaires de la langue française. » (Auguste Vitu.)

« — Les personnages ne finissent pas de s'analyser, et dans quelle langue! une langue d'un romantisme échevelé, mêlé à des vulgarités extraordinaires... c'est une lourde chute.» (Francisque Sarcey.)

Poursuivons : « Ce qui intéresse les lettrés, c'est de savoir comment le *puissant* auteur de *Germinal* comprend le théâtre... Ce que je n'admets point, c'est que M. Porel (le directeur de l'Odéon) ait reculé devant un péril sans doute imaginaire. Comment!

voilà un directeur de l'Odéon qui peut *avoir l'honneur* de jouer l'œuvre d'un *grand* romancier, et il hésite, et il s'épouvante, et il manque à ce point au *devoir* qui lui incombe! M. Porel oublie qu'il *doit une grande déférence* à un homme tel que M. Zola, et qu'il n'a pas le droit de repousser un drame que l'auteur *Rougon-Macquart* (pourrisseur d'âmes en 1881) *daigne* lui apporter. »

Continuons : « M. Zola est un poète, un *grand poète, de même que Chateaubriand* (ô Velléda! Amélie! Atala! Bianca! Cymodocée!)... Il est permis de considérer dans son ensemble l'œuvre *souvent géniale* de l'auteur de *Renée... Renée* sera une œuvre, à coup sûr, originale et vigoureuse... Le talent (pourquoi pas le génie?) s'y affirmera une fois de plus. On applaudira à une *pièce nerveuse,* écrite *en un beau style, sonore et puissant...* Une œuvre de M. Zola, en pleine possession de sa renommée, doit s'imposer à la foule et conquérir *l'admiration des plus difficiles...* Le succès du drame de M. Zola *sera décisif pour l'avenir de la scène française*, etc., etc. »

Un autre rédacteur de ce même journal, voué à la défense de toutes les saintes causes, mais peut-être plus illuminé qu'éclairé, n'a pas voulu être en reste de panégyriques et de *boniments.* Il nous a donné d'avance les *illustrations* des principales scènes, avec commentaires enthousiastes. Il concluait ainsi : « Quel est, selon vous, l'accueil que va faire le public, demain soir, à cette œuvre nouvelle? — *Elle est de premier ordre.* J'espère toutefois que, malgré ses hardiesses,

nous aurons un véritable succès. » Vous entendez! Le journal conservateur, royaliste et catholique, identifié avec M. Zola!

Enfin, le lendemain, pour couvrir la débâcle : « Le *grand et admirable talent* de M. Zola aurait dû arrêter ces effusions irrévérentes et *glacer d'un respect* (le respect à la glace!) ces rires imbéciles. M. Zola n'est point né pour faire du théâtre (*de minimis non curat prætor!*); sa main puissante, qui remue les foules dans un magnifique *grouillement* de vie (avec beaucoup de borborygmes), est trop rude pour manœuvrer les légers et délicats instruments des passions intimes. D'ailleurs, qui donc, parmi les sincères artistes, est né pour le théâtre? Le théâtre, qui s'adresse exclusivement à la foule, comme un divertissement de quelques heures, n'est point un art. C'est un *métier*, inférieur, ainsi que tous les métiers qui servent à l'amusement des passants. »

D'où il suit que le génie d'Émile Augier et d'Alexandre Dumas, voire de Corneille et de Molière, est d'un ordre inférieur au génie de M. Zola.

Hâtons-nous de rappeler que le poète des *Dieux qu'on brise* est un des hommes les plus honorables que l'on puisse rencontrer; plein de talent, d'une bravoure chevaleresque, qui, à plusieurs reprises, a mis sa vie en péril. S'il vient de nous offrir le spectacle de cette volte-face extraordinaire en l'honneur de M. Zola, soyez sûr que ce n'est pas uniquement sa faute; c'est la faute, non pas de Voltaire et de Rousseau, mais de cette société incorrigible qui, après avoir appris à ses

dépens ce qu'il lui en coûtait pour s'être grisée des sophismes de Rousseau et des sarcasmes de Voltaire, n'a pas aujourd'hui le courage de réagir contre les pestilences du roman naturaliste. N'allons pas plus loin : un volume ne suffirait pas à énumérer les concessions et les faiblesses des conservateurs en matière littéraire. Elles nous remettent en mémoire ce que l'on a dit du Sénat conservateur, « ainsi nommé parce qu'il n'a rien conservé ». Cette étude d'ailleurs peut se résumer en quelques lignes.

Bien des fois, depuis Chapelain et Brébeuf, La Calprenède et mademoiselle de Scudéry, on a vu péricliter le goût et l'esprit français. Puis arrivait un maître, — Molière ou Boileau par exemple, — qui remettait notre littérature dans le droit chemin. Du moins, qu'il s'agisse de la *Pharsale* ou du *Grand Cyrus*, des périphrases de l'abbé Delille ou des inversions du vicomte d'Arlincourt, on pouvait dire que ces caprices de la mode, ces engouements d'une saison, égaraient un moment le goût public, mais ne l'avilissaient pas. Aujourd'hui la question est plus grave. Voilà près de trois siècles que, à travers bien des vicissitudes qui nous ont faits tour à tour conquérants ou vaincus, riches ou misérables, superbes ou humbles, sujets de Louis XIV ou de M. Rouvier, la littérature comptait parmi nos plus belles gloires. C'est à nous de voir s'il nous plaît qu'elle devienne notre opprobre.

LE MARIAGE D'UN ROI[1]

Le livre fort intéressant de M. Paul de Raynal pourrait avoir pour épigraphe l'hémistiche de Lucrèce : « *O vanas hominum mentes!...* » — Bien souvent, l'Histoire se charge d'enregistrer les démentis infligés par les événements à la sagesse humaine. Mais, nulle part ce contraste n'est plus visible que dans les préliminaires et les suites du mariage de Louis XV. Le duc de Bourbon, son ministre, pour se dégager vis-à-vis du roi d'Espagne, dont la fille était fiancée à Louis XV, allègue un prétexte assez singulier dans la bouche du triste amant de la marquise de Prie. L'Infante n'a que trois ans; notre jeune Roi en a douze. Il promet — et c'est à peu près la seule promesse qu'il ait tenue, — d'être l'adolescent le plus joli de son royaume. Le mariage avec l'Infante ne pourra pas être consommé avant une dizaine d'années, et il est à craindre, dit le duc, que, d'ici là, les *mœurs* du jeune prince ne courent bien des dangers

1. Par M. Paul de Raynal.

Pour les prévenir, il passe d'un extrême à l'autre. Il marie Louis XV à la fille du roi de Pologne dépossédé, de sept ans plus âgée que lui. On sait ce qu'y gagnèrent les mœurs sultanesques de ce monarque égoïste, indolent et voluptueux. Par ce mariage, le duc de Bourbon et la marquise de Prie espèrent s'attacher la nouvelle Reine, et affermir à tout jamais leur crédit et leur influence. Or, il se trouve que la position officielle de la marquise auprès de Marie Leczinska et ses assiduités compromettantes soulèvent un tel scandale, que l'évêque de Fréjus, secrètement préféré par son royal élève, en profite pour provoquer la disgrâce du duc et de sa maîtresse. Les politiques, les diplomates gémissent de voir un trône resté, malgré les fautes et les malheurs de la vieillesse de Louis XIV, le plus beau trône de l'univers, partagé par une princesse inconnue, sans prestige, sans dot, sans alliances, à peine cotée dans les chancelleries européennes, fille d'un roi sans royaume, et si pauvre que, pour retirer ses pierreries engagées chez un marchand de Francfort, il est obligé d'emprunter treize mille livres à un ami.

Les années s'écoulent, et « la princesse que Louis XV avait épousée obscure et indigente se trouve lui avoir procuré la Lorraine, c'est-à-dire une dot comparable à celle qu'Éléonore de Guyenne et Anne de Bretagne apportèrent à leurs époux; acquisition qu'avaient inutilement ambitionnée Louis XIV au milieu de ses triomphes ».

Philippe V, ci-devant duc d'Anjou, n'avait pas

impunément respiré cette atmosphère de la monarchie espagnole qu'on ne pouvait assurément pas qualifier de *mal'aria*, mais où l'excès de majesté, l'excès d'étiquette et l'excès de dévotion inoculaient au souverain je ne sais quelle nostalgie de solitude et de retraite, l'ennui de régner et de vivre, un découragement mélancolique, le dégoût des grandeurs et des vanités humaines. L'Infante que la France lui renvoyait, ce roi dévot la maria plus tard à un prince de Brésil, qui devint, en 1750, roi de Portugal, sous le nom de Joseph-Emmanuel, et eut pour principal ministre l'abominable marquis de Pombal, soupçonné ou convaincu de tous les crimes, persécuteur de la religion, des jésuites, de l'innocence et de la vertu, tel enfin que la fille du pieux Philippe V ne pouvait le regarder que comme un délégué de Satan, un suppôt de l'Enfer!

Le récit de M. Paul de Raynal nous rappelle, presque à chaque page, les rivalités, les discordes et les haines qui existaient alors entre les Condés et les d'Orléans. Un siècle passe; d'autres griefs s'accumulent, qui semblent devoir élargir l'abîme, le rendre infranchissable; — et c'est un d'Orléans qui recueille l'héritage du dernier des Condés!

Le mariage de Louis XV ne ressemble pas à un roman; rien de moins romanesque, en général, que les mariages de rois et de princesses. C'est une rareté, presque un miracle, lorsque, dans ces unions, réglées par les diplomates, le cœur, qui n'a pas été consulté, est du même avis que la politique. Mais, en revanche,

la comédie peut y réclamer sa part. La liste des jeunes princesses qui peuvent, sans trop de paradoxe, devenir reines de France, est considérable; mais le travail d'élimination ne l'est pas moins. On peut dire, pour atténuer les torts du duc de Bourbon, que pas une, dans ce nombre, n'offrait ce caractère décisif, complet, qui coupe court à toute hésitation et que l'on traduit par cette locution familière : « *Il n'y a point de mais.* » — La fille du prince de Galles nous donnait l'alliance anglaise; mais que d'objections ! La religion d'abord, la religion qui avait joué un si grand rôle dans la déchéance de Jacques II et l'avènement de la maison de Hanovre ; la honte d'abandonner la cause des Stuarts, à laquelle Louis XIV n'avait jamais renoncé. La seconde fille du czar Pierre Ier présentait d'autres avantages. Le schisme n'était pas un obstacle. La princesse se fût aisément convertie à la religion catholique ; on la disait belle, spirituelle, bien élevée; mais, malgré le prestige et la gloire de Pierre, qui avait excité plus de surprise encore que d'admiration, comment la cour de Versailles, qui donnait le ton à l'Europe et où survivait l'âme du grand Roi, aurait-elle envisagé sans frayeur l'idée d'un alliance avec cette contrée lointaine, mal connue, que l'on appelait encore la Moscovie, que l'on se figurait à demi barbare, et où les antécédents de la veuve de Pierre Ier n'avaient rien de rassurant?

Ce qu'il y a de curieux, c'est que le duc de Bourbon, veuf, âgé de trente et un ans, avait alors son enjeu personnel dans ces combinaisons matrimoniales.

Lorsqu'une des nombreuses princesses à marier était rayée de la liste, il songeait à lui-même pour remplacer le royal adolescent, et, quand il avait mesuré les inconvénients de telle ou telle alliance souveraine ou princière, il en profitait avec entrain pour se rabattre sur une de ses sœurs, mademoiselle de Vermandois. Et la marquise de Prie? Corrompue jusqu'aux moelles, rouée à mériter de l'être, impie et vicieuse à se faire remarquer en un moment où le Régent, le cardinal Dubois et leur groupe venaient d'inaugurer la dictature du vice, elle consentait à voir M. le duc se remarier, pourvu que sa nouvelle femme fût médiocrement intelligente et de beauté contestable, disposée à accepter ou à subir l'influence de la maîtresse. Le chef-d'œuvre, à ses yeux, eût été que la reine de France, par le fait même de son mariage, lui eût de telles obligations ainsi qu'à M. le duc, qu'à moins de la plus noire ingratitude, elle laisserait le gouvernement entre leurs mains. Ce chef-d'œuvre, nous l'avons vu, elle avait cru le réaliser quand Louis XV épousa Marie Leczinska. Nous avons vu aussi comment elle fut punie par où elle avait péché. Elle avait énormément péché. Son châtiment fut énorme. Ses excès, ses débauches, ses orgies, sa rage, s'inscrivirent sur sa figure. Son teint s'alluma d'un feu qui, probablement, ne s'éteignit pas dans l'autre monde. Elle perdit sa beauté en même temps que son pouvoir, et il paraît prouvé qu'elle s'empoisonna.

N'oublions pas un incident comique, où se révèlent tous les contrastes, habituels à une époque où de

majestueuses apparences couvraient parfois des secrets d'opprobre; comme un manteau royal jeté sur un corps rongé d'ulcères.

La marquise de Prie avait un mari ; dans ces conditions-là, un mari était de rigueur. Non contente de ce qu'elle en avait fait, elle voulut en faire un grand d'Espagne. C'était, bien entendu, avant la rupture, lorsque personne ne révoquait en doute le mariage de Louis XV avec l'Infante. Rappelons que la France était alors excellemment représentée à la cour de Madrid par le maréchal de Tessé, tout à fait digne de s'accorder avec Leurs Majestés Catholiques, honoré de l'amitié de Philippe V, qui le comblait d'affectueux témoignages, — « vieillard de haute taille et d'une noble figure, de manières agréables et polies, d'un esprit fin et enjoué, » — d'une piété moins sombre, mais aussi fervente que celle de Philippe V. Voilà donc, en comptant la reine d'Espagne, trois consciences pures, scrupuleuses, timorées. La requête du duc de Bourbon n'en est que plus piquante. Il écrit, le 16 juillet 1724, au maréchal de Tessé :

« Comme il faut, Monsieur, qu'il vous passe par les mains des affaires de toute espèce, en voici une toute nouvelle ; madame de Prie désire ardemment que son mari ait un rang qui contribue à l'établissement de ses enfants, et, moi, je le désire fort aussi. Si vous n'étiez pas habitant des Camaldules, je vous dirais pourquoi; mais, comme vous l'êtes, je vous le laisse à deviner. Elle avait songé d'abord au duché; mais,

comme il s'y rencontre des inconvénients insurmontables, elle souhaiterait, à cette heure, une grandesse. Elle vous écrit sur cela par le courrier. C'est à vous à manier cette affaire avec votre habileté et votre dextérité ordinaires, d'autant plus que je ne voudrais pas que mon nom parût. Vous pourrez bien laisser entendre que cela ne peut manquer de me faire plaisir, mais de manière que l'on ne croie pas que je suis instruit des démarches que vous ferez pour la réussite de cette affaire, en sorte que, si elle se fait, je puisse dire que je ne m'en suis pas mêlé. »

C'est complet. Le maréchal n'eut sans doute pas de peine et encore moins de plaisir à deviner. Les grands d'Espagne ayant le privilège de se couvrir devant le Roi, M. de Tessé aurait pu demander comment s'y prendrait M. de Prie pour user de ce droit. Il se contenta d'appeler *affaire des charbons* cette affaire, qui n'eut pas de suite, et, probablement, de glisser dessus comme chat sur braise. On ne se risquerait guère en pariant que cet échec contribua pour beaucoup à refroidir la marquise et peut-être M. le duc à l'égard de l'Espagne, de l'Infante, et de ce mariage déjà si avancé qu'une rupture était un affront.

Trois personnages — sans compter Marie Leczinska, — attirent et fixent particulièrement la sympathie dans le récit de M. Paul de Raynal : le maréchal de Tessé, le maréchal du Bourg et le roi Stanislas. Le maréchal de Tessé mérita et obtint l'amitié

du roi et de la reine d'Espagne, et n'en fut que plus consterné quand il apprit que l'Infante ne serait pas reine de France. Le maréchal du Bourg mérita et obtint l'amitié du roi Stanislas, mais avec une nuance plus familière et plus expansive. Quant au roi de Pologne, sa bonhomie, sa simplicité, sa tendresse paternelle désarment ceux qui seraient tentés de le trouver trop *bénisseur*, trop démonstratif et trop obséquieux vis-à-vis du duc de Bourbon et de la marquise de Prie. Que voulez-vous? Ce pauvre roi a eu si peu de bonheurs dans sa vie, et il est si heureux, si émerveillé de ce mariage inespéré, inouï, féerique! Sa joie l'enivre et l'exalte d'autant plus, qu'il se serait contenté du duc de Bourbon pour sa fille; il a cru qu'il s'agissait de lui; il donnait son consentement avec enthousiasme et voilà que, au lieu de ce prince parvenu à la seconde jeunesse, de mœurs équivoques, d'intelligence médiocre, avec un visage dur et des traits énormes, — une laideur qu'un de ses contemporains qualifie de *sinistre*, borgne par-dessus le marché, par suite d'un accident de chasse, — on lui offre le roi de France en personne, l'arrière-petit-fils du *Roi-Soleil*, jeune comme le printemps et l'aurore, dans toute la fraîcheur de sa quinzième année, beau comme un jeune dieu, et encore innocent! M. Paul de Raynal a eu la bonne idée de publier en tête de son volume les portraits, d'après Vanloo, de Louis XV adolescent et de Marie Leczinska, moins adolescente. Qu'il est joli et séduisant, Louis XV à ce moment de la vie où il n'est pas encore jour, mais où il n'est plus nuit! C'est

le Prince Charmant, c'est Chérubin, avec un mélange de timidité qu'il perdra bien vite, et de hardiesse qui ne sera que trop encouragée. Ses yeux pétillent de curiosité, de désirs vagues, du plaisir d'être roi, de la secrète envie d'abuser de sa royauté. Ses traits sont d'une régularité parfaite. Sa lèvre inférieure, un peu grosse, trahit les instincts sensuels qui ne tarderont pas à s'accentuer. Hélas! à côté de lui, Marie Leczinska a l'air de sa *maman*. Elle en aura l'indulgence, la tendresse, la bonté, et le rayonnement de cette bonté obtient grâce pour ses formes un peu massives, pour ce visage un peu vulgaire. On ne s'étonne pas que Voltaire, quelques jours après le mariage, ait écrit à la présidente de Bernières : « Elle fait très bonne mine, quoique sa mine ne soit pas du tout jolie. » — On s'étonne encore moins, étant donnés les mœurs du temps, les périls de la situation, les conseils perfides, les funestes influences, l'empressement des belles dames non seulement à se laisser prendre, mais à s'offrir, que Louis XV ait été le contraire d'un mari fidèle. Son bisaïeul Louis XIV, pour expliquer ses premières infidélités, disait qu'on finissait par se lasser du pâté d'anguille. Ici l'anguille et le pâté étaient remplacés par un excellent plat de ménage.

Quoi qu'il en soit, le bon Stanislas en perdit la tête. Ne pouvant d'abord croire à un si grand bonheur, il croyait, en revanche, au génie du duc de Bourbon et à la vertu de la marquise de Prie. Leur disgrâce le surprit et l'affligea, comme si, en donnant Louis XV à sa fille, ces pécheurs fort peu intéressants étaient

devenus, elle un ange, lui un saint. Quelle effusion dans ses lettres au maréchal du Bourg! Un *Te Deum* épistolaire! — Et à monsieur le duc! — « Monsieur mon frère, que puis-je dire à Votre Altesse Sérénissime, pour répondre à une lettre qui, me saisissant le cœur et m'ôtant la parole, me mettrait dans toute l'insuffisance de lui exposer mes sentiments, s'ils étaient nouveaux et inconnus à Votre Altesse Sérénissime! Mais, comme Elle me rend la justice d'en être persuadée depuis longtemps, j'en fais toute ma ressource pour faire juger à Votre Altesse Sérénissime, qu'en s'épuisant en amitié pour moi, Elle me rend incapable de lui pouvoir représenter ma reconnaissance, telle qu'elle est, et si vive que je ne me sens plus animé que pour Elle, etc., etc. »

Madame de Sévigné écrivait mieux, mais elle n'exprimait pas de sentiment plus sincère et plus passionné. Cette joie délirante, Stanislas était destiné à l'expier par de tristes surlendemains; aimant tendrement sa fille, il ne pouvait être insensible à ses adversités conjugales. — « A la familiarité et à la confiance des premiers temps avaient peu à peu succédé, chez Louis XV, l'inégalité d'humeur, les accès de sombre tristesse et une froideur croissante pour la Reine, prélude des infidélités qui allaient bientôt commencer et qui, dissimulées d'abord avec quelque précaution, ne tardèrent pas à prendre les proportions les plus scanda- leuses. »

Ils ne sont que trop connus, ces désordres, et ce

scandales, déplorables produits du régime du bon plaisir — et surtout du plaisir qui n'était pas bon, — de la nonchalance d'une âme que la foi ne protégeait pas et qui ne se réveillait que par éclairs, des perversités de l'entourage, de la perpétuelle croissance dans l'excès et dans le mal, qu'une loi fatale impose au libertin comme à l'ivrogne, et de l'*inexorable ennui* que Louis XV rencontrait au fond de toutes les voluptés. C'est une revanche morale, — même dans l'immora-lité, — que l'obstac le soit nécessaire pour relever le goût de la faute, et que le fruit défendu perde toute sa saveur, dès l'instant qu'il est aussi facile à cueillir que s'il était permis.

Il m'est arrivé, dans le temps de mes erreurs, d'écrire que rien n'excuse Voltaire, mais que tout l'explique. Cette phrase paradoxale s'appliquerait plus exactement à Louis XV. Le Régent n'a pas le temps de le corrompre, comme il essaya vainement de corrompre son fils, le duc d'Orléans, de qui Marie Leczinska, délaissée et résignée, disait en souriant : « Je regrette de n'avoir pas été duchesse d'Orléans ; nous mènerions une vie délicieuse; tandis que mon mari serait à Sainte-Geneviève, je serais aux Carmélites. » — Mais si le Régent mourut trop tôt pour accomplir sa tâche diabolique (Louis XV avait treize ans), on peut dire que le jeune roi, en grandissant, aspira par tous les pores l'air pestilentiel de la Régence. Le plus dangereux de tous ses conseillers, parce qu'il était le plus brillant, le plus vicieux et le plus impie, le duc de Richelieu, fut le Méphisto-

phélès de ce Faust de vingt-deux ans, qu'il n'eut pas besoin de rajeunir pour en faire son élève. Louis XV n'était que trop jeune, et la Reine ne l'était plus! Sa fécondité inouïe dut contribuer aussi à éloigner de la chambre nuptiale ce roi pas assez fainéant, qui, si la mort n'était pas intervenue, aurait eu, à vingt-six ans, deux fils et huit filles. Il faut qu'un mari soit plus sentimental que sensuel et plus vertueux que sentimental, pour se complaire à ce prodigieux accroissement de famille dans l'espace de dix ans, et traverser impunément la phase critique où sa femme cesse d'être une femme et devient une mère.

Sans aller aussi loin que M. Alexandre Dumas, sans prétendre comme lui qu'une femme en état de grossesse avancée est *un petit tonneau sur jambes*, on doit avouer, en exhumant un bon mot de 1840, qu'un époux tel que Louis XV devait, tôt ou tard, être fort détaché d'une enceinte continue. Sérieusement, je viens d'écrire le mot de mère. Ce titre sacré, quasi-divin, revêt une femme d'une beauté idéale, cent fois plus exquise que la beauté matérielle ou plastique. La maternité est une auréole dont le rayonnement transfigure les visages. Seulement, pour en être digne, il faut y apporter un sens supérieur aux sens vulgaires et grossiers. C'est ce qui manquait absolument à Louis XV. L'idéal, n'était pas son fait : où l'aurait-il pris? Son époque ne connaissait ni le mot, ni la chose. L'âme, chez lui, n'était pas absente, mais somnolente, endormie, comme s'endorment en été des convives repus au milieu du bourdonnement des fre-

lons, des libellules et des abeilles. Cette âme était une captive qui se réconciliait trop aisément avec sa prison. Ses passions furent des fantaisies, ses amours furent des caprices. Madame de Pompadour n'assura la durée de son règne, qu'en passant, pour ainsi dire, à l'état d'épouse, avec toutes les tolérances de l'épouse indulgente, de la confidente et de l'amie. Quoique Louis XV n'eût rien de don Juan, — que le *mille e tre*, — ses sens blasés furent sans cesse partagés entre la curiosité de nouvelles conquêtes et le chagrin de trouver ces conquêtes trop faciles et toujours les mêmes. J'imagine un sérail, dont le personnel différait de celui de Constantinople ou de Bagdad, en ce qu'il remplaçait l'obéissance passive par la bonne volonté.

Faut-il donc condamner Louis XV sans appel, sans circonstances atténuantes? Nous ne le croyons pas. S'il fut coupable, son siècle, ses courtisans, — j'allais dire ses courtisanes, — furent plus coupables que lui. Il eut, de temps à autre, des velléités patriotiques et royales, des appétits de gloire, comparables, malheureusement, à ces fausses faims que certains malades croient ressentir devant une table bien servie dont ils se dégoûtent et s'éloignent à la première bouchée. M. Paul de Raynal remarque avec justesse que Louis XV n'était pas tout à fait inconscient. Il rougissait au fond du cœur du spectacle qu'il donnait à son royaume. Un journal fort curieux de sa maladie à Metz nous apprend que, au plus fort du danger et malgré sa terreur de la mort, il déclara

ne pas souhaiter revenir à la santé, reconnaissant avoir mal gouverné ses peuples et appréhendant de ne pouvoir mieux faire dans la suite. »

Avec beaucoup de légèreté et dans des conditions bien illusoires, il avait un fond de religion qui le retenait encore sur cette pente où le premier pas détermine cent chutes. C'est par là que le prirent le duc de Richelieu et ses complices des deux sexes, intéressés à le dégourdir et à le déniaiser, c'est-à-dire à le pervertir. Trop habile pour lui prêcher ouvertement l'incrédulité, Richelieu noya dans le vin ses derniers scrupules, madame de Mailly fit le reste.

Trente ans après, Louis XV sortait du sermon avec le maréchal; le Roi avait alors cinquante-deux ans, le maréchal, toujours vert en dépit de bien des noirceurs, en avait soixante-six. Le prédicateur, usant des prérogatives de la chaire chrétienne, avait énergiquement tonné contre les vices à la mode : — « Il me semble, dit le roi, que monseigneur de X... a jeté des pierres dans votre jardin. » — « Oui, Sire ! Il les a même jetées si fort, qu'elles ont rebondi jusque dans le parc de Versailles. »

Détournons un moment nos regards de ces spectacles, bien tristes en eux-mêmes, plus tristes encore si l'on songe aux crimes qui furent les exécuteurs testamentaires de ces vices, au sang et aux larmes que léguèrent ces joies frelatées. Relisons les admirables pages où le duc de Broglie vient de nous raconter la bataille de Fontenoy : Fontenoy, la dernière illumination de l'ancienne France, prête à se plonger dans

la nuit ; Fontenoy, qui, grâce au noble historien, n'a désormais plus rien à envier au merveilleux Rocroy, de monseigneur le duc d'Aumale. Même en faisant la part de l'enthousiasme du moment, de l'exagération des courtisans et des flatteurs, il est certain que, dans cette glorieuse journée, Louis XV et le jeune Dauphin, dont la touchante histoire a si bien inspiré M. Emmanuel de Broglie, se montrèrent dignes des plus belles traditions de leur race. — « Je ne puis, écrit Maurice de Saxe, faire assez d'éloges de la fermeté d'âme du roi et de sa tranquillité. » — D'Argenson, Voltaire, portent aux nues Louis XV. La pauvre reine, oubliant ses griefs, s'écrie : « Je suis plus flattée d'être la femme du roi que d'être la reine ; n'en dites jamais mot : *mais je l'aime à la folie.* » — « On ne peut montrer, écrit un tout jeune homme que le duc de Broglie eût immortalisé s'il l'avait nommé, plus de bravoure que n'en ont montré le roi et le dauphin. »

« Un souverain, ajoute l'éloquent historien, dans la force de l'âge, animé d'une ardeur belliqueuse qui faisait, pour une heure au moins, tout oublier et tout pardonner. »

A cette lecture, qui fait vibrer toutes les cordes du patriotisme, on est tenté de dire à propos de Louis XV : « C'est dommage ! » Nous connaissons (dans l'antiquité) des souverains et même des présidents de République dont on ne saurait en dire autant.

LE PRINCE DE BISMARCK[1]

Le prince de Bismarck — peut-il nous inspirer un autre sentiment qu'une haine implacable? — Non, et je me hâte d'ajouter que le précepte divin qui nous ordonne d'aimer notre ennemi comme notre prochain et notre prochain comme nous-mêmes, n'est pas applicable en cette circonstance. Il ne s'agit pas ici d'une inimitié individuelle, d'un ennemi qui m'aurait volé, ruiné, calomnié, raillé, berné, vilipendé, mais d'une haine collective, d'un type où se résume l'animosité séculaire d'une race contre une autre race. On a dit, tantôt de Victor Hugo, tantôt d'Alexandre Dumas, tantôt de Ferdinand de Lesseps, qu'ils étaient *des forces de la nature*. Otto de Bismarck, lui aussi, est une force de la nature germanique; force passablement dénaturée, si l'on en juge par l'anecdote suivante, que madame Marie Dronsart nous raconte dans son intéressant ouvrage :

« Un matin, il part pour la chasse aux bécassines

1. Par Madame Marie Dronsart.

avec un ami. On traverse un marais verdoyant, et bientôt l'ami, court, gros et lourd, enfonce jusqu'aux aisselles. En vain il s'efforce de se dégager. Enfin il appelle du secours et, voyant que son compagnon s'avance lentement, guettant, autour de lui, l'apparition désirée d'une bécassine, l'infortuné le supplie de se hâter; car déjà sa bouche et son nez sont menacés.

» — Mon ami bien-aimé, répond Bismarck, très calme, vous ne pourrez certainement jamais sortir de ce trou, et il est impossible de vous sauver. Il me serait extrêmement pénible d'être témoin de vos efforts inutiles, ou de vous voir étouffer lentement dans cette saleté dégoûtante. Écoutez-moi, mon garçon; je vais vous épargner une agonie prolongée par la suffocation, en vous logeant une balle dans la tête. De la sorte, vous mourrez avec promptitude et dignité.

» — Êtes-vous fou? crie l'autre en faisant des efforts désespérés pour émerger du marécage. Je ne veux ni étouffer, ni être fusillé; aidez-moi donc à sortir d'ici, au nom du Diable!

» Épaulant son fusil et visant avec soin, Bismarck répond d'un ton lugubre :

» Ne bougez pas pendant une seconde. Ce sera bientôt fait. Adieu, cher ami; je conterai vos derniers moments à votre pauvre femme.

» Poussé par le danger à faire des efforts surhumains, le malheureux chasseur réussit, on ne sait comment, à s'arracher de la boue, et à gagner la terre ferme, à quatre pattes. Aussitôt qu'il se sentit

sauvé, il lança un torrent de reproches à son ami. Celui-ci, souriant, se contenta de répondre :

» — Vous voyez que j'avais raison ; chacun pour soi. — Et il tourna le dos à son compagnon furieux, pour retourner aux bécassines ; bien heureux, ce nous semble, qu'une balle égarée ne répondît pas, par mégarde, à cette plaisanterie de Peau-Rouge. »

Oui, bien heureux, plus heureux que nous. Ah ! si cet ami avait été aussi prime-sautier que gros, aussi violent que lourd ! Quelle légitime peine du talion ! Quel beau coup de fusil ! Que de malheurs il aurait épargnés à la France, à l'Autriche, à l'Europe, à l'avenir, et peut-être à la Prusse ? Que dites-vous de cette facétie macabre ? Ce n'est pas la force qui prime le droit ; c'est la bécassine qui prime l'humanité.

Madame Marie Dronsart a évidemment l'esprit le plus juste, l'âme la plus française, le sentiment le plus vif et le plus vrai du mal que nous a fait cet homme phénoménal. — (Je ne me résigne pas à écrire ce *grand homme.*) — Mais elle n'est pas femme pour rien, et jamais vous n'obtiendrez d'une femme qu'elle soit absolument insensible à ce qui dépasse les proportions ordinaires, à un idéal de force, de succès et de grandeur, alors même que cette force la meurtrit, que ce succès la désole et que cette grandeur l'écrase. Au lieu de chercher la petite bête, comme n'y eût pas manqué un critique de l'école de M. Taine, elle a cherché la part du cœur dans cette énorme part du lion et du Diable. Promenant ses mains délicates sur

le marbre de cette statue colossale, elle s'est demandé si, dans les veines de ce marbre, il n'y avait pas une molécule de pâte tendre. Elle nous apprend ou nous rappelle que cet avaleur de provinces et de milliards pratique toute les vertus de famille après être sorti sain et sauf des fournaises d'une jeunesse à la Bassompierre. Son épitaphe, plus ou moins tardive, pourra le qualifier de bon père, bon époux, comme s'il s'agissait d'un paisible bourgeois de Berlin ou de Munich. Nous devons en conclure que M. de Bismarck, qui aime tant le gros gibier, n'aime pas les *petits pieds;* car comment oublier ce passage des *Lettres* de Mérimée à *une inconnue :* « Un autre personnage, M. de Bismarck, m'a plu davantage. C'est un grand Allemand, très poli, qui n'est point naïf. Il a l'air absolument dépourvu de *gemuth,* mais plein d'esprit. Il a fait ma conquête. » — Après quoi, le malin conteur nous donne sur les extrémités inférieures de madame de Bismarck et de sa fille, — qui marche *dans* les traces de sa mère (et non pas *sur*), des détails qui nous rejettent bien loin de la pantoufle de Cendrillon.

J.-J. Weiss, dans son charmant volume — *Au pay du Rhin* — nous a spirituellement conté la *Genèse* des Bismarck, et ce qu'il a fallu de générations successives, violentes, batailleuses, sanguinaires, pour arriver à la perfection du genre et de l'espèce, en la personne du chancelier de fer. Le sujet étant trop vaste, je passe sur la naissance, la jeunesse, les diverses phases d'avancement de notre impitoyable vainqueur, et je me borne à trois points culminants : Sadowa; la

guerre de 1870; la France après nos désastres, de 1871 à 1873.

Trois jours avant le bulletin officiel de Sadowa, et au moment où Paris croyait à une victoire de l'Autriche, je me trouvais dans les bureaux de la *Revue des Deux Mondes*, avec Eugène Forcade et Émile Montégut. Forcade affirmait la défaite des Prussiens. — « En ce cas, dit Montégut, voilà Bismarck dans un situation analogue à celle de Strafford. » Le propos me parut quelque peu paradoxal. J'en ai reconnu la justesse en lisant certaines pages du livre de madame Marie Dronsart. Bismarck était premier ministre, en guerre ouverte avec le Parlement et les parlementaires de Berlin. — « De quelque côté qu'il se tournât, il était attaqué. La convention de Gastein, qualifiée d'outrage, de scandale, de vol de grand chemin, par la France et l'Angleterre, n'était pas mieux accueillie par la seconde Chambre prussienne. » — « Votre réorganisation militaire porte au front le stigmate du parjure de Caïn! » s'écriait le docteur Gneist. — « Et vos paroles, répliquait le général de Roon, sont marquées au coin de l'arrogance et de l'impudence. » — M. de Bismarck, on le sait, odieux au parti libéral, avait été choisi, à titre de *dompteur*, par le roi Guillaume Ier qui voulait, à tout prix, une armée permanente et formidable; mais, lorsque le dompteur se livre à ses exercices, il suffit d'un faux pas pour qu'il risque d'être dévoré par ses pensionnaires. — Le Roi adjoignit M. de Bismarck aux généraux de Roon et de Moltke, parce que rien ne l'effrayait, pas même les

menaces de mise en accusation, d'exil ou d'échafaud, car il fut bientôt de mode de comparer le roi et son ministre à Charles Ier d'Angleterre et à Strafford. « Qu'on me pende, disait M. de Bismarck au prince royal, alors plus libéral que lui, si la corde dont on se servira attache plus solidement la nouvelle Allemagne à votre trône! » — Avouons que c'est crâne. La corde! On ne s'en est pas servi, et c'est lui qui la tient.

Un épisode presque tragique vint bientôt prouver à quel point le ministre était impopulaire. Il fut victime d'une tentative d'assassinat, dont l'auteur, Ferdinand Cohen, jeune homme de vingt ans à peine, s'inspira du souvenir de Karl Sand. Il en fut quitte pour deux légères blessures; et l'assassin fut exécuté; mais, après l'exécution, son cadavre devint l'objet d'un culte; des femmes, dont les maris occupaient une haute situation dans le monde scientifique, le couronnèrent de fleurs et de lauriers; la police avait laissé faire, tant la majorité des fonctionnaires était hostile au ministre! Bismarck n'avait donc pas tort de dire, toujours avec la même crânerie, en assumant ces responsabilités terribles, « qu'il fallait vaincre ou mourir, qu'il y avait des morts pires que l'échafaud; que, s'il revenait vaincu, les femmes de Berlin le lapideraient à coups de torchons mouillés. » — Aussi, ajoutait-il, je reviendrai par Vienne ou par Munich, — ou bien je chargerai avec le dernier escadron, celui qui ne revient pas. »

Il est revenu. Le tonnerre impose silence à toutes les rumeurs de la campagne. Le rugissement du lion

fait taire tous les bruits du désert. Le canon de Sadowa fit taire toutes les clameurs, hélas! et l'écho de ce canon, quatre ans après, semblait retentir encore, quand l'artillerie prussienne sonna pour nous le glas de ces trois journées néfastes : Wissembourg, Forbach, Reischoffen.

« Aussitôt, nous dit madame Marie Dronsart, un revirement complet s'opère dans l'opinion; les torchons mouillés se changent en drapeaux et bannières triomphales. Dès les premiers bruits de victoire, toutes les avenues et les rues de Berlin deviennent chemins de Damas! Hosannah! Gloire au ministre! La foule enthousiaste se précipita vers sa résidence et le sacra grand homme. »

Et ce n'était qu'un commencement, — j'allais dire un prologue.

Il y a trois moyens de gagner au jeu : tricher, avoir les atouts, et jouer contre un adversaire qui entasse faute sur faute, bévue sur bévue. Un seul de ces moyens peut suffire au gain de la partie; M. de Bismarck les eut tous les trois. Mais s'il ne nous est possible ni d'effacer ni de déchirer ces pages cruelles, imitons madame Marie Dronsart qui ne les a empruntées un moment à l'histoire que pour nous rappeler tout ce que Bismarck avait déployé de fourberie, d'astuce, de ruses machiavéliques et méphistophéliques afin de nous attirer dans le piège; et, plus tard, pendant cette effroyable guerre qui ne fut qu'un long désastre, — un long martyre, — tout ce qu'il montra de férocité; mêlant de sanglantes ironies à ses exécutions sommaires,

insultant les vaincus comme les héros de *l'Iliade*, attisant le feu des incendies, exagérant, avec force quolibets d'un goût tudesque ou barbare, le chiffre des contributions et des exactions, encourageant le pillage, envenimant le *væ victis!* et parfois, comme l'empereur romain, regrettant que les Français n'eussent pas une seule tête pour l'abattre, que la France n'eût pas une ville unique pour la brûler. Il lui fallait la neutralité de l'Europe, et il l'escamota sans peine, d'abord parce qu'elle n'avait pas envie d'en sortir, ensuite parce qu'il réussit à nous faire attribuer l'initiative du conflit en le rendant inévitable. Une fois qu'il nous eut pris dans l'engrenage et qu'il fut maître du terrain, il leva le masque, et sous ce masque on vit le *rictus* d'un fauve, acharné sur sa proie. Il l'accable; il voudrait la broyer. Il la déchire ; il voudrait la déchiqueter et en jeter aux vents les lambeaux. Ce n'est plus un ennemi, un vainqueur, un conquérant. C'est un ogre, un revenant des siècles de fer, un géant sorti des forêts de la Poméranie, et renouvelant, dans des proportions effrayantes, la fable du *Loup et l'Agneau*. Dans cet abrégé, que madame Dronsart a eu le bon esprit de réduire au strict nécessaire, elle a su donner un air de vision sinistre à ce qui fut une réalité terrible. On croit voir passer dans la nuit, sous leurs grands manteaux, des uhlans pareils à des fantômes. On assiste au défilé interminable de cette armée qui est une multitude, de cette multitude qui est une armée, et à laquelle s'adjoindraient sans cesse de nouvelles recrues si, contre toute vraisemblance, les premières

masses disparaissaient sous notre effort. C'est la ballade du cavalier noir, multipliée à l'infini. Les légendes allemandes entrent violemment dans l'histoire, en y perdant leur poésie pour être plus redoutables et plus tragiques. Nos désastres sont si immenses, si en dehors des calculs ordinaires et des prévisions humaines, qu'on les croirait détachés de la Bible, à la page où les colères divines sévissent contre les cités maudites.

Si douloureuses que soient ces images, on aime mieux les évoquer qu'insister sur les fautes commises A quoi bon? M. Thiers, les dénonçant à mesure qu'on les commettait et qu'elles étaient encore réparables, en a prédit les fatales conséquences. Maintenant, cet avenir qui l'effrayait est devenu le passé qui nous désespère. Le prophète a cédé la place à l'historien. Les railleries ressembleraient à des blasphèmes; les récriminations se heurteraient à des tombeaux. Le silence est le dernier hommage que l'on puisse rendre à ceux dont l'aveuglement a précipité la chute. D'ailleurs, les larmes ont effacé le sang; le deuil a désarmé les rancunes. C'est le privilège du malheur, qu'il produit les mêmes effets que la gloire. Il fait taire les ressentiments, comme elle fait taire les scrupules. Disons seulement, pour mémoire, que, quelles que soient les injustices de la fortune, mieux vaut encore être dupe que dupeur, trahi que traître, victime que bourreau. Ajoutons que, si la France n'achève pas de s'avilir et de se perdre dans le bourbier

démagogique, si la conscience et la morale pèsent d'un certain poids dans les jugements de l'histoire, nous aurons tôt ou tard une revanche qui ne nous rendra peut-être ni les milliards, ni l'Alsace, ni la Lorraine, mais qui ne placera pas l'honneur du même côté que le succès.

Dans le livre de madame Dronsart, où tout nous intéresse et nous émeut, ce qui nous attire le plus, c'est l'épilogue de la guerre; ce sont les passages où nous retrouvons la pensée de M. de Bismarck dans ses rapports avec le futur gouvernement de la France vaincue. Je viens de parler de revanche; quelle revanche pour les royalistes! — « La France perdait ainsi les provinces d'où elle tire ses meilleurs soldats et deviendrait impuissante *pour le mal*. Dans le reste de la France, PAS DE BOURBONS, PAS D'ORLÉANS! Je ne sais si nous aurions *Loulou* (le prince impérial), ou le gros Napoléon (le prince Jérôme Napoléon), ou le *vieux* (Napoléon III) »... — Ainsi, cet homme, notre plus mortel ennemi, indiquait d'avance à notre patriotisme quelles devaient être nos préférences, à les mesurer par ses antipathies, et quelles nos antipathies, à en juger par ses préférences. Un Bonaparte, soit! Ce ne serait pas dangereux, et on aurait le plaisir d'humilier le neveu ou le petit-neveu du vainqueur d'Iéna. Les Bourbons, jamais! — Si l'âme française n'était pas profondément gangrénée par la Révolution, il suffirait de cette exclusion pour nous rallier tous aux princes que M. de Bismarck voulait exclure. Il suffirait de sa prédilection véritable pour condamner

et flétrir tous ceux qui ont contribué à fonder la république, tous ceux qui la continuent en l'envenimant. Ils ne sont ni républicains, ni démocrates, ni patriotes, ni révolutionnaires; ils sont les collaborateurs et les complices de M. de Bismarck. Ce qu'il voulait faire de la France, ils le font. On dirait qu'ils agissent sous sa dictée : ils affermissent son œuvre, ils en préparent le complément. Quel était, en effet, quel est encore son vœu le plus cher? Nous mettre dans l'impossibilité de nous relever et de *lui nuire*. Ils réalisent ce vœu, sans qu'il lui en coûte un écu ou un soldat. Car, s'il ne songeait pas, le cas échéant, à éliminer les Bonapartes, s'il prononçait leurs noms avec un grossier ricanement de corps de garde, il aimait bien mieux la République, surtout celle qui devait infailliblement passer du centre gauche à la gauche, de la gauche au radicalisme, du radicalisme au jacobinisme, en attendant pire. Inspiré par le génie de la haine, avec son coup d'œil d'aigle croisé de vautour, il devinait, dès 1870 et 1871, ce qui pouvait le mieux nous empêcher de nous redresser de notre cercueil, de réparer nos ruines.

« Que réservait l'avenir? Comment espérer que ce pays, si plein de ressources, ne se relèverait pas et ne reprendrait pas sa place en Europe? Tout dépendrait de son gouvernement. — «Celui qui nous est le plus agréable, déclarait M. de Bismarck, est celui qui a le moins de force pour nous faire du mal. » Ce gouvernement idéal, c'était la République. Frédéric II

n'a vait-il pas dit : « Toute monarchie qui dégénère en république doit s'affaiblir ! »

Avoir été, à deux reprises, pendant et après la guerre, particulièrement agréable à M. de Bismarck, voilà le titre de M. Gambetta à la reconnaissance et à l'admiration de ses concitoyens ; voilà la légende de gloire à inscrire sur le socle de ses statues. Avoir comblé les souhaits de M. de Bismarck, voilà le civique laurier des dignes héritiers du tribun, depuis Jules Ferry jusqu'à Floquet, depuis Freycinet jusqu'à Clémenceau.

Il faut lire tout ce chapitre. Madame Marie Dronsart a fait preuve du patriotisme le plus sage, du plus admirable bon sens. — « Il voulait isoler la France en Europe. Avec une dynastie respectée, la France trouverait des alliances, et sa voix s'élèverait de nouveau dans le conseil des puissances. La presse officieuse allemande, inspirée en conséquence, ouvrit donc un feu bien nourri contre la famille d'Orléans. C'était elle surtout que détestait et redoutait le Chancelier. Elle représentait les principes libéraux modérés, chers à la plus grande partie de l'Europe, entre autres à l'Allemagne du Sud. Elle était unie par des liens de famille à presque toutes les familles régnantes. Elle avait entretenu, avec ces cours, d'amicales relations pendant les dix-huit années de prospérité qu'elle avait données à la France : autant de raisons pour s'opposer à son retour par tous les moyens possibles. »

Remarquez et admirez ce nouveau parallélisme :

première collaboration de nos révolutionnaires avec M. de Bismarck, fondation et exagération de la République, gouvernement de son choix. Seconde collaboration, art d'extraire de cette forme républicaine tout ce qu'elle pouvait contenir de pire, de la livrer aux dissolvants les plus actifs, aux politiciens les plus incapables et les plus funestes, au suffrage universel le plus malfaisant et le plus stupide, de la pousser du malaise au *déficit*, du *déficit* à la banqueroute, de la faire telle, en un mot, que M. de Bismarck, vivrait-il cent ans, ne pourrait la souhaiter différente pour être parfaitement à l'abri de tout essai de relèvement et de revanche. Troisième collaboration, nos princes expulsés par des décrets où la signature de Bismarck pourrait figurer à côté de celle de nos ministres.

Et maintenant, messieurs les partisans des Naundorff, du prince Victor et des Bourbons d'Espagne, ajoutez encore au contentement de M. de Bismarck! Divisez, pour être plus sûrs de ne pas régner! Jetez vos bâtons de paralytiques et d'aveugles dans les roues de la monarchie!

Ces souvenirs sont de 1871 et de 1872. Treize ans plus tard, lorsque la mort de notre Henri V vint ajouter aux droits présomptifs de Monsieur le Comte de Paris le sceau d'une légitimité définitive, M. de Bismarck a redoublé sans doute d'aversion à l'égard du prince qui ralliait à lui les plus fidèles serviteurs de la royauté. Avant cette date funèbre, il y en eut

une autre ; 1873, l'année de nos espérances! mais aussi l'année où la France, attaquée de nouveau, n'aurait pas pu se défendre. Étant prouvés les sentiments de M. de Bismarck, sa haine contre la monarchie légitime, sa volonté de maintenir en France la République et de faire de cette République l'élément de sa sécurité, ne nous est-il pas permis de faire de la politique conjecturale? de croire qu'il s'arrangea pour que Monsieur le comte de Chambord fût informé du péril qu'il apportait à la France? Dès lors, quel sujet d'admiration et de gratitude envers ce prince que ses amis eux-mêmes accusèrent d'entêtement mystique! Il avait l'âme trop fière, trop patriotique, trop française pour laisser deviner la cause véritable de ses hésitations, la vraie inspiration d'une lettre qui allait lui faire perdre sa couronne. Il ne voulut de cette humiliation, ni pour le descendant de Henri IV, ni pour la France qu'il aimait tant. Par une abnégation sublime, martyr de son honneur et du nôtre, il s'enveloppa dans son drapeau, dont les plis devaient cacher notre faiblesse et sa douleur. Par ce sacrifice, il nous épargnait de nouveaux désastres. Le drapeau de Fontenoy fraternisait, dans ce suprême adieu, avec le drapeau d'Austerlitz. Le drapeau blanc sauvait le drapeau tricolore. Si c'est là un rêve, je remercie madame Marie Dronsart de me l'avoir rendu après tant de tristesses. Le réveil est si pénible!

Je finis par quelques lignes excellentes de madame Marie Dronsart : « M. de Bismarck nous a condamnés à la République, et la République l'en a remercié en

étendant sa propagande jusqu'au pied du trône impérial. Le patriotisme n'est pas précisément la vertu dominante du parti socialiste. Il ne connaît ni nationalités, ni frontières, et sacrifie sans scrupules les intérêts du pays natal au triomphe de ses idées. M. de Bismarck a commis une erreur dangereuse. Une monarchie sage en France serait arrivée à une entente acceptable avec l'Allemagne, bien plus facilement qu'une République révolutionnaire. En tout cas, elle n'eût pas introduit et fortifié l'ennemi au cœur de la place, à Berlin. »

Il faudrait douter de la Providence, si ce gigantesque pécheur, n'était pas, tôt ou tard, puni par où il a péché, — si cet énorme pêcheur n'était pas, un jour ou l'autre, pris dans ses propres filets.

LE ROMAN CONTEMPORAIN[1]

I

Ce qui me charme le plus dans le nouveau roman de Jules Claretie, ce n'est pas le talent qui s'y révèle à chaque page, la vérité des caractères, la justesse du dialogue, la finesse du trait, l'intérêt du récit, la sobriété des paysages, l'héroïque dédain des procédés du naturalisme. C'est qu'il me prouve que, même au milieu de nos grossièretés démocratiques et de nos violences révolutionnaires, il existe encore un fond commun d'idées, de sentiments, d'émotions, de tendresses, d'antipathies, de mépris, où peuvent se rencontrer et s'unir les braves gens de tous les partis. Dans ce livre, écrit par un républicain de l'école de Jules Simon et d'Étienne Vacherot, — la meilleure, hélas! et, par conséquent, la plus délaissée, — vous ne trouverez pas un mot offensant pour les adversaires. Que dis-je? si, malgré les glaces de l'âge, je voulais

1. *Candidat!* roman contemporain, par Jules Claretie.

écrire une œuvre d'imagination — ou d'observation, — et si j'avais le talent de l'auteur de *Candidat!* je ne peindrais pas autrement ses divers personnages ; le commandant Verdier, excellent type du soldat, dont toute la politique tient dans un pli de son drapeau et sur le sol de sa patrie mutilée; pauvre vieux lion, pris, à son cœur défendant, dans les mailles d'une candidature qui le met en présence de toutes les variétés de la méchanceté, de la bassesse et de la bêtise humaines; sa nièce Gilberte, création qui fait le plus grand honneur à Jules Claretie; exquise dans sa pureté virginale, et si pure qu'elle ne craint pas de se compromettre pour celui qu'elle aime; Henriette Herblay, que je soupçonne, en sa qualité de libre penseuse, de faire un léger accroc à la Bible, et de nous apprendre que l'on peut être à la fois fille d'Ève et veuve d'Adam; mais si charmante, si élégante, que, par sa grâce et celle du romancier, — pourquoi pas par la grâce de Dieu? — elle nous force d'accepter et d'aimer, en sa personne, la politicienne, le bas tricolore, aussi désagréable que le bas bleu; l'Égérie républicaine, qui se joue dans les intrigues électorales et parlementaires comme dans son élément, fait des sénateurs, des députés, des sous-secrétaires d'État, et choisit parmi eux son Numa Baragnon? — non, — Roumestan? — non, — mais Charvet d'abord, et, quand le sénateur Charvet est alourdi, somnolent, usé, congestionné, poussif, apoplectique, le jeune et ambitieux Émile Ducasse, — une trouvaille! — un doctrinaire de 1819, *modernisé* par la République et

le suffrage universel, transféré du légendaire canapé des Royer-Collard et des Rémusat dans la fournaise des réunions populaires et préparatoires, connaissant d'avance les détours du sérail des consciences, sacrifiant les plaisirs et les amusements de son âge à l'idée fixe de copier son modèle, Pitt, William Pitt, qui fut ministre à vingt-deux ans, et dont le grand ministère, bien différent de ceux des citoyens Freycinet, Gambetta, Rouvier, Goblet, Campenon, Boulanger, Constans, Cazot, Barbe, Spuller, Dautresme, Ferry, Barbey, Fallières, Hérédia, Flourens, Devès, etc., etc., etc..., dura dix-sept ans !

Au lieu de continuer cette nomenclature, j'aime mieux risquer une analyse abrégée et trop tardive de ce *Candidat*, que j'appellerais volontiers candidat, non pas à la députation de Seine-et-Marne, mais à l'Académie française.

Dannemarie, château de madame Henriette Herblay, sert de point de réunion à la plupart des personnages du récit, groupés autour de l'aimable, active et remuante châtelaine. Le sénateur Charvet (honni soit qui mal y panse !) est là comme chez lui. Et, quand je dis : « Honni soit qui mal y *panse!* » c'est avec une intention sournoise ; c'est que Charvet est flanqué d'un vétérinaire (il est terrible, ce Claretie !) oui, le vétérinaire Guéraut, électeur très influent dans les environs de Melun, et partageant avec le notaire Cappois l'honneur de s'asseoir à la table de madame Henriette Herblay.

Nous voyons arriver, par le même wagon et dans

la même voiture, Gilberte, son oncle Verdier, anxieux, timide, déjà consterné de s'être fourré dans ce guêpier, et Émile Ducasse, fort désappointé de n'avoir pas été choisi, cette fois, par la grande électrice pour recueillir la succession législative de M. Médéric Charvet. N'est-ce pas cruel, avoir tant d'envie d'être candidat et ne pas l'être, tandis que le candidat choisi aurait tant d'envie de ne l'être pas? Mais patience! Le romancier saura arranger les choses à la satisfaction générale, y comprise celle de ses lecteurs et de son éditeur.

Le voilà donc, le commandant Verdier, — intrépide devant l'ennemi, craintif devant l'électeur, — le voilà lancé dans une série d'aventures où tout blesse ses honnêtes instincts, sa loyauté de soldat, son habitude de préférer la France à tout esprit de parti, sa haine de l'intrigue, des intrigants et du mensonge, sa méfiance de ses talents oratoires, sa résignation passive à une candidature qu'on lui a représentée comme un devoir. Toutes ces scènes préliminaires sont parfaites, saisies sur le vif, photographiées avec l'intelligence et la verve d'un véritable artiste, dignes de plaire, sinon à tout le monde, — je n'en ferais pas compliment à Jules Claretie, — du moins à tous ceux qui pensent que le gouvernement de l'élite par la multitude, la perversion des mœurs électorales, la nécessité, pour un candidat qui a du sang dans les veines, de s'incliner, de s'expliquer, de filer doux en face de braillards, d'ivrognes et de fainéants, ne constituent pas le beau idéal des Républiques, et ne ressemblent ni à celle de Platon ni à celle de Cicéron.

Verdier a pour antagoniste le sieur Garousse, qu'il faudrait inventer s'il n'existait pas, mais qui existe un peu partout, à Paris, en province, dans votre département comme dans le mien. Est-il assez vrai, ce Garousse! Si vrai qu'il pourrait bien attirer au romancier quelques reproches de la part de la presse radicale. Riche, ou plutôt enrichi, ce qui n'est pas la même chose, taillé en force, bien nourri, fumant des cigares exquis, doué d'une voix tonitruante, Garousse nous offre une variété du jouisseur; le jouisseur croisé de démagogue, exploitant à son profit les privations, les souffrances, les rancunes, les convoitises du pauvre; tribun de café et de tréteau, bourrant son éloquence banale d'un indigeste mélange de lieux communs et de sophismes d'autant plus violent qu'il est plus foncièrement lâche, évoquant tous les fantômes du moyen âge et de l'ancien régime, depuis le droit du seigneur jusqu'aux grenouilles, promettant aux passions populaires dont il a peur tout ce qu'il ne peut pas leur donner, et, en guise de dérivatif, les ameutant contre les gentilshommes, la haute bourgeoisie, les réactionnaires et les curés.

Entre ces deux adversaries, la partie n'est pas égale; Garousse vocifère, Verdier bredouille. L'un fait son métier, et il s'y entend; l'autre fait son devoir, et il s'étonne que ce devoir lui apparaisse avec un cortège de supercheries, de ruses, de pièges, de traquenards, de traîtrises, de précautions à prendre, de sottises à ménager, de promesses à prodiguer avec la certitude de ne pas les tenir. C'est un genre de stratégie qui lui

répugne, et qu'il n'a jamais pratiqué au 5e d'artillerie. Pourtant telle est la puissance de la vérité et de la justice dans la bouche d'un honnête homme, même sur les foules saturées d'alcool démagogique et communiste, que Verdier, de temps à autre, retrouve son aplomb et prend sa revanche. Il a des éclairs d'éloquence indignée, qui électrisent son auditoire, rassurent la grande électrice, consolent le vétérinaire, réchauffent le notaire, et contrarient Émile Ducasse, à l'affût d'un incident quelconque qui lui permettrait de substituer sa candidature à celle du commandant. Quant aux personnages secondaires, il semble qu'on les voit, et on est si sûr de les avoir connus, que l'on n'a pas de peine à les reconnaître. Voici l'ex-député Javouillot, évincé parce qu'il a eu le mauvais goût de préférer le théâtre des Variétés, avec Judic, au salon de madame Henriette Herblay, avec des discussions savantes sur le *Livre jaune;* voici Tivolier, l'allumeur des interpellations à l'emporte-pièce et des revendications furibondes, l'homme qui crie : « Je crève de faim, tas de farceurs! Donnez-moi du pain, si vous ne voulez pas que j'aille chez vous, prendre du pâté et de la brioche! » Fournerel, le bon ouvrier, ancien artilleur, et, quoique près de ses pièces, toujours fidèle à son commandant, toujours prêt à servir de correctif — et de correcteur, — aux grossières invectives de Tivolier; Germain Trouillard, artiste raté, ayant tout juste assez de talent pour crayonner, au coin d'une table de café, la charge du commandant Verdier; un de ces avortés qui vous disent : « Eugène

Delacroix?... connais pas... Meissonier?... n'en faut plus! » — Poniche... Oh! celui-là me rappelle un souvenir personnel. A une époque où j'avais encore un peu d'influence locale, j'étais parvenu à sauver d'une très mauvaise affaire un jeune soldat *toqué* aux trois quarts, issu d'une de ces familles royalistes, telles qu'en produisaient, à Avignon, le quartier de la Fusterie, et, à Nîmes, l'Enclos-Rey. L'autre jour, je le rencontrai, dans les rues de ma ville natale, portant une liasse de journaux et criant à tue-tête : « *Le Petit Méridional! Lyon républicain!* » Tu n'as pas honte? lui dis-je. — Que voulez-vous? murmura-t-il; il faut manger. — Et surtout boire, pensai-je. Poniche est du même avis. Il a été, lui aussi, artilleur sous les ordres du commandant Verdier. L'inconduite et l'ivrognerie l'ont fait tomber assez bas pour être forcé de colporter la venimeuse feuille de chou subventionnée par Garousse ; *l'Anguille de Melun*, *Anguille* qui crie avant qu'on ne l'écorche, bien différente des électeurs radicaux, qui se laissent écorcher sans crier.

Ici une parenthèse : les érudits de Seine-et-Marne ne veulent pas qu'il soit dit que cette anguille légendaire avait nagé dans la Marne ou dans la Seine. Une anguille crier! Cela ne s'est jamais ni vu, ni entendu. Non! il s'agissait d'un affreux scélérat, nommé Languille, que l'on menait au supplice, et qui criait avant d'y arriver. Poniche essaie de mettre d'accord sa boisson et sa conscience en criant : « Demandez *l'Anguille!* la sacrée *Anguille!* la sale *Anguille!* » Cette *Anguille* a pour rédacteur Saboureau de Réville,

un *fruit sec* du journalisme parisien, tombé des bureaux de *l'Événement* ou du *Voltaire* sur le pavé d'une ville de province, où il promène, au service du premier acheteur, ses restes d'homme d'esprit, son lorgnon, ses appétits, ses airs blasés; sa plume à tout faire, son scepticisme aigri par l'insuccès, sa pauvreté et le sentiment de sa déchéance... Encore un chef-d'œuvre de vérité et de ressemblance, ce Saboureau de Réville!

Avant d'aller plus loin, je cède à l'envie de citer le portrait de Garousse, dessiné de main de maître :

« On le redoutait à Melun, quoiqu'en réalité il ne fût guère redoutable. Ce cuivre qui vibrait toujours, ces ébranlements de gong devant un palais vide, faisaient illusion aux auditeurs de tous les cabarets de Dannemarie et de Chailly. Garousse, qui n'était pas fier, quoique enrichi, mangeait dru et buvait sec, passait pour un homme d'estomac, de poigne et de courage. Ah! de sa voix de bronze, qu'il enflait comme un cabotin de mélodrame, il leur disait leur fait, aux bourgeois, aux gens des châteaux, ce Bossuet de la canaille! Il ne mâchait pas ses mots et les crachait à la face des aristos, il fallait voir! Et chez ce révolté aux grandes phrases haineuses, il y avait pis qu'un bourgeois satisfait, un dogue repu et montrant toujours ses dents, jouant au loup, afin que les chiens encore affamés ne vînssent pas lui disputer son morceau d'or. Bourgeois dans sa tenue, dans sa redingote, dans sa cravate, dans sa tournure de gros notaire de village, Garousse était plus bourgeois encore dans son

amour du gain, dans l'âpre adoration qu'il avait pour son *magot*, pour la terre achetée par lui, pour les pierres de son château, — il avait un château, Garousse ! — dans sa terreur intime de cette révolution qu'il parlait de déchaîner et qu'il tremblait, en sa peau de propriétaire, de voir apparaître un jour. Il était bourgeois jusqu'aux moelles, et, dans un temps de réaction, on lui eût dit d'être bedeau pour conserver les capitaux qu'il avait mis de côté, Garousse eût répondu :

» — Va pour bedeau !

» Et il eût suivi les processions. »

Cette demi-page nous donne la note. Je n'en connais pas de plus juste. Je me reprocherais de passer sous silence le préfet de Seine-et-Marne, un amour de préfet, qu'on ne voit pas, qui n'est jamais dans sa préfecture. Ce n'est pas même une silhouette; c'est un invisible, un insaisissable, à qui le romancier donne autant de vie et de relief que s'il le dépeignait de pied en cap. Il ne le nomme pas; je propose de l'appeler le préfet Benoîton.

Et ne croyez pas que le roman, tel que nous l'entendions dans le bon temps, n'ait pas sa part au milieu de ce conflit électoral où Claretie a dépensé des trésors d'observation satirique sans amertume, impartiale sans faiblesse, sévère pour les vainqueurs, respectueuse pour les vaincus! Le roman est excellemment représenté par la délicieuse Gilberte d'abord,

que nous avons entrevue tout à l'heure, puis par le marquis et le comte Robert de Montbrun. C'est ici que l'on peut apprécier le tact exquis du conteur. Le marquis de Montbrun, gentilhomme de haute naissance et de haute mine, avec cette nuance de mélancolie qui sied aux serviteurs dévoués, mais désillusionnés, des causes perdues, a passionnément aimé sa femme, la noble, fière et impeccable marquise, obstinément attachée à toutes les traditions, à tous les préjugés d'une époque, qui ne peut plus revenir que comme reviennent les *revenants*. Telle qu'elle est ou plutôt telle qu'elle a été, Jules Claretie se garde bien de la sacrifier, et, pour être plus sûr de la maintenir intacte dans sa foi, dans son orgueil de race, dans sa pureté d'hermine, dans son immobile grandeur de statue couchée sur un tombeau et gardienne de reliques, il nous la montre comme estompée dans une perspective lointaine, qui en adoucit les aspérités et les angles. Imaginez une figure dont on redouterait l'expression altière, et que le peintre, par une finesse de son art, nous ferait voir de dos. La marquise a exercé une influence fâcheuse sur l'éducation et le caractère de son fils Robert. Craignant pour lui le poison universitaire et le mauvais exemple des camarades, elle lui a donné un précepteur, et ce précepteur est un prêtre. Mais ce prêtre enthousiaste, libéral, virgilien, est de la race des Perreyve, et il suffit de ce nom béni pour évoquer, dans nos souvenirs les plus chers, l'angélique physionomie de ce jeune apôtre, moissonné dans sa fleur, si doux, si persuasif, si charmant, si

sympathique, qu'il aurait converti M. Hovelacque et M. Mesureur. Cette éducation de serre chaude mitoyenne à une chapelle a produit ses effets inévitables. Robert, nature romanesque, délicate, généreuse, confiante, n'a pas jeté sa gourme, comme on l'entend dans le monde; mais il devait être la proie de la première femme qui éveillerait la passion dans son cœur tout neuf, et lui ferait croire qu'il est sincèrement aimé. Vivante, la marquise a pu être blâmée pour son imprévoyance, pour ses idées exclusives et absolues. Mais comme la morte se relève! Comme sa mémoire sanctifie cette demeure, à ce point que l'entrée d'une aventurière et d'une intrigante semblerait un sacrilège! Le parfum de ses vertus s'est si bien attaché à tous les détails de cet intérieur voilé de deuil, que le patchouly d'une courtisane y donnerait des nausées.

Il y a donc, dans cette touchante idylle entre belles âmes, sinon un loup, au moins une brebis galeuse, sous les traits de miss Ellen Morgan, dont les vices se dissimulent sous les formes les plus séduisantes, dont les antécédents déplorables se cachent dans une ombre discrète et qui n'a eu besoin que d'un sourire et d'un regard pour ensorceler Robert de Montbrun. Il l'a épousée, cette terrible Ellen, — bien peu, pas beaucoup plus que devant le forgeron de Gretna-Green, — assez pourtant pour se croire engagé de cœur et d'honneur, incapable de former d'autres liens; d'autant plus qu'Ellen lui a donné une fille, la gentille petite Cyprienne, qui ne sera pas étrangère à la suite et au dénouement du récit. On peut être sûr que

l'avide aventurière ne lâchera pas sa proie, qu'elle voudra être proclamée comtesse et profaner de sa présence cette maison où l'honneur est héréditaire... Ah! comme la marquise a bien fait de mourir! Et comme le romancier a bien fait de ne pas la laisser vivre!

Ce qui désespère Robert, ce qui nous tient tous en suspens, c'est qu'il aime — cette fois pour tout de bon, — Gilberte, la charmante nièce du commandant Verdier. Vous devinez que cet amour partagé, imprudent dans sa pureté virginale, se rattache naturellement aux intrigues électorales; que la calomnie s'en empare, que *l'Anguille de Melun* y trouve un prétexte pour se changer en vipère et redoubler ses allusions venimeuses. Il n'en faut pas davantage pour dégoûter Verdier de sa candidature. Tant que la calomnie ne s'en prenait qu'à lui, tant qu'elle le représentait passant devant un conseil de guerre, en Algérie, à Guelma, où il n'avait jamais mis les pieds, ou bien tant que les plaisantins du parti de Garousse le traitaient de chauvin, de culotte de peau, de chien de Terre-Neuve, il faisait contre candidature bon cœur. Mais sa nièce! La réputation de sa nièce! L'innocence et l'honneur de sa chère Gilberte! Là-dessus, le brave commandant n'entend pas raillerie. Il bouscule Garousse; il soufflette Saboureau de Réville, qui en est quitte à trop bon marché, que nous voudrions voir, pour l'exemple, transpercé de part en part, au lieu d'être légèrement blessé. A travers cette détresse du candidat malgré lui, nous voyons renaître, par gra-

dations habiles, les chances et l'espoir d'Émile Ducasse, l'ambitieux vice-président de la Conférence-Montesquieu, l'émule conjectural du grand William Pitt. Il est jeune, svelte, correct dans sa sobre élégance de futur homme d'État; madame Henriette Herblay, qui est restée femme en dépit de la politique, doit tôt ou tard le préférer à Médéric Charvet, qui se fait vieux, qui s'endort après dîner et a recours au dentiste, pour être plus sûr de manger à deux râteliers, —et au commandant Verdier qui, décidément, n'est pas son fait, puisqu'il ne cesse de se demander ce qu'il est allé faire dans cette galère électorale, et refuse de comprendre la distinction subtile d'après laquelle les calomnies, les caricatures, les persiflages, les insultes, qui s'adressent au CANDIDAT, ne sauraient atteindre l'officier de la Légion d'honneur. Toutes ces nuances sont indiquées avec une telle légèreté de main que l'on ne sait pas jusqu'où vont et où s'arrêtent les relations de la grande électrice avec Émile Ducasse. Qui sait si la République de 1885, pour se consoler de ressembler si peu à la République de Platon, ne conseille pas le platonisme aux Égéries de ses petits grands hommes?

Au surplus, ce qui me réconcilierait avec madame Henriette Herblay, si j'avais envie, — ce qu'à Dieu ne plaise! — de me brouiller avec elle, c'est qu'elle s'est prise d'une vive affection pour Gilberte; pour Gilberte, compromise par excès de dévouement, livrée en pâture aux grossières méchancetés de Garousse, de sa clique, de sa bande, parce que, n'écoutant que son

cœur, elle s'est faite sœur de charité au chevet de Cyprienne dangereusement malade; — remplaçant ainsi la mère indigne, la mère absente, et préludant, avant d'être épouse, à la plus douloureuse, à la plus sacrée des attributions maternelles. Voilà donc Henriette menant de front deux sortes d'intrigues diplomatiques : l'une, qui aboutit à la victoire électorale d'Émile Ducasse, battant Garousse de plusieurs longueurs et de plusieurs milliers de voix; l'autre qui, moyennant une forte rançon, délivre Robert de l'occupation étrangère. Ce n'est pas trop de toute la dextérité de cette jolie main pour débrouiller ces fils de soie changés en fils de fer, pour déjouer les odieuses manœuvres d'Ellen, coalisée, pour le mauvais motif, avec Saboureau de Réville; la bohème boulevardière avec la bohème cosmopolite.

Finalement, Ellen, grande gaspilleuse d'argent, livre en échange d'une grosse fortune le petit papier contresigné par un clergyman, pièce qui, légalement, n'a pas de valeur, mais qui ferait du scandale, c'est-à-dire ce que redoutent le plus ces deux sensitives, le marquis et le comte de Montbrun. Robert est libre; il a l'honneur et le bonheur d'être désormais aussi pauvre que Gilberte; je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'il fait de sa liberté et de sa pauvreté.

Tel est ce roman, un des plus honnêtes et des plus *vrais* qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps; ne cherchant pas midi à quatorze heures, ne s'égarant pas en des subtilités psychologiques, physiologiques ou pathologiques, malicieux sans pessimisme, frondant

les vices, les travers et les ridicules sans décourager les braves gens, très *moderne* avec le respect du passé, procédant du véritable esprit français, d'une observation ingénieuse, vive, pénétrante, qui n'exclut ni l'invention, ni l'émotion. Les dernières pages de *Candidat!* nous font assister à l'inauguration de la statue d'Amyot sur la place publique de Melun. Amyot, voyant passer à ses pieds nos politiciens, cherchera en vain dans leurs rangs des hommes de Plutarque. Mais Jules Claretie vient de nous prouver que, malgré bien des excès, des turpitudes et des folies, les doléances de l'histoire contemporaine peuvent encore être consolées par le roman contemporain.

II

Je parlais récemment d'une récidive bien malheureuse[1]. Dieu merci! les récidives se suivent et ne se ressemblent pas. Celle de Henri de Pène[2] est triomphale; elle nous promet un romancier de premier ordre, greffé sur un journaliste éprouvé par trente ans de succès

En lisant *Née Michon*, quelques esprits chagrins murmureront peut-être le vers tant de fois répété :

Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Dans la fable de La Fontaine, il s'agit de la peste, qui fait la guerre aux animaux. Il s'agirait ici du naturalisme, cette autre peste, qui fait la guerre aux gens d'esprit. Henri de Pène n'en est pas mort, c'est clair. A-t-il été frappé? Oui, sans doute; il a été frappé d'abord de la difficulté d'échapper complètement à l'épidémie; puis, du parti que pouvait en tirer un écrivain assez sûr de la droiture de ses intentions,

1. Les *Nouvelles Pensées*, de l'abbé J. Roux.
2. *Née Michon*, par Henri de Pène.

de la sincérité de ses sentiments chrétiens, de la parfaite distinction de ses habitudes, de son éducation et de son langage pour obliger le naturalisme à prendre un bain avant de sonner à sa porte et à s'avouer vaincu par ses propres armes.

Dans éette causerie, qui paraîtra trop tard, — car le succès ira plus vite que les *express* et que tous les télégrammes, — je commence par élaguer les personnages secondaires, les épisodes de second plan, qui sont presque tous pathétiques ou charmants, pour aller droit aux deux caractères que Henri de Pène a tracés de main de maître, qui dominent le récit et décident du dénouement.

Laure Michon a grandi dans des conditions qui doivent à la fois l'aigrir contre la société des heureux de ce monde, affermir sa résolution de s'y faire une place, et supprimer les scrupules gênants pour son esprit d'usurpation et de conquête. Son père est courtier d'annonces; profession aléatoire plus encore que bourgeoise, qui passe par des intermittences de luxe éphémère et de gêne latente, et où le dîner, l'habit, le logement et le pain de sucre dépendent tantôt de la faconde du *boniment*, tantôt du caprice des fournisseurs. Michon (de la Caldière, par courtoisie) est un enfant de cette Cannebière, l'*agora* des courtiers dans la cité phocéenne. Méridional des pieds à la tête, il a la vivacité, la verve, l'entrain, la bonne humeur prime-sautière et quasi-chevaleresque. C'est dans un élan de cette nature généreuse et de cette chevalerie marseillaïse, qu'il a improvisé son mariage avec

mademoiselle Armande, jeune première de comédie et de drame, innocente victime d'une de ces cabales telles que j'en ai vu au Grand-Théâtre et au Gymnase marseillais; si bruyantes, si impétueuses, que, en *tombant* le malheureux artiste, elles font un verbe actif d'un verbe neutre.

Ce mariage de comédie a moins mal tourné qu'on ne pouvait le craindre. Si Armande a un antécédent, cet antécédent n'a pas de suites. Elle est bonne, douce, pieuse, dévouée, profondément reconnaissante envers son sauveteur, mais sans énergie, sans ressort, de plus en plus découragée par la lutte inégale de son mari contre la mauvaise fortune, et finalement incapable de diriger sa fille.

Tout ce préambule est parfait. Au début du récit, nous assistons à une scène prise sur le vif, où se révèlent et s'expliquent déjà les sourdes révoltes de Laure Michon, à peine adolescente, mais dont l'intelligence précoce fermente au contact de cette âpre pauvreté. L'épisode est poignant. De mécomptes en désastres, Antoine Michon est tombé si bas qu'il n'a pas de quoi payer une misérable somme, perdue à une table de whist contre son ami et camarade Barral. Grâce au jeu de bascule habitué du monde des affaires et de la pêche en eau trouble, Barral, parti de rien, est aujourd'hui millionnaire, tandis que le brillant Michon de la Caldière, le sultan de la rue Saint-Ferréol, n'a plus en perspective que la misère noire. Naturellement, Éléonore Barral regarde Laure du haut de ses piles

d'écus. Georges Barral a la fatuité des fils de parvenus, qui fait songer aux couleurs criardes d'une toilette tapageuse. Aucun de ces détails n'est perdu pour Laure.

Elle n'a encore que des instincts vagues, hâtifs, secondés par l'absence complète du sentiment religieux. Son éducation est à faire. Qui s'en chargera? C'est ici que le romancier a créé une sorte de Iago en jupons, d'un relief extraordinaire. Vieille ou plutôt sans âge, pauvre, couturée de petite vérole, pervertie jusqu'aux moelles, laide comme les sept péchés qui ne sont pas tous aussi laids qu'elle, vouée dès l'enfance à la coiffure de sainte Catherine, athée avec délices, vicieuse avec la rage de ne pouvoir exploiter ses vices à son profit, mademoiselle de Brocélian a fait de chacune de ses laideurs physiques et morales un texte de ses haines, un grief contre la société, une goutte du poison où elle trempera ses flèches. Pour le moment, elle a la haute main dans un pensionnat où les parents de Laure, de plus en plus talonnés par le désordre de leur budget, sont forcés de placer leur fille afin de compléter son éducation.

Rien de plus saisissant que la façon presque brutale dont cette atroce Brocélian harponne la belle créature qu'elle va pétrir à sa guise, qui va devenir *sa chose*, son œuvre, l'instrument docile de ses passions malfaisantes. Laure possède tout ce qui lui manque ; la jeunesse, la beauté, le charme. Son institutrice lui donnera, par surcroît, tout ce qui peut faire de sa beauté une fortune et un maléfice. La science nous parle

de la transfusion du sang. Ici, c'est la transfusion d'une âme dépravée, communiquant sa gangrène à une autre âme, trop bien préparée à recevoir ses leçons. Le discours que la Brocélian adresse à Laure avant de signer son *exeat*, est un chef-d'œuvre. On dirait le catéchisme du mal, soufflé à Machiavel par Méphistophélès. Balzac n'a rien écrit de plus *fort*, pour me servir d'un mot dont on abuse, que je n'aime pas, nécessaire pourtant, dans notre société *modernisante* ou *modernisée*, pour exprimer la situation particulière de l'individu qui, au lieu de trouver sa place toute faite, est contraint de s'en faire une à la force du poignet.

Voilà donc Laure Michon armée de toutes pièces. Quel sera le défaut de cette cuirasse durcie au feu de l enfer? Achille enfant, plongé dans le Styx par sa mère, n'avait que le talon de vulnérable; quel sera le talon de cette belle jeune fille? Le cœur.

Le vicomte Henri d'Ossau n'est pas moins vrai que Laure, et, pour qu'il nous paraisse encore plus vrai, l'auteur a eu une idée exquise. Henri est romanesque, sérieux, timide, inflexible sur les questions d'honneur et de loyauté, fort peu épris des frivolités et des vanités mondaines, doué de cette susceptibilité presque maladive, habituelle chez les hommes dont la conscience est délicate et scrupuleuse. Les amourettes ne feront que l'effleurer; la passion le prendra tout entier. A' ses côtés, Henri de Pène nous montre le comte d'Ossau, son père, type d'une autre génération, disciple d'une autre école, un de ces aimables jeunes vieillards

dont le premier mouvement est de se jeter aux pieds d'une femme, le second de ne pas pouvoir se relever, et qui, si la dame, par malice ou espiéglerie de coquette, fait mine de céder à leur *flamme*, s'écrient : « Je saurai quel est le traître qui m'a joué ce tour-là ! » Il est charmant, ce comte d'Ossan, Anacréon cueillant des roses pour les abeilles de Platon ! J'ai cru revoir Lafont dans le *Père prodigue*.

Comment la partie va-t-elle s'engager entre Laure Michon et Henri d'Ossau ? De la manière la plus simple. Dans son terrible programme, mademoiselle de Brocélian a sévèrement éliminé tous les états qui ne conviennent pas à sa *fille spirituelle*, qui ne la conduiraient qu'à l'hôpital ou à la médiocrité bourgeoise, cet hôpital des illusions et des ambitions juvéniles. Reste l'état de lectrice ou de demoiselle de compagnie dans une famille noble et riche ; déplorable, si c'est une impasse ; acceptable, si c'est un prologue. La Brocélian est bien apparentée. Cousine éloignée des d'Ossau, habile à exploiter toutes les influences, même sacerdotales, d'autant plus adroite à user du prêtre qu'elle ne croit pas au bon Dieu, c'est un jeu pour elle de faire admettre Laure au château d'Ossau, dans les Pyrénées, au milieu d'un ravissant paysage que Henri de Pène décrit avec une sobriété aujourd'hui bien rare. Laure est donc dans la place, choyée par la comtesse d'Ossau, Anglaise sentimentale et valétudinaire, qui ne quitte guère sa chaise longue et en est restée à Walter Scott. On peut croire d'abord à un faux départ.

Tous les empressements, toutes les velléités de galanterie viennent de l'aimable comte, admirateur passionné de la beauté de Laure, et qui (dirait M. de la Palice,) serait à craindre s'il était dangereux. Henri va et vient. Laure lui inspire une sympathie vague et distraite, à cent lieues d'une de ces passions qui précipitent les dénouements et expliquent les mésalliances. C'est que Henri d'Ossau n'est pas libre. Il est engagé dans une intrigue banale avec la comtesse Czolska, Polonaise aux fantaisies intermittentes, dont le mari, atrocement goutteux, est jaloux quand la goutte fait rage, et débonnaire quand elle lâche prise. D'où il résulte que, dans cette partie organisée par la Brocélian, elle a perdu la première manche, Henri est occupé ailleurs, et, avant que son cœur batte, c'est Laure qui est forcée de se dire avec stupeur et terreur : « Mon cœur bat ! »

Il semble que cette comtesse Czolska, beauté un peu mûre, un peu fanée au grand jour, mais aristocratique, savante et *slavante*, doive être une barrière entre Laure et Henri, un obstacle à l'accomplissement du programme de la Brocélian. C'est le contraire, et qu'importe la vraisemblance, si nous restons dans la vérité ? Tous les personnages sont revenus à Paris : Laure, par une de ces fugues aussi *fortes* en intrigue qu'en musique, désirant non pas seulement être vue comme la Galathée de Virgile, mais poursuivie comme la Daphné d'Ovide, et donnant pour raison qu'elle a également peur, pour son repos, des amoureuses tentatives du comte d'Ossau, et, pour son cœur,

de la froideur polie du vicomte. Henri, qui déjà n'est pas bien sûr de ne pas aimer Laure, a repris sa chaîne polonaise. Le mari est plus goutteux et, par conséquent, plus jaloux que jamais. Il y a là quelques pages de *high-life*, de littérature mondaine, traitées avec une telle supériorité, une telle compétence, qu'on dirait que Henri de Pène a passé sa vie à tenir, au lieu de la plume du publiciste, les rênes de quatre magnifiques *pur-sang*, attelés au *mail* le plus élégant de Paris. Vous pensez bien que le joug, tour à tour quitté et repris, de la comtesse Czolska, pèse à ce loyal gentilhomme, mécontent de sa maîtresse et de lui-même. Pour s'en distraire, pour s'étourdir, il se métamorphose. Adieu, sinon les lois sacrées d'un honneur inflexible, au moins les scrupules d'une conscience timorée ! Henri d'Ossau se lance à âme perdue dans tous les plaisirs de la vie à outrance, dans tous les luxes de ce *Parisisme raffiné* que le romancier excelle à peindre, et où quelques privilégiés de la naissance, de la fortune, de la mode et du *sport* se croient autorisés à redoubler d'élégant et aritocratique libertinage, à mesure que la démocratie victorieuse les met à l'écart et leur fait des loisirs; loisirs, synonymes d'oisiveté; oisiveté, mère de tous les vices.

Voici l'heure psychologique, ainsi nommée probablement parce que l'âme n'y est pour rien. Henri d'Ossau et la comtesse Czolska sont ensemble dans un de ces petits hôtels aménagés par et pour l'adultère, pourvus d'un de ces escaliers dérobés, favorables aux

évasions clandestines, et où se dérobent, en effet, les transfuges de la fidélité conjugale. Silence ! Écoutez ! On frappe à la porte. — Ouvrez ! ouvrez vite ! dit une voix féminine, que Henri croit reconnaître au milieu de son trouble. C'est Laure Michon ; elle ne précède que de cinq minutes une visite plus redoutable ; mais ces cinq minutes suffiront à sauver les deux coupables. La comtesse échange son peignoir contre les vêtements de Laure, et s'esquive sans dire merci. Il était temps. Lorsque survient le rugissant et rhumatisant Othello avec le commissaire de police obligatoire, assisté de son secrétaire et de deux agents, la comédie entre dans l'appartement, sans que le drame s'en retire tout à fait. En présence de Laure, le mari doublement trompé ne peut plus que s'humilier et se confondre en excuses. Tableau. Quelle scène, jouée par Got Frédéric Febvre et mademoiselle Bartet !

Henri et Laure se retrouvent face à face ; elle vient de lui rendre un grand service, de le sauver d'un ridicule plus encore que d'un danger. La reconnaissance n'est pas l'amour ; mais quand l'amour n'attend qu'une occasion pour s'avouer à lui-même et se déclarer, les deux sentiments n'en font plus qu'un. Pour s'acquitter, Henri ne peut plus qu'épouser Laure et donnner son nom à celle qui lui a sacrifié son honneur. Il paie loyalement sa dette ; le comte et la comtesse d'Ossau se résignent de bonne grâce à ce mariage paradoxal et romanesque. Est-ce un dénouement ? Faut-il dire, selon la tradition classique, en baissant les rideaux de la chambre

nuptiale : « Ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants. » Hélas ! non.

Dans le coup de théâtre qui a transformé Laure Michon en fée de Terre-Neuve, vous avez deviné, n'est-ce pas? la main ou plutôt la griffe et le pied fourchu d'Elmire de Brocélian? Il lui semblait que le roman n'allait pas assez vite, que les héros s'égaraient sur une fausse piste, que les jeux de l'amour et du hasard risquaient de déranger son plan. Elle a voulu décider l'amour et fixer le hasard. C'est elle qui a tout machiné, avec l'aide de Fanchette, une petite amie de Laure, dont nous dirons un mot tout à l'heure. Les deux amants ont été suivis pas à pas, le comte Czolski averti par des lettres anonymes, Laure lancée tout à point pour dénouer de ses jolis doigts le nœud gordien. L'amour fera le reste. Oui, mais l'amour est ombrageux et se révolte, si une pensée importune vient bourdonner à son oreille. L'amour est susceptible, et ne veut pas qu'une idée d'ambition, d'intérêt ou de calcul altère sa pureté. L'amour est une fleur rare, condamnée à périr si elle cache un ver dans son calice.

Voilà donc la situation; j'en connais peu de plus émouvantes. Henri pourra-t-il jusqu'au bout se croire aimé pour lui-même? Saura-t-il par quelle manœuvre stratégique on lui a escamoté son amour, ses millions et son nom? Laure, passionnément éprise de son mari, trouvera-t-elle dans sa passion, aiguisée par un charmant esprit, de quoi ensorceler Henri, déjouer les trames ténébreuses de la Brocélian et

triompher même des révélations d'après coup? Je serais tenté de dire que cet inquiétant problème suffit au vif intérêt des derniers chapitres, si je ne songeais que l'auteur de *Née Michon* a accepté, en écrivant son récit, une position particulière. C'est un gentilhomme chrétien et spiritualiste qui se fait hardiment volontaire du naturalisme, c'est-à-dire d'une école qui traite le spiritualisme de vieillerie et le christianisme de radotage. Il veut bien côtoyer les marécages et les bourbiers, mais à condition que sa botte vernie n'en gardera pas une éclaboussure, et qu'il rappellera aux vieillards de mon âge cet aimable et chevaleresque duc de F...J..., de qui l'on disait qu'il avait le privilège de traverser la boue sans se crotter. Si le roman naturaliste ne donnait l'idée d'un animal tout autre que les lions et les tigres, j'ajouterais qu'il y a là quelque chose du dompteur, forçant ses farouches pensionnaires de lui lécher les mains, au risque d'avoir à les laver à toute sorte de savons et d'attraper çà et là quelques coups de dents. N'oublions pas d'ailleurs que Henri de Pène est un observateur admirablement, posé pour que tous les échos, tous les téléphones, toutes les rumeurs, tous les scandales de Paris viennent aboutir à son cabinet de rédacteur en chef. Évidemment, ce cabinet a été pour lui un observatoire ; mais, hélas! les étoiles qu'il découvrait étaient parfois en plein midi, rarement dans le ciel. En d'autres termes, il lui a plu que *Née Michon* fût, en certaines pages, une satire des mœurs contemporaines, de ces mœurs étranges, presque inavouables, si étranges

qu'on pourrait croire qu'une partie de la société d'élite, n'ayant plus de droits, ne se reconnaît plus de devoirs, qu'elle abuse du chagrin de n'être plus responsable pour se donner le plaisir d'être sans frein, et que, faute d'avoir désormais charge d'âmes, elle en profite pour dégrader la sienne.

Laure ne peut échapper à cette atmosphère surchauffée et empestée, où se confondent la Régence et le Directoire, Byzance, Lesbos et Sodome. O douleur! le vers célèbre de Juvénal ne serait vrai qu'à moitié, puisque la luxure à Paris n'a pas eu à venger l'*univers vaincu;* au contraire! Laure n'a pas de religion, pas d'enfant, et son Henri, qu'elle adore, s'est laissé reprendre dans les filets de la comtesse Czolska. Pas d'enfant! pas de religion! Ceci me ramène à la gentille Fanchette, que j'ai nommée, et qui forme un heureux contraste avec l'odieuse Brocélian. Fanchette est une enfant de la rue, du ruisseau, de pire encore; elle n'a connu ni son père, ni sa mère; elle n'a jamais été baptisée: jamais on ne lui a parlé de Dieu. Séduite par un misérable, elle est devenue gibier d'hôpital, d'un hôpital où le docteur Ricord le dispute à madame Lachapelle. Je viens de dire que Henri de Pène avait traité le naturalisme en *gentleman;* ici, il l'a traité en roi de France, il l'a guéri des écrouelles. Eh bien, près de ce grabat d'hôpital, veille une sœur de charité, un de ces anges en cornette, proscrits par nos conseillers municipaux, qui ne valent pas même le diable. Elle fait entendre à Fanchette une langue dont la patrie est le ciel. Elle lui parle de pardon, de

paix, de foi, de divine espérance. L'innocence fraternise doucement avec l'inconscience, l'autel avec la table rase, la sainteté avec l'ignorance; et voilà cette âme qui s'ouvre, comme une fleur tardive s'épanouit sous des gouttes de rosée. Voilà Fanchette demandant à être baptisée avec son pauvre petit enfant; la voilà chrétienne, souriant au rayon de lumière qui s'est glissé à travers ses ténèbres. Plus tard, lorsqu'elle se retrouve en présence de Laure, vicomtesse d'Ossau, riche à millions, reine de la mode, arbitre de toutes les élégances, fière d'entendre répéter par les beaux esprits de salons ses mots à l'emporte-pièce, ses épigrammes incrustées comme un fer rouge dans les plaies vives de son temps, c'est Fanchette qui a la sérénité, le contentement intérieur,la supériorité morale sur la grande dame qu'elle aime avec un dévouement de caniche.

Il faut que Laure, la brillante païenne, la mondaine sans rivale, accomplisse sa destinée jusqu'à la fin, qu'elle accepte les servitudes de sa souveraineté, même celle qui exige qu'elle ait ou paraisse avoir un amant. En dépit des cours de philosophie, la logique est souvent bien loin de la morale. En outre, avec deux gardes de déshonneur, telle qu'Elmire de Brocélian et la comtesse Czolska, son secret ne pouvait être que le secret de la tragi-comédie. Bien des indices ont mis Henri sur la voie, finement analysés par le romancier. Une jeune fille doit apporter au mariage deux virginités, et le vicomte d'Ossau devine aisément que la trop belle et trop spirituelle Laure n'en

avait plus qu'une. Bientôt ses soupçons se changent en certitudes. Il apprend tout; comment croirait-il être ou avoir été sincèrement aimé, lorsque les apparences sont accablantes, lorsqu'il est prouvé que la scène de sauvetage était un guet-apens? Situation fatale, contresens terrible, châtiment implacable d'un amour qui ne demanderait qu'à être la vérité, et que les circonstances forcent d'être le mensonge? Quel refuge restera-t-il à Laure? La religion? Elle ne croit pas. L'amour? Il la renie et la repousse. La maternité? Son mariage est demeuré stérile. Les succès et les plaisirs du monde? Elle en a épuisé la coupe. Non! le suicide, et la religion elle-même ne peut blâmer le romancier, puisqu'il nous dit que Laure se tue parce qu'elle n'est pas chrétienne, et que ce suicide est une leçon. Laure s'est condamnée. Avant de s'exécuter, elle écrit à son mari une lettre admirable, qui suffirait à faire vivre le roman.

N'ai-je donc rien à critiquer dans ce livre? Je suis réduit à me contenter d'une critique bizarre, préventive, conjecturale, que j'adresserai... au troisième roman de Henri de Pène. Le voilà maître du terrain, en possession d'un succès que je ne tiens pas quitte à moins de cinquante éditions. Pourquoi, à sa seconde récidive, n'essaierait-il pas d'une œuvre où la réaction contre l'école naturaliste, plus visible encore que dans *Née Michon*, s'accentuerait d'une autre manière? Cette fois, il est entré hardiment en pays naturaliste; il l'a obligé de lui donner le vivre, le couvert et le reste, comme à un étranger de haute distinction, et de lui

payer son tribut sans le condamner à parler sa langue. A présent, je voudrais le voir ne relever que de lui-même et n'accepter d'autre influence que la sienne. L'auteur de *Trop belle* et de *Née Michon* est de ceux qui, en littérature comme en politique, dans le roman comme dans le journal, ont le droit de ne rester que là où ils sont LES MAITRES.

HISTOIRE D'UNE GRANDE DAME[1]

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Cette grande dame, c'est la petite princesse Hélène Massalska, princesse de Ligne, et plus tard princesse Potocka; Polonaise par sa naissance et son second mariage, Belge par le premier, mais surtout Française et Parisienne de cœur et d'esprit. Regardez l'élégant portrait placé en tête de l'élégant volume. Il fait songer à Watteau plutôt qu'à Raphaël; c'est un joli minois plutôt qu'une belle figure: œil vif, bouche souriante, nez à la Roxelane, front découvert ; dans ce vague sourire, un fond de mélancolie, — quoique le mot ne fût pas encore inventé, — comme si l'original de ce portrait cherchait un idéal de bonheur qui tardait à arriver. Le XVIIIe siècle y respire tout entier, avec ses coiffures extravagantes, ses corsages décolletés, ses grâces exquises, ses hardiesses aristocratiques, qui

1. *La Princesse Hélène de Ligne*, par Lucien Perey.

commencent par des espièglerie et finissent par une révolution.

M. Lucien Perey, que j'ai bien envie d'appeler Luce ou Lucienne, excelle à reconstituer, à l'aide d'un seul personnage, toute une période de ce siècle, dont *elle* connaît admirablement les séductions et les faiblesses, les romans et les comédies ans. Savoir à changer de sexe, elle *féminise* ce monde auquel l'influence des femmes enseignait les belles manières, le bon langage, l'art de traiter sérieusement les sujets frivoles et légèrement les choses sérieuses. Cette fois elle a dû à l'obligeance de M. Adolphe Gaiffe, — une célébrité de 1850, l'Antinoüs du feuilleton, de qui l'on disait qu'il était trop beau pour avoir du talent, — la communication d'un singulier manuscrit, fort intéressant dans sa puérilité apparente, les *Mémoires*, ou, si vous l'aimiez mieux, le *journal* d'Hélène Massalska, à dater de son entrée au couvent jusqu'à son entrée dans le monde. A la première page, Hélène a dix ans; à la dernière, elle en a seize. Mais déjà dans cette prose enfantine, dans ces épisodes barbouillés de confitures, au milieu de ses compagnes qu'elle taquine, de ses maîtresses dont elle lasse souvent l'indulgence, il est facile de pressentir ce que sera cette enfant précoce : romanesque sans entraînement sensuel, protégée dans sa coquetterie encyclopédique par son désir de plaire à tout le monde, — ce qui lui permet de ne favoriser personne, — jusqu'au moment où la passion s'emparera de cette imagination vive, de ce cœur plus fragile que perverti; éprise de plaisirs, de

luxe, de fêtes, de succès d'amour-propre, de toutes les occasions où peuvent reluire son élégance et sa beauté; ne gardant de son éducation à l'Abbaye-aux-Bois qu'une religion de surface et de bienséance; dotée, — malheur bien rare! — d'un beau-père si spirituel, si aimable, si généreux, si facile à vivre, si jeune, que la comparaison nuit à son mari, héroïque et grave, presque fidèle, et qu'elle regrette probablement de n'être pas la bru de l'un et l'épouse de l'autre.

Car il n'y a pas à s'en défendre ; dès l'instant que le *vrai* prince de Ligne, le prince historique et légentaire, entre en scène, il exerce sur le lecteur le même charme que sur ses contemporains. Il a tout pour lui, ce diable d'homme, même une délicatesse de sentiments qui, par malheur, ne se rencontrera pas toujours dans l'entourage et l'intimité de la reine Marie-Antoinette. Chez le prince de Ligne le culte imposait silence à l'amour : « Qui eût pu voir l'infortunée Marie-Antoinette sans l'adorer? écrit-il trente ans plus tard. Je ne m'en suis bien aperçu que lorsqu'elle m'a dit : « Ma » mère trouve mauvais que vous soyez si longtemps à » Versailles; allez passer quelques jours à votre com- » mandement; écrivez de là des lettres à Vienne, pour » qu'on sache que vous y êtes, — et revenez! » — Cette bonté, cette délicatesse, et, plus encore, l'idée de passer quinze jours sans la voir m'arrachèrent des larmes que sa jolie étourderie d'alors, qui *la tenait à cent lieues de la galanterie*, l'empêcha de remarquer. Comme je ne crois pas aux passions *qu'on sait ne*

pouvoir jamais devenir réciproques, quinze jours me guérirent de ce que je m'avoue ici pour la première fois, et que je n'aurais jamais avoué à personne, de peur qu'on ne se moquât de moi... Ai-je vu dans sa société quelque chose qui ne fût pas marqué au coin de la grâce et du bon goût? »

Ce passage significatif ne fait pas seulement honneur au prince de Ligne; il a le précieux avantage de donner raison à ceux qui, comme moi, n'ont pas un moment douté de l'innocence de Marie-Antoinette. Il exprime le sentiment qui devait être unanime dans cette petite cour, tenait à distance don Juan, Valmont et Lovelace, et, ne permettant pas l'espérance, réprimait même le désir.

Ce que le prince de Ligne dit de lui-même pourrait, j'en suis sûr, s'appliquer aux Vaudreuil, aux Bésenval, aux Ségur, aux Fersen. Assurément, le prince n'était pas timide; il avait conscience de ses qualités brillantes, et ses nombreux triomphes mondains étaient faits pour le rendre immodeste. S'il se fût aperçu que, parmi les habitués de Versailles et de Trianon, il avait un rival, et que ce rival était plus hardi et mieux traité que lui, l'amour, cet amour qu'il ne s'est avoué que trente ans plus tard, aurait rompu ses digues et se serait immédiatement déclaré. L'amour peut être timide; la jalousie ne l'est pas. Par cela même qu'elle diminue le respect, elle émancipe tout ce que le respect gardait à vue. La divinité n'est plus qu'une idole, l'idole n'est plus qu'une femme. L'émulation qui

s'ingéniait à placer la souveraine sur un piédestal inaccessible, ne travaille plus qu'à l'en faire tomber. Cette page du prince de Ligne doit être regardée comme collective, et détruit les venimeuses inventions de la calomnie et de la haine.

En revanche, voici le revers de la médaille ; médaille étrange, frappée à l'effigie de trois princes qui ont régné tous les trois. Qu'une femme soit reine ou sujette, si elle est ravissante, si tous ceux qui l'entourent, n'espérant pas être aimés, cherchent du moins à lui plaire, ils sont enclins à penser et à dire qu'elle méritait un mari plus aimable. Or, — pourquoi se le dissimuler? — la reine Marie-Antoinette ne pouvait éprouver pour Louis XVI qu'une affection tempérée, un sentiment borné au levant et au couchant par l'envie de donner un Dauphin à la France. Louis XVI, avant d'être sublime, avant d'être sacré par un malheur que sanctifièrent la religion, la vertu et le pardon, manquait évidemment de prestige et de charme. Il avait un gros rire, la plaisanterie lourde, des goûts innocents, mais vulgaires. « Le Roi, dit le prince de Ligne, dont j'espérais quelquefois un peu de mérite, dont je cherchais souvent à élever l'âme par quelque conversation intéressante, au lieu de ses propos de *fou* (?) ou de chasseur, aimait beaucoup à *polissonner* (?). — Coigny, grand frondeur, me disait un jour : « Voulez-vous savoir ce que c'est que ces trois frères? » Un gros serrurier, un bel esprit de café de province, » un *faraud* des boulevards. » Ces deux derniers titres s'appliquaient à Monsieur et au comte d'Artois.

Ai-je besoin de protester contre cette monstrueuse injustice? Un gros serrurier, Louis XVI, à qui manquaient sans doute les qualités brillantes, mais qui aurait été le type et le modèle du roi réformateur, et qui, en se faisant enseigner la serrurerie par l'abominable Gamain, suivait tout simplement l'impulsion donnée à la société polie par Jean-Jacques Rousseau! Un bel esprit de café de province, Louis XVIII, fin lettré, sachant son Horace par cœur, et, plus tard, politique et législateur de premier ordre! Un *faraud* des boulevards — ou de barrières, — le comte d'Artois, qui donnait le ton à la cour la plus élégante de l'Europe, qui, à soixante-sept ans, lorsqu'il monta sur le trône, nous faisait encore admirer sa grâce chevaleresque ou cavalière, et qui, dans sa jeunesse, n'était que trop séduisant, puisque le repentir de ses jolis péchés contribua pour beaucoup à la dévotion de ses dernières années! Si j'ai cité cette incroyable phrase, c'est que j'y trouve la preuve d'un fait qui me paraît de plus en plus vraisemblable, à mesure que je réfléchis aux causes premières de la Révolution. Elle s'est faite par les philosophes, par l'Encyclopédie, par les utopistes, par les États généraux, par la Constituante, par la Législative, par la Convention, par les clubs, par la rue : mais elle s'est préparée à la cour, parmi ceux et celles qui devaient en être les victimes.

Quelle que fût la confiance du Roi en Marie-Antoinette, il ne pouvait se défendre d'un sentiment de malaise, de dépit, de secrète rancune, trop naturel

chez un mari, — fût-il souverain, — qui, se sachant gauche, commun et lourd, voit sa femme entourée de courtisans plus aimables que lui. Il les prenait en grippe, et ceux-ci, à leur tour, se vengeaient de ses coups de boutoir et de ses airs de mauvaise humeur en traitant de nullité absolue ce qui n'était que timidité, faiblesse, bégaiement de l'intelligence, lacune d'éducation, embarras d'une âme supérieure à l'esprit, chagrin de ressentir plus qu'on ne sait exprimer. De leur côté, les princes, ses frères, ne furent pas étrangers à ces éléments de décomposition et de discorde intestine; l'un, convaincu qu'il aurait mieux gouverné que son aîné; l'autre, persuadé qu'il aurait été mieux aimé de la Reine, si elle l'avait eu pour époux. On le voit, la Révolution n'eut pas même à frapper aux portes du palais; elles étaient ouvertes d'avance. Lorsqu'un des premiers gentilhommes de France tient, au sujet de son Roi et de ses princes, le propos que je viens de citer, c'est que la royauté est mourante, la noblessse à l'agonie, et la société bien malade.

Avant de revenir à la gentille héroïne du livre de madame Lucien Perey, encore un mot sur son beau-père. Il est si charmant qu'on ne peut le quitter! — « Beau, brave, généreux, chevaleresque, doué d'une imagination brillante, d'un esprit vif et prompt et d'un naturel plein d'imprévu, aucun de ces avantages n'avait pu lui donner la moindre prétention. Tous les mémoires contemporains parlent de lui; les esprits les plus divers, mesdames de Staël, de Genlis, le comte de

Ségur, l'aventurier Casanova, l'empereur Joseph, Voltaire, l'impératrice Catherine, et bien d'autres encore, s'unissent dans un concert de louanges, où pas un mot de critique ne vient détonner. Madame de Staël termine son portrait en disant comme Eschine : « Si vous êtes étonné de ce que je vous raconte de lui, que serait-ce si vous l'aviez entendu? »

Le prince de Ligne était, dans la plus complète acception du mot, un charmeur. Ce qui me le rend encore plus sympathique, c'est qu'il faisait des calembours, et, si mauvais que soient les miens, les siens n'étaient guère meilleurs, si l'on en juge par ces deux échantillons :

— « Veux-tu une bêtise de moi, reconnue pour telle par toute la famille royale? Vous savez où je me tiens sous la loge du Roi, au parterre du spectacle de la ville. Vous connaissez le miroir de la *Fausse magie*. A la fin de la pièce, il faisait un froid terrible; le Roi s'en plaignait, ainsi que du froid des acteurs : « C'est, lui dis-je, que le dénouement est *à la glace*. » — Les deux frères, entre autres, m'ont hué tout haut de cette platitude. »

Quelque temps après, le prince de Ligne est à Potsdam. Le roi de Prusse lui dit : « Ah! mon Dieu, quel climat! croiriez-vous que Dieu et le soleil me refusent tout? Voyez mes pauvres orangers, mes oliviers, mes citronniers; tout cela meurt de faim.

» — Il n'y a donc que les lauriers qui poussent chez vous, Sire, à ce qu'il me semble?

» Le Roi me fit une mine charmante, et, pour dé-

tourner la fadeur par une bêtise, j'ajoutai bien vite : — « Et puis, Sire, il y a trop de *grenadiers* dans ce pays-ci. Cela mange tout ! »

« Grenadier, que tu m'affliges ! » chantait, dans notre jeune temps, la grosse Flore, des Variétés.

« Le prince de Ligne, nous dit Madame Lucien Perey, eut la tête tournée de sa future belle-fille qui ne négligea rien pour lui plaire, sentant instinctivement que c'était avec lui qu'elle sympathiserait le plus. »

Oui ; mais qu'était-elle cette belle-fille, cette Hélène, princesse Massalska, telle que nous l'a fait prévoir ou deviner son *Journal* de pensionnaire, vraie trouvaille ? Ce *Journal*, écrit par une enfant terrible, nous donne presque l'équivalent d'une étude sur les couvents aristocratiques, au déclin du dernier siècle. Ils avaient l'inconvénient de maintenir ces fillettes de haute naissance dans des sentiments fort contraires à l'égalité évangélique. Ils étaient tout juste assez religieux pour communiquer à leurs pensionnaires un vernis de religion, prêt à s'écailler sous des influences délétères ; assez mondains pour que ces parloirs, ces réfectoires et ces cellules eussent sans cesse une fenêtre ouverte sur la cour et sur les salons. En outre, celles de ces jeunes personnes qui savaient déjà observer et réfléchir assistaient trop souvent au spectacle de vocations douteuses ou forcées, d'immolations virginales à la fortune et au mariage du frère aîné, de prises de voiles secrètement humectées de larmes plus profanes que mystiques. Hélène Massalska, jolie, spirituelle, espiègle, devient, malgré ses fredaines et ses boutades

d'enfant gâtée, la Benjamine du couvent. Les douceurs alternent avec les pénitences; elle exaspère et elle charme, elle irrite et elle amuse ses maîtresses et ses compagnes. On la bat et on la caresse, on la déteste et on la chérit, on la maudit et on l'adore. Son ennemie d'un jour devient son amie de vingt ans. Une saillie plaisante désarme des colères qui ne sont jamais bien profondes ni bien tenaces. A travers ces alternatives, son caractère se dessine. On prévoit qu'elle sera volontaire, primesautière, plus coquette que passionnée, amoureuse de bruit, d'éclat, préférant le clinquant à l'or pur, intolérante pour l'ennui, protégée, sinon contre la tentation, au moins contre la faute, par sa fierté de grande dame plutôt que par des principes bien solides de religion et de morale.

Ainsi partagée entre le bien et le mal, sans arriver au pire, il aurait fallu, pour la sauvegarder à perpétuité, ou que son mari, qui était héroïque, savant et sérieux, eût en même temps les grâces légères et la verve merveilleuse de son beau-père, ou que, satisfaite d'avoir près d'elle ce continuel préservatif contre l'ennui, elle se résignât à vivre en parties doubles, épouse pour le cœur, belle-fille pour l'esprit; ce que le prince de Ligne, épris de *concetti*, n'eût pas manqué d'appeler : établir son bonheur sur *deux lignes* parallèles. Au début, les choses se passèrent ainsi. L'auteur décrit à merveille le premier rayon de cette lune de miel, ou le rayon de miel de cette première lune : — « Les deux époux paraissaient charmés l'un

de l'autre, avec une nuance de tendresse de plus chez le prince. La beauté, la grâce et l'esprit d'Hélène l'avaient surpris et enchanté. Il ne s'attendait pas à trouver toutes ces qualités réunies chez une enfant de seize ans. « — Et plus loin : — « Dans toutes les fêtes qui se succédèrent en l'honneur de son mariage, Hélène plut infiniment par sa grâce et sa gaieté. Elle dansait de si bon cœur, elle jouait la comédie avec tant de verve et de naturel, elle chantait d'une voix si jeune et si fraîche, que son mari, tout en ne partageant pas ses goûts mondains, était heureux de son bonheur et la laissait s'y livrer sans contrainte. »

Quel délicieux beau-père! Il a tant d'esprit, qu'il est au-dessus des petites vanités humaines. Hélène veut être présentée à Versailles; elle désire y paraître avec les honneurs de la guerre, c'est-à-dire ceux du tabouret. Qu'à cela ne tienne! Le prince de Ligne est grand d'Espagne; il cédera à son fils la grandesse, qui donne droit à ce tabouret plus ardemment convoité qu'un fauteuil académique. Il accomplit gaiement ce sacrifice. Il l'annonce à son fils dans une lettre charmante que le défaut d'espace m'empêche de citer.

Malheureusement, s'il y avait encore — hélas! pas pour bien longtemps! — un roi et une reine, il y avait aussi une belle-mère. Parmi les nombreuses qualités du prince de Ligne, la fidélité conjugale brillait par son absence. Figurez-vous le *Père prodigue*, d'Alexandre Dumas, celui de qui Albertine disait : « Il est plus jeune que son fils. » — Trop aimable pour ne pas être aimé, trop léger pour résister aux coquetteries fémi-

nines, le prince de Ligne parcourait incessamment la carte de Tendre, et cette carte était vaste comme une mappemonde. En pareil cas, l'épouse offensée choisit généralement entre deux partis. Elle se venge, ou elle se dédommage. Elle fait subir à son mari la peine du talion, ou bien elle se hérisse dans sa vertu, se fait une dignité de son rôle de femme délaissée, et se pose en maîtresse-femme, pour se consoler d'un époux qui possède à la fois une femme et des maîtresses. Un naturaliste dirait que, s'il aime trop le cotillon, elle s'indemnise en portant les culottes. Mais il est rare que, dans cet échange, elle ne perde pas quelque peu de ses agréments et à peu près toute sa bonne humeur. Il lui plaît de monnayer sa rancune aux dépens de son entourage. Sa vertu grincheuse ressemble à la fidélité politique de Chateaubriand, qui avait toujours l'air de dire à ses Rois : « Je vous suis dévoué à la vie et à la mort. J'irai pour vous jusqu'à l'échafaud; ce qui ne m'empêche pas de reconnaître que vous gouvernez en dépit du sens commun, que vos ministres sont stupides, que je ne rencontre un peu d'esprit et de sympathie que parmi mes adversaires. Béranger et Armand Carrel m'adorent, tandis que MM. de Villèle et de Corbière me détestent; ce qui rend ma fidélité plus méritoire. »

Retranchée dans ses prérogatives de femme *essentielle*, c'est-à-dire désagréable, condamnée à une sévère économie par les prodigalités du prince, trop impérieuse pour laisser à sa bru quelque chose à faire

dans l'intérieur de sa maison, la princesse de Ligne, belle-mère, avait évidemment tout ce qu'il fallait pour attiédir ou tourner à l'aigre la tendresse conjugale d'Hélène, telle que nous avons pu la juger d'après ses *Mémoires* et ses débuts dans le monde. Le contact était d'autant plus fâcheux, qu'Hélène n'avait jamais eu d'amour pour son mari, et que les deux femmes restaient souvent en tête-à-tête, pendant que le prince de Ligne voyageait à travers l'Europe et que son fils s'acquittait vaillamment de son service militaire. A Paris, à Versailles, à Chantilly, la princesse Hélène obtenait des succès inquiétants, qui n'eurent pourtant pas de conséquences trop graves. « Séduite, nous dit madame Lucien Perey, par la grâce et l'amabilité des jeunes gens qui la courtisaient, Hélène se laissa aller à un instinct de coquetterie qui ne demandait qu'à se développer; elle ne distinguait personne, mais cherchait à plaire à tous. Elle ne rentrait chez elle que pour s'occuper de sa toilette et voyait à peine son mari, qui, absorbé par ses travaux, ne l'accompagnait que rarement. Le caractère solide du prince Charles, son goût pour l'étude, joint au tour romanesque très allemand de son esprit, formaient un contraste complet avec le genre léger, persifleur et superficiel des hommes de la cour. Hélène, avec l'étourderie de son âge, décida en elle-même que son mari était ennuyeux, et, sans la crainte d'offenser son beau-père, elle ne se serait pas gênée pour lui adresser quelques railleries. »

Ennuyeux ! Voilà le grand mot lâché. N'est-ce pas, en miniature, et sans la réserve imposée à la majesté

royale, l'histoire de la reine Marie-Antoinette, entourée des Vaudreuil, des Lauzun, des Coigny, des Ségur, des Bésenval, spirituels, galants, moqueurs, *amusants*, et ne demandant, pour décerner à Louis XVI un brevet d'homme ennuyeux, qu'un signe, un sourire, qui, Dieu merci! ne leur fut jamais accordé?

En somme, ce ménage mal assorti plutôt que désuni serait peut-être arrivé au port sans grosses avaries, si la Pologne ne s'en était pas mêlée. Elle est terrible, la Pologne! Si elle met ses rois à la diète, elle n'y met pas ses amoureux; le Polonais, qui, suivant l'expression de Victor Hugo, porte une flamme à sa lance, porte un incendie dans son cœur, et bien des femmes incomprises ont pu dire à leur mari, comme M. Charles Floquet au Czar: « Vive la Pologne, Monsieur! » — A Vienne, où le prince Charles se retrouvait sur son terrain, il reprit ses avantages, et profita de ses privilèges de mari en disgrâce pour s'éprendre d'une comtesse Kinsky, dont la situation singulière n'était pourtant pas sans exemple à cette époque, et rappelle les premières scènes d'*Un mariage sous Louis XV*. Après la cérémonie, son mari lui avait dit en lui baisant la main: « Madame, vous êtes charmante; mais je dois vous avouer que depuis longtemps je suis attaché à une femme sans laquelle je ne pourrais vivre, et je vais la rejoindre. Bonsoir! »

Le prince Charles fut pour la comtesse Kinsky le plus discret des consolateurs. Peu de temps après, Hélène partit pour Varsovie avec son oncle, le prince-évêque de Wilna. C'est là qu'elle connut le comte

Vincent Potocki, grand chambellan, dont le père, Stanislas Potocki, était neveu et filleul du roi Stanislas Leczinski, et, par conséquent, cousin germain de la feue reine de France. Le comte Potocki passait pour un des hommes le plus séduisants de la cour. Il avait ou avait eu déjà deux femmes; ce qui dans cette société accommodante était un acheminement à une troisième. Je ne crois pas que, en Pologne, ces facilités soient qualifiées de divorce; mais on a soin d'introduire dans les contrats de mariage une clause qui peut être plus tard alléguée comme un cas de nullité et rendre aux époux leur liberté. Je me souviens d'avoir, en 1828, assisté, dans une maison très catholique, à un *Béni* polonais des fêtes de Pâques. On me montra une dame fort élégante, douée de trois maris vivants, lesquels ne s'en portaient pas plus mal; — ni elle non plus.

Jusqu'alors, Hélène avait joué avec l'amour comme avec un carlin, un perroquet ou un sapajou. Se chauffant sans se brûler, elle avait traité le sentiment comme un feu de paille un feu d'artifice ou un feu d'amiante. Cette fois, elle subit le coup de foudre. Elle fut prise pour le comte Vincent d'une passion plus sérieuse que ne semblait le comporter sa nature brillante et frivole, d'une de ces passions qui transforment un caractère et décident d'une destinée. A dater de ce moment, je dirais que *l'Histoire d'une grande dame* devient tout à fait un roman, si le roman, dès les premières pages, ne dominait l'histoire tout entière; dans les *Mémoires* mêmes d'Hélène Massalska, deux

épisodes très émouvants, la mort de mademoiselle de Montmorency et la prise d'habit de mademoiselle de Rastignac, relèvent du romancier. Madame Lucien Perey s'est habilement arrangée pour que le prince Charles de Ligne, le mari sacrifié, restât toujours intéressant; et comment ne le serait-il pas? Après avoir dix fois risqué sa vie en des prodiges de bravoure, il se fait glorieusement tuer au passage de la Croix-au-Bois: « Il s'élance, lui neuvième, et, atteint à la tête par un boulet, il tombe foudroyé. »

Cette mort héroïque simplifia le dénouement et dispensa du divorce, sinon le comte Vincent Potocki, au moins la princesse de Ligne, qui, faute de mieux, secondée d'ailleurs par la froideur du comte Vincent, avait su se préserver et se réserver pour le mariage. N'importe! Cette princesse Hélène, malgré ses charmes et son esprit, paraîtrait terne à côté de son beau-père, et mesquine en regard de son premier mari, si nous ne relisions le titre du livre en nous disant: « Une grande dame au XVIIIe siècle! oui, c'est bien cela; le siècle explique la dame et la dame explique le siècle. »

NAPOLÉON ET SES DÉTRACTEURS[1]

Les détracteurs de Napoléon Bonaparte ont fait fausse route dans ces derniers temps. C'est à grands traits, par les grandes lignes, d'après le mal qu'il a fait et qu'il a légué, qu'on doit le juger et, au besoin, le condamner, et non pas par les petits côtés qu'exploitent les commérages de salons, la chronique des frondeurs, les médisances des mécontents et les passions de parti. Le journalisme peut avoir ses *reporters* en un temps où mieux vaut être bien informé que bien inspiré; l'histoire n'en a pas. Elle étudie de haut la vie des hommes célèbres, leurs actes publics, ce qui, dans leur physionomie et leur caractère, explique leur influence sur leur pays et leur temps. Elle croirait déchoir, si elle regardait par le trou de la serrure leur chambre à coucher ou leur cabinet de toilette. Ceux qui, sous prétexte de rapetisser Bonaparte, s'acharnent à le déchiqueter, ont tort de négliger deux détails de quelque importance; le premier, c'est

1. Par le prince Napoléon.

que sa mémoire est punie par où il a péché, et que le silence imposé, sous l'Empire, à tous les organes honorables et avouables de la publicité dut nécessairement multiplier les anecdotes apocryphes, les nouvelles à la main, les gazettes clandestines, et créer à la curiosité ou à la malice des contemporains un soupirail, pour suppléer aux portes et aux fenêtres; le second, c'est que, faudrait-il croire à toutes les calomnies accumulées contre la vie privée de Bonaparte en pantoufles et en famille, il serait encore moins vicieux que César, lequel fait pourtant, à sa date, une assez bonne figure, « César, a dit Chateaubriand, est l'homme le plus complet de l'histoire puisqu'il réunit le triple génie du politique, de l'écrivain et du guerrier. » Ces paroles sont de 1825. A cette époque, on ne s'était pas encore demandé si, par hasard, chez le captif de Sainte-Hélène, l'écrivain ne serait pas presque l'égal du législateur et de l'homme de guerre.

Quoi qu'il en soit, ces éplucheurs de lauriers, que le prince Napoléon appelle spirituellement les *déboulonneurs de la Colonne*, ont fait beau jeu à l'avocat contre les accusateurs. Si son prodigieux client doit être définitivement condamné, que ce soit devant les grandes assises de l'humanité, avec la conscience publique pour réquisitoire, et non pas en police correctionnelle, entre un étudiant qui aurait insulté un sergent de ville et un ivrogne qui aurait battu sa femme.

Avant d'aborder ce que le plaidoyer a de révoltant pour les royalistes et de contraire à la vérité historique, passons rapidement en revue les écrits auxquels

réplique le prince Napoléon. M. Taine d'abord : sa longue et laborieuse étude sur Napoléon est indigne de son talent. On a peine à reconnaître l'éminent auteur des *Origines de la France contemporaine*, dans ces procédés de dissection à l'aide d'instruments de chirurgie qui ne sont pas même de bonne trempe. Si vaste que soit l'amphithéâtre, le cadavre est trop grand pour y tenir. — « M. Taine, dit le prince Napoléon, est un entomologiste. La nature l'avait créé pour classer et décrire des collections épinglées. » Il y a du vrai dans cette appréciation excessive. L'esprit de système, chez M. Taine, cesse d'être une méthode pour devenir un *tic*. Même au point de vue purement littéraire, rien de plus pénible pour le lecteur que ces perpétuels renvois, qui coupent la page en deux parties égales; l'une pour le texte original, l'autre pour les documents à consulter. Maintenant, quels sont généralement ces documents, — je ne dis pas ces *autorités*, — qu'invoque M. Taine?

Le plus sérieux de tous se rencontre dans les *Mémoires* du prince de Metternich. Mais, si le prince de Metternich fut un personnage éminent, n'est-il pas un juge ou un témoin quelque peu suspect? Pour les hommes d'État, qui, pendant les quinze premières années du siècle, dirigèrent la politique des grandes puissances européennes, Bonaparte devait être un effroyable cauchemar. Sans cesse, à coup de victoires, il humiliait leur patriotisme, déchirait leurs programmes, bouleversait leurs plans. Il jetait son arithmétique à travers leurs calculs, l'imprévu à travers leurs

prévisions, l'invraisemblable à travers leurs vraisemblances. Ses conquêtes et les annexions qui en résultaient avaient pour effet, en accroissant démesurément la France, d'amincir en proportion les autres Empires et, par conséquent, de diminuer l'importance des ministres comme des souverains. Bonaparte tenait les chancelleries dans ses mains, et se faisait si complaisamment un jeu de les aplatir, qu'on pouvait le soupçonner de rêver la monarchie universelle. Dès lors, quoi d'étonnant si les hommes d'État dont je parle le prirent de plus en plus en haine, et si cette haine s'exhala plus tard en accusations injustes et en calomnies? Chacun d'eux y apporta son caractère particulier : Pozzo di Borgo, ses rancunes héréditaires et ses animosités de famille; M. de Metternich, le sentiment d'une mission qui flattait son orgueil; il se croyait prédestiné à soutenir le vieux monde, que Bonaparte ne se lassait pas de décrocher. A ses yeux, — et ce n'est pas le livre du prince Napoléon qui lui donnerait un démenti, — son formidable antagoniste personnifiait la révolution; la révolution transformée, assouplie, domptée, servile sous ce nouvel aspect de despotisme, mais vivace et prête à reparaître plus tard avec tous ses éléments de désordre, de rébellion, de destruction et d'anarchie; la révolution d'autant plus intimement liée à son maître, d'autant plus pressée de lui lécher les mains, que, en la ramassant agonisante dans la boue du Directoire et dans le sang de la Terreur, il l'avait sauvée au moment ou, de guerre lasse, elle allait se livrer à la royauté.

Après le prince de Metternich, nous n'avons plus qu'à descendre. Ce qu'on peut faire, dire ou écrire de plus charitable en faveur de l'abbé de Pradt, c'est refuser de le prendre au sérieux. L'*Aumônier du dieu Mars*, ainsi qu'il se qualifiait lui-même, eût à peine mérité d'être aumônier d'un corps de garde de soldats du train. Guêpe du coche impérial, courtisan greffé sur émigré, il y avait en lui du faiseur, de l'intrigant, du hâbleur et du libelliste. Souvent il échappait à l'odieux par le ridicule. Il écrivit avec aplomb : « L'Empereur a été surpris laissant, du plus profond d'une noire rêverie, échapper ces paroles mémorables : « Un homme de moins, et j'étais maître » du monde. » Quel est donc cet homme qui, participant en quelque sorte du pouvoir de la divinité, a pu dire en ce moment : *Non amplius ibis?* — Cet homme, c'était moi ! » L'homme, dirons-nous à notre tour, qui a pu écrire une pareille énormité, est jugé et classé; je m'étonne également que le prince Napoléon ait cru devoir réfuter un pareil témoignage, et que M. Taine ait cru pouvoir l'invoquer. Cette vanité phénoménale, cette habitude de jactance, cette incroyable satisfaction de soi-même, faisaient de l'abbé de Pradt un fort mauvais diplomate; car, lorsqu'on est trop content de soi, on offre à autrui une prise trop facile; l'on n'a que bien peu de chance de réussir à déguiser ou à taire sa pensée, lorsqu'il suffit d'un compliment ou d'une flatterie pour amener à la trahir. La méfiance est une des plus essentielles vertus diplomatiques; et comment pourrait se méfier

celui qui a trop de confiance en sa propre sagacité? On le trompe par cela même qu'il lui semble impossible d'être trompé. L'abbé de Pradt, dans son ambassade en Pologne, entassa indiscrétions sur maladresses; il compliqua de mauvais vouloir son incapacité présomptueuse ; il échoua ; son échec le mit en disgrâce, et sa disgrâce en fit un ennemi de l'Empereur. Il n'y a rien là que de logique, et le discrédit du personnage achève d'invalider ses diatribes.

J'ai lu, dans le temps, les *Mémoires* de Miot de Mélito ; je crois même en avoir rendu compte. Le prince Napoléon nous fait remarquer que ces *Mémoires* posthumes furent publiés longtemps après la mort de l'auteur, par son beau-fils, M. de Fleischmann, général allemand, très hostile à Bonaparte. S'ils renferment, surtout à propos du meurtre du duc d'Enghien, quelques détails accablants pour le meurtrier, ils ne font ni aimer ni estimer Miot, dont l'impiété grossière déborde à chaque page de son livre. Bourrienne est pire encore. On ne peut que mépriser les palinodies d'un secrétaire intime, qui, comblé des bontés de son maître, initié à quelques-uns de ses secrets d'intérieur, le vole impudemment, est pris la main dans le sac, congédié comme un valet infidèle, et se venge dans des *Mémoires* gorgés de fiel, où quelques vérités s'entremêlent de beaucoup de mensonges. C'est l'éternelle histoire des femmes de chambre, confidentes de leur maîtresse, profitant de ses confidences pour faire tripler leurs gages et se

faire donner robes et chapeaux, et, le jour où on les chasse parce qu'elles ont comblé la mesure, s'acharnant à flétrir la réputation de celle dont elles exploitaient la confiance.

Femme de chambre indiscrète ou vindicative! Ces mots furent prononcés lorsque parurent les *Mémoires* de madame de Rémusat. La situation de cette femme d'esprit était fort délicate. En 1802, à l'époque de la refonte, M. et madame de Rémusat étaient très pauvres. Un coup de baguette du magicien, premier consul, bientôt Empereur, fit du mari un fonctionnaire quelconque, attaché à la maison consulaire, de la femme une dame pour accompagner, plus tard dame du palais. C'étaient la fortune et la pleine lumière succédant à la gêne et à l'obscurité. Que se passa-t-il dans l'imagination fort éveillée de cette femme de vingt-deux ans, beaucoup plus jeune que son époux, qui ne ressemblait guère à un héros de roman? Le prince Napoléon aurait mieux fait, selon nous, dans l'intérêt même de sa cause, de s'abstenir de toute allusion à une légende très peu authentique, d'après laquelle madame de Rémusat, fascinée, éblouie, comme presque toutes ses contemporaines, par la gloire du premier consul, aurait rêvé d'être sa Montespan. Quand on se plaint des *cancans* d'antichambre (le mot est de lui), il ne faut pas être *cancanier*. Égérie, oui; Montespan, non. La note juste se trouve dans ces quelques lignes : « La plupart de mes compagnes étaient plus belles que moi... Il semblait que nous eussions fait tacitement cette sorte de

pacte, qu'elles charmeraient les yeux du premier consul, quand nous serions en sa présence, et moi, je me chargerais de plaire à son esprit. »

Rien de plus difficile que de pénétrer, à l'aide d'inductions et de conjectures, dans la vie intime de Napoléon Bonaparte et ses secrets amoureux. Pour qu'un souverain ait une maîtresse en titre, il faut que sa grandeur l'attache au rivage, et c'est l'effet contraire que produisait la grandeur du héros des campagnes d'Italie et d'Égypte. Sa gloire était trop remuante pour lui permettre de se fixer sur un jeune visage, de faire d'un caprice une passion et d'une passion un lien. La nature même de son génie excluait ces délicatesses de sentiment, ces tendresses de cœur, ces effusions où une âme se livre tout entière; menue monnaie blanche de l'amour qui n'a pas toujours l'occasion de se solder en lingots. Il n'était donc pas tout à fait déraisonnable de se figurer que le jeune conquérant alternerait entre des fantaisies sans conséquence qui le distrairaient de la maturité de Joséphine et seraient uniquement déterminées par les agréments extérieurs, et une affection plus calme où il se reposerait de ses fatigues en s'appliquant à n'avoir que de l'esprit. Madame de Rémusat, spirituelle, sérieuse, presque savante, finement enjouée à ses heures, modèle de la causerie de salon, ambitieuse surtout pour son fils, put, sans invraisemblance, prétendre à ce rôle tempéré, où pas n'était besoin de jouer les grandes coquettes pour être jeune première. Son illusion dura peu. La situation de M. de Rémusat et la sienne

à la cour du nouvel Empereur s'effacèrent de plus en plus : « Je finis, dit-elle, par souffrir de mes espérances trompées, de mes affections déçues, des erreurs de quelques-uns de mes calculs. » En outre, le voyage à Boulogne, les longues causeries en tête à tête, les commentaires malicieux qui suivirent, alarmèrent la jalousie de la pauvre Joséphine, dont les soupçons pouvaient se comparer à des papillons qui voltigent, ne sachant où se poser. Les liaisons purement spirituelles sont charmantes, mais elles ont cet inconvénient, que, dès que l'innocence en devient suspecte, elles sont plus vite sacrifiées par le principal intéressé; ce qui, entre parenthèses, est bien humiliant pour l'esprit.

On comprend que, dans de semblables conditions et avec de tels antécédents, les *Mémoires* de Madame de Rémusat portent tous les caractères de la plus évidente partialité. Même dans les circonstances ordinaires, les femmes sont rarement impartiales, parce que la *sensibilité* ne l'est pas. Il y a toujours, *à côté*, un détail inaperçu, un motif de préférence, une impression nerveuse, qui trouble le jugement. Qu'est-ce donc, lorsque tout se ressent d'une vive blessure, l'ambition maternelle, la vanité féminine, les intérêts de fortune, et lorsque, l'idole tombée, chaque page hostile devient une lettre de crédit auprès du nouveau gouvernement? Ce que l'on comprend moins, c'est que, dans une famille où tout le monde a ou avait de l'esprit, on ait exposé Madame de Rémusat, par une publication imprudente, à un parallèle inévitable entre ses *Lettres*

et ses *Mémoires*, ses *Lettres*, écrites au jour le jour, pendant la période d'illusion, d'enthousiasme et d'espérance, et ses *Mémoires*, rédigés après coup, sous l'influence d'importuns souvenirs, de déceptions et de rancunes; ses *Lettres* où l'on rencontre des pages telles que celle-ci : « Quel Empire, mon ami, que cette étendue de pays jusqu'à Anvers! Quel homme que celui qui peut le contenir d'une seule main! Combien l'histoire nous en offre peu de modèles!... Voilà de quoi causer la surprise et l'admiration; voilà de quoi réchauffer des imaginations généreuses, et je sens que je ne suis pas encore vieillie pour cette sorte d'exaltation... Ajoutez à tout cela une suite d'actions nobles et généreuses, des mots toujours bien placés, pleins de grandeur et de bonté, tant que le cœur jouit aussi de cette gloire et qu'il peut la joindre à tout l'orgueil national qu'elle nous inspire... Le cœur se serre quand on mesure la terrible distance où il est de nous en ce moment. Dieu l'accompagne! voilà ma prière ordinaire, — et nous le conserve!... » — et les *Mémoires* où on se heurte à des phrases telles que celles-ci : « Rien n'est si rabaissé que son âme; nulle générosité, point de vraie grandeur; je ne l'ai jamais vu comprendre ni admirer une belle action. Tous les moyens de gouverner les hommes ont été pris par Bonaparte, parmi ceux qui tendent à les rabaisser... Il y a, dans Bonaparte, une certaine mauvaise nature innée qui a particulièrement le goût du mal, dans les grandes choses comme dans les petites... Il n'y avait pas une femme qui ne fût charmée de le voir s'éloi-

gner de la place où elle était. » Etc., etc. — N'allons pas plus loin; les aigles n'ont pas affaire avec les pies-grièches.

Le prince Napoléon s'est donné le plaisir de poursuivre et de prolonger ce parallèle. C'était de bonne guerre, et ceci nous amène à faire dans son livre une distinction essentielle. Il a raison contre les textes qu'il réfute; il a tort contre lui-même : Expliquons-nous.

Si le prince Napoléon s'était borné à contredire, à confondre tout ce qui, chez les détracteurs de son oncle, accuse la haine, le ressentiment, la mauvaise foi, sa cause serait presque gagnée, et tout au plus pourrions nous regretter qu'elle fût gagnée par un avocat aussipeu sympathique.

Mais il a commis deux fautes qui renversent tout l'échafaudage de ses raisonnements, de ses réfutations et de ses répliques. Reprochant à ses antagonistes d'avoir tout sacrifié à leur passion haineuse, il s'est montré lui-même encore plus haineux à l'égard d'autres adversaires plus recommandables, plus respectables que l'abbé de Pradt, Miot et Bourrienne. Ayant à soutenir la réputation d'homme d'esprit que lui a faite son entourage, et que nous n'avons jamais eu occasion de vérifier, il nous a exhibé un Bonaparte sentimental, pleurnicheur, un Bonaparte en sucre et en pâte tendre, tel qu'auraient pu le représenter, en 1824, un Béranger de pacotille, et, en 1831, un mélodrame de la Porte-Saint-Martin; et, comme si ce n'était pas assez de cet énorme contresens, un Bonaparte à la fois héroïque et pacifique.

Comment un prince si intelligent, que Sainte-Beuve, dans sa correspondance avec la princesse Mathilde, a qualifié, sans rire, d'aigle et de lion (!), ne s'est-il pas dit que, du moment que les haines d'autrui devenaient son principal argument, il devait faire taire les siennes, sous peine de ne plus rencontrer que des incrédules? Or, nous lisons dès les premières lignes : « De 1814 à 1830, tout a été mis en œuvre pour salir la mémoire du chef de la Grande Armée, du défenseur de la grande nation. La passion sincère et la passion vénale ont rivalisé de zèle; la littérature officielle s'est jointe à la littérature des pamphlets. » En vérité, il faut croire, en ce cas, que cette mémoire fut bien difficile à salir, ou que nos souvenirs nous servent bien mal. Dès l'année 1817, Béranger pindarisait librement et publiquement en l'honneur du glorieux vaincu de Waterloo, et, parmi ses chansons, ce ne sont pas celles-là qui furent poursuivies. Le *Mémorial de Sainte-Hélène* et surtout le recueil intitulé *Victoires et conquêtes*, circulaient partout, et faisaient les délices des bourgeois comme des guerriers. Casimir Delavigne obtenait des succès de vogue à l'aide de ses *Messéniennes*, où, bien différent du prince Napoléon, il ne reprochait à Bonaparte que d'avoir, étant fils de la liberté, immolé sa mère. *Le Constitutionnel*, à peine fondé, recrutait des milliers d'abonnés en amalgamant le jeune libéralisme et le vieux bonapartisme. A la tribune de la Chambre des députés, le général Foy avait toute liberté, pour exalter dans sa phraséologie sonore Arcole et Marengo, Austerlitz et Iéna. Lamar-

tine et Victor Hugo, alors ardemment royalistes, s'inspiraient, dans des strophes immortelles, de la gloire impériale. L'un, après avoir foudroyé le meurtrier du duc d'Enghien, se ravisait en finissant, et demandait si, chez les hommes de cette taille, le génie n'était pas une vertu; l'autre se livrait sans réserve, et le futur auteur des *Châtiments* célébrait, dans ses premiers accès de lyrisme, Napoléon, *le soleil dont il était le Memnon.* Un peu plus tard, mais toujours sous la Restauration, il adressait à la Colonne, — sans perdre un centime de sa pension, — une dernière bouffée de poétique colère contre l'ambassadeur d'Autriche, qui refusa un moment à nos maréchaux les titres gagnés sur les champs de bataille. Dans les cabinets de lecture, — je puis l'attester *de visu*, — on s'arrachait les *Mémoires*, quelquefois apocryphes, souvent stupides, qui donnaient des détails sur la cour impériale, et sur la vie, la physionomie, les habitudes, les costumes de l'Empereur. Ces *Mémoires*, fort peu littéraires, étaient aussi à la mode que les romans de Walter Scott. En 1823, l'ouvrage de Philippe de Ségur, — *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée*, — produisit une sensation extraordinaire, eut presque autant d'éditions qu'un chef-d'œuvre de M. Zola ; mais, comme l'admiration s'y tempérait de quelques critiques, l'auteur se battit en duel avec un autre général, plus spécialement atteint de chauvinisme. En 1826, dans une exposition publique au profit des Grecs, où je rencontrai plusieurs personnages officiels, — le comte Auguste de Forbin, M. de Chabrol,

M. Cailleux, le vicomte Sosthènes de Da Rochefoucauld-Doudeauville, — nous comptâmes, nous autres collégiens plus ou moins libéraux, c'est-à-dire plus ou moins bonapartistes, une cinquantaine de tableaux, qui, s'ils ne reproduisaient pas positivement la figure du grand homme, se rapportaient tous à ses victoires, aux épisodes de ses guerres, et surtout aux regrets que l'épopée légendaire devait naturellement laisser aux malheureux Français, condamnés à un jeûne de gloire, médiocrement adouci par la prospérité de l'industrie, de l'agriculture et des finances, par les charmes de la paix, la certitude du lendemain et le triste plaisir de conserver auprès de soi fils, frères et maris, au lieu de les offrir en holocauste au gigantesque consommateur de la chair à canon.

Cette maudite Restauration était si impitoyable, que, lorsqu'on apprit aux Tuileries la mort de Napoléon Bonaparte, Louis XVIII, celui de tous nos princes qui avait le plus souffert du fait du premier consul, dit au général Rapp, qui se détournait pour pleurer : « Rapp, ne cachez point vos larmes ; elles vous honorent, et votre reconnaissance envers celui qui n'est plus m'assure de votre dévouement. » Il est vrai que Louis XVIII était un sceptique au cœur sec, tandis que Napoléon Bonaparte, comme chacun sait, était un prodige de *sensibilité*.

Poursuivons : « En 1814, nous dit le prince Napoléon, *quelques* émigrés, *épave* de nos révolutions et de nos guerres, enfin victorieux après tant de défaites, acclament les envahisseurs qu'ils appelaient depuis

vingt-cinq ans. Ils veulent fêter la présence de l'étranger en jetant bas l'image du défenseur de la France. Leur corde infâme se brise. »

Grand Dieu ! tant de fiel entre-t-il dans l'écritoire princière d'où sortent tant de récriminations spécieuses contre le fiel de M. Taine et de madame de Rémusat, de Miot et de Bourrienne, du prince de Metternich et de l'abbé de Pratd?

> Singulier raisonneur ! étrange citoyen !
> Quoi ! tu veux qu'on l'épargne et tu n'épargnes rien !...

Quelques émigrés ! Mais c'était la France entière, depuis Chateaubriand jusqu'à Carnot, depuis les plus humbles paysans de nos campagnes à demi désertes, tout étonnés de n'être pas morts, jusqu'aux généraux, aux maréchaux de l'Empire, qui, brisés de fatigue, de plus en plus effrayés de ce vertige de conquête qui avait fini par lasser la fortune et où s'éclipsaient à la fois le génie de Bonaparte et son étoile, préféraient désormais le repos sans gloire à la gloire sans repos. Un cri de délivrance s'échappait de toutes les poitrines. Il semblait à tous que, après un immense étouffement, les poumons dilatés aspiraient une vivifiante gorgée d'air libre et pur. Cette vieille et écœurante fiction des Bourbons ramenés par les baïonnettes étrangères, des Bourbons rentrés dans les fourgons de l'étranger, elle n'existait pas alors. On l'inventa, lorsque, grâce aux Bourbons, on ne souffrit plus et on n'eut plus peur. Ils ne furent pas ramenés par les armées ennemies, mais par l'homme fatal dont les folies avaient attiré ces

armées jusqu'aux barrières de Paris et au cœur de la France. Ils ne furent pas ramenés par Alexandre, Wellington, Schwarzenberg et Blücher, mais par la nécessité que quelqu'un s'interposât entre nos vainqueurs et notre pays, que ce quelqu'un ne fût ni Blücher, ni Alexandre, ni Schwarzenberg, ni Wellington, et que des mains françaises, héritières, non pas de quinze ans, mais de quinze siècles de gloire, fussent appelées à cicatriser les plaies saignantes de la France. Seuls, les Bourbons pouvaient faire ce qu'ils firent, réparer ce qu'ils réparèrent, pacifier ce qu'ils apaisèrent. Seuls, ils pouvaient avoir le privilège de transfigurer, de nationaliser nos défaites, de façon à permettre aux générations futures de se demander si ces désastres marquaient dans notre histoire une date néfaste ou une date heureuse. Seuls enfin, ils étaient en mesure de nous indemniser de ce que nous perdions, si tant est que ce soit perdre que de payer par le sacrifice d'une ruineuse et sanglante chimère la possession des véritables biens. Il faut croire qu'ils s'y entendaient; car, malgré les complots, les perfidies ou les fureurs de l'opposition, la guerre incessante des journaux, des satires et des quolibets, ils donnèrent à la France quinze années dont le souvenir nous est rendu plus amer par nos humiliations et nos misères actuelles. Quand ils tombèrent, renversés par une conspiration de journalistes et d'avocats, le budget, déjà bien débonnaire, allait encore être adouci; l'impôt du sang, déjà bien léger, allait encore être allégé. On allait nous restituer cette rive du Rhin à

laquelle nous ne pouvons songer sans frémir de douleur et de rage. L'accroissement continuel de la fortune publique, secondé dans le gouvernement par une sage économie et une admirable probité, enrichissait à la fois l'État et les particuliers. L'incomparable génie financier de M. de Villèle rassurait les acquéreurs de biens nationaux, coupait court à une situation fausse, accordait aux émigrés une satisfaction légitime, rétablissait l'équilibre dans la propriété foncière et en augmentait la valeur d'un tiers dans l'espace d'une année. Enfin, comme si les Bourbons avaient tenu à nous rendre par surcroît ce qu'on les accusait de nous avoir pris, la conquête d'Alger, si glorieuse, si expéditive, si bien menée, si indifférente aux colères britanniques et aux traîtrises du journalisme français, ouvrait de nouveaux horizons, préparait une pépinière de soldats, d'officiers et de généraux; plus féconde, à elle seule, que les stériles conquêtes du premier Empire et les victoires funestes du second.

A ces quinze ans ajoutez les dix-huit ans de la monarchie de Juillet, qui, à distance, semblent les continuer au lieu de les démentir. C'est à peu près la même durée que celle des deux Empires, y compris le Consulat. Eh bien, dites-nous de quel côté sont les bienfaits, de quel côté les maléfices; dans quelle période du siècle un gouvernement si régulier, si sage, si économe, si paternel, que, même en tombant, il laisse la France intacte, riche, honorée, prête à se reprendre à une vie nouvelle; dans quelle phase un gouvernement si désordonné, si excessif et finalement

si fou, que sa chute est accompagnée de calamités épouvantables, que sa ruine se complique de celle du pays et que l'on ne sait pas si, dans cet horrible désastre, il représente la cause ou l'effet. Les deux Empires ont fatalement fini de même, par l'invasion; mais, la première fois, l'immense malheur a été réparable, parce que les Bourbons étaient là; au bout de quelques années, les blessures étaient guéries. La seconde fois, le malheur s'est aggravé de catastrophes plus douloureuses encore qui ont envenimé et envenimment les plaies : c'est que les Bourbons n'y étaient plus. M. de Bonald a eu bien raison de dire : « Quand Dieu veut châtier la France, il éloigne les Bourbons, comme le père de famille, quand il veut châtier ses enfants, éloigne la mère. » Ah! si les peuples sont ingrats, s'ils sont injustes, que ce soit pour nous un motif, un devoir de redoubler de justice et de gratitude!

Le prince Napoléon a le triste courage d'assimiler à l'abominable crime de Gustave Courbet, odieusement grotesque, ivre d'athéisme, de communalisme et d'orgueil, renié énergiquement par les artistes les plus républicains, déboulonnant la Colonne au milieu des ricanements de nos vainqueurs, la très fâcheuse et très coupable tentative de 1814, où une poignée d'énergumènes avaient à leur tête le sieur Maubreuil, aventurier de la pire espèce, célèbre par ses absurdes incartades et le légendaire soufflet appliqué sur la joue impassible de M. de Talleyrand; un de ces hommes que tous les partis ont le droit de récuser, parce qu'ils

les déshonoreraient tous. Il est vrai que le courage n'a pas manqué, — cette fois, — au prince Napoléon. Nous lisons dans sa courte préface : « De la retraite où j'écris ces lignes, je vois les montagnes de cette Savoie que j'ai contribué à donner à mon pays. » Comment? Est-ce l'épée à la main? Est-ce en se dévouant à faire le bonheur d'une princesse de Savoie? Dans tous les cas, nous ne lui conseillerions pas de s'en vanter. Parler de cette médiocre et problématique adjonction à des gens à qui l'on a fait perdre les admirables provinces de l'Est, c'est exactement comme si on disait à un passant : « Je vous prends votre montre, mais je vous offre un cigare. » Or, qui pourrait douter du fatal enchaînement qui relie Solférino à Sadowa, Sadowa à Sedan, Sedan au traité de Francfort?

La haine du prince Napoléon contre les Bourbons de la branche aînée est instinctive, collective et, comme on dit dans les récits d'incendies, *sans accidents de personnes*. C'est le sentiment d'un révolutionnaire à outrance, flatteur de démagogie, passionnément hostile à la religion, à l'Église, à la cour de Rome, détestant, chez les Bourbons, tout ce qui lui manque pour leur ressembler. Sa haine contre les princes d'Orléans est plus personnelle et, par conséquent, plus aiguë. Peut-être, lui, si prudent en d'autres circonstances, a-t-il commis une légère imprudence en nous donnant envie de nous rappeler certain épisode où il justifia assez mal les épithètes léonines décernées par Sainte-Beuve au frère de la princesse

Mathilde. — « Le souvenir de Napoléon, nous dit-il, a fait la révolution de Juillet (?); arrivée au trône par une usurpation du Parlement, la branche cadette des Bourbons, après avoir également violé le droit monarchique et le droit populaire, voulut s'abriter derrière les traditions de l'Empire. Incapable de les comprendre, elle sut les exploiter... »

Autant de mots, autant d'erreurs (soyons poli); la révolution de Juillet, que je n'ai pas envie de glorifier, — au contraire ! — fut essentiellement bourgeoise. Or, si j'accolais l'épithète de bourgeois au souvenir de Napoléon Bonaparte, son digne neveu se fâcherait. J'étais à Paris, un peu partout, dans les rues, dans le jardin du Luxembourg, sous les galeries de l'Odéon, sous le balcon du Palais-Royal. Le bonapartisme ne concourut à cette révolution en habit noir que par l'odieux appoint qu'il avait apporté, pendant la comédie de quinze ans, aux passions libérales. S'il y avait été pour tout, les têtes chaudes auraient proclamé le duc de Reichstadt, et personne n'en eut l'idée. Quant à l'exploitation des *souvenirs*, — et non pas des *traditions*, — de l'Empire, alors même que Louis-Philippe et ses ministres auraient voulu l'omettre ou s'y opposer, ils auraient eu la main forcée par l'imagination populaire, par la badauderie parisienne, enchantée de voir sur ses théâtres la redingote grise, le petit chapeau, la prise de tabac à même de la poche du gilet, et de contempler, au musée du Luxembourg, la bataille d'Aboukir et la bataille d'Eylau. Aux yeux du roi et des hommes d'État de

cette époque, ces exhibitions purement théâtrales et pittoresques ne pouvaient avoir d'autre conséquence que de restituer à la France la jouissance publique, quasi officielle, d'une gloire qui avait coûté bien cher et qui ne pouvait se faire pardonner qu'en renonçant à toute récidive. La nouvelle monarchie employait et ne put pas ne pas employer les serviteurs de l'Empire qui n'étaient pas encore tout à fait sous la remise; mais, parmi eux, vous n'en auriez pas trouvé un seul qui rêvât autre chose que le retour des cendres de Napoléon, se croyant sûr, hélas! que ces cendres héroïques ne recèleraient plus le moindre feu. Tel était le sentiment du maréchal Soult comme du général Gérard, du duc de Trévise comme de M. de Montalivet, de Bugeaud comme de Lobau. Le duc de Reichstadt, confisqué par M. de Metternich, mourait de langueur à Vienne, au printemps de l'année 1832; et plus tard, convenons-en, les deux sottes équipées de Strasbourg et de Boulogne semblaient faites, dans toute l'acception du mot, pour *empailler* la gloire des Aigles de la Grande Armée.

« La Constitution de 1848, nous dit plus loin le prince Napoléon, donna au peuple le droit de nommer son chef, et le premier acte du peuple fut de confier le pouvoir à un Napoléon. »

Ce n'est pas ce qu'il eût fait de mieux, répondrai-je, et la suite ne l'a que trop prouvé. Mais est-ce bien sûr? L'élection du 10 décembre 1848 fut à la fois sincère, spontanée, improvisée et excessivement complexe. Comment expliquer que, en avril, le suffrage

universel, si cher au prince Napoléon, eût élu une Assemblée mi-partie de républicains et de royalistes, et que, au mois de décembre de la même année, ce suffrage ait nommé, à une majorité énorme, le prince Louis Bonaparte, qui, si ce vote avait été confié à cette même Assemblée, n'y aurait pas obtenu trente voix? Je me souviens d'un passage bien spirituel de la correspondance de madame Swetchine. Elle écrivait avec un bon sens prophétique : « Je n'augure rien de bon de ce vote; il me fait songer à un homme atteint de strabisme, qui regarderait à droite et à gauche, ne pouvant regarder droit devant lui. Il est négatif plutôt qu'affirmatif. Il indique ce que la France ne veut pas (la république), et non ce qu'elle veut. Que peut-on espérer d'un vote où se rencontrent, avec les bonapartistes, toutes les nuances du parti monarchique, bon nombre de républicains et tous les socialistes? » — Rien de plus juste. Le général Cavaignac, candidat de l'Assemblée, avait, aux journées de juin, sauvé Paris et peut-être la France. Mais on ne lui pardonnait pas ses opinions républicaines et sa profession de foi en l'honneur du vote régicide de son père. On pardonnait encore moins au pauvre Lamartine, le cygne émissaire de la république de Février, destiné à voir ses torts dépassés par ses expiations. La chute des princes d'Orléans, quoique bien imméritée, était trop récente pour que l'on pût songer au duc d'Aumale ou au prince de Joinville; d'ailleurs, légalement proscrits, ils se seraient diminués en acceptant la présidence d'une république, qui n'exis-

tait que parce que leur père ne régnait plus. Nommerai-je le comte de Chambord? Ce serait manquer de respect à cette auguste mémoire. Pour nous, le duc de Bordeaux ne pouvait plus s'appeler que Henri V.

On le voit, ce fut, pour ainsi dire, de cette quantité d'affluents négatifs que se composa, dans les urnes du 10 décembre, le débordement de 5 ou 6 millions de suffrages. Je retrouve dans mes souvenirs deux détails minuscules, mais significatifs. Je représentais à cette époque, au conseil général du Gard, un chef-lieu de canton, comptant environ 1.200 électeurs. Quand je partis, le 15 novembre, le prince Louis-Bonaparte n'avait pour lui que deux braves *culottes de peau*. Le 10 décembre, il eut 935 voix, contre 6 à Lamartine, 53 au général Cavaignac et 28 à Ledru-Rollin. Lorsque j'arrivai à Paris, où je collaborais à *l'Opinion publique*, journal d'avant-garde légitimiste, je trouvai mes collaborateurs et amis décidés à tout plutôt qu'à voter pour le prince Louis. Ce mot d'ordre persista jusqu'au 9. Le 10 au matin, le nom du prince brillait en tête de notre première page. Ce fut une traînée de poudre; d'une poudre qui, malheureusement, devait, vingt ans plus tard, servir à charger les fusils prussiens. Quant aux autres *plébiscites*, gros de millions, qui suivirent le coup d'État, — sans excepter celui du 8 mai 1870, deux mois avant la guerre, quatre mois avant la déchéance, — toute leur valeur consista à prouver le zèle des préfets, la docilité des maires et la platitude des populations.

Encore un mot sur la Restauration de 1814, que le

prince Napoléon traite avec tant de mépris et de sans-façon. Quelques émigrés! quelques épaves! quelques revenants, doublés de caricatures! Trois ou quatre bouchées du *Charivari* ou du *Figaro* d'alors! Je viens de lire les 365 numéros du *Journal des Débats* de 1814. Les Bertin étaient royalistes, mais sans fanatisme, ainsi qu'ils le prouvèrent plus tard. D'ailleurs, même en faisant la part de l'exagération, de l'exaltation du sentiment monarchique, surexcité par une longue attente, de cruelles souffrances et une succession de coups de foudre, nous disons hardiment : « On n'invente pas ces choses-là. Ce n'est pas la majorité de la nation qui s'abandonne à des transports enthousiastes; c'est la nation tout entière. Ce n'est pas sur les figures nobiliaires des marquis et des duchesses du faubourg Saint-Germain que rayonne l'allégresse; c'est sur les visages populaires. Ce n'est pas le groupe des écrivains royalistes, — les Chateaubriand, les Bonald, les Michaud, les Nodier, — qui accapare le privilège d'exprimer le sentiment universel. Carnot envoie une adhésion chaleureuse et signe le comte Carnot, *chevalier de Saint-Louis*. *L'Esprit d'usurpation et de conquête*, de Benjamin Constant, fait écho à la terrible brochure de *Buonaparte et les Bourbons*, de M. de Chateaubriand. Madame de Staël publie un ouvrage parsemé d'allusions transparentes, *Portrait d'Attila*, avec cette épigraphe : « Il n'a vécu que pour tromper; il n'a trompé que pour régner; il n'a régné que pour DÉTRUIRE. » — Les théâtres regorgent de spectateurs, qui ne sont pas tous,

j'imagine, des éclopés de Coblentz ou des invalides de l'armée de Condé. Chaque théâtre a son *à-propos*, salué par des bravos frénétiques et des acclamations unanimes. Le spectacle devient plus grandiose et plus émouvant, lorsque le Théâtre-Français joue *Athalie*, *Héraclius*, *la Partie de chasse de Henri IV*, *le Retour d'Ulysse* (du *Lis*), et que Louis XVIII occupe la loge royale avec MADAME, duchesse d'Angoulême. Et l'Opéra! *Œdipe à Colone!*.. Écoutez : « Le public avait les yeux fixés sur l'Antigone française, quand Derivis a chanté ces beaux vers :

Elle m'a prodigué sa tendresse et ses soins;
Son zèle dans mes maux m'a fait trouver des charmes;
Elle les partageait, elle essuyait mes larmes..., etc., etc.

« Mais c'était au roi qu'il appartenait de donner à cette juste application toute la solennité qu'elle pouvait recevoir. MADAME était debout : le roi s'est levé devant elle; il a applaudi à plusieurs reprises, en attachant sur l'auguste orpheline un regard tendre et ineffable qui s'est éteint dans quelques douces larmes. Les cris de vive le Roi! vive Madame! retentissaient dans toutes les parties de la salle. Ils ne s'apaisaient que pour recommencer avec plus de force; on les entendait encore, à demi étouffés par les pleurs d'attendrissement, de reconnaissance et de joie... »

Toute la page est de ce ton. Qui a signé ces lignes ardentes? Martainville? Saint-Victor? le comte O'Mahony? Duvicquet? un des *zelanti* du parti roya-

liste? Non : Charles Nodier, un fantaisiste charmant, trop spirituel pour être fanatique.

Si l'on nous reprochait d'abuser ici de l'attendrissement, du *sentimentalisme* monarchique, nous répondrions : A qui la faute? Le prince Napoléon a fait pleurer son oncle, sans s'inquiéter de savoir s'il ne risquait pas de nous faire songer au crocodile, quand nous ne voulions nous souvenir que du lion. Soyons sincère et restons dans la mesure. S'il s'agit de victoires, de conquêtes, de trophées, de tout ce qui ne fait pleurer que les mères, nous nous inclinerons. Mais, sur un autre terrain, sur le terrain arrosé de larmes, est-ce que le *sunt lacrymæ rerum*, traduit en français, ne s'applique pas mieux à la captivité du Temple, au martyre de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de Madame Élisabeth, à cette reine forcée de raccommoder elle-même sa dernière robe noire et traînée au supplice dans le tombereau du crime, au sublime testament de l'auguste victime du 21 janvier, au jeune Louis XVII, livré, pendant sa lente agonie, à tous les raffinements de cruauté de ses bourreaux et de ses geôliers, à l'héroïque orpheline, si simple dans sa grandeur, si résignée dans ses souffrances, partageant sa vie entre la charité et le pardon, priant pour ses persécuteurs, profitant de sa tardive délivrance pour venir retrouver le vieux roi sans asile, presque sans pain, traqué de royaume en royaume, et dont elle devient la consolatrice et l'appui, — qu'aux *déchirements* (*sic*) du divorce avec l'impératrice Joséphine, à la grossesse de Marie-Louise,

à la naissance et aux premières dents du roi de Rome? Le prince Napoléon est impitoyable pour les objets de notre culte; il écrit avec une invraisemblance qui va jusqu'à l'absurde, quand on songe aux terribles dates de 1791 et 1792 : « Pas un mot (sous la plume de M. Taine) de l'appel de la royauté à l'intervention étrangère, des *lettres de la reine*, assistant aux conseils pour pouvoir *transmettre aux généraux autrichiens* l'indication des mouvements de nos armées. » (?) — Le prince Napoléon, quoi qu'on en ait dit, n'a peur de rien. Il ne craint ni le péril ni les représailles. Que penserait-il pourtant, si nous opposions à ses calomnies contre notre reine tout ce que la médisance a raconté au sujet de certaines princesses de sa maison? Il a écrit avec un courage digne d'une meilleure cause : « Un des plus vifs souvenirs de ma jeunesse est le récit, fait par mon père, de l'arrivée de notre famille dans une pauvre maison des allées de Meilhan, sans ressources, sans appui, dans une misère profonde. Ces proscrits, victimes de leur amour pour la France, n'avaient pour guide que leur mère... » Que penserait-il, s'il connaissait sur ce point délicat la légende marseillaise, dont je n'ai jamais cru un mot? Mais, que voulez-vous? les sœurs de Napoléon étaient si pauvres... et si jolies!...

Dans l'entraînement universel dont nous parlions tout à l'heure, les généraux ne restaient pas en arrière. Je n'ai pas besoin de mentionner Oudinot, Victor, Macdonald : cela va sans dire. Le malheureux et coupable Ney fut très sincère en 1814, quand il se

rangea passionnément sous le drapeau de la royauté ; cœur héroïque, tête faible, il ne prévoyait pas l'étourdissement et la fascination du retour de l'île d'Elbe. Royaliste par raison, il redevint bonapartiste par hallucination. Mais Augereau, le rude soldat républicain, l'homme du 18 fructidor! — « Le 24 avril, à midi, nous dit un historien consciencieux et véridique, on rencontra près de Valence le maréchal Augereau. Napoléon et le maréchal descendirent de voiture et allèrent au-devant l'un de l'autre; il s'embrassèrent; mais, tandis que le premier ôta son chapeau, le second resta la tête couverte... Il tutoya l'empereur en lui reprochant l'*ambition insatiable* à laquelle il avait sacrifié la France... Augereau, les mains derrière le dos, le laissa partir sans même porter la main à sa casquette de voyage, et, quand l'Empereur fut monté en voiture, il lui fit pour tout adieu un geste équivoque... » Avouons que, si vraiment, comme l'assure le prince Napoléon, Bonaparte s'était assimilé la Révolution et la république, il dut regretter, ce jour-là, que ses chers républicains fussent si mal élevés.

Le prince Napoléon proteste contre cette phrase cruelle de M. Taine : « Napoléon Bonaparte est *lâche* en Provence. Quand il se rend à l'île d'Elbe, il a peur, il ne songe pas à s'en cacher. »

Le prince ajoute : « Je ne crois pas devoir discuter la lâcheté de Napoléon (il y aurait là, en effet, de quoi le mettre hors de lui-même), je me borne à signaler l'autorité sur laquelle M. Taine s'appuie :

c'est la *Nouvelle relation de l'itinéraire de Napoléon, de Fontainebleau à l'île d'Elbe*, par le comte Waldbürg-Truchsess, commissaire nommé par le roi de Prusse!... Je n'ajoute rien. »

Soit! récusons le commissaire nommé par le roi de Prusse; mais l'historien que j'ai déjà cité ajoute que Napoléon fit appeler le sous-préfet d'Aix. Ce sous-préfet était l'excellent M. du Peloux, ami de ma famille, lié avec les Tascher de la Pagerie, le plus modeste et le moins partial des hommes, plus favorable qu'hostile à la cause bonapartiste. Quarante ans après, en 1854, au début du second Empire, répondant à mes questions, il me raconta en détail ce triste épisode. « Napoléon, me disait-il, était pâle, tremblant, presque livide. A un quart de lieue d'Orgon, il crut nécessaire à sa sûreté de prendre un déguisement. Il se revêtit d'une mauvaise redingote bleue, se couvrit la tête d'un chapeau rond avec une cocarde blanche... Puis il eut l'idée de revêtir l'uniforme autrichien du général Koller, et, pour dérouter les soupçons, il sollicita de ses compagnons de route des marques de familiarité. Il demanda au cocher du général Koller de fumer et au général de chanter et de siffler dans la voiture... » A quoi bon continuer? Ce que M. du Peloux ne disait pas, c'est que ce fut grâce à son admirable énergie que l'Empereur put échapper aux furies vengeresses et implacables d'Orgon, de Lambesc et de Saint-Canat.

Ici nous plaiderions volontiers les circonstances atténuantes. Si, pendant ce navrant itinéraire, le

vainqueur d'Arcole, de Marengo et d'Austerlitz éprouva quelque défaillance, qui pourrait s'en étonner? Sa santé, si nous en croyons le général Philippe de Ségur et d'autres témoins indiscutables, était, depuis 1812, sujette à des crises étranges qui expliqueraient ses alternatives de vigueur et d'abattement. Sa peau cessait de fonctionner, son sang cessait de circuler; une agitation nerveuse s'emparait de tous ses organes. C'était comme une interruption de la vie normale au profit d'une fièvre entremêlée d'évanouissements, de syncopes, de somnolences et de visions. Après avoir retrouvé tout son génie dans la prodigieuse campagne de France, il venait de traverser des épreuves effroyables. Les adieux de Fontainebleau, les sanglots de ses vétérans, l'embrassade du général Petit, toutes ces images d'un passé de gloire à jamais perdu l'avaient disposé à cet état de l'âme où se détendent tous les ressorts de la volonté. L'homme le plus brave est toujours obligé de se forcer un peu pour rester imperturbable, pour opposer cette bravoure aux situations les plus diverses. Napoléon avait affronté sans pâlir de glorieux périls, en harmonie avec son ambition, son orgueil et sa grandeur. Cette fois le danger était ignoble, pire que le poignard de Ravaillac, pire que la machine infernale; il se personnifiait sous les traits de femmes du peuple, affolées, enragées, prêtes à le déchirer sans merci, aussi furieuses et moins poétiques que les Bacchantes qui déchirèrent Orphée. Le prince Napoléon nous dit: « Atteint plus encore dans son patriotisme que dans sa personne,

l'Empereur fut, il est vrai, douloureusement affecté par le déchaînement de ces odieuses passions. » C'est possible, mais c'est inutile; sur ce chef d'accusation, la cause est entendue.

Il en est d'autres où le plaidoyer du prince Napoléon se brisera contre l'évidence, contre l'histoire, contre le témoignage de tous les contemporains. L'ambition est presque une vertu quand l'homme qui a conscience de sa force subordonne ou du moins associe cette ambition aux intérêts, à la grandeur, au salut de sa patrie. Est-ce ainsi que l'a comprise et pratiquée Bonaparte? Se sacrifiait-il à la France, lorsque en haine de la monarchie qui lui eût barré le chemin, il envoyait Augereau, *déjà nommé*, accomplir le crime de fructidor pour lui préparer les voies au risque de replonger son pays dans le gouffre d'une nouvelle Terreur, organisée par les jacobins? Se sacrifiait-il à la France, lorsqu'après une paix conclue il cherchait aussitôt un prétexte pour la rompre, procéder à des levées en masse, et, finalement, verser à flots le plus pur et le plus noble sang de la France en des guerres insensées? Se sacrifiait-il, au milieu des épouvantables désastres de la campagne de Russie, lorsque les orphelines, les veuves et les mères des milliers d'officiers et de soldats morts de froid et de faim, ensevelis sous la neige, destinés à n'avoir d'égaux en souffrance que les victimes de Jules Favre et de Gambetta, purent lire le fameux 29e bulletin, que je n'ai pas sous les yeux, mais qui pouvait se résumer ainsi: « La Grande Armée a péri; mais ce

qui doit consoler les Français, c'est que l'Empereur n'a jamais joui d'une meilleure santé? » Préférait-il la France à son égoïsme, à son ambition, à son orgueil, lorsque, la sachant paisible et prête à cicatriser ses blessures sous une monarchie tutélaire, il s'échappait de l'île d'Elbe et débarquait au golfe Jouan, sûr, — même en adoptant la chance la plus favorable, le gain de la première bataille, — que l'Europe, encore sous les armes, n'en démordrait pas, qu'il allait exposer sa patrie à une seconde invasion, plus horrible, plus exigeante, plus destructive que celle de 1814, et que, dans cette lutte dont le dénouement n'était que trop facile à prévoir, la France épuisée, meurtrie, agonisante, aurait encore à tirer de ses veines taries les dernières gouttes de son sang?

J'ai déjà dit un mot, d'après le prince Napoléon, de la *sensibilité* du grand Empereur, de sa faculté lacrymatoire. Son neveu nous dit: « Il pleura au chevet de Lannes, son ami mourant. Il pleura en apprenant la capitulation de Baylen; il pleura en se séparant de Joséphine. » Le panégyriste aurait pu ajouter que Gros, dans son admirable tableau de la bataille d'Eylau (presque aussi perdue que gagnée), nous avait montré l'Empereur, contemplant, les larmes aux yeux et les yeux levés au ciel, l'effrayant champ de bataille, jonché de cadavres, qui, vingt-quatre heures auparavant, auraient eu le droit de lui dire: « *Cesar, morituri te salutant!* » Cette sensibilité, purement physique et nerveuse, ne signifie rien, quand elle ne

prend pas sa source dans les profondeurs de l'âme, quand elle ne s'explique pas par la délicatesse de l'esprit et du cœur. Chez Napoléon Bonaparte, cette délicatesse brillait par son absence. Il l'abandonnait aux hommes ordinaires. Ses brutalités involontaires ou voulues, qui faisaient peut-être partie de son programme impératif et de son goût d'intimidation, se combinaient chez lui avec un vice d'éducation première: « Je n'ai jamais pu faire de lui un homme bien élevé, » disait froidement le prince de Talleyrand après une scène violente où le maître l'avait traité comme le dernier des valets. Ses colères étaient à la fois olympiennes et grossières. Elles tenaient tout ensemble de Jupiter tonnant et du rustre. Ses caresses laissaient pressentir la griffe sous le velours. Il tirait l'oreille jusqu'au sang, pour ne pas en perdre l'habitude.

Rouvrons les *Mémoires* de Chateaubriand, afin de mettre le génie en présence du génie. Dans ces *Mémoires*, si beaux quand il ne sont pas offensifs, l'illustre écrivain tient, à propos de Bonaparte, un tout autre langage que dans *Buonaparte et les Bourbons*. Il est atteint de la contagion de sa grandeur. Il entend, le 20 mars 1804, un homme et une femme crier : « Jugement de la commission militaire qui condamne à la peine de mort le nommé Louis-Antoine-Henri de Bourbon. »

Le nommé !... La haine du cabinet de Berlin, ajoute Chateaubriand, sortit de cette origine. Quelques jours après, le prince Louis de Prusse écrivait à Madame

de Staël en commençant son billet par ces mots : « LE NOMMÉ Louis de Prusse fait demander à madame de Staël, etc., etc. » Louis de Prusse ! Comment écrire ce nom sans un serrement de cœur, sans rappeler quelle fut l'attitude de Napoléon à l'égard de la reine Louise et quelles effroyables représailles elle préparait à l'avenir? C'est surtout vis-à-vis la faiblesse et le malheur que lui manquaient les délicatesses dont nous parlions tout à l'heure. Que serait-ce si nous rappelions les souffrances et la captivité du pape Pie VII, ce modèle de sainteté, de résignation et de douceur? Le prince Napoléon, qui se devrait à lui-même, à ses amis et à ses anciens convives du vendredi saint, d'être complètement indifférent en matière de religion, vante chaleureusement le Concordat. Il a raison; mais que devenait la pensée conciliante et réparatrice qui avait dicté le Concordat, lorsque l'Empereur opprimait le chef de l'Église, lorsqu'il lui faisait subir les plus cruelles tortures, l'emprisonnait à Fontainebleau, créait un schisme et ne trouvait de place dans Rome *que pour le trône d'un enfant?* Si l'Empire avait duré quelques années de plus, ce schisme serait devenu la religion de l'État. C'est que ce maître ès despotisme ne pouvait supporter, même dans les consciences et les âmes, une autorité indépendante de la sienne. La tiare lui faisait ombrage, comme les antiques couronnes dont il avait coiffé ses frères, incapables d'ajuster leurs têtes à cette royale coiffure. Il lui fallait une Église dont il eût été le dieu, un pape qu'il eût gouverné à sa guise,

des évêques et des prêtres que rien n'aurait distingués des popes de l'Église russe. Qu'on me permette de céder encore une fois à ma manie et d'évoquer ici un de mes souvenirs de jeunesse. Pendant mes années de droit, — de 1831 à 1834, — j'allais souvent au musée du Luxembourg, où étaient exposés les tableaux de Gros, et d'où l'on n'avait pas encore enlevé le portrait de Pie VII, par David. Louis David avait été régicide et terroriste ; mais c'était un grand artiste, et ce portrait m'a toujours paru un des chefs-d'œuvre de la peinture moderne. J'étais saisi par le contraste de ces batailles où le sang rougissait la neige, où les morts et les blessés, aux visages cadavériques ou contractés par la douleur, s'amoncelaient au premier plan, scènes terribles dominées par la figure un peu théâtrale de Bonaparte, avec le pâle visage de Pie VII, où se révélait une ineffable expression de tristesse, tempérée par la sérénité du chrétien, du pontife, qui sait que son royaume n'est pas de ce monde, mais que les divines espérances consolent des angoisses d'ici-bas. Ma jeune imagination trouvait dans ce contraste un symbole. Ce pape infirme, désarmé, isolé dans ce cadre comme dans le monde, n'ayant d'autre défense que son droit, sa foi, sa faiblesse et sa bonté, ce pape, qui n'avait fait de mal à personne, persécuté dans son innocence et son malheur, représentait à mes yeux une puissance invisible, idéale, supérieure, destinée à prendre un jour sa revanche contre l'énorme puissance qui l'opprimait, en donnant asile à la famille de son oppresseur

mise au ban de toutes les chancelleries européennes.

Bonaparte ne voulait de la religion que comme moyen de gouvernement. Il ne comprenait pas la vraie piété sur laquelle il marchait, comme sa botte aurait marché sur une sensitive. Or, la piété est la plus exquise des délicatesses de l'âme, celle qui a Dieu pour objet. C'est pour cela que, même dans les classes les plus inférieures, il est bien rare de rencontrer la grossièreté chez une personne sincèrement pieuse. C'est pour cela que les femmes s'y entendent mieux que nous. Les femmes, ai-je dit? Napoléon a-t-il su se faire aimer d'elles? Je ne le crois pas. On chante dans je ne sais quel opéra comique : « La piété n'est pas de l'amour! » L'admiration, non plus, n'est pas de l'amour. — « On assure que la duchesse, votre mère, ne m'aime pas, disait l'Empereur au comte Louis de Narbonne. — Sire, elle n'en est encore qu'à l'admiration, » répondait le fin courtisan. L'admiration dont il s'agit ici n'est pas, bien entendu, celle d'une vieille duchesse. Bonaparte a pu et dû inspirer l'enthousiasme, une exaltation sur laquelle il était facile de se tromper, mais qui restait toute dans la tête. Il y avait deux raisons pour qu'il ne fût pas aimé dans la véritable acception du mot. Il apportait dans ses relations avec les femmes un sentiment dominateur, et elles devinaient qu'il les méprisait, ou du moins qu'il les réduisait à l'honneur d'enfanter et d'allaiter les conscrits de l'avenir, ce qui est d'une excellente morale, mais ne suffit pas aux femmes sen-

timentales. Bonaparte s'est fait une telle part dans l'histoire, qu'il n'en reste plus pour le roman.

Bonaparte sentimental, n'en déplaise au prince Napoléon, est invraisemblable. Bonaparte pacifique l'est encore plus. Le prince Napoléon a toujours passé pour un homme d'esprit, et surtout pour le contraire d'un homme naïf. Son livre, je me hâte de le reconnaître, est écrit d'un bon style, simple, net, correct, élégant, aussi loin de la sécheresse voulue de M. Taine que des surcharges de l'école nouvelle et de l'emphase à laquelle pouvait aisément se laisser entraîner un défenseur de la gloire impériale où la grandeur fut parfois emphatique. Les hommes d'esprit ne doivent pas toujours se figurer qu'ils ont affaire à des imbéciles. Le prince Napoléon écrit avec sang-froid : « Voilà donc cette gigantesque ambition, cette soif de la domination, cette passion sanguinaire! La paix, il l'offre, *il la demande*, dès qu'il a vaincu. La paix en 1805, la paix en 1807, la paix en 1809, la paix en 1812, la paix en 1813, qui donc la désire, sinon lui? » Mais d'abord, répondrai-je, plus vous alignerez de traités de paix, plus nous aurons le droit de nous rappeler le nombre effrayant des guerres que ces traités terminaient... provisoirement. Les enfants n'ont jamais plus de plaisir à se rouler dans le ruisseau ou dans la poussière que lorsqu'on vient de leur mettre une jaquette neuve. On dirait vraiment que Napoléon Bonaparte n'a conclu, accepté ou proposé tant de paix que pour avoir le plaisir de les rompre. Voyons! La guerre

d'Espagne! si maladroite à la fois et si coupable, parsemée de tant de violences, d'iniquités, de pillages, de sacrilèges, si attentatoire au droit des nations, si justement signalée par l'histoire comme réunissant toutes les conditions désirables pour inaugurer le déclin de la fortune impériale. En 1809, Cambacérès, le plus clairvoyant des politiques groupés autour de l'Empereur, émettait le vœu qu'il épousât une princesse russe plutôt qu'une archiduchesse d'Autriche, « parce que, disait-il, connaissant bien son maître, nous aurons inévitablement la guerre avec le souverain dont nous n'aurons pas épousé la fille ou la sœur, et la guerre avec l'Autriche m'effrayerait moins qu'avec la Russie ». Hélas! l'événement dépassa ses prévisions sinistres. Arrêtons-nous un moment à cette année 1810, qui, au dehors et officiellement, sembla marquer l'apogée de l'Empire, tandis que les termites rongeaient déjà les pieds d'argile du colosse. L'Angleterre à bout de ressources, l'Espagne et l'Italie sous le sceptre de rois improvisés et délégués par l'empereur, l'alliance avec l'Autriche, la Prusse ayant encore à cicatriser les blessures d'Iéna, la Russie tenue en respect par le lointain, par le voisinage de la Pologne, par le prestige de Napoléon, auquel Alexandre lui-même n'avait pas échappé... Pour qu'une guerre sortît de cette situation, il fallait que Bonaparte fût la guerre incarnée! « Tomber, nous dit le prince Napoléon, d'un trône comme le sien à la principauté de l'île d'Elbe, quelle chute pour Napoléon! Pourtant il eût

accepté le sacrifice; il aurait vécu là, si on l'y eût laissé vivre et si *le cri de la France* n'était pas venu retentir sur son rocher. *A cet appel passionné,* il répond avec sa décision ordinaire. » *Le cri de la France! Appel passionné!...* Ah! c'est trop fort! Et où était-elle, cette France? Était-ce la France des campagnes, forcée d'interrompre le sillon commencé et de compter le peu d'hommes valides qui lui restaient encore, en se disant que bientôt il ne lui en resterait plus? Était-ce la France des grandes villes? Mais Marseille, Bordeaux, Lyon, Toulouse, n'étaient pas encore résignées à subir cet épilogue de l'Empire, quand finirent les Cent Jours! Le cri passionné de la France? Alors, pourquoi Bonaparte, débarquant sur une plage déserte, eut-il soin d'éviter les lieux habités, de suivre des sentiers de traverse dans les montagnes des Basses et Hautes-Alpes? Pourquoi ne commença-t-il à respirer et à espérer que lorsqu'il aperçut les premiers uniformes, c'est-à-dire la France militaire se disposant, une dernière fois, à étouffer le vœu, le CRI de la France rurale, industrielle, bourgeoise, travailleuse, populaire? Je ne crains pas de me tromper en affirmant que, à cette date fatale, sur trente millions de Français, il n'y en avait pas cinq cent mille qui désirassent le retour de l'Empereur, et pas deux millions pour qui ce retour ne fût un sujet de douleur, d'angoisse et d'épouvante. Ce fut un complot, une explosion militaire, ou plutôt encore une apparition extraordinaire qui donna le vertige aux survivants de nos grandes guerres,

dépaysés dans la paix. Ce fut aussi une ébullition de vanité chez les maréchales et les duchesses de l'Empire, offusquées des airs de supériorité des grandes dames d'ancien régime et furieuses de se sentir moins bien élevées que les la Rochefoucauld et les Montmorency. Le prince Napoléon ajoute : « Il ne poursuit plus le rétablissement de l'ancien Empire. Il sent qu'il faut à la nation des libertés et un régime plus large. Il se plie aux événements; sa bonne foi est entière. Qui appelle-t-il dans ses conseils? Benjamin Constant, à qui il confie la rédaction de l'acte additionnel. » Benjamin Constant, que les plaisantins de l'époque appelèrent Benjamin inconstant! L'auteur de *l'Esprit d'usurpation et de conquête*, qui n'avait pas un an de date! Benjamin Constant, déconsidéré déjà, et que cette incroyable palinodie acheva de discréditer! Benjamin Constant, dont, à ce moment, un sourire de madame Récamier aurait fait, *ad libitum*, un *ultra*, un bonapartiste, un jacobin, un catholique, un protestant, un mahométan ou un juif!

Personne ne prit au sérieux cet acte additionnel et ces velléités de libéralisme. Si Napoléon avait gagné la bataille de Waterloo, il serait infailliblement revenu à ses intincts de despote, de même que Napoléon III, dont l'Empire libéral s'effondrait déjà de toutes parts, serait revenu à la Constitution de 1852, si la guerre de 1870 avait bien tourné. Ceci me ramène à la question qui, selon moi, domine ce débat. A quoi bon discuter sur le plus ou moins de sentiments pacifiques

de Napoléon Bonaparte? La guerre, une guerre permanente, sans fin et sans frein, était la condition même de sa destinée, de sa puissance, de sa grandeur, de son génie. La guerre foudroya son Empire : la paix l'aurait tué, et, si un vieux proverbe a pu dire : « Tout est bien, qui finit bien, » — la guerre à perpétuité est condamnée à prouver tôt ou tard que tout est mal, qui finit mal. Napoléon III était arrivé à cinquante ans sans faire la guerre. Il n'en avait ni le tempérament, ni la vocation, ni le talent. Il avait dit, sincèrement peut-être : « L'Empire, c'est la paix ! » — Et cependant il a suffi qu'il s'appelât Bonaparte, qu'il fût le neveu du grand Empereur, qu'il dût sa couronne au prestige de son nom, qu'il recueillît les traditions ou mît en pratique les *idées napoléoniennes*, pour que la guerre, cause de son avènement, devînt la nécessité de son règne, déterminât sa chute, et qu'il se trouvât un jour dans l'alternative ou de mourir de langueur en donnant à la France les libertés propres à le renverser, ou de périr de mort violente en risquant son dernier enjeu sur une mauvaise carte. Et quelles guerres! La guerre de Crimée, au moins inutile, entreprise au profit des Anglais, où le climat, le choléra et les maladies décimèrent ceux qu'épargna l'artillerie de Tottleben, et où nous nous aliénâmes les sympathies de la Russie, notre meilleure, notre plus sûre alliée ; la guerre d'Italie, coupable, impie, plus funeste dans ses stériles victoires que d'autres guerres dans leurs défaites ; aboutissant à nous faire tomber dans le piège de l'insidieux Cavour et nous

créant, pour les heures d'adversité, d'une part un levain de rancunes, de l'autre un ferment d'ingratitudes; la guerre du Mexique, insensée, ruineuse, tragique, hérissée de sombres présages, noyée dans le sang de Maximilien; la guerre de 1870, qu'il était si facile d'éviter et où se révéla, dans toute son horreur, la prédestination napoléonienne, suite des IDÉES du même nom. S'il plaisait à la France d'essayer d'une troisième expérience, plus ça changerait, plus ce serait la même chose. Des causes analogues produiraient des effets semblables. Ce troisième Empire achèverait notre ruine... Mais que dis-je? je me trompe; grâce à la troisième République, conséquence du second Empire, il n'aurait plus rien à ruiner.

En 1848, on nous disait à satiété : « Au moins, ne confondez pas le prince Louis Bonaparte avec son frère, affilié aux sociétés secrètes, mort dans l'insurrection de la Romagne. » Et, onze ans après, Napoléon III déclarait la guerre à l'Autriche, sous la pression du carbonarisme italien!

Le chapitre intitulé *Correspondance de Napoléon Ier* contient un détail assez curieux. Le prince Napoléon, président de la commission, fit éliminer Prosper Mérimée; à titre d'athée? Pas précisément; c'eût été tirer sur les siens. « Mérimée, nous dit-il, était un sceptique (!) et un cynique. Il aimait à se moquer de tout, surtout de Napoléon Ier. » Je ne m'en étais jamais aperçu. Mérimée, rencontrant dans la Correspondance une lettre quelque peu gauloise, voulait absolument qu'on la publiât. La pudeur du prince

Napoléon ne pouvait y consentir. Il exigea la démission de l'auteur de *Colomba*. Voyez pourtant ce que c'est qu'un esprit tourné à la malveillance! Je croirais plutôt que le prince, qui détestait l'Impératrice, — laquelle le lui rendait bien, — se sentait mal à l'aise à côté de Mérimée, qu'il savait fort avant dans l'intimité de la belle souveraine, et qui s'intitulait lui-même *le Bouffon de l'Impératrice*. Qui ne connaît le joli mot de celle-ci au jeune prince impérial, qui lui demandait la différence entre un malheur et un accident: « Mon enfant, je vais te l'expliquer: un accident, ce serait, par exemple, si le cousin Napoléon tombait dans un puits; un malheur, c'est si on l'en retirait! »

Il existe un point sur lequel nous sommes parfaitement d'accord avec le défenseur ou le panégyriste de Napoléon Ier. Il ne néglige rien pour nous prouver ou nous rappeler que le trait dominant de son oncle fut le génie révolutionnaire, qui, grâce à lui, se transforma sans abdiquer; que sa principale gloire est d'avoir, avant, pendant et après le Consulat, refoulé la monarchie, qui allait revenir, telle que la voulaient Malouet, Mallet du Pan, Mounier, etc.; que l'homme du 18 Brumaire fut moins le réparateur, le dompteur du jacobinisme, rétablissant le principe d'autorité, assurant l'ordre, relevant les autels, reconstituant les hiérarchies sociales, que la Révolution faite homme. Elle lui permit de l'avilir en la personne des républicains de la Convention et de la Terreur, de la repêtrir à sa guise, de remplacer les échafauds par les champs

de bataille, d'être, en un mot, un inflexible despote, pourvu qu'il la protégeât contre le retour de la royauté, que l'on devinât le bonnet rouge sous le diadème et la carmagnole sous le manteau impérial; pourvu qu'il lui laissât la chance de renaître un jour, non pas, grand Dieu ! au profit de la liberté qu'elle n'aima pas plus que lui, mais au profit de la démocratie, en attendant pire. Oui, nous sommes d'accord ; mais alors le mot de madame de Staël, qui nous avait si fort révoltés — Robespierre à cheval ! — ne serait plus aussi monstrueux ; il ne s'agirait que de grandir le cheval et d'atténuer Robespierre.

Il y a là de quoi faire réfléchir les hommes qui, dans le parti bonapartiste, représentent la Droite, avec tous ses attributs les plus précieux : dévouement à la religion, rappel des congrégations religieuses, guerre aux ruineuses folies de la laïcisation, revanche de la morale et de la décence publiques odieusement outragées en politique et en littérature, assainissement de la société, menacée de tomber en pourriture ; relations respectueuses et cordiales avec la cour de Rome, etc., etc. En admettant que le prince Victor soit à l'état de rupture complète avec son père, — ce qui, par parenthèse, ne serait bien honorable ni pour l'un ni pour l'autre, — il y aurait toujours la fatalité du nom, la tyrannie des souvenirs, la complicité révolutionnaire, les corrosifs démocratiques ; il y aurait toujours ces deux faits accablants : 1° que les idées napoléoniennes, ruminées de 1815 à 1851, et appliquées de 1851 à 1870, nous ont coûté 20 mil-

liards, ont abouti à la troisième invasion, aux incendies et aux massacres de la Commune, aux ignominies de la troisième république, à la mutilation de la France, à l'apothéose de Gambetta, acclamé de son vivant et déifié après sa mort pour avoir aggravé des trois quarts les pertes de nos armées, les souffrances de nos soldats, les horreurs de l'invasion, les frais de la guerre et les exigences de la Prusse

2° que, dans le livre du prince Napoléon, tout ce qui est vrai, incontestable, est justement ce qui rétablit la communauté, la responsabilité, l'assimilation, l'identité, entre Bonaparte et la Révolution, tout ce qui le représente comme le sauveur de la Révolution plus encore que de la société. Pour nous, nous n'avons jamais été plus affermi dans nos principes monarchiques et dans nos sentiments royalistes qu'après avoir lu ce volume dont l'auteur prouve avec talent qu'un bonapartiste, quoi qu'il fasse, ne peut être qu'un révolutionnaire.

DOSTOÏEVSKY[1]

LE VICOMTE E.-M. DE VOGUÉ[2]

I

Qui nous délivrera... des Grecs et des Romains? — Non, mais du roman russe, de l'éternel Tolstoï, du sempiternel Dostoïevsky? On croit que c'est fini... Erreur! Quand il n'y en a plus, il y en a encore; je suis tenté de supposer que c'est une officine, une fabrique; que les éditeurs, alléchés par un succès sans lendemains, ont à leurs gages des littérateurs de pacotille qui font du Dostoïevsky ou du Tolstoï, comme Robert-Houdin tirait d'une seule bouteille des centaines de petits verres de rhum, de curaçao, de chartreuse, de marasquin, de kirsch et de fine champagne.

Dans ses premières *Scènes de la vie privée*, Balzac raconte l'histoire d'un gentilhomme vendéen qui,

1. *Le Joueur*.
2. Préface de *l'Idiot*. — *Souvenirs et visions*.

rentré en France après les Cent Jours, ayant trois filles à marier et pas de dot à leur donner, a recours aux bontés de Louis XVIII, qui l'a pris en amitié. Seulement, pour ne pas effaroucher les libéralités royales, il ne déclare au monarque ses filles que l'une après l'autre. A la première, le Roi sourit et marie l'aînée de ces demoiselles à un receveur général. A la seconde, cela va encore. Louis XVIII trouve pour elle un magistrat riche et bien noté, qu'il prend plaisir à créer baron. Mais, à la troisième, il se rebiffe, et ne veut pas en entendre parler. Eh bien, cette troisième fille, ce sera pour moi *le Joueur*, de Dostoïevsky. Après *Crime et Châtiment*, soit! Après *l'Idiot*, bien que l'ennui y déborde, on pouvait amnistier le coupable, pourvu qu'il n'y eût pas de nouvelle récidive ; mais, après *le Joueur*, oh! ce n'est plus possible. La plaisanterie, — qui n'est nullement plaisante, — se prolonge beaucoup trop.

Le type tragique et sinistre du joueur a souvent inspiré le roman et le drame. On nous l'a montré, soit par le dehors, ruinant sa femme, ses enfants, précipité par sa fatale passion vers le déshonneur, l'escroquerie, le crime ou le suicide ; soit à titre d'étude psychologique, avec tous les phénomènes intérieurs qui peuvent, par gradations insensibles, faire d'un riche un mendiant, d'un homme intelligent une brute et d'un honnête homme un coquin. *Le Bonheur au jeu*, d'Hoffmann, quel souvenir! *Le Démon du jeu! Beverley!* Frédérick-Lemaître, dans *Trente ans*

ou la vie d'un joueur! La Dame de pique, de Pouchkine! *La Partie de trictrac*, de Mérimée! Le joueur peut aisément passer pour un personnage fantastique. Il donne le frisson, comme s'il n'était plus que son propre spectre, comme si on voyait un somnambule se promener sur une étroite corniche où il suffirait d'un faux pas pour le faire tomber dans le gouffre sans fond et sans fonds. Aisément on peut se figurer que son âme a été remplacée par une autre âme, qui n'obéit plus ni à sa raison, ni à sa volonté. Le jeu a pour lui des fascinations mystérieuses, comme le vin pour l'ivrogne. Le gain l'enivre, la perte le grise. Une fois possédé par le vertige des cartes ou des dés, il perd la notion du temps, de l'espace, de la valeur de l'or et de l'argent, de ce qui se passe ailleurs qu'autour du tapis vert, de ce qui arrivera quand il aura perdu son dernier écu. Ce n'est plus un homme, c'est une machine que monte et démonte une invisible main, suivant les caprices de la fortune, ou plutôt c'est un être passif, pris dans un engrenage qui saisit et emporte tout, le pan de la redingote, le bras, le corps et la tête. Si le vin a ses fumées, le jeu a les siennes. C'est à travers un nuage que le joueur voit les pâles figures de ses compagnons de folie, les rouleaux de louis, les liasses de billets de banque, et qu'il entend le grincement du râteau et la voix monotone des croupiers. Après huit ou dix séances qui sont autant d'accès de fièvre, toutes les conditions de sa vie morale et physique sont déplacées et bouleversées. Il ne sait plus s'il est époux, père, citoyen, proprié-

taire, capitaliste, rentier. Dans les rapides intermittences de veine et de déveine, il tombe, en quelques minutes, du paradis en enfer, pour remonter, en quelques secondes, de l'enfer en paradis. Il éprouve des joies brûlantes qui le rendent insensible aux félicités ordinaires, et de silencieux désespoirs qui émoussent pour lui la sensation des douleurs humaines. Il ne vit plus que par ses nerfs, qui étreignent son cerveau et le serrent comme dans un étau. Qu'est-ce qu'un revenu de vingt ou trente mille francs pour qui, de dix heures du soir à cinq heures du matin, a tour à tour le mirage des millions et le cauchemar de l'assistance publique? Qu'est-ce qu'une tiède affection de famille pour qui a rêvé de couvrir d'or, de perles et de diamants toutes les houris de Mahomet?

Maintenant, ne cherchez, dans *le Joueur* de Dostoïevsky, ni une sensation, ni une émotion, ni une leçon, ni une action dramatique, ni un essai d'analyse psychologique. Je vais tâcher de vous en donner une idée, tout en vous prévenant que, si vous n'y comprenez rien, je n'y comprends pas grand'chose.

C'est le *héros* — un triste héros! — qui parle à la première personne, et nous raconte sa propre histoire. Nous sommes à *Roulettembourg*. Remarquez tout d'abord ce trait de génie. Roulettembourg, la cité de la Roulette. C'est tout à fait le comique enfantin et transparent des vaudevilles de 1817, où les personnages s'appelaient, suivant leur profession, Ducrotin, Clistorel, Duracuir, Boissec, Potasse, Fierdonjon,

Feratoupet, Compotier, etc. Quant aux manières et au langage du héros de Dostoïevsky, — qui se nomme Alexis Ivanovitch, et qui est, de son état, *outchitel*, c'est-à-dire précepteur, en voici un échantillon, digne d'un instituteur laïque :

« Je m'étais rendu à l'ambassade du Saint-Père (?) pour faire viser mon passeport. Là, je rencontrai un petit abbé d'une cinquantaine d'années, sec, à la figure compassée. Il m'écouta avec politesse, mais me pria très sèchement d'attendre. J'étais pressé ; je m'assis pourtant, et me mis à lire *l'Opinion nationale.* (?) J'entendis de la chambre voisine quelqu'un entrer chez le Monsignore. J'avise mon abbé et je lui demande si ce ne sera pas bientôt mon tour. Encore plus sèchement, il me prie d'attendre. Je me mets en colère, je me lève, et, m'approchant de l'abbé, je lui dis avec fermeté : « Puisque Monseigneur reçoit, introduisez-moi ! » L'abbé fait un geste d'extraordinaire étonnement. Qu'un simple Russe prétendît être traité comme les autres, cela dépassait la *jugeote* du *frocard.* (!) Il me regarda des pieds à la tête, et me dit d'un ton provocant, comme s'il se réjouissait de m'offenser : « C'est cela ! Monseigneur va laisser refroidir son café pour vous ! » C'est alors que je me mis à crier d'une voix de tonnerre : « *Je crache dans le café* de Monseigneur ! » — « Comment ! mais il y a un cardinal chez Monseigneur ! » s'écria le petit abbé en frémissant d'horreur, et, se jetant sur la porte, il *se tourna le dos* contre *elle*, les bras en croix... Alors je répondis que

j'étais hérétique et *barbare* (Oh! oui, oh! oui) et que je me moquais (je suis sûr que ce outchitel bien élevé se servit d'un mot plus énergique), que je me *moquais* des archevêques et des cardinaux. »

Si vous me demandez quel rapport peut avoir cette scène absurde avec la passion du jeu, avec le démon du jeu, je vous répondrai : « On n'a jamais pu le savoir. »

Et c'est à de pareilles billevesées qu'on sacrifierait le roman français!

N'allons pas si vite; nous en verrons bien d'autres. Alexis Ivanovitch, le *outchitel* (éternuez, Dieu vous bénisse!) arrive à Roulettembourg. « Maria Felipovna, nous dit-il, était très affairée, et me parla à la hâte. » — Quelle est cette Maria Felipovna? Mystère! Il n'en est plus question, et elle ne reparaît plus. Nous avons, en échange, Pauline Alexandrovna, un caractère excessivement compliqué, et Blanche de Comminges (rien de Madame de Tencin!) avec la comtesse de Comminges, sa mère, une vraie mère d'actrice, — en attendant la véritable héroïne du récit, la Babout-shka-Pomiestchitsa, Baboulinka, Antonida Vassilievna Tarassevitcheva... Ouf!

Ici j'ouvre une parenthèse. Quand le pauvre Walter Scott, le démodé, nous transporte en Angleterre ou en Écosse, il nous met en présence de personnages dont on peut prononcer les noms sans être forcé de reprendre sa respiration et de s'écorcher la bouche; ces noms parlent à notre imagination : Rob-Roy,

Diana Vernon, Waverley, Guy Mannering, Alice Lee, Rebecca, Ivanhoé, Claverhouse, Henri Morton, lord Evandale, Balfour de Burley, Tressilyan, Varney, etc., etc. Mais que voulez-vous faire de Vassilievna Tarassevitcheva? On a le temps d'oublier la première syllabe avant d'écrire la dernière.

Cette Baboutschka est une personne assez étrange, septuagénaire et paralytique. A la page 10, un télégramme nous annonce qu'elle est morte. A la page 80, le romancier la ressuscite. Continuons : Alexis Ivanovitch, ou Dostoïevsky, nous introduit dans un singulier monde, qui n'est ni la bonne, ni la mauvaise compagnie, et pour lequel le lecteur bénévole aurait besoin de cette faculté supplémentaire qui fait deviner les énigmes, les logogriphes, les charades et les rébus. Ce ne sont pas des personnages, mais d'insaisissables fantoches. On ne peut pas même les qualifier de marionnettes; car, lorsqu'un guignol intelligent les fait jouer et parler, il n'est pas impossible de s'intéresser à ces petits acteurs de quinze centimètres. C'est plutôt l'histoire du singe de Florian, ayant oublié d'éclairer sa lanterne.

Dans ce groupe édifiant, la France est représentée par un comte de Grillet, aventurier, chevalier d'industrie, don Juan de bas étage, usurier, escroc ou grotesque à votre choix; l'Angleterre, par M. Astley, qui paraît avoir un peu plus de bon sens que les autres, mais dont je vous défie de déterminer le rôle

dans cet effroyable gâchis; la Russie, par un général tel qu'on n'en a jamais vu de pareil ni en Crimée, ni au Caucase, ni ailleurs; mélange agréable de gâteux, de décavé, de matamore et de général d'opérette; et enfin l'Allemagne par un baron et une baronne, encore plus énigmatiques que tout le reste. Le général, ruiné par le jeu, n'a plus d'autre espoir que l'héritage de la terrible Baboutschka, qui est sa tante, et, si je n'avais renoncé au calembour, je dirais que l'attente lui paraît longue. Enfin, il a tout lieu de la croire morte; mais, ainsi que je vous l'ai dit, elle ressuscite; quelle résurrection! Le livre ne devrait pas être intitulé *le Joueur*, mais *la Joueuse;* cette Tarassevitcheva a le diable au corps, au grand détriment de ses héritiers. Le romancier l'a ressuscitée; le jeu la galvanise; le zéro la ragaillardit. Malgré ses soixante-quinze ans et sa paralysie, une fois arrivée à la gare de Roulettembourg ou Roulettopolis, il n'y en a plus que pour elle. Les jeux de roulette et de trente-et-quarante sont installés à la gare, ce qui signifie, j'imagine, que l'argent y arrive par le train *express* et en repart dans le train rapide, ou bien que les joueurs malheureux doivent se dire : « Gare! » lorsqu'ils s'obstinent à la rouge, et que la noire passe dix fois de suite.

La Baboutschka entre dans la salle comme une trombe en chaise à porteurs. Les croupiers la saluent, les pontes s'effacent pour lui faire une place; elle crie, elle s'agite, elle gesticule, elle absorbe l'attention et la curiosité des spectateurs, des joueurs, des

policiers, des habitués de la maison. Finalement, après des *haut* et des *bas* extraordinaires, entremêlés de vociférations épouvantables, elle perd deux cent mille roubles. On en est dédommagé par l'exquise élégance de son langage : — « Fichez-moi la paix, tas de diables! Ça ne vous regarde pas! Et que me veulent ces quatre poils de bouc? (Elle montrait de Grillet.) — Et toi, bel oiseau, que me veux-tu? (Elle parlait à mademoiselle Blanche.) J'ai été nettoyée de quinze mille roubles. » — Ainsi de suite. Et, pour ne pas être en reste, la pudique Blanche, dont nous allons vous dire les noirceurs, s'écrie d'une voix de rogomme : Diantre!

Le pire, c'est qu'il n'y a pas dans tout ceci la moindre originalité. Prenez le plus infime des cinq cent quatre-vingt-dix-sept membres de la Société des gens de lettres (je les ai comptés); vu la dureté des temps et des éditeurs, faites-en un croupier lettré, et demandez-lui le bulletin, non pas de la Société des gens de lettres, mais d'une soirée de Bade ou de Monaco: vous aurez les mêmes variations de la roulette, le zéro, la *rouge*, la *noire*, *pair*, *impair*, *passe*, *manque*, etc., ce sera de la statistique, rien de plus; ce ne sera ni de la fiction, ni de l'invention, ni de l'observation, ni de la réalité, ni du roman. Quoi! voilà un écrivain qu'on nous signale comme un halluciné, un visionnaire, un inspiré, travaillant sur un terrain vierge, rachetant ses bizarreries maladives par des trésors de génie, possédant les privilèges des jeunes littératures

auxquelles on pardonne tout, ainsi qu'aux jeunes gens qui jettent leur gourme, aux jeunes cavales qui courent sur le steppe. Nous lui accorderions toute liberté, toute licence en fait de fantastique, de tragique, de surnaturel, de tout ce qui fait passer le frisson dans nos veines avec le souffle des vents du nord, avec les ténèbres des nuits sinistres, avec l'écho des légendes slaves. Nous lui permettrions de distancer Hoffmann, Edgar Poë, Baudelaire; et voilà tout ce que lui inspirent ce magnifique sujet qui se prête à tous les écarts de l'imagination, ce personnage qu'il est si facile d'arracher aux contours rectilignes de la vie réelle pour le lancer dans l'espace, dans le vide, dans l'infini, dans le rêve! Une demi-douzaine de plates caricatures, s'agitant, se démenant autour d'une vieille folle et d'une vulgaire roulette!

Si du moins ces caricatures avaient un sens, une physionomie! si elles étaient explicables! si elles prenaient part à une action intelligible! Mais voyons! Je vous en fais juge; qu'est-ce que ce petit Français, ce comte de Grillet? Est-il l'amant de Paulina? le créancier du général? Est-il odieux ou simplement ridicule? On l'ignore. Et l'Anglais, M. Astley? Que fait-il dans cette galère? Est-il le raisonneur de cette comédie, le *mentor* d'Alexis Ivanovitch, l'amoureux transi de cette même Paulina Alexandrovna? Paulina est-elle une honnête fille, digne de l'amour d'un honnête homme, ou une intrigante et une drôlesse? Quant à Blanche de Comminges, son état civil n'est pas plus clair. Elle ne se nomme ni Comminges, ni

Blanche; la comtesse veuve de Comminges n'est pas sa mère. Blanche a couru tous les tripots avec un prince Barbarini, qui n'est pas prince, puis avec un comte polonais, qui n'est ni Polonais, ni comte. Elle est passionnément aimée du général, plus vil et plus ignoble qu'il n'est permis à une vieille ganache. Ailleurs, on l'a connue sous le nom de Mademoiselle Zelma : Mystère! Arcane! Dédale! Mais voici qui est plus fort. Alexis Ivanovitch aime follement ou sottement l'énigmatique Paulina. Il lui a dit que, pour ses beaux yeux, pour obtenir un de ses sourires, il se jetterait du haut du Schlagenberg dans le précipice, — comme le pauvre Hyacinthe du haut des tours de Notre-Dame, dans *Doit-on le dire?* Au lieu de ce saut périlleux, Paulina lui demande une autre preuve d'amour. — « Voyez-vous, lui dit-elle, cette grosse femme? C'est la baronne Wourmergelm; il n'y a que trois jours qu'elle est arrivée. Voyez-vous son mari, ce Prussien long et sec, armé d'une canne? Allez tout de suite aborder cette baronne, ôtez votre chapeau, et dites-lui quelque chose en français!...

» — Pourquoi faire?

» — Vous juriez de vous jeter du Schlagenberg! Vous juriez que vous étiez prêt à tuer qui je voudrais! Au lieu de ces tragédies, je ne vous demande qu'une comédie. Allez, sans aucun prétexte; je veux voir le baron vous donner des coups de canne... »

Comment cet épisode, absolument incompréhensible, se rattache-t-il au récit? Ce n'est pas moi qui pourrai vous le dire, et ce n'est pas vous qui le devi-

nerez. Alexis Ivanovitch, *le Joueur*, qui donne son titre au roman, ne commence à jouer pour son propre compte, que vers la page 140, et le roman n'en a que deux cents! Alexis gagne de grosses sommes qu'il va dévorer à Paris avec l'immonde Blanche Zelma de Comminges. Le tableau est révoltant à froid, sans une seconde d'émotion, sans un rayon de gaieté, sans un éclair de passion. — « Il est difficile, écrit Alexis, de s'imaginer une âme plus vénale et plus avare que celle de cette jeune fille. » Quand elle a bien vidé ce stupide Alexis, elle épouse le général, le général Zagoriansky (j'avais oublié son nom); Alexis, qui a tout mangé, tout reperdu, tente de nouveau les hasards de la roulette; il s'achève, et, au dénouement, nous le voyons dégradé, abruti, demander ou accepter l'aumône de quelques florins pour aller les jouer et les perdre encore.

Le titre serait à demi justifié, et il pourrait y avoir une lueur tardive d'intérêt, si l'auteur nous faisait assister au travail ou au ravage intérieur qui s'opère dans l'âme de son *héros*. A force de voir jouer les autres, de vivre dans une atmosphère infectée de tous les miasmes des jeux de hasard, Alexis deviendrait joueur à son tour ; il y laisserait sa raison, son intelligence, son cerveau, ses nerfs, sa volonté, sa conscience, sa peau. Auparavant, il aurait aimé Paulina Alexandrovna, dont il deviendrait indigne par suite des effroyables effets de la passion du jeu. Mais, préalablement, il faudrait que Paulina et Alexis pussent éveiller quelques sympathies; or, non seulement ils

ne sont pas sympathiques, mais ils sont répulsifs, incompréhensibles, ennuyeux, incohérents et absurdes. En somme, si je me suis arrêté à ce roman qu'il eût mieux valu peut-être expédier en dix lignes, et qui est inférieur au plus médiocre des romans français, c'est que j'y ai vu le texte d'une légitime réaction contre l'invasion des cosaques en littérature. Leur succès n'a pu être qu'un succès de surprise. A un point de vue assez sérieux pour que la critique littéraire s'y double de l'étude morale, on doit remarquer que le moment est mal choisi pour accueillir et fêter des œuvres où se révèle l'alliance d'une civilisation hâtive et surchauffée avec un reste de barbarie. Parmi nous, les esprits les plus optimistes s'effrayent de tout ce qui se mêle de morbide et de délétère aux productions de la nouvelle école et aux nouveaux éléments de la vie sociale. Partout on parle de névrose, d'hypnotisme et autres symptômes de maladies mentales, dont s'aggrave la décadence intellectuelle. Les expériences du docteur Charcot remplacent les leçons de Villemain et les *causeries* de Sainte-Beuve. L'hôpital se substitue peu à peu à l'Académie. Quelques-uns de nos romans contemporains semblent rêvés, conçus, écrits, entre deux injections de morphine. Les passions, échappant au domaine de l'imagination et du cœur, ont l'air de névralgies énormes, parvenues au suprême degré d'intensité. A cette littérature valétudinaire, il faudrait un régime fortifiant et salubre, et vous la condamneriez à un surcroît de cuisine excitante, débilitante, énervante ! Ces malades auraient

besoin de consommés, de filets de bœuf, de gigots de mouton, et vous leur imposez double ration de caviar! Tolstoï est fou, Dostoïevsky était épileptique : singuliers correctifs à l'usage des fanatiques de Gustave Flaubert, des admirateurs de Baudelaire, des excentriques et des décadents du roman naturaliste! Au surplus, j'ai été, l'autre jour, admirablement renseigné par un de nos meilleurs confrères, qui a longtemps habité la Russie et s'est initié à tous les *dessous* de la société russe. La vogue de ces romanciers, notamment de Dostoïevsky, est toute de surface. Ce n'est pas le triomphe ou la preuve d'une supériorité littéraire, mais plutôt l'ébullition d'une chaudière où se confondent les aspirations du nihilisme, les ressentiments des classes pauvres et opprimées, les revanches de la misère contre le luxe, de l'esclavage contre le despotisme, et le secret malaise des âmes qui ne savent encore que faire de leur émancipation et de leur avènement. Elles ne sont plus innocentes; elles sont encore irresponsables et elles en abusent : dangereuse intimité pour une littérature qui, en vingt ans, est allée de Sandeau et d'Octave Feuillet à M. Guy de Maupassant!

II

Si je suis bien informé, le vicomte Melchior de Vogué, dont le tact littéraire est si fin, et qui fut, au début, l'introducteur des romanciers russes, commence à se demander s'il n'a pas trop bien réussi. Dans la préface placée en tête du premier volume de *l'Idiot*, — qui n'a pas moins de huit cents pages, petit texte, — il ne capitule pas encore, mais il fait des concessions ; il recommande *l'Idiot* aux médecins, aux physiologistes, aux esprits curieux de philosophie et de pathologie, — « à tous ceux que préoccupe l'étude de cette mystérieuse machine à penser, logée dans l'animal humain, » — plutôt qu'aux lettrés. Il avoue que ce roman est tantôt profond (à perte de vue), tantôt absurde ; que Dostoïevsky y a mis toute son âme TROUBLE, tout son idéal MALADIF (justement, ce que je disais tout à l'heure) ; d'accord ! mais, où je refuse absolument de le suivre, c'est quand il conclut ainsi : « Notre éducation littéraire nous a enseigné le respect des genres, et nous ne souffrons pas qu'on les mêle ; il y a le livre qui doit faire

penser et celui qui ne le doit pas ; nous lisons volontiers les deux, mais chacun à son heure : ici, Paul de Kock et Ponson du Terrail ; là, Malebranche et Claude Bernard. » — C'est le cas de rappeler l'*entre-deux* dont parle Pascal. Dieu merci ! Je n'ai jamais lu une syllabe de Ponson du Terrail, et je n'ai jamais pensé que quelques qualités de gaieté facile et de naturel dussent obtenir grâce, chez Paul de Kock, pour la niaiserie des inventions, la banalité des caractères, le retour perpétuel des équivoques égrillardes, des mots à double entente et le manque absolu de valeur littéraire. Heureusement, entre Malebranche et Paul de Kock, entre Claude Bernard et Ponson du Terrail, je pourrais nommer, par centaines, des romanciers qui ne font peut-être pas penser, qui ne cherchent pas midi à quatorze heures, mais qui intéressent, amusent, passionnent, émeuvent, autrement que Dostoïevsky. — « Prenez garde ! dirai-je à mon jeune et brillant confrère avec la franchise d'une vieille amitié. Cette préoccupation constante de physiologie, de pathologie, de phrénologie, des accidents et des manifestations anormales de la névrose et du cerveau — qui sont, à la véritable analyse des vraies facultés de l'âme, ce qu'étaient l'astrologie à l'astronomie, l'alchimie à la chimie et les sciences occultes aux sciences exactes, — pourrait, à la longue, altérer et compliquer votre talent, qui s'est produit, dès le premier jour, avec tant d'éclat et de maturité. Déjà, dans votre récent volume, — *Souvenirs et visions*, — quelques légers indices prouvent que vous avez

été, sinon atteint, au moins effleuré par la contagion. Je lis à la page 291, à propos des convives d'une table d'hôte : « Chacun se compose un masque, et serait désolé qu'on pût voir dans l'intérieur de *sa petite boîte,* sans se douter que les *petites boîtes, mues* par des *rouages identiques,* sont faciles à pénétrer. Ils suivent leur préoccupation de l'instant avec de faibles *à-coups* de volonté qu'un verre de vin suscite, qu'un second verre éteint. Heureuses gens! ils arrangent le monde au gré de la pensée qui les amuse ; pas un ne s'épouvante et ne se décourage à l'idée que *son crâne* est un *petit clapet* (?) employé pour faire nombre dans une *immense machine;* à l'idée que la *vie universelle* poursuit son travail qui a un sens, avec leurs mille petites affaires privées, qui n'en ont point. Pas un ne se dit que *cette vie impitoyable* va bientôt utiliser ces *crânes* sous une autre forme, quand, *disséminés sous terre* en vingt endroits, la vie reprendra *leurs éléments* pour recomposer des *combinaisons nouvelles du grand jeu...* Les *petites boîtes* n'en ont pas souci ; elles continuent de fonctionner avec plus de rapidité, activées par l'*effluve vital* de l'estomac, par le sang nouveau qu'elles s'*incorporent.* C'est risible!... »

Je ne sais pas si c'est risible, mais je n'ai pas envie de rire. C'est de la phrase ; c'est l'amplification de rhétorique d'un écrivain qui veut, à tout prix, que chaque incident de son itinéraire lui rende une page. C'est le contraire de l'esprit français, du charmant esprit du XVIIIe siècle. C'est une belle voix qui chante

faux. J'ai bien souvent dîné à table d'hôte ; les *petites boîtes* des convives semblaient surtout préoccupées de la question de savoir si le bifteck était à point, si le poisson était frais, si la crème n'était pas tournée, et si le départ du train leur laisserait le temps de prendre leur demi-tasse.

M. ERNEST LEGOUVÉ[1]

I

Lorsque Lamartine — de qui M. Legouvé, dans ce volume, a excellemment parlé, — improvisa *la Marseillaise de la paix*, madame Émile de Girardin dit, tout en admirant : « C'est très beau, mais c'est trop bon ! » — Je dirai volontiers de ces *Soixante ans de souvenirs* : « C'est charmant, mais c'est trop bon, trop débonnaire. » L'auteur dit du bien de tout le monde, et ce n'est pas trop de tout l'agrément de ses récits pour faire accepter par le lecteur malicieux cet optimisme universel. Je ne citerai que deux exemples, deux hommes qui ne se ressemblent guère : Charles Brifaut et M. Victor Schœlcher ; Charles Brifaut, de l'Académie française, et Victor Schœlcher, de l'athéisme négrophile.

En ma qualité de royaliste, je devrais être plus

1. *Soixante ans de souvenirs.* — Deuxième et dernière partie.

tendre pour Charles Brifaut que M. Legouvé, qui se croit ou s'est cru républicain. Mais j'avoue que l'auteur de *Ninus II* me fit toujours l'effet, tantôt d'une momie, tantôt d'un vieux carlin. J'ajoute, pour l'instruction des modernisants, incohérents et décadents, qu'il suppléait au talent complètement absent et à l'esprit fort contestable, par l'exquise courtoisie, la perfection des manières, le génie du savoir-faire et du savoir-vivre. Je le rencontrai quatre ou cinq fois chez des douairières dont il était tout ensemble le patriarche et le Benjamin ; grandes dames qui n'avaient rien de commun avec celles de *la Tour de Nesle*. Il me semblait toujours qu'Araminte allait appeler Lisette et que Lisette allait nouer une serviette sous le menton de M. Brifaut pour lui faire avaler, à l'aide d'un biberon, un lait de poule ou une tasse de camomille. Son *Ninus II* éveillait des souvenirs plus grotesques que tragiques. Les mauvais plaisants prétendaient que ce malheureux Ninus, traqué de frontière en frontière par la censure impériale, avait été tour à tour Espagnol, — non, Ibère, — Italien, Tudesque, Russe, Polonais, Égyptien, Grec, Mède, et enfin Assyrien, sans avoir à changer un hémistiche. Encouragé par ce succès sans lendemains, M. Brifaut tenta deux récidives. *Arthur de Bretagne* et *Jane Gray* tombèrent à plat, et ne purent même aller jusqu'au bout. M. Brifaut se le tint pour dit, et se replia prudemment sur ses succès de salon parfumés de petits vers, de madrigaux, de bergamote et de billets doux. Il en eut, dit-on, de plus d'un genre, surtout du

genre féminin. M. Legouvé nous apprend que, sollicité par mademoiselle Mars, M. Brifaut, à cette époque, écrivit une comédie en cinq actes et en vers, dont le sujet était emprunté au monde aristocratique où il passait sa vie; « tableau si vif, si amusant », qu'un ami, tout en l'applaudissant, l'avertit que sa pièce allait le brouiller avec sa société de prédilection et mettre du trouble dans son existence si douce, si brillante, si caressante et si caressée. Le jeune *poète*, effrayé de cette prédiction, enferma sa comédie dans son tiroir, d'où elle ne sortit plus, même dans sa vieillesse, même après sa mort. C'est le cas de rappeler les vers du *Pauvre Diable :*

Brifaut se trompe, il n'est pas si coupable!
S'il avait craint d'être désagréable
A ses amis du faubourg Saint-Germain,
J'entends d'ici la duchesse lui dire:
— « Rassurez-vous; le fouet de la satire
Est trop pesant pour votre blanche main.
Si la noblesse est votre point de mire,
Vous resterez tel que nous vous aimons;
De Chérubin vous avez le sourire;
Vous n'avez pas le rire des démons. »

Dans les dernières années de sa vie, nous dit très véridiquement M. Legouvé, le pauvre homme était devenu si frêle, si transparent, qu'à une séance publique de réception à l'Académie un spectateur, le voyant arriver, le visage enfoui dans son collet de fourrures, dit à son voisin: « Est-ce que c'est celui qu'on remplace? » — Lamartine, en apprenant sa mort, écrivit cette jolie phrase: « Hier, nous avons

perdu M. Brifaut, qui a eu si peu de chose à faire pour passer à l'état d'ombre. »

Encore un mot sur ce galant homme, qui fut aussi un homme très galant. On put saluer sa candidature académique comme un chef-d'œuvre d'esprit de conduite et de bon goût. Il était candidat sans beaucoup de chances. Il apprend que Charles X a tenu ou qu'on lui attribue le propos suivant: « Avant tout, je voudrais y voir Mathieu de Montmorency. » — Aussitôt, il se désiste, en priant ses amis de voter pour le noble duc. — Quelque temps après, il fut élu à une assez forte majorité. Jules Sandeau, son successeur à l'Académie, dans un discours d'ailleurs charmant, le compara à Voiture: soit! Seulement, le Grand Condé disait de Voiture: « Il serait insupportable, s'il était de notre condition. » — Les propriétaires et les hôtes de l'illustre hôtel d'Uzès n'ont jamais rien pensé ou dit de semblable à propos de M. Brifaut.

Je suis moins à mon aise avec M. Victor Schœlcher, quoique, avec lui, ce soit tout bénéfice d'être traité comme un nègre. Pour me tirer d'embarras, j'ai envie de taquiner un peu l'amitié de M. Legouvé pour ce terrible abolitioniste de la traite des noirs, de la peine de mort, de l'existence de Dieu, et de la surprendre en flagrant délit de distraction. La bravoure et le patriotisme de M. Schœlcher sont hors de doute: il en a donné bien des preuves. Nous voici au 3 décembre 1851, au lendemain du coup d'Etat; M. Schœlcher est sur la barricade, haranguant le peuple,

prêchant la révolte, invoquant la légalité, tout aussi intrépide et aussi exposé que Baudin. La mort ne veut pas de lui. Officiers et soldats passent avec un mélange de déférence et de douce ironie. C'est superbe; mais quoi! Est-ce bien le même homme que je retrouve quelques heures après, tremblant de peur, d'abord chez M. Legouvé, puis chez le docteur L..., puis au Jardin des Plantes, chez les dames Geoffroy Saint-Hilaire, puis chez M. Serres, fugitif et demandant un asile? Est-ce bien lui que je vois recourant à deux jeunes ecclésiastiques, — qui s'appellent Blanc, circonstance aggravante! — et s'affublant d'une soutane pour se dérober aux sbires du tyran? Une soutane sur les épaules de M. Schœlcher! Ce devait être la robe de Nessus. Je sais bien que M. Legouvé ajoute ces lignes explicatives: « Le ministre du commerce, M. Lefebvre-Duruflé, me fit dire par un ami: « Si » M. Legouvé sait où est M. Schœlcher, qu'il le fasse » partir au plus vite; car, s'il est pris, les passions » coloniales sont tellement ameutées contre lui, que le » prince même, s'il le voulait, ne pourrait pas le sau- » ver; on le fusillerait.» — Ici, je soupçonne M. Legouvé de s'être un peu trop souvenu de ses succès de théâtre, et d'avoir dramatisé son récit. Comment croire que, en un moment où le prince-président, M. de Morny et les généraux bonapartistes étaient maîtres absolus de la situation, il leur eût été impossible de dérober M. Schœlcher aux colères coloniales, fût-ce en l'enfermant sous triple clef à Mazas ou à Vincennes, comme MM. Duvergier de Hauranne, Léo de Laborde, Bixio,

Creton, et cent autres? Et, si ces colères étaient arrivées à ce degré de violence qui ne connaît pas d'obstacle, comment n'ont-elles pas profité, pour supprimer leur ennemi, de cette journée du 3 décembre où il guerroyait sur la barricade et où on pouvait le fusiller impunément? Ami et collaborateur d'Eugène Scribe, M. Legouvé a probablement cédé à l'envie, habituelle chez l'auteur d'*Une Chaîne*, de sauver habilement une invraisemblance. Ce qui me paraît positif, c'est que ce farouche athée, s'enfuyant sous un déguisement sacerdotal, recevant l'hospitalité dans les congrégations religieuses, esquivant la pieuse prière d'une dévote qui lui demande sa bénédiction, s'il est encore un héros, ne peut plus être qu'un héros de poème héroï-comique, plus voisin de Guzman d'Alfarache que du Cid Campéador.

Cet optimisme de M. Legouvé s'explique de la façon la plus enviable et la plus rare : sauf les douleurs inséparables de la vie humaine, — surtout lorsqu'elle se prolonge, — il a été un homme heureux. Né avec une fortune indépendante, protégé par le nom de son père, il a évité le double inconvénient de subir les misères du stage littéraire et, quand on est riche, de passer pour un *amateur distingué*, tout en aspirant à être un artiste. Comme son père, il est de l'Académie française, et il y est parvenu entre quarante et cinquante ans, c'est-à-dire à un âge où on ne pouvait l'accuser de s'être trop pressé et où il avait encore de longues années à jouir de cette haute dis-

tinction littéraire. Au théâtre, ayant eu le bon esprit de se contenter d'une sorte de second plan, il s'est brillamment associé aux éclatants succès de *Louise de Lignerolles*, d'*Adrienne Lecouvreur*, de *Bataille de Dames*, comédie charmante, que les hommes du métier regardent comme une des pièces les mieux faites du répertoire contemporain. Il n'a pas eu besoin d'invoquer le souvenir du célèbre poème de son père pour plaire aux femmes, comme il sied à un homme spirituel de leur plaire, sans être ni embarrassé de leur amour, ni entravé par leur antipathie. Dans ses conférences, dans ses ouvrages, il s'est attaché à relever leur moral plutôt qu'à flatter leurs passions, et il lui a paru que le meilleur moyen de les maintenir dans le bien était de ne jamais en dire du mal. Il a eu d'illustres amitiés dans tous les camps, et il a prouvé qu'il les méritait, non seulement en se montrant capable de leur donner la réplique, mais en opposant aux trahisons de la popularité et de la fortune un redoublement de fidélité. Il a vu tourner à son avantage même les petits déboires auxquels échappent rarement les auteurs dramatiques. Rachel lui manquait de parole; madame Ristori se rencontrait là tout à point pour la remplacer, et il trouvait moyen, ayant pour lui le public, l'Académie et la justice, de ne pas se brouiller avec notre Melpomène. S'il y eut, à l'époque de son élection, un pli de rose ou de laurier, en ce sens que quelques critiques ou chroniqueurs reprochèrent à l'Académie de l'avoir préféré à M. Ponsard, il aura vécu assez

longtemps pour voir l'aigle allobroge empaillé par la génération nouvelle. J'ouvre le volume à la page 276; j'y vois que M. Legouvé, entraîné par son amitié pour M. Jean Reynaud, faillit être nommé, en mars 1848, commissaire de M. Ledru-Rollin dans le département de Loir-et-Cher. Il ajoute : « A quoi cependant tiennent les choses? Si Lamartine ne m'avait pas barré la route, j'étais commissaire de Ledru-Rollin. Si j'avais été commissaire de Ledru-Rollin, ce titre me serait resté comme une marque indélébile; je n'aurais certes pas été nommé de l'Académie cinq ans après, je ne l'aurais peut-être jamais été, et, en tous cas, je n'aurais pas fait mon cours. Si je n'avais pas fait mon cours, je ne serais pas entré dans la carrière, nouvelle pour moi, des conférences publiques, et je n'aurais pas popularisé mon livre par la parole... » — Donc, encore un bonheur, et ce n'est pas le moindre; car M. Legouvé, j'en suis sûr, ne se serait jamais consolé d'avoir été un moment le collègue de Delescluze et autres énergumènes.

Je veux saisir au passage une anecdote que M. Legouvé raconte à merveille. Edmond Biré, dans un excellent article sur la Terreur sous le Directoire, de M. Victor Pierre, a écrit cette note : « M. Tissot, historien révolutionnaire de la Révolution, après avoir été membre du club des Cordeliers, secrétaire de Fouché et professeur de poésie latine au Collège de France, est mort membre de l'Académie française. » — Eh bien, voici à quelle industrie se livrait, en avril 1848, ce vénérable citoyen. Écoutons M. Le-

gouvé : « A la fin de ma première séance (qui avait été un peu tumultueuse), je vois se dresser à quelques pas de moi et se hisser sur la banquette un petit vieillard à cheveux blancs, qui, m'interpellant avec un geste d'enthousiasme, s'écria : « Bravo ! jeune homme ! *Sic itur ad astra !* » Il continua sur ce ton pendant quelques secondes. Qui était-ce ? Le vieux T..., cet académicien mendiant, qui fut certes le plus indépendant de tous les membres de l'Institut, car il vendait sa voix à un candidat, et il la donnait à un autre, pour se la faire payer deux fois... Débarrassé de lui, je me sauve dans mon cabinet de professeur. Il y accourt et me dit avec une naïveté touchante : — « Mon cher ami, je viens de vous rendre un fier service. Prêtez-moi donc cinq cents francs ! » — Je lui en donnai vingt, et il partit en me bénissant. Seulement, comme il ne trouvait probablement pas son éloquence assez payée, il s'en alla, du même pas, chez une de mes meilleures amies, et voici son entrée en matière : « Vous aimez beaucoup M. Legouvé ? » — Oh ! beaucoup.— Eh bien, je viens de lui rendre » un immense service. — Lequel ? » — Il lui raconte tout, et ajoute : « J'ai pensé que vous seriez heureuse » de reconnaître ce que j'ai fait pour lui, et je viens, » tout ingénument, vous prier de me prêter cinq cents » francs. — Mais il me semble, répondit la dame, que » ce serait plutôt à lui que vous devriez vous adresser. » — J'y ai bien pensé, mais dans la position où il se » trouve...—Quelle position?—Il est dans le plus grand » embarras. —Lui ? — Poursuivi par ses créanciers.

» — Lui ? — Prêt à être expulsé par son propriétaire.
» — Qu'est-ce que vous m'apprenez là ? Comment, son
» propriétaire ?... — Est résolu à le mettre dehors. —
» Mais c'est un monstre que ce propriétaire ; car ce
» propriétaire, c'est lui. Il loge dans sa maison. » —
Décidément, le pauvre T... n'avait pas de chance
ce jour-là. »

Cet épisode m'amène à parler d'un autre bonheur, qui a inspiré à M. Legouvé une page touchante. En ce temps de mobilisation universelle, où les démolitions matérielles rivalisent avec les démolitions sociales, politiques et morales, c'est un privilège bien rare, c'est presque une vertu, d'avoir conservé et habité, de père en fils, la même maison, de se retrouver, en 1887, dans la chambre où on est né en 1807, de pouvoir écrire : « Mon cabinet de travail était le cabinet de travail de mon père. J'ai marché à quatre pattes dans ce salon où j'ai vu mes enfants et mes petits-enfants jouer, grandir, avoir dix ans, avoir quinze ans, avoir vingt-cinq ans, et la place où s'assied ma fille est celle où s'asseyaient ma mère et ma femme. Il n'y a pas jusqu'à la salle à manger qui n'ait son souvenir. Le poêle est surmonté d'une statue en plâtre, de Houdon, *la Frileuse*, qui s'y chauffait déjà du temps de mon père et de ma mère... » Tout le chapitre est charmant. Écrit rue Saint-Marc, avec une pittoresque échappée sur Seine-Port, il me suggère une remarque, que M. Legouvé traitera peut-être de radotage. L'homme de talent et de cœur qui

se révèle dans ces pages attendries me semble inconséquent, s'il s'obstine à rester républicain. Il ne peut plus se faire illusion sur la fatalité qui condamne la République à s'exagérer pour ne pas mourir, à s'envenimer pour vivre, à commencer par Jules Simon, à passer par Gambetta, à finir, en attendant pire, par Michelin et Basly. Quand elle n'est pas ouvertement destructive, elle est sournoisement dissolvante. Elle sape les affections en supprimant les croyances. Toute tradition lui est odieuse ou suspecte, parce que toute tradition s'associe pour elle à un passé qu'elle récuse, à un ordre d'idées et de sentiments qui l'importunent, à un régime qui était le contraire de son règne. Par quel mot pouvons-nous résumer ce culte si honorable des images du foyer domestique, des souvenirs de famille, des murailles de la vieille maison, ce pieux inventaire qui donne aux objets extérieurs une âme pour y retrouver l'âme des chers défunts? Par ce mot : l'esprit de conservation, c'est-à-dire l'ennemi personnel de l'esprit républicain. La spécialité de la République, c'est de forcer la société et l'individu à faire incessamment peau neuve, au risque d'y perdre, avec sa peau, sa chair et son sang. On lui a souvent et justement reproché les orphelins qu'elle avait faits. Elle a une autre manière, moins sanglante, mais plus collective, de faire des orphelins; c'est d'isoler l'homme, de lui défendre de reporter son regard en arrière, parce qu'il n'y rencontrerait que du néant, du vide et des débris. L'esprit républicain fait des ruines: l'esprit de conservation fait des reliques.

Au lieu de taquiner M. Legouvé, qui, j'en sûr, est presque de mon avis, et qui, en présence d'une Béotie enragée, se demande sans doute ce qu'on a fait de sa République athénienne, j'aime mieux dire avec quel plaisir j'ai lu son *Histoire vraie*, drame poignant et terrible qui a servi de prélude à *Louise de Lignerolles*, ses pages si intéressantes sur Hahnemann, sur Chrétien Urhan, sur Adolphe Nourrit, sur mademoiselle Rachel, sur mademoiselle Mars, sur la Comédie-Française en 1838. Pour Adolphe Nourrit, son ami, à qui il a fait bonne mesure, je suis presque tenté de croire qu'il n'en a pas assez dit. Nourrit a été le ténor idéal, au-dessus de toute comparaison. Il était, pour le compositeur et le librettiste, non seulement l'interprète incomparable, mais l'inspirateur infaillible. Sans lui, le quatrième acte des *Huguenots* et le quatrième acte de *la Juive* n'auraient pas immortalisé deux des plus splendides chefs-d'œuvre de la musique moderne. Grâce à son délicieux ballet de *la Sylphide*, il me réconcilia pour un soir avec ce genre de divertissement que je déteste. Et quelle âme! quel feu! quelle autorité! quelle souplesse! Paysan dans *le Philtre*, dieu dans *la Bayadère*, tragédien dans *la Muette de Portici*, grand seigneur dans *Don Juan*, tendre et pathétique dans *Guillaume Tell*, royalement chevaleresque dans *Gustave III*, élégant et railleur dans *le Comte Ory*, et couronnant sa carrière par ces trois rôles écrasants dont il porta le poids avec une aisance et une grâce merveilleuses: Robert, Eléazar, Raoul. Son départ fut pour l'Opéra le signal d'une décadence, et, comme son successeur

Duprez brilla surtout par une volonté de fer, on put dire que c'était l'âge de fer qui succédait à l'âge d'or, à l'âge héroïque. Dès l'année suivante, Cornélie Falcon devint aphone, Levasseur se mit à chevroter et à chanter faux. Et quelle différence dans le répertoire des deux grands artistes! Je viens de nommer les *créations* d'Adolphe Nourrit : celles de Duprez s'appelèrent *Guido et Ginevra*, *la Favorite*, *le Lac des Fées*, *la Reine de Chypre*, *Don Sébastien de Portugal*, *Jérusalem*, œuvres d'un ordre inférieur. Malgré sa *maestria* et ses admirables qualités de professeur, Duprez ne suscita personne autour de lui. Il n'eut pas ce don d'attraction, d'assimilation, d'expansion, de rayonnement, que possédait Nourrit. Il chanta isolément au milieu de médiocrités. Il y a plus: ceux que le hasard éloigna de Paris pendant trois ans, de 1837 à 1840, — et je suis de ceux-là, — ont pu regarder comme une mystification parisienne la voix de Duprez et son fameux *ut* de poitrine. Trois ans avaient suffi pour érailler cette voix artificielle qu'il avait substituée au charmant *tenorino* de ses jeunes années. Dans ses tournées de province où le précédait une célébrité de parti pris, il était presque toujours forcé de solliciter l'indulgence du public au moyen d'une annonce qui alléguait comme un rhume accidentel son enrouement chronique. Or, s'il est vrai, quoi qu'en disent les puritains de la nouvelle école, que la musique doive surtout être agréable à l'oreille, c'est un agrément que Duprez m'a constamment refusé. Chez lui, l'effort était tellement visible, qu'on

en souffrait pour lui et pour soi. Ah! si Nourrit avait attendu! Il n'avait pas même besoin d'attendre ; et ici je signalerai à M. Legouvé une légère inexactitude. Il nous dit, page 137 : « ... Sans compter que Duprez n'a osé aborder après Nourrit ni *Robert*, ni *la Muette*. » Pardon ! il s'essaya dans ces deux opéras, et n'y obtint aucun succès. Lourd et empêtré sous le costume de Robert, ralentissant à tout propos la mesure, il ne s'y fit applaudir que dans la cantilène : « *Qu'elle est belle!* » qu'il chanta à la manière italienne.

Rien de plus poignant, de plus tragique, que la longue agonie d'Adolphe Nourrit racontée par M. Legouvé. Ce qu'il y a de triste, c'est qu'un homme de génie et un homme d'un grand talent, Rossini et Donizetti, n'auraient pas été étrangers à cette série de malechances, terminées par une effroyable catastrophe. Rossini, dont la vanité était d'autant plus corrosive qu'il la dissimulait sous un air de narquoise insouciance et qu'elle opérait en dedans. Rossini crut qu'Adolphe Nourrit préférait la musique des *Huguenots* à celle de *Guillaume Tell*, et son humeur vindicative s'exhala dans ce dialogue, digne de l'Astuccio du *Concert à la Cour* : — « Cher maître, croyez-vous au succès de Duprez? — Dame, mon cher, dans ma *Musiquette* je crois qu'il ira bien. Mais, dans la grande musique, je ne sais pas s'il vous vaudra... Pourtant, mon cher, vous vieillissez (trente-sept ans) ; vous prenez du ventre! Vous étiez assis à l'Opéra dans un bon fauteuil, et maintenant, Duprez et vous, vous serez sur deux tabourets. — Mais... s'il

me fait cela?... reprend Nourrit un peu troublé, et figurant le geste d'un homme qui en repousse un autre. — Eh bien, mon cher, répond Rossini avec un accent sardonique, vous ferez cela, » — et il fait le geste d'un homme qui tombe.

Il n'en fallut pas davantage pour décider Nourrit, dont la sensibilité était excessive, à donner sa démission. Encore une fois, s'il avait attendu, quelle revanche ! Quelle rentrée triomphale !

Quant à Donizetti, comment un musicien de cette valeur ne comprit-il pas l'espèce de profanation qu'il allait commettre en essayant de refaire l'éducation musicale d'un grand artiste de trente-sept ans, en brisant cette voix pour l'assouplir aux fioritures italiennes ?

II

Prosper Goubaux et Eugène Scribe ont été les deux principaux collaborateurs de M. Legouvé. Ils n'ont pas eu affaire à un ingrat. Son livre venge Goubaux d'un injuste oubli et Scribe d'une réaction plus injuste encore.

Lorsque le théâtre de la Porte-Saint-Martin joua, en 1827, *Trente ans ou la vie d'un joueur*, drame qui aurait été bien supérieur aux mélodrames ordinaires si l'on n'avait pas imposé à Goubaux la collaboration de Victor Ducange, le public, fatigué des vieilleries déguisées sous le pseudonyme de la tradition classisique, était si unanime à demander du nouveau, que l'immense succès de cette pièce, admirablement jouée par Frédérick-Lemaître et madame Dorval, faillit être accepté comme une date décisive, comme le signal d'une renaissance dramatique, de l'inauguration du romantisme. On ne tarda pas à se raviser; mais la première impression ne s'effaça pas complètement, et, quatre ans plus tard, quand nous sûmes que le Goubaux, collaborateur d'Alexandre Dumas

pour *Richard Darlington*, n'était autre que le Dinaux associé à Victor Ducange sur l'affiche de *la Vie d'un joueur*, nous pûmes croire que ce double triomphe présageait un des maîtres du théâtre contemporain. M. Legouvé nous raconte, avec toute l'émotion de l'amitié, les malheurs de cet excellent homme, et comment sa carrière d'instituteur, son dévouement à l'éducation de la jeunesse, lui coûtèrent plus que ne lui rapportèrent ses droits d'auteur. Mais, je l'avoue, dans cette partie du livre, c'est le nom de M. Scribe qui m'attire le plus. Pour arracher à l'oubli la mémoire d'un homme de bien et de talent, que faut-il ? Un survivant qui s'acquitte, comme M. Legouvé vient de s'acquitter, en payant à la fois le capital et l'arriéré. Pour Eugène Scribe, c'est autre chose ; c'est tout un parti pris, toute une école, toute une consigne qu'il s'agit de contredire. Déjà, de son vivant, pendant sa vieillesse, où, j'en conviens, il ne sut pas s'arrêter et se reposer à temps, Scribe était accusé d'*obstruer*, de barrer le passage aux jeunes, dont l'imagination exubérante se préparait, comme chacun sait, à peupler de chefs-d'œuvre tous les théâtres de Paris. Faut-il croire pourtant à ce que racontait récemment un journal bien informé ; que, vers 1850, un directeur donnait audience à M Émile Augier, alors dans toute la fraîcheur de ses premiers succès, et que, l'huissier de service lui ayant remis la carte d'Eugène Scribe, il s'était écrié : « Encore le *vieux crampon !* » Si l'histoire n'est pas un conte, ce directeur aurait mérité d'être lapidé devant la façade de

l'Opéra, battu de verges place de l'Opéra-Comique, cloué au pilori sous le péristyle du Théâtre-Français, et finalement empalé en face du Gymnase.

Ici, je demande la parole pour un fait personnel. Notre cher et toujours regretté Adolphe Racot, romancier remarquable, mais un peu trop *bénisseur* dans ses *Courriers de Paris*, s'était, par bonté d'âme, créé un Gustave Planche de fantaisie. Peut-être son cerveau était-il déjà troublé, lorsque, à cinq jours de distance, il écrivit, à propos du plus lourd des *magisters* de la critique, exactement le contraire de ce que je venais d'écrire. Quand Gustave Planche mourut, Racot avait quinze ou seize ans : il n'avait pas pu le connaître ; et, sans doute, il ne se rendait pas compte de la portée de sa phrase, lorsqu'il parlait de « haines non encore éteintes après trente ans, et se manifestant, à l'occasion, *par un dernier cri de colère inassouvie* » ; ce qui tombait d'aplomb sur mon feuilleton, puisque je suis, hélas! à peu près le seul survivant de l'époque où Gustave Planche usait et abusait de sa férule. Non, je n'avais pas obéi à un sentiment de *haine inassouvie*. J'avais dit ce que je pensais, ce que je savais, en m'appuyant sur l'opinion de Chateaubriand, de Villemain, de Sainte-Beuve, de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, de Casimir Delavigne, de Cuvillier-Fleury, de Guizot, de Méry, de Laprade, des trois quarts de l'Académie française et de toute l'Académie des beaux-arts.

Gustave Planche n'a pas *discuté* Horace Vernet et Paul Delaroche; il les a *insultés*, et ses insultes étaient d'autant plus odieuses qu'il n'entendait rien à la peinture, et se faisait endoctriner, pour la partie technique, d'abord par Paul Huet, ensuite par Gleyre, auxquels il fit acheter ses éloges par des assiduités de *femme collante*. Il n'était pas plus tendre pour M. Ingres, pour Ary Scheffer. Quant à Eugène Delacroix, qu'il n'était pas seul à admirer (je vous prie de le croire), voici une anecdote dont je fus témoin et qui peut donner une idée de la sûreté, de l'impartialité et de l'élévation de ses jugements. Après le Salon de 1847, il avait dit du bien des tableaux exposés par Eugène Delacroix : celui-ci avait négligé de lui envoyer sa carte. L'année suivante, silence complet, et ce qu'il y a de plus curieux, ce qui peint l'homme, c'est qu'il s'en vantait, comme d'un titre à l'admiration de ses contemporains. Gustave Planche fut cause que la plupart des artistes célèbres, sûrs du placement de leurs ouvrages, ennuyés d'entendre ce bouledogue leur aboyer entre les jambes, s'abstinrent de paraître aux expositions, qui perdirent ainsi une partie de leur éclat.

Mais, ce qu'il y a de plus étrange dans l'article de ce pauvre Racot, ce sont les dernières lignes. Gustave Planche, des chances académiques, s'il s'était guéri de cette espèce d'*éléphantiasis*, aggravée par le cynisme de ses habitudes! Planche, introducteur du roman à l'Académie française! Planche, exerçant une

influence quelconque sur l'illustre compagnie, qu'il avait continuellement injuriée, ainsi que nous allons le voir! Gustave Planche, visité dans sa chambre d'hôtel garni par les célébrités électorales du Palais Mazarin! Voici comment les choses se passèrent. Je crois l'avoir déjà conté; mais, cette fois, je suis bien forcé de me répéter : un mois après la mort de Gustave Planche, madame Sandeau, qui ne doutait de rien quand il s'agissait des intérêts littéraires de son mari, alla, un matin, faire visite à M. Cousin. C'est de M. Cousin lui-même que je tiens ce récit, dont sa pantomime théâtrale et ses airs de pudeur effarouchée faisaient une scène de comédie. Pour ses réceptions matinales, son costume était succinct : une longue robe de chambre en molleton, un caleçon noué au-dessus de la cheville, des pantoufles et pas de pantalon : pas de pantalon! notez ce détail. Il entend sonner à sa porte; il va ouvrir et il se trouve en face d'une femme, presque jeune, fort gracieuse et fort avenante. Aussitôt le voilà traduisant le *Vade retro, Satanas!* dans le plus pur grec de Platon. D'un geste olympien, il arrête la visiteuse et ne lui permet pas de dépasser le paillasson. Elle essaie de balbutier : « Gustave Planche... avant de mourir... a émis le vœu... que mon mari... » mais le discours se perdit dans le bruit des chastes protestations du *philosophe* (ami de la sagesse) et de la porte qui se refermait. Voilà comment Gustave Planche contribua à faire entrer le roman à l'Académie. Si Jules Sandeau fut élu l'année suivante, c'est d'abord parce que son aimable nature

lui conciliait toutes les sympathies; c'est ensuite que ses deux succès de théâtre — *Mademoiselle de la Seiglière* et *le Gendre de M. Poirier*, — avaient popularisé son nom; c'est enfin que l'Académie lui savait gré d'opposer de charmants récits, d'un style pur, d'une inspiration honnête et de dimensions raisonnables, au débordement du roman-feuilleton, alors dans toute sa vogue.

Maintenant, arrivons à Eugène Scribe. A la fin de 1834, Scribe, âgé de quarante-trois ans, remplaçait M. Arnault père à l'Académie française. Il avait déjà à son actif, au Théâtre-Français, quatre comédies, dont une — *Bertrand et Raton*, — a mérité de survivre; à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, les merveilleux *poèmes* dont s'inspiraient Meyerbeer, Auber, Boildieu, et que l'on apprécie davantage, à mesure que des compositeurs de premier ordre, Gounod, Ambroise Thomas, Massenet, Salvayre, Saint-Saëns, n'obiennent que des demi-succès, grâce à l'insuffisance de leurs librettistes; enfin, le répertoire du Théâtre de Madame, cette galerie de délicieuses miniatures, sans précédent et sans équivalent dans l'histoire du théâtre.

Or, voici comment Gustave Planche parlait d'Eugène Scribe et de l'Académie (*Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1834).

Après trois pages d'ironies, toutes plus lourdes et plus pédantesques les unes que les autres ;

— « M. Scribe est au-dessus de la critique, au-

dessus des remontrances; il n'a pas de juges parmi les hommes littéraires, PARCE QU'IL N'A JAMAIS RIEN INVENTÉ. (!!!) »

— « L'élément le plus sérieux, le plus incontestable de sa renommée, c'est tout simplement le chiffre et la rapidité de sa fortune. »

— « Le génie de M. Scribe, c'est de donner à chacune des idées qu'il rencontre une valeur *monétaire*. Il met sous les *pilons* tous les *chiffons* que le passant foule aux pieds; il se fie au *cours d'eau de son moulin*, et, de tous ces lambeaux *informes*, il fabrique une étoffe d'un débit populaire. Il ne veut pas lutter avec le velours de Gênes ou le brocart de Lyon, avec le fil damassé d'Allemagne ou les mousselines de l'Inde; *il ne fait que de la bure, mais il la vend bien.* »

— « L'Académie française, en appelant dans son sein M. Scribe, a prouvé pour la centième fois qu'elle cède *lâchement* aux préjugés de la foule. PAUVRE VIEILLE, elle a cru se rajeunir en plaçant le nom d'un *coupletier* entre Lamartine et Chateaubriand. »

— « Il fallait abandonner aux vendeurs de refrains la renommée de M. Scribe; il fallait laisser au temps le soin d'user ce nom, qui n'a pas TROIS ANS DEVANT LUI. La popularité d'un pareil nom n'est, pour un monument *lézardé* comme l'Académie, qu'un recrépissage inutile, qui tombera sous la première pluie. *La nomination de M. Scribe dépasse toutes les limites du ridicule.* »

En voilà assez, n'est-ce pas? A présent, si vous songez que les deux tiers des académiciens de 1834 vivaient encore en 1857, et que, parmi les nouveaux venus, bien peu avaient échappé à la férule du *magister* de la littérature, vous vous demanderez avec moi comment Gustave Planche aurait pu influencer les votes académiques.

Au sortir de cette prose marécageuse qui n'a pas même le mérite d'être correcte, c'est un charme de retrouver le vrai Scribe dans le livre de M. Legouvé. J'en détacherai deux pages, l'une bien légère, puisqu'il s'agit d'une danseuse, l'autre bien mélancolique, puisqu'il s'agit d'une reine :

« On montait à l'Opéra un ballet, *la Révolte au Sérail.* Mademoiselle Taglioni remplissait le principal rôle. L'avant-veille de la première représentation, la pièce étant déjà affichée et annoncée avec le mot sacramentel : « Irrévocablement, » — le directeur entre chez Scribe à neuf heures du matin : « Je suis désespéré, lui dit-il, je suis perdu et il n'y a que vous qui puissiez me sauver. — Comment? — Mon ballet est impossible. — Pourquoi? — Tout le succès repose sur la situation du second acte, et voici cette situation : Mademoiselle Taglioni, enfermée, assiégée dans le palais par les révoltés, enrégimente toutes les femmes du harem, les arme, les exerce au maniement du fusil et du sabre, en fait des soldats dont elle se fait le général, et repousse l'assaut. — L'idée est fort originale, répond Scribe. — Oui! mais nous nous sommes

aperçus hier, à la répétition générale, qu'elle est absurde. — Pourquoi? — Parce qu'au premier acte mademoiselle Taglioni a reçu de la main d'un magicien, un talisman. Elle n'a donc pas besoin d'autre arme que ce talisman; qu'elle le montre, et tous ces ennuques s'enfuient! — C'est juste et c'est grave! répond Scribe. — Aussi je compte sur vous. — Eh bien, j'irai voir votre répétition aujourd'hui, et je chercherai après. — Du tout! du tout! ce n'est pas après, c'est tout de suite. Il est inutile que vous veniez à la répétition générale; il n'y aura plus de répétition générale. Il faut que, sans rien changer à la pièce (je n'ai pas le temps d'y faire de changement), sans la reculer d'un jour (chaque jour de retard me coûte dix mille francs), il faut que vous trouviez aujourd'hui même, d'ici à ce soir, un moyen qui me permette de jouer après-demain. — Soit! Laissez-moi, reprit Scribe; je vais chercher. — Le directeur sort, descend les vingt marches de l'étage de Scribe, et, arrivé au bas, au moment où il disait : « Cordon, s'il vous plaît! » il entend une voix qui lui crie : « Véron, remontez! J'ai votre affaire! » — M. Véron remonte plus vite qu'il n'était descendu : — « Vous avez mon affaire? — Oui; quel était le talisman de mademoiselle Taglioni? — Une bague. — Vous en ferez une rose. Quel était son amoureux? — Un petit esclave du sérail. — Vous en ferez un petit berger. En quoi consiste le divertissement du premier acte? — En une danse, devant le sultan, dans les jardins du palais. — Parfait! Après la danse, vous ferez asseoir mademoiselle Taglioni sur un

tertre de gazon; elle s'y endormira; le petit berger avancera près d'elle tout doucement et lui enlèvera sa rose. Quand, au second acte, elle voudra tirer son talisman de son sein, elle ne l'aura plus. Ce n'est pas plus difficile que cela. — J'étais bien sûr que vous me sauveriez! » s'écrie M. Véron. Et il s'élance sur l'escalier, qu'il descend encore plus vite qu'il ne l'avait remonté! »

N'est-ce pas que c'est joli, et joliment raconté?

L'autre épisode est d'un genre tout différent. En janvier 1850, Scribe était allé à Londres pour faire jouer *la Tempête*. (Musique d'Halévy, Lablache dans le rôle de Caliban.) Orléaniste de cœur et surtout d'esprit, il dédia à Louis-Philippe sa première visite. Le vieux roi n'avait plus que sept ou huit mois à vivre. Depuis sa chute et son exil, il était fort abattu. Ranimé par la visite de Scribe, il lui conta que, dans sa jeunesse, il avait fait un opéra, *Cavaliers et Têtes rondes*. — « Je serais curieux, ajouta-t-il, d'avoir votre sentiment. — Je suis à vos ordres, Sire! » — Et voilà Louis-Philippe qui, avec sa verve de conteur, entame la narration de son premier acte. La scène qui suit est charmante. Scribe écoute d'abord en sujet, puis en auteur dramatique. Il risque des objections, propose des variantes. Le Roi s'échauffe, se rebiffe, puis cède à de bonnes raisons. Bref, quand on se quitte, lorsque l'heure rappelle à Scribe qu'on l'attend à Londres, — « Déjà! lui dit le Roi. Oh! mais, un instant, je ne vous laisse pas partir, si vous

ne me promettez pas de revenir demain déjeuner avec moi... Notre opéra n'est pas fini. A demain! — A demain, Sire! »

Mais voici le bouquet, la fleur d'exil, dont Scribe conserva longtemps le parfum : « Le lendemain... mais, en arrivant, qui trouva-t-il à la porte du cabinet du Roi? La Reine, qui l'attendait, et qui, lui prenant les mains avec émotion : « Oh! soyez béni, monsieur Scribe! lui dit-elle. Pour la première fois depuis notre exil, le Roi a dîné de bon appétit. Pendant toute la soirée, il a été gai, causeur, et, ce matin, en entrant dans sa chambre, je l'ai trouvé assis dans son lit, se grattant le front comme son aïeul Henri IV quand il était dans l'embarras, et disant tout bas : « Ce diable de Scribe! il croit que c'est facile! » — et il souriait, Monsieur, il souriait!... Revenez!... Revenez souvent!... Revenez tous les jours, tant que vous serez ici!... Me le promettez-vous? » — Il le promit, et il tint parole, et, pendant toute une semaine, il alla chaque matin verser un peu de joie dans ce cœur navré, un peu de lumière dans ce sombre séjour, et, à son retour en France, il rapporta les plus beaux droits d'auteur qu'il eût jamais touchés : la reconnaissance d'un exilé, l'affection d'un roi déchu et les bénédictions d'une sainte. »

Une sainte! Ce trait me touche d'autant plus que M. Legouvé n'abuse pas de la corde religieuse; c'est même le seul reproche que l'on puisse adresser à ce charmant volume. Certes, il sied à la religion de

s'abstenir partout où elle n'est pas chez elle. Dans un livre que dominent les souvenirs de théâtre, où apparaissent tour à tour le profil tragique de Rachel, le gracieux visage de mademoiselle Mars, le gentil minois de Jenny Vertpré, nul ne pouvait s'attendre à voir le récit se teindre d'une nuance cléricale. Il y avait pourtant moyen de laisser deviner çà et là le sentiment chrétien. Ne parlons plus de M. Victor Schœlcher. Si le talent et l'esprit ont partout droit de cité, l'amitié a toujours droit de cécité. Mais voici, par exemple, Adolphe Nourrit. Nourrit était profondément religieux : je crois bien que sa religion n'était pas tout à fait la même que celle du Père de Ravignan; mais la miséricorde divine n'y regarde pas de si près. A Marseille, après sa douloureuse démission, un léger accident vient ajouter à son découragement. « Un soir, pendant *la Juive*, nous dit M. Legouvé, tout à coup, à l'allegro de l'air : « *Rachel, quand du Seigneur* » son organe se voile, ses notes élevées se brisent..... il lutte... il appelle à lui toutes les ressources de son art... mais, à la dernière mesure, ses forces l'abandonnent... et, après des efforts surhumains pour atteindre le *la* bémol aigu qui termine *la couronne du martyr*, il est obligé de retomber sur la note terne et sourde de l'octave inférieure. »

Il est désespéré, et, dans son désespoir, il dit à ses amis accourus pour le consoler : « Cette nuit, assis à cette place, j'ai demandé à Dieu le courage dont j'ai

besoin. Je me suis fortifié par de saintes lectures. Tenez! Voyez vous-mêmes!... » ajouta-t-il en leur désignant un livre ouvert sur la table : c'était *l'Imitation de Jésus-Christ.*

C'est très bien; mais, pour adoucir le souvenir du suicide final, toujours effrayant, alors même qu'il s'agit d'un accès de fièvre chaude, pourquoi ne pas nous rappeler qu'Eugénie Nourrit, une des filles de l'admirable artiste, se fit religieuse, que soir et matin elle a prié pour l'âme de son père; ce qui nous permet de croire que cette belle âme, inquiète et tourmentée ici-bas, est allée se reposer dans le ciel?

Il y a un autre suicide dans ce livre ; celui de Firmin, le chevaleresque acteur, le Saint-Mesgrin et l'Hernani, le Richelieu et le Clitandre de la Comédie-Française, — digne de mieux finir. « Cet être si nerveux, nous dit M. Legouvé, eut la vieillesse d'un sage et la mort d'un stoïcien... Vers soixante-dix huit-ans, il sentit que sa vue commençait à s'éteindre. Il ne pouvait plus lire, il ne pouvait plus se promener. Une tristesse profonde et muette descendit sur son visage, comme dans son âme; et un jour, sans s'être jamais plaint, il monta à tâtons sur le rebord de la fenêtre de son salon, situé au premier étage, et se laissa tomber, la tête la première, sur le pavé de la cour, tranquillement, comme un disciple de Zénon se plantait un poignard dans le cœur. »

Est-ce la note juste ? — Eh bien, non; je ne le crois pas.

Voici la toute pimpante, fringante, sémillante.

Jenny Vertpré, la petite Mars du boulevard Bonne-Nouvelle, comme on l'appelait dans mon jeune temps; madame Pinchon, la Marraine, la Reine de seize ans, la Demoiselle à marier. — « La plus jolie petite fée qui soit sortie jamais d'un œuf enchanté. Elle avait seize ans, des yeux d'écureuil! Des quenottes de souris! Des cheveux aile de corbeau! Et une taille! Et un sourire! Et un esprit! »

Le portrait est charmant, mais pourquoi ne pas nous dire que, après avoir désolé ses amoureux et même scandalisé ses camarades par ses nombreuses fredaines, Jenny Vertpré se convertit et mourut comme une sainte?

Je pourrais appliquer quelques remarques du même genre à la mort subite d'Eugène Scribe dans un fiacre, considérée comme le dernier bonheur de cette heureuse et brillante vie; à la confession *in extremis* de mademoiselle Mars; à la meilleure joie de Mahérault dans le Paradis (page 268).

J'aime mieux tenir un autre langage, et dire fraternellement à M. Legouvé : « Nous sommes contemporains. Nos deux noms ont figuré ensemble dans *les Annales des concours généraux*. J'ai peut-être deux ou trois ans de moins que vous; mais, en réalité, vous êtes bien plus jeune que moi. Votre existence a été plus douce que la mienne. Pourtant toutes les vieillesses se ressemblent sur un point : les joies n'y comptent plus, les tristesses y redoublent d'amertume si l'on ne cherche pas, si l'on ne voit pas, au delà de ce monde, ce qui consacre les unes et console les

autres. » Ce livre où M. Legouvé a jugé en maître Lamartine, Victor Hugo et Alfred de Musset, se termine par ces deux vers :

« Veux-tu savoir vieillir? Compte dans ta vieillesse,
Non ce qu'elle te prend, mais ce qu'elle te laisse. »

Ces vers sont beaux; cependant, je propose, humble prosateur, la variante que voici :

« Connais-tu le moyen d'adoucir ta vieillesse ?
Donne au ciel une part du temps qu'elle te laisse. »

MADAME DE LAMARTINE[1]

Que de fois, j'ai entendu comparer — et dans quels termes! — la vieillesse de Lamartine et celle de Victor Hugo! Ici, une popularité éphémère, fatale, expiée par une réaction si cruelle, que l'élite de la société et de la littérature refusait de s'apercevoir à quel point *les Confidences* étaient préférables aux *Mémoires d'outre-Tombe*, et que nous avons également boudé *Graziella* et *Geneviève*, *Raphaël* et *Fior-d'Aliza;* là, une gloire si fulgurante, que les yeux éblouis ne voyaient pas ou avaient l'air de ne pas voir l'incroyable décadence d'un grand poète, ses odieux radotages en vers et en prose, et que des œuvres séniles, qui auraient dû l'interner à Charenton, l'ont conduit au Panthéon. Ici, les terribles embarras d'argent d'un homme généreux, imprévoyant, prodigue, qui, en ruinant son entourage, avait au moins le mérite de se ruiner lui-même; là, les richesses amassées par un génie calculateur, qui, en devenant millionnaire, ne

1. Par M. Charles Alexandre.

ruinait que ses libraires. Ici, des obsèques silencieuses, presque solitaires, sans autre escorte que quelques amis fidèles, sans autre hommage que quelques larmes, sans autre cortège mortuaire que des poésies immortelles; là, des funérailles triomphales où un deuil universel se change en fête nationale, où les sombres images de la mort disparaissent sous des avalanches de couronnes et de fleurs, où le silence du tombeau est troublé par les *hosannah!* d'une population en délire, où l'on se demande si c'est un mort que l'on va porter civilement en terre, ou si c'est un dieu qui va prendre possession de son Olympe.

Je pourrais poursuivre indéfiniment le parallèle; rappeler, par exemple, le renom de bonté, de tendresse, de mansuétude, qui avait fini par s'attacher à l'homme le plus vindicatif, le plus venimeux, le plus personnel, le plus dur, le plus retors, le moins susceptible d'abnégation et de dévouement qui ait jamais déconcerté ses admirateurs par l'implacable sécheresse de son caractère et de son cœur; tandis que Lamartine, nature bienveillante, ouverte, affectueuse, sans méchanceté et sans fiel, était accusé d'égoïsme, d'inconsistance, et représenté comme prêt à sacrifier le genre humain à une chimère de son imagination ou à un rêve de son orgueil. Tout cela est exact, et, avec tout cela, si nous avions à choisir entre la destinée de Lamartine et celle de Victor Hugo, nous n'hésiterions pas; nous préfèrerions les misères de Lamartine aux splendeurs de son glorieux rival; pourquoi? Pour bien des raisons dont l'énumération

serait trop longue, mais surtout parce qu'il a eu une mère si exquise, une femme si parfaite, que l'homme à qui Dieu accorda ces deux trésors n'a pas eu, au milieu de ses tristesses, le droit de se dire malheureux.

Loin de nous l'idée de continuer la comparaison sur ce terrain, et de nous appuyer sur les commérages de l'histoire ou plutôt de l'anecdote! Avant peu, si nous n'y prenons garde, Tacite sera remplacé par Suétone, la critique par la réclame, et la biographie par la personnalité. La manie d'être bien informé, d'être renseigné avant tout le monde, d'être le premier à extraire d'un scandale un article à sensation, ne se borne plus aux épisodes qui tombent d'eux-mêmes dans le domaine public; il faut à la curiosité une friandise plus appétissante, à la malignité une pâture plus substantielle, à l'abonnement une amorce d'un effet plus sûr. On commence par détailler les hommes célèbres en robe de chambre, en bonnet de nuit, en pantoufles. Puis on s'empare sournoisement d'un trousseau de petites clefs à l'aide desquelles on se glisse dans le cabinet de toilette, dans l'alcôve. On ouvre le bureau, on fouille les tiroirs, on fait main basse sur les lettres confidentielles. Si deux écrivains illustres, qui se sont aimés d'une amitié *tendre* et *pure*, viennent à se brouiller, au lieu d'expliquer simplement cette rupture par des libertés de critique et des susceptibilités de poète, on lui attribue des causes mystérieuses et apocryphes, peu honorables pour l'un et encore moins pour

l'autre. Si nous perdons prématurément un philosophe éminent et éloquent, coupable tout au plus d'avoir parfois oublié que le berceau de Platon fut hanté par les abeilles et non pas par les papillons, aussitôt la chronique dénonce à l'indignation publique, à travers des pseudonymes diaphanes et des allusions transparentes, je ne sais combien de marquises et de comtesses, convaincues d'avoir abusé du penchant des beaux esprits de collège à se croire, comme Gresset, de beaux esprits mondains. Ainsi de suite. N'allons pas plus loin; restons, avec M. Charles Alexandre, en présence de madame de Lamartine, qui n'a pas besoin de repoussoir.

Les sceptiques, les frondeurs, ont accusé M. Charles Alexandre d'une sorte de naïveté, sous prétexte que le sens admiratif était chez lui prodigieusement développé, et qu'il faut être un peu naïf pour aimer ses amis sans réserve et admirer sans restriction même les gens admirables. Ici, M. Charles Alexandre a été selon moi, fort habile. Il a placé madame de Lamartine entre son cher poète et la critique. Quoi qu'en ait dit un poète comique, les pleurs désarment plus sûrement que le rire. Prenons au hasard quelques exemples :

Il y a évidemment des hérésies dans *le Voyage en Orient*. C'est dans ce livre que Lamartine révéla pour la première fois ses tendances vers une religiosité confuse et cosmopolite, prête à estomper, sinon

à submerger les contours nets et précis du dogme et de la discipline catholiques. Chose singulière! Pour les hommes que l'imagination domine, les clartés éclatantes de l'Orient sont plus dangereuses que les brumes de l'Occident et du Nord. Arrivé à ce degré d'intensité et de violence, on dirait que le soleil éblouit plus qu'il n'éclaire. Il dispose l'âme, la volonté, toutes les facultés actives, à une somnolence où le rêve déplace à sa guise et assouplit les articles de foi. La Terre Sainte elle-même, le berceau du christianisme, le sol labouré par des miracles, ne protège pas suffisamment les imaginations dont je parle, entraînées sur cette pente. Se trouvant en contact immédiat avec Bethléem et Nazareth, avec Jérusalem et Emmaüs, avec le jardin des Oliviers et la montagne du Thabor, avec les lacs de Génézareth et de Tibériade, lieux consacrés par la présence de Jésus-Christ, imprégnés de sa divinité et gardant la trace de ses pas, leur envie serait de supprimer tous les intermédiaires, tous les épilogues de l'Évangile, de mettre l'homme en face de Dieu et de faire profiter du bienfait de la Rédemption le genre humain tout entier, alors même qu'il serait mahométan, juif, païen ou hindou, alors même qu'il aurait défiguré toute la doctrine des apôtres, toutes les traditions de la primitive Église.

Eh bien, lisez ce chapitre dans l'ouvrage de M. Charles Alexandre; vous êtes emporté par un flot de tendresse, de poésie, de piété, de douleur; oui, de douleur, car c'est, vous le savez, pendant ce voyage

que M. et madame de Lamartine perdirent leur fille unique, cette délicieuse Julia, la Léopoldine du poète des *Méditations*. Comme elle pleure, cette mère! Comme elle prie, cette chrétienne! Les images bibliques nous reviennent en foule, et il ne peut en être autrement. C'est au retour d'une excursion dans le Liban que Julia, déjà frêle et maladive, est foudroyée par l'ange de la mort. Les cèdres trente fois séculaires ont ombragé, avec un murmure d'adieu, cette tête blonde, charmante, marquée pour le ciel. Il semble que, pour y monter, la jeune âme ait eu moins de chemin à faire. Quel tableau! Le plus grand poète du siècle — (oui, le plus grand, je m'y obstine, et on y reviendra tôt ou tard,) — descendu de ces hauteurs pour s'agenouiller devant un cercueil; à une courte distance, le Calvaire, rappelant aux mères désolées comment l'on marche sur la Voie douloureuse, et comment une espérance divine peut se mêler à un deuil irréparable. — « Pauvre père, nous dit excellemment M. Charles Alexandre, pauvre mère à l'agonie, devant l'enfant sans agonie, ignorante de la mort, toute à l'illusion de la vie, les yeux brillant de l'éclat trompeur des poitrinaires, plus belle, plus tendre, plus adorable que jamais, prodiguant, sans le savoir, ses derniers sourires, ses dernières caresses, échangeant avec son père et sa mère ses derniers baisers, puis l'ange expirant dans leurs bras et les deux suppliciés précipités avec elle dans la mort! »

En lisant cette page éloquente, en y ajoutant nos

impressions personnelles, nous sommes trop émus pour discuter; les objections s'envolent dans un pli de ces ailes; la discussion s'exhale dans une vapeur d'encens.

La Chute d'un ange étonna et attrista les plus sincères admirateurs de Lamartine. Ce n'était pas un déclin, c'était un excès ou un écart. Le souffle poétique n'avait jamais eu plus de puissance; mais il faisait songer à un vent d'orage plutôt qu'au zéphyr que nous avions entendu *frémir et passer* à la surface du lac, en une nuit d'ivresse et d'enchantement. La source n'était pas tarie, mais troublée. Le titre même prêtait à de trop faciles rapprochements. Un poète inconnu s'en inspira pour adresser à Lamartine des vers, que j'ai oubliés, sauf les trois strophes suivantes :

Ange béni de notre enfance,
Incliné sur un front vermeil,
A l'enfant vous disiez d'avance
L'hymne sacré de l'innocence
Qu'il redisait à son réveil!

Ange cher à notre jeunesse,
Vous murmuriez ces vers si doux
Où le bonheur a sa tristesse,
Où la douleur a son ivresse,
Où l'amour est pur comme vous!

Ange de l'âge où tout s'incline
Courbé sous le fardeau vainqueur,
Vous disiez comment l'on chemine,
Un crucifix sur la poitrine,
Une espérance dans le cœur... »

Madame de Lamartine adopte *la Chute d'un ange.*

— Hélas! elle n'a plus que des enfants adoptifs; — et cette adoption quasi maternelle purifie ce que ce poème, d'un style inégal, d'une inspiration bizarre, comparable à un beau cèdre du Liban enchevêtré de lianes et de plantes parasites, offre d'inquiétant pour la foi et de contraire à l'admirable chasteté d'exécution, une des gloires du grand poète. L'amour, un amour passionné, absolu, a les mêmes rayonnements et les mêmes effets que le soleil. Il aveugle; mais, en même temps, par sa douce magie, il réussit à rendre touchante l'erreur, la faiblesse ou la faute, qui, chez l'objet aimé, ne saurait être amnistiée. N'a-t-on pas conté que madame la marquise de La Fayette (née de Noailles) avait adoré son triste mari, et le regardait comme un héros? Cependant la vérité ne perd jamais ses droits, et il ne faudrait pas aller bien loin dans la biographie de Lamartine pour reconnaître le tort énorme qu'il se fit à lui-même en sacrifiant le principe au sentiment, le rocher à la vague, la conviction réfléchie à l'inspiration du moment, la boussole à la girouette.

« *Les Recueillements*, nous dit M. Charles Alexandre, avaient paru au printemps de 1839. Madame de Lamartine relisait, à Saint-Point, dans leur horizon, sur leur scène, ces poésies écloses presque toutes à Saint-Point même. Inclinée sur ces pages, elle lisait, *dans l'émotion*, le cantique inspiré par la mort de madame la duchesse de Broglie, cette *assomption* de la mère et de la fille du poète(?) près de

l'amie. Les strophes à M. de Genoude l'emportèrent sur leurs ailes. Elle s'arrêta à ce vers d'*audace religieuse* (?):

» Que Dieu ne resterait caché dans nul mystère ! »

vers révélateur de *la religion de lumière, où* il aspirait depuis son pèlerinage en Orient. »

Eh bien, non ! Je ne puis suivre jusque-là, ni le poète des *Recueillements*, ni M. Charles Alexandre, ni même madame de Lamartine. Si je ne protestais pas, je me croirais protestant. Ce surcroît de lumière auquel aspirait Lamartine depuis son voyage en Orient, c'était au contraire l'ombre où se complaisait son imagination mobile, et qui lui permettait de substituer ses propres créations aux révélations de l'Évangile. Ces mystères, dont il aurait voulu s'affranchir, c'étaient les gardiens de notre religion, qui demande à la raison, non pas de se démettre, mais de se soumettre. On dit que Gœthe, à l'agonie, murmurait de sa voix mourante : « De la lumière ! De la lumière ! » — Mais Gœthe était panthéiste ou athée. Il était surtout le grand prêtre de son propre culte. Ce cri suprême de l'Olympio germanique, ce fut de l'orgueil encore. Il lui semblait qu'il n'y aurait jamais assez de lumière pour son regard d'aigle. L'imprudent ! Il allait paraître devant le Dieu qu'il avait ignoré ou méconnu. Peut-être cet affamé de lumière fut-il forcé de s'avouer qu'il y en avait trop :

Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque reperta !

Non, l'auteur de *Faust* et le poète des *Harmonies*

n'auraient jamais dû se rencontrer, même sur un terrain vague.

A dater de *l'Histoire des Girondins* et de la Révolution de février, on peut lire le récit de M. Charles Alexandre avec un attendrissement sincère, avec une vive émotion; on peut s'associer aux illusions, aux joies, aux fiertés, aux angoisses, aux douleurs de la noble femme dont M. Charles Alexandre s'est fait l'historiographe ; mais il me serait impossible, sans me déjuger, de m'accorder sur tous les points avec lui et avec elle. Pourtant, nous avons à faire une distinction essentielle, que l'on a trop négligée. Dès le début de Lamartine dans la vie publique, les hommes positifs, les politiques, lui opposèrent des préventions dont ils ont toujours refusé de se départir. Sous prétexte qu'ils sont prosaïques et pratiques, ces esprits d'affaires sont constamment enclins à traiter de chimérique ce qui est élevé ; comme si les hauteurs n'étaient pas le meilleur observatoire pour voir au delà de l'horizon ! Ils affectaient de représenter Lamartine montant à la tribune avec sa lyre et chantant au lieu de discourir. Or, pendant la période qui va de 1837 à 1847, nul ne vit plus clair que ce poète dans presque toutes les questions qui agitèrent le Parlement, la France et l'Europe : la question d'Orient, la fatale et coupable coalition contre le ministère Molé, les fortifications de Paris, le retour des cendres de Napoléon, — cendres que l'on croyait éteintes, et qui apportaient du feu sous leur couche

refroidie ; la Régence. — Après chacun de ces magnifiques discours, de ces discours prophétiques, qui, *plus heureux que d'autres,* supportaient admirablement l'impression, Lamartine avait droit à un ministère. Il fallait l'y enfermer, comme dans une citadelle qu'il aurait dès lors défendue, au lieu de l'attaquer. A quoi servait donc l'exemple de Chateaubriand ? — Les méfiances mêmes qu'excitait chez quelques-uns, — hélas ! chez Louis-Philippe, — sa politique d'imagination, qu'on aurait pu appeler politique de génie, conseillaient, à ceux qui hésitaient à l'utiliser, de le neutraliser. Mais lui, quel beau rôle il manqua, pour le triste plaisir de humer quelques gorgées de popularité, dont l'arrière-goût fut si amer! Ayant merveilleusement et prophétiquement plaidé pour la régence de Madame la duchesse d'Orléans, il devenait, dans la crise, le tuteur de la veuve et de l'orphelin. Il faisait de la funeste abdication du vieux Roi non plus le signal d'une révolution, mais le point de départ d'un nouveau règne. N'insistons pas ; nos regrets ressembleraient trop à des griefs.

L'expiation fut cruelle; l'arrêt sans appel. Fut-il tout à fait injuste? La société polie, la haute bourgeoisie, les lettrés *di primo cartello*, les vaincus de toutes nuances, ne se pardonnaient pas d'avoir laissé faire la Révolution de février, et, par conséquent, pardonnaient encore moins à ceux qui l'avaient faite. Pouvaient-ils s'en prendre à Ledru-Rollin, à Armand Marrast, à Flocon, à Sobrier, à Bastide, à Caussidière? Non; ceux-là avaient fait leur métier, et restaient

dans leur élément. Révolutionnaires d'origine, républicains par état, triomphateurs par hasard, ils exploitaient à leur profit la victoire fortuite de leurs idées de désordre. Mais Lamartine! Cette nature d'élite! L'hôte de la Roche-Guyon! L'ami du duc de Rohan! Le Montmorency de la poésie! L'homme privilégié entre tous, qui personnifiait à nos yeux toutes les aristocraties, depuis celle du pied, de la main, de la taille, de la tête, jusqu'à celle du génie! Nos rancunes présentes se mesurèrent à nos admirations passées; il nous sembla que nous lui ferions tort, si nous n'élevions pas nos ressentiments à la hauteur de nos anciens enthousiasmes, de nos récents mécomptes et de sa gloire.

Néanmoins, avouons que la réaction fut excessive, impitoyable, et qu'il est plus facile de l'expliquer que de l'excuser. On accusa Lamartine d'une vanité gigantesque, d'un immense égoïsme, auquel il avait tout immolé. Ici, il faut s'entendre; il y a deux sortes d'égoïstes : l'égoïste vulgaire, ignoble, qui rapporte tout à soi, et qui n'est qu'une variété du *jouisseur;* et l'égoïste d'ordre supérieur, qui se sait ou se croit le centre, le foyer, le point de ralliement d'un grand nombre d'intelligences. Celui-là se trompe, lorsque sa responsabilité s'efface à ses yeux dans son privilège, lorsque sa supériorité l'engage à exagérer ses droits et à méconnaître ses devoirs, lorsqu'il se figure que son pays doit être le tributaire de son génie, au lieu de mettre son génie au service de son pays; mais il n'est pas donné à tout le monde de se tromper de la

sorte. Ajoutons que ce genre d'égoïsme peut très bien se concilier, — et Lamartine l'a prouvé, — avec le mépris du danger et l'esprit de sacrifice.

En somme, tout en faisant mes réserves, dont je ne pourrais me désister sans me contredire, je ne voudrais pas retrancher une page du livre de M. Charles Alexandre. Il arrive à son moment. Il prend rang parmi les revanches de Lamartine. Il secondera, à sa façon, le mouvement d'opinion qui tend à faire justice d'une popularité mal acquise, et à réparer une injuste disgrâce. Il y a, en effet, deux moyens de mener à bien cette double entreprise : démolir, preuves en main, l'hôte provisoire du Panthéon; nous croyons savoir que la besogne serait en bon train, si tous ceux qui *pensent* la vérité avaient le courage de la dire, et d'attacher un grelot plus gros et plus sonore que le bourdon de Notre-Dame; — et replacer sous leur vrai jour, non seulement les chefs-d'œuvre de Lamartine, mais les épisodes de sa noble vie, l'atmosphère de pureté, de tendresse, de piété, de vertu, où il est né, où il a grandi, et dont il garda toujours le mystérieux parfum; sa mère si incomparable que, pour louer le fils, il suffit de rappeler qu'il fut digne de sa mère; les belles amitiés qui lui furent fidèles dans l'adversité, et qui auraient été moins vivaces, si elles avaient rencontré chez l'homme qui les inspirait la sécheresse du cœur. Avant tout, remercions et félicitons M. Charles Alexandre de s'être fait l'interprète, souvent éloquent, souvent persuasif, toujours convaincu, d'une des plus admirables tendresses qu'une

sainte femme ait jamais ressenties pour un homme illustre.

M. JULES SIMON[1]

Si M. Jules Simon n'était pas sénateur, ancien ministre, membre de deux académies, orateur éminent, écrivain supérieur, journaliste de premier ordre, il serait une des curiosités de notre époque. Y a-t-il, en effet, un spectacle plus curieux que celui-là : un esprit juste, fin, bien doué, bien équilibré, bien renseigné, d'une sagacité remarquable, disant vertement leur fait aux monstruosités républicaines, aux Chambres, aux ministres, au gouvernement, au conseil municipal de Paris, et refusant de s'apercevoir que ses épigrammes, ses ironies, ses réquisitoires, retombent d'aplomb sur lui-même, puisqu'il a coopéré à la fondation de la République, et que tous les méfaits des Jacobins de 1887, des Jules Ferry, des Goblet, des Lockroy, des Mesureur, des Michelin, des Basly, des Camélinat, des Joffrin, des Vaillant, de la Commune passée et de la Commune future, n'ont été et ne sont possibles que comme conséquence logique,

1. *Nos hommes d'État.*

fatale, inévitable, vengeresse, de la République aimable, spirituelle, athénienne, modérée, platonicienne, académique, idéale, aspirant à tout conserver, condamnée à tout détruire.

M. Jules Simon avait trente-six ans, la veille du coup d'État. Il avait vu, après la chute de la monarchie de Juillet qu'il regrette aujourd'hui, et qui ne lui avait probablement pas paru assez libérale, la République de 1848 s'envenimer dès les premières semaines, ouvrir la porte aux utopies les plus dangereuses, se détacher de Lamartine, se faire complice de la subite impopularité du poète, effrayer l'industrie, atrophier le commerce, paralyser l'agriculture, dépeupler les théâtres, ruiner les finances publiques et privées, créer les ateliers nationaux, passer, pendant trois mois, par de sinistres alternatives d'émeutes faméliques et de répressions provisoires, se rouler dans le sang des journées de Juin, s'infliger un démenti par l'élection du 10 décembre, et finalement, après trois ans de fièvre, de tiraillements et de malaise, n'avoir plus le choix qu'entre deux suicides : le coup d'État du socialisme ou le coup d'État de la dictature. Cette première leçon semblait suffisante. La seconde fut plus terrible. Passionnément hostile à l'Empire sans se rallier à l'idée d'une restauration monarchique, il était assez clairvoyant pour comprendre ce que serait, ce que ferait l'immense majorité des républicains amnistiés ou bâillonnés, si quelque catastrophe emportait le barrage impérial. Plus tard, membre du gouvernement de la Défense nationale, il put recon-

naître, au milieu de secousses continuelles, que bon nombre de ses collègues et la plupart de ces défenseurs aimaient mieux proclamer et pratiquer l'anarchie que repousser les Prussiens. Adversaire personnel, — j'allais dire ennemi de Gambetta , il put voir de près de quelle façon s'y prenaient le tribun et ses séides pour sacrifier sans cesse leur devoir à leur ambition, et la France à *leur* République. Puis, ministre de M. Thiers, qu'il admirait, qu'il admire encore, et qu'il s'obstine à appeler libérateur du territoire, il eut sans doute quelques jours d'illusion. Initié à l'arrière-pensée de l'élu de vingt-six départements, qui ne songeait qu'à tromper tous les partis et à maintenir la République pour la confisquer à son profit, M. Jules Simon put se dire un moment qu'avec un pareil chef, entouré d'hommes politiques tels que MM. de Rémusat, Picard, Dufaure, Victor Lefranc, etc., — sans compter certaines adhésions inséparables du succès, il verrait enfin se réaliser la République de ses rêves, achetée bien cher, il est vrai, payée dix milliards, acquise au prix d'épouvantables désastres, d'une invasion et de la perte de deuxprovinces. Mais un bien aussi précieux ne pouvait être trop payé, et sans doute M. Jules Simon, qui est plein d'esprit, n'avait pas été assez naïf pour croire que l'Empire et le *Criminel de Décembre* pouvaient être renversés autrement que par une guerre malheureuse, sur un tas de ruines.

Survint la Commune. C'était un sanglant échec à la République athénienne. Périclès s'appelait Delescluze et Alcibiade Félix Pyat. Il y avait là, pour

M. Jules Simon comme pour nous tous, le sujet de réflexions douloureuses. Il fallait que cette malheureuse République fût atteinte d'une maladie organique et eût un vice dans le sang, puisque, dès le début, elle se trouvait suspendue entre une Assemblée royaliste qui la reniait et une bande de scélérats qui la déshonoraient. L'attitude équivoque de M. Thiers, le bourgeois d'Athènes, pendant et après la crise, pouvait aussi donner à réfléchir. Impitoyable pour les fédérés tant que dura la lutte, il se radoucit après la victoire, mit sur la même ligne, dans ses regrets, l'abbé Deguerry et le *généreux Chaudey*, et eut soin d'omettre les noms des otages, des martyrs, des saints ; après quoi, lorsque les élections municipales et les élections complémentaires de juillet prouvèrent que le suffrage universel, n'ayant plus peur, revenait à *son vomissement*, M. Thiers se frotta les mains et se déclara satisfait. On sait le reste. Deux ans plus tard, sa chute le livrait aux perfides avances de Gambetta et de sa clique, et, s'il avait vécu quelques années de plus, les élections d'octobre 1877 en auraient fait le président d'une République radicale.

Ainsi, fidèle à sa spécialité, le Centre gauche, dont MM. Thiers, Jules Simon, Dufaure, de Rémusat, Casimir Perier, etc., étaient les plus beaux ornements, prépara les voies au règne des malfaiteurs, des grotesques et des drôles que M. Jules Simon crible aujourd'hui de ses sarcasmes et de ses ironies. Quoi de plus piquant que de lire à la page 323 de ce spirituel volume : — « Rappelez-vous l'Extrême Gauche de cette époque

(1871-72), et les cris qu'elle poussait quand on l'accusait de connivence avec les insurgés de Paris. Rappelez-vous le Centre gauche, si timoré, si effarouché, qui se garait comme de la peste de tout contact avec la Gauche. Nous savons ce que cette Extrême Gauche et ce Centre gauche sont devenus à présent. Je conviens que ce ne sont plus les mêmes Chambres; mais ce sont les mêmes hommes, au moins si j'en crois leurs noms et leurs figures. Quant aux opinions, elles ont fait terriblement *du* chemin. Il devient de plus en plus difficile de dire de quoi les intransigeants et les radicaux pourraient s'effrayer. Le Centre gauche, qui, il y a douze ans, ne prononçait le nom de la République que du bout des lèvres, s'est tellement rapproché des autres groupes de la Gauche, tellement accoutumé à subir leur domination, qu'il s'est en quelque sorte anéanti de ses propres mains. La Gauche elle-même, la Gauche républicaine, autrefois mesurée et sensée, après s'être laissé mener très loin par Gambetta, s'est divisée depuis sa mort en une foule de molécules destinées à masquer (oh! monsieur l'académicien, des molécules qui masquent!) son adhésion à la plupart des doctrines de l'Extrême Gauche. »

M. Jules Simon se plaint de cette situation, et il a raison. S'il s'en étonnait, il aurait tort, et perdrait le droit de se plaindre. Ce qui l'indigne, ce qui exaspère sa verve, n'est que la conséquence forcée, nécessaire, non pas de telle ou telle république, radicale, jacobine, communarde, anarchiste, mais de la République elle-même, de la République *sans épithète*, de ce seul

fait qu'elle dure, et que, pour durer, elle est réduite à s'exagérer chaque jour davantage, jusqu'à ce qu'elle meure de ses excès, comme elle serait morte de ses privations. Les hommes dont M. Jules Simon ne reconnaît pas les opinions, mais dont il reconnaît les noms et les figures, — et les masques, — ont suivi la même progression, et ils ne pouvaient pas ne pas la suivre. Décidés à ne pas se séparer d'un genre de gouvernement qu'ils apprenaient à exploiter, pareils à l'officier de la garde nationale qui disait : « Je les commande, il faut donc que je les suive ! » — nous les avons vus tour à tour incolores, couleur de rose, rouges, écarlates, sang de bœuf et lie de vin, selon que l'idole, changeant de teinte, leur imposait cette gradation politique, — hélas ! et cette dégradation morale. On a épuisé, en l'honneur ou aux dépens de la République, bien des adjectifs variés et variables. En voici deux, que je propose à mes concitoyens : la République maigre et la République grasse ; celle des philosophes et celle des jouisseurs. Il faudrait ne pas connaître le cœur humain en général, et le cœur républicain en particulier, pour s'étonner si, au bout d'un certain temps, l'une a la foule, l'autre le désert.

Vous vous souvenez du célèbre tableau de Couture, *l'Orgie romaine*. Au premier plan, l'artiste a placé deux personnages qui, loin de partager l'ivresse des autres convives, flétrissent d'un regard de mépris ces pourceaux d'Épicure et ces belles courtisanes. Assurément, ils sont plus soucieux de la dignité humaine

que ces ivrognes et ces *horizontales;* mais ils sont inutiles; leur philosophie ne convertira personne. Ils se donnent une satisfaction égoïste et stérile en s'applaudissant, *mezza voce*, de rester sages et sobres en présence de cette scène de volupté et de débauche. S'ils avaient autant d'esprit que M. Jules Simon, et s'il existait à Rome un journal tel que *le Matin*, ils écriraient le lendemain un article charmant où ces jouisseurs à outrance seraient fustigés de main de maître ; mais ne seraient-ils pas un peu embarrassés, si, au sortir de cet immense *lupanar*, ils rencontraient un esclave chrétien, qui leur tiendrait à peu près ce langage : « De quel droit voudriez-vous empêcher ces adorateurs de la matière de se divertir à leur façon? Ce sont vos dieux qui leur en donnent le précepte et l'exemple. S'il n'y a rien au delà de cette vie, ils ont bien raison de la vouloir courte et bonne. Qu'auriez-vous à leur offrir en échange de ces plaisirs où ils trouvent, faute de mieux, l'ivresse et l'oubli?... »

Ceci nous mène à un autre point de vue. La persistance de M. Jules Simon à ne pas rompre ouvertement avec *sa* République idéale est-elle une bonne aubaine pour nous, royalistes, à qui elle donne le droit de dire : « Que serait-ce, s'il n'était pas républicain? » — Oui et non. Il nous semble que son livre aurait plus de portée et ses critiques plus de force, s'il avait écrit à la première page : « Je n'ai plus de *Credo ;* mais il me reste le *Confiteor.* » — Un homme de cette valeur ne s'amoindrit pas — au contraire! — en avouant qu'il s'est trompé. Qui de nous ne s'est

pas trompé en ces années de vertige et d'erreur où toutes les vérités se sont entremêlées d'illusions, où les illusions, en se dissipant, nous laissent un fond de découragement et d'amertume, où les survivants d'une autre époque ont été forcés, au déclin de leur vie, d'en renier le commencement, et d'imiter le *fier Sicambre*, à qui nous ne ressemblons guère ? M. Jules Simon termine son volume bar une jolie fantaisie, intitulée : « *Si j'étais Roi!* » titre qui serait plus complet, s'il avait ajouté : « *Et si tous mes sujets avaient autant d'esprit que moi!* » — Comment ne pas sourire en lisant les lignes suivantes : — « Vous ne voudriez pas me proposer de revenir au cens électoral ou aux plaisanteries de l'Empire, qui dressait la liste de ses députés au ministère de l'intérieur. Croyez-vous qu'un gouvernement sincère et fort, comme serait le mien, disant ouvertement son avis sans l'imposer, et ayant la renommée de faire de bonnes choses, n'obtiendrait pas de bonnes élections? »

Si c'est une plaisanterie, elle ne vaut pas celles de l'Empire qui, du moins, y trouvait le moyen de nous donner quinze années de prospérité et de repos. Le cens électoral, dont je changerais volontiers l'orthographe pour l'appeler le bon sens électoral, est aussi nécessaire à un État que la police à une grande ville ; l'une, pour nous protéger contre les malfaiteurs, l'autre, pour nous défendre contre autrui et contre nous-mêmes. Le suffrage universel n'est compatible qu'avec deux sortes de despotismes : le despotisme de

la dictature qui le confisque, et le despotisme des multitudes qui l'accaparent. Le suffrage universel, dans une monarchie tempérée, c'est un valétudinaire se mesurant avec les hercules et les saltimbanques de la foire.

La question religieuse tient une large place dans le livre de M. Jules Simon. Il était difficile d'y apporter plus de justesse, d'équité, de clairvoyance, de libéralisme sincère, d'émotion vraie, d'indignation loyale et parfois de virile éloquence. Là encore, on peut se demander si l'éminent écrivain, en nous laissant deviner qu'il est un catholique platonique, peut-être un sceptique respectueux, augmente ou affaiblit l'effet de ses anathèmes et de ses satires. Certes, les misérables dont il fait justice sont odieux, ridicules, abrutis d'athéisme et d'impiété. Mais ne pourraient-ils pas lui répondre : « Si vous êtes croyant, nous n'avons qu'à nous incliner, sauf à nous redresser pour exercer contre vos clients et contre vous le droit du plus fort et la tyrannie du nombre. Mais voyons! Si vous n'avez pas la foi, au nom de qui et de quoi prétendez-vous nous foudroyer? Si vous ne croyez ni à la révélation, ni à la divinité de Jésus-Christ, ni à la doctrine de l'Église, si vous demeurez non seulement le collègue, mais l'ami et le coreligionnaire de M. Ernest Renan — (*la Science armée d'esprit de Renan*, page 274), c'est que, selon vous, comme à notre avis, le genre humain, depuis dix-neuf cents ans, est dupe d'une imposture; si cette imposture est constatée, tacitement par vous, bruyamment par nous, comment se défendre

d'un sentiment de colère contre les organisateurs, les continuateurs et les bénéficiaires de ce gigantesque mensonge? Comment ne pas user de représailles contre une religion qui a servi de prétexte à tant de violences, à tant d'actes d'oppression et d'arbitraire? C'est une cruauté, dites-vous, d'enlever au peuple, au pauvre, ce qui fait ici-bas, au milieu de ses misères, sa consolation et son espérance; mais, si cette espérance est trompeuse, si cette consolation est illusoire, n'est-ce pas lui rendre service que de le délivrer de cette longue erreur, qui, depuis des siècles, s'est faite complice de l'égoïsme des riches et des heureux, et leur assure la paisible jouissance de leurs privilèges et de leurs biens? »

M. Jules Simon, je n'en doute pas, se récrierait, si nous prétendions que tout se réduit pour lui à cette maxime odieuse : « Il faut de la religion pour le peuple, » — maxime qui n'est que haïssable dans les sociétés aristocratiques et sous les gouvernements absolus, et qui deviendrait aujourd'hui une arme à deux tranchants. Où est-il, ce peuple que vous espéreriez endormir dans ses croyances, tandis que vous vous réserveriez le plaisir de rester incrédule? Il règne, il est souverain, et il n'en est que plus ulcéré du contraste de sa souveraineté avec ses souffrances. Il est laïcisé jusqu'aux moelles, et l'instruction qu'on lui débite, fausse et incomplète sur tant de points, le met cependant en mesure de vous juger. Elle lui enseigne qu'il serait bien niais, s'il persistait à croire

ce que vous ne croyez plus, à s'agenouiller aux autels que vous avez désertés, à prier ce Dieu dont vous n'acceptez l'existence qu'à l'état d'abstraction. Elle lui apprend qu'il doit désormais chercher autre chose. Cette autre chose, il ne la trouvera jamais; mais chacune de ses vaines recherches pourra vous coûter bien du sang, des ruines et des larmes. Malgré le désarroi de l'esprit moderne, la religion peut encore mettre un frein aux passions destructives, aux convoitises dangereuses, aux haines enfiévrées, mais à une condition essentielle ; une communauté de foi et de prières entre ceux qui savent et ceux qui ignorent, entre ceux qui possèdent et ceux qui souffrent. Dans cette communauté, que j'appellerais *communion*, si je ne redoutais pour mon humble prose l'emploi des mots consacrés par l'Église, ceux-ci et ceux-là, lisant le même évangile, consultant le même catéchisme, cessent d'éprouver cette sensation cruelle qui les isole les uns des autres. Le lien mystérieux des âmes rapproche ce que la naissance et la fortune ont séparé. L'égalité devant Dieu efface les inégalités sociales. Dans le sanctuaire, où les cœurs se montrent à nu, où se désistent les dissimulations mondaines, les déshérités, voyant de près les riches, découvrent dans leurs yeux des traces de pleurs, et se disent que chacun en ce monde a sa part des douleurs humaines. Les enviant moins, ils ne les haïssent plus. C'est ainsi que se recomposent et se confondent les deux charités : en haut, celle qui guérit les méfiances; en bas, celle qui apaise les colères.

J'ai épuisé toutes les chicanes. Maintenant, je crains qu'on ne m'accuse d'ingratitude à l'égard d'un homme d'infiniment d'esprit qui vient de me donner, en trois cent cinquante pages, le plaisir d'assister à l'exécution de nos *hommes d'État*, c'est-à-dire de ces effrontés politiciens dont le triomphe est notre opprobre, dont l'avènement est notre ruine, dont le règne est notre perte ; de ces affreux Jacobins, caricatures et miniatures des héros de 93, qui inspirent à M. Jules Simon des pages éloquentes :

« Avoir, pour chaque circonstance, un dogme opportun ; tirer à soi le profit des services que d'autres ont rendus ; disposer, au nom de l'État, de la conscience des citoyens et de l'éducation des enfants ; croire qu'on peut mettre la religion chrétienne hors la loi, comme un simple membre de la minorité ; épurer la magistrature quand elle ne rend pas assez de services, et prononcer l'excommunication contre les citoyens dont l'échine ne se plie pas assez profondément devant le maître, — c'est l'histoire des anciens Jacobins, et le portrait des nouveaux. — Je reconnais que les nouveaux ont éliminé la guillotine. Ils font des ilotes ; ils ne font plus de cadavres. »

M. Guizot, dans ses *Mémoires*, qualifie Royer-Collard de grand spectateur. Je n'ai pas à mesurer la taille de M. Jules Simon, qui ne prétend pas être un géant (Dieu nous garde des géants !) ; mais je ne connais pas de spectateur plus ingénieux, plus fin, d'un

coup d'œil plus sûr, d'une ironie plus légère et plus exquise. Sans avoir l'air d'y toucher, il laisse la marque de ses doigts sur la joue du patient. Il cloue au pilori ceux qu'il semble ne mettre que sur la sellette. Il a toujours été quelque peu pince-sans-rire, ce qui convient admirablement à des sujets où il y a moins à rire qu'à pincer :

> On dirait qu'il chatouille, alors qu'il égratigne;
> Il raille poliment Michelin qui l'indigne.

Avec une badine il réussit à faire une trique; avec un cent d'épingles un stylet; avec un couteau à papier un fer rouge. En outre, ce spectateur, dont le sifflet même est musical, nous laisse deviner que, s'il était l'auteur de la pièce, elle serait meilleure. Il a raison, et cette raison, encore une fois, serait sans réplique, si nous ne pouvions lui répondre que 89 n'est pas le contraire, mais le préambule de 93; que les Girondins ne furent pas les antagonistes des Montagnards, mais leurs précurseurs, et que la République de 1876 n'a pas été la médaille dont celle de 1887 est le revers, mais le revers dont celle-ci est la médaille!

En somme, pourtant, quelle piquante et charmante lecture! A défaut de la République athénienne, quelle provision de sel attique! Que de jolies anecdotes! On nous disait, dans le temps, que Victor Cousin excellait à jouer du Jules Simon. Si cette légende n'est pas un conte, il faut avouer que M. Jules Simon prend aujourd'hui sa revanche aux dé-

pens de l'homme illustre qui le faisait jeûner sous prétexte de philosophie. M. Cousin joignait à son éloquence naturelle un merveilleux talent de comédien et des effets de personnage comique que M. Jules Simon a saisis sur le vif, et qu'il décrit en maître plutôt qu'en disciple. Quelle amusante scène de comédie, la visite de l'abbé Olivier, curé de Saint-Roch, confesseur de la Reine, prédicateur de la Cour, à M. Cousin, alors directeur de l'École normale! Cousin, dont tout le christianisme s'exhalait en phrases, ne se souciait pas de voir un aumônier à l'École normale. Survint l'abbé Olivier; Cousin l'accueille avec ses plus grandes révérences et en poussant des cris de joie. « Il l'installe, bon gré mal gré, au coin du feu dans un vieux fauteuil fort malpropre (je l'ai connu, ce fauteuil) et attend les événements. — « Je voudrais être aumônier de l'École normale. — Vous-même! (avec un haut-le-corps qu'il fallait voir). — En personne, et, pour aller au-devant des objections, je sais qu'il n'y a pas de crédit inscrit au budget. Je ne vous demande qu'une fonction gratuite, et, quoique j'aie charge de paroisse, votre école, je vous le promets, ne sera pas pour moi une sinécure. » — Je savais que Cousin était consterné à ce discours si bien asséné dans toutes ses parties, et j'osais à peine lever les yeux sur lui, craignant d'augmenter sa confusion. Il le fallut cependant : ses yeux lançaient des flammes. Il était rayonnant. — « C'est, dit-il, le plus bel hommage qu'on pût rendre à notre école. Vous la jugez bien, monsieur le curé; c'est une grande et noble maison, l'avenir de l'Université... Au-

mônier !... Vous-même !... Sans traitement ! Et sans titre officiel, ajouta-t-il d'une voix mielleuse; car il faudrait un vote des Chambres, et je ne suis pas sûr de l'obtenir. Quelle reconnaissance ! Et quel courage, mon cher ! (en s'adressant à moi) Affronter l'auditoire le plus difficile qu'il y ait au monde; très savant, très sceptique, très railleur, fait pour effrayer le professeur le plus aguerri !... Ce n'est pas vous, mon cher, ce n'est pas moi qui aurions un tel dévouement, Nous leur enseignons, à nos risques et périls, la philosophie. Mais la théologie ! la Religion !... Non, Monsieur ! je ne sacrifierai pas un homme de votre importance ; je ne vous jetterai pas dans la fosse aux lions... L'Église a trop besoin de vous. Je sais que vous avez déjà refusé un évêché (il ne savait rien de pareil). Mais on insistera, Monsieur ! Là est votre place ; c'est à nous à vous défendre contre vous-même. » — Le futur évêque ne parvint pas à placer une syllabe... Je n'ai jamais vu un homme si complètement refusé, et si bien encensé. »

Cousin ! Encore un précurseur ! Cousin *genuit* Jules Simon, *qui genuit* Duruy, *qui genuit* Paul Bert, *qui genuit* Jules Ferry, *qui genuit* Goblet, *qui genuit* Berthelot (*Évangile selon Renan*).

Après avoir lu *Nos hommes d'État*, on se demande si l'auteur de ce livre est impénitent ou converti. S'il n'est pas converti, voici la pénitence que je lui imposerais : *subir* le portefeuille de l'instruction publique sous un Roi que je n'ai pas besoin de nommer. Il ne s'en trouverait pas plus mal ; le Roi s'en trouverait bien, et l'instruction publique encore mieux.

LES COMÉDIENS HORS LA LOI

On l'a déjà dit à M. Gaston Maugras : son sujet ne comportait pas le majestueux in-8°, et son livre gagnerait à être abrégé d'un bon tiers. L'intérêt ne commence qu'à la page 80, c'est-à-dire au moment où nous pouvons comparer la condition des comédiens sous l'ancien régime et dans notre siècle d'égalité. Au premier abord, en songeant à l'ostracisme qui les frappait encore pendant le XVIIe et le XVIIIe siècles, on se révolte, on est tenté de crier au fanatisme, à l'intolérance, à la barbarie. Si l'on y regarde de plus près, on reconnaît que ce qu'il y a de plus remarquable dans cet état de choses, c'est l'inconséquence des institutions et des hommes. Les souverains, — sauf les dernières années du Grand Roi, — protègent les comédiens, encouragent la comédie; le théâtre fait partie essentielle des plaisirs officiels, des fêtes de la Cour, des divertissements publics. Grâce à l'incomparable génie de Molière, la double profes-

1. Par M. Gaston Maugras.

sion d'acteur-auteur s'élève au niveau de nos gloires nationales; — et cependant, du haut de la chaire chrétienne, les prédicateurs les plus éloquents foudroient ces mêmes comédiens, sans épargner le plus illustre; les archevêques et les curés de Paris leur font une guerre acharnée : — « Ils ont déjà marchandé des places dans cinq ou six endroits, écrit Racine à Boileau; mais, partout où ils vont, c'est merveille de voir comme les curés crient. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois a déjà obtenu qu'ils ne seraient point à l'hôtel de Sourdis, parce que de leur théâtre on aurait pu entendre tout à plein les orgues, et de l'église on aurait parfaitement entendu les violons. »

Les voilà donc, les pauvres diables, malgré leur talent, leur renommée et leurs états de service, devenus comédiens ambulants, traqués comme des bêtes malfaisantes, tour à tour expulsés, — toujours pour les mêmes motifs et par la même influence, — de l'hôtel de Nemours, rue de Savoie, dans la paroisse Saint-André, — à cause du voisinage des Grands-Augustins, — de l'hôtel de Lussan, sur les réclamations du curé de Saint-Eustache, etc., etc., — jusqu'à ce que, après des difficultés sans nombre, « ils finissent par trouver un asile. On leur permet d'acheter le jeu de paume de l'Étoile, situé rue des Fossés Saint-Germain-des-Prés... »

Mais voici qui est plus fort : un comédien ou une comédienne tombe malade; ou bien, ce qui est moins

tragique, une comédienne ou un comédien, ne voulant pas vivre dans le désordre, désire se marier. Pour administrer au malade les derniers sacrements, pour qu'il soit sûr d'être présenté à l'église et enterré en terre sainte, on exige qu'il renonce, sous serment, à sa profession; même exigence à l'égard de ceux ou de celles qui prétendent régulariser par le mariage une situation équivoque. Or, si le moribond revenait à la vie et à la santé, si les nouveaux époux ne voulaient pas mourir de faim et tâter du For-l'Évêque, ils étaient obligés de manquer à leur serment; ce qui faisait de ce serment un véritable sacrilège. — « Comment, écrivait le Père Caffaro, théatin, comment donc oserait-on frapper des hommes qui n'exerçaient leur art que par la volonté royale et en vertu d'arrêts du Parlement; des hommes qui n'étaient pas même libres de quitter leur profession, puisqu'ils ne pouvaient se retirer qu'avec l'agrément du Roi, qui souvent le refusait! »

Ainsi s'établissait, sous les auspices de la vertu, un cercle vicieux. Mais l'Église, la Sorbone, les archevêques et curés, les prédicateurs, théologiens et casuistes, sont-ils seuls responsables de cette contradiction paradoxale? Faut-il prononcer les gros mots de fanatisme aveugle, de religion intolérante, d'abus de pouvoir, d'obscurantisme et d'éteignoir, quand nous voyons à la tête de cette croisade antithéâtrale les noms glorieux de Bossuet et de Bourdaloue? Non! cette réprobation, ces anathèmes étaient, en quelque

sorte, dictés aux puissances ecclésiastiques par le sentiment populaire, par la magistrature, la haute et petite bourgeoisie, — que dis-je? par ceux-là mêmes dont les intérêts semblaient étroitement liés à ceux des comédiens, qui vivaient de plain-pied avec eux, et dont l'opinion n'était pas, j'imagine, déterminée par des scrupules religieux. Grimm, Bachaumont, Collé, Lesage, furent, convenons-en, de singuliers Pères de l'Église. J'ouvre *Gil Blas*, et je lis : « Pedro de Moya (un poète dramatique) se retire, mortifié de l'accueil glacial, des airs de dédain, des froides railleries de MM. les comédiens et de mesdames les comédiennes. Quand il est parti, Gil Blas ajoute : « On applaudit à ces beaux discours; et il se trouva que les auteurs, malgré les mauvais traitements qu'ils recevaient des comédiens, leur en devaient encore de reste. *Ces histrions les mettaient au-dessous d'eux*, et, certes, *ils ne pouvaient les mépriser davantage.* »

Voici maintenant Collé, auteur de pièces beaucoup plus licencieuses que tout le répertoire du Palais-Royal et de l'opérette :

« Quant au rang que tient, dans l'ordre de la société, un comédien, j'avoue que le préjugé l'a réglé et qu'il lui a assigné sa place au-dessus de celle du bourreau, en la jugeant pourtant moins nécessaire. Sans adopter un préjugé aveugle qui pousse les choses au delà du but, il faut convenir néanmoins que le mépris que l'on a pour un histrion est assez bien fondé sur la bassesse d'une profession ou plutôt

d'un métier dans lequel l'homme qui l'exerce est obligé de me faire rire pour mon argent. Les mœurs de toute cette race-là (pourquoi pas *racaille?*) ont d'ailleurs augmenté infiniment ce mépris de préjugé que l'on a pour leur art, et il a passé à leurs personnes. »

Chez Grimm, chez Bachaumont, même langage. Et Jean-Jacques Rousseau! — « Je vois en général que l'état de comédien est un état de licence et de mauvaises mœurs; que les hommes y sont livrés au désordre; que les femmes y mènent une vie scandaleuse... Je vois encore que par tout pays leur profession est déshonorante; que ceux qui l'exercent, excommuniés ou non, sont partout méprisés... »

Voltaire lui-même, tout en rentrant ses griffes félines, tout en comblant de flatteries les interprètes dont il avait besoin pour ses tragédies, ne peut résister à l'évidence. Il écrit à un M. Lefébure : « C'est pis si vous composez pour le théâtre. Vous commencez par comparaître devant l'aréopage de vingt comédiens, gens dont la profession, quoique utile et agréable, est cependant *flétrie* par l'injuste, *mais irrévocable* cruauté du public. Ce malheureux *avilissement* où ils sont les irrite; ils trouvent en vous un client, et ils vous prodiguent *tout le mépris dont ils sont couverts.* »

Donc les mots de *mépris*, de *déshonneur*, de *flétrissure*, d'*avilissement*, de *vil histrion*, de *bassesse*, d'*ignominie*, de *platitude*, d'*infamie*(*sic*) reparaissaient sans

cesse, apostillés par l'opinion publique, sous les plumes les moins catholiques. Si les comédiens étaient traités avec cette rudesse par les encyclopédistes, les philosophes, les mécréants, les sophistes et les athées, comment ne pas excuser les évêques et les curés? Si on ne les excusait pas, je rappellerais que c'était surtout leur jansénisme, leur gallicanisme, qui se montrait aussi rigoureux. N'ai-je pas entendu, en 1857, chez notre cher et éminent académicien, M. Cuvillier-Fleury, le dernier, le plus original, le plus charmant des jansénistes, M. de Sacy déclarer que le confesseur qui permettait le spectacle à sa pénitente, manquait à tous ses devoirs?

A présent, je voudrais évoquer l'ombre tragique d'un Lekain ou d'un Brizard, et lui dire:

Et maintenant, seigneur, expliquons-nous tous deux!

Rien de plus cruel, de plus injuste et de plus dangereux, — quand il ne s'agit, bien entendu, ni de voleur, ni d'assassin, ni d'usurier, ni de fripon, ni de pornographe, ni de souteneur, — que de dire ou de laisser deviner à un homme, — ou à une femme, — qui exerce une profession quelconque, que cette profession a par elle-même, *a priori*, quelque chose d'infamant, qu'elle les déclasse, les déshonore, — et que, quoi qu'ils fassent, ils n'obtiendront jamais ni considération, ni estime. A moins d'une vocation bien enracinée de probité, d'honneur et de vertu, la réplique est toute naturelle: « Ah! c'est ainsi? Eh bien! soit! Puisque je n'ai rien à gagner en me conduisant comme une

honnête femme, je vais redoubler d'inconduite; puisque ma profession suffit à me condamner au mépris, je veux me rendre tout à fait méprisable et recueillir, faute de mieux, les bénéfices de ma honte. On me refuse les sacrements; tant mieux! Je serai plus à l'aise pour vivre en païenne et prendre toutes les libertés de l'amour en plein vent.» Ainsi de suite. Remarquez qu'il y a peu de professions capables de résister à cette flétrissure préventive. Par exemple, si vous répétez trop souvent à un gros bonnet de la République jacobine: «Vous aurez beau faire et beau dire, l'opinion est fixée à votre égard. Il vous est plus facile d'être considérable que considéré. Votre pouvoir est accompagné de mésestime. On est généralement convaincu que vous êtes un farceur, un charlatan, que vous exploitez la crédulité et la bêtise du suffrage universel, que vous dilapidez les deniers publics, et que c'est grâce à vous et à vos pareils que la France, ruinée, écrasée d'humiliations, livrée d'avance à une seconde Commune, marche rapidement à la banqueroute.» A la longue, à force de se l'entendre répéter, notre politicien, quelle que soit la pureté de ses intentions, serait homme à vous prendre au mot, à se conduire en conséquence, et à faire tout ce qu'on l'accuserait d'avoir fait.

Le détail le plus curieux peut-être, le plus caractéristique, c'est que ces comédiennes et ces comédiens, déclassés, *outlaws*, excommuniés, réprouvés, méprisés, avilis, ont en réalité tenu plus de place

dans la société du XVIIIe siècle que n'en occupent dans le nôtre nos acteurs et nos actrices, rendus à l'égalité civile, réintégrés dans tous les droits politiques, relevés de l'excommunication cléricale et de la flétrissure laïque, plus ou moins chevaliers de la Légion d'honneur, libres d'associer leurs décorations à leurs décors, vainqueurs du préjugé, admis à tous les sacrements depuis le mariage jusqu'à la pénitence, et empressés, j'aime à le croire, à justifier, à compléter cette réhabilitation par la régularité de leur conduite, l'austérité de leurs mœurs et l'exercice de toutes les vertus. — Il suffit d'avoir été, pendant dix-neuf ans, paroissien de Notre-Dame-de-Lorette, pour avoir vu, à ma grande édification, tout le personnel de l'Opéra et de l'Opéra-Comique assister dévotement à la messe, Lafont, le type des beaux jeunes vieillards, entendre autant de messes qu'il en avait probablement manquées pendant ses brillantes saisons, le charmant Couderc partager avec moi la botte d'asperges du vendredi-saint, madame Plunkett, l'heureuse mère d'Eugénie Doche, rendre le pain bénit.)

Si absurde que soit, de nos jours, l'engouement pour telle ou telle *étoile* du drame, de la comédie, du chant et de la danse, rien de comparable aux féeriques et fabuleuses existences de mademoiselle Clairon, de Sophie Arnould, de la Guimard, de mademoiselle Contat, de Clairval, de Molé, de Jélyotte, de Lekain, etc. L'opinion, l'Église, le préjugé bourgeois, en font des proscrits; la mode en fait des puissances. On les méprise et on les adore. On les humilie

et on les divinise; ils ont un pied dans la boue, l'autre sur l'Olympe. S'ils rougissent de leur état, la rougeur de leurs fronts se cache sous une double couronne de myrtes et de lauriers; ils manquent du nécessaire, et ils possèdent le superflu. Si le Pactole avait la même efficacité pour laver que pour enrichir, la tache originelle disparaîtrait par enchantement. Il dépend d'un caprice du parterre ou du lieutenant de police de les siffler, d'exiger d'eux de plates excuses, de les traîner au For-l'Évêque; — et tout un chœur de princes, de princesses, de grandes dames, de grands seigneurs, de margraves, d'ambassadeurs, de gentilshommes de la chambre, de cordons bleus, de maréchaux de France, les fait incessamment monter de l'avanie à l'apothéose. Leur pilori a des rayonnements d'auréole. Il faut lire, dans le livre amusant de M. Gaston Maugras, les chapitres où il nous raconte agréablement ces conflits perpétuels des lois et des mœurs, ces revanches insolentes de la vanité tour à tour abreuvée de déboires et saturée d'hommages, cette épidémie de vertige et de délire qui pousse les duchesses à traiter en égales celles que la plus humble bourgeoise n'accepterait pas même comme ses inférieures. Voltaire en personne, de concert avec mademoiselle Clairon, menant la croisade contre flétrissures et censures; les alternatives de grandeur et d'abaissement qui rappellent tantôt le *Ni si haut, ni si bas*, de Lamartine, tantôt le *ni cet excès d'honneur, ni cette indignité*, de Corneille. Le seul tort de M. Gaston Maugras, dans ces pages intéres-

santes, est de rééditer des anecdotes trop connues; l'abbé Galiani disant de la voix de Sophie Arnould : « C'est le plus bel asthme que j'aie jamais entendu. » — Dugazon, dans son duel avec le gros Desessart, tirant de sa poche un morceau de craie, traçant un rond sur le ventre énorme de son adversaire, et disant : « Tout ce qui sera hors du rond ne comptera pas ; » — la querelle de Lekain avec un chevalier de Saint-Louis s'écriant : « Comment, morbleu ! un vil histrion n'est pas content de douze mille livres de rentes, et moi, qui dors sur un canon et qui prodigue mon sang pour la patrie, je suis trop heureux d'obtenir mille livres de pension ; » — et Lekain répondant : « Et comptez-vous pour rien, Monsieur, la liberté de me parler ainsi ? » — Voltaire, pendant les répétitions de *Zaïre*, désespérant de faire accepter par l'acteur Dufresne les nombreux *béquets* dont il avait criblé son texte primitif, et les lui envoyant dans un magnifique pâté de douze perdrix, dont chacune tenait dans son bec un billet où étaient écrits les vers qu'il fallait ajouter, retrancher ou corriger ; — Clairval disant à son camarade Caillot : « Je suis bien embarrassé ; M. de Stainville me menace de cent coups de bâton si je vais chez sa femme ; Madame m'en offre deux cents si je ne me rends pas à ses ordres ; que faire ? » — et Caillot lui répondant : » Obéir à la femme ; il y a cent pour cent à gagner. » — Et beaucoup d'*et cætera*.

En revanche, M. Gaston Maugras m'apprend ce que j'ignorais, et ce qui prouve que « *plus ça change*, plus c'est toujours la même chose ». — Je croyais que les

pérégrinations des comédiens, leur penchant à jouer partout ailleurs que sur leur théâtre, pour s'enrichir plus vite, étaient de date récente et s'expliquaient par l'avènement des chemins de fer et par la facilité des communications avec la Russie et l'Amérique. Je me trompais. Est-ce pour Coquelin ou Sarah Bernhardt, est-ce pour les acteurs en vogue de 1770, que M. Maugras écrit ces lignes : « Les comédiens tiraient d'autres profits, et des plus importants, en jouant sur les théâtres de société... La province était aussi pour eux une source de revenus considérables. Les meilleurs acteurs partaient avant la fin de l'année théâtrale pour visiter les grandes villes où ils gagnaient plus en huit jours que ne leur valait à Paris une part entière ; à leur retour, ils se retiraient dans leurs maisons de campagne sans s'occuper de rien préparer pour la rentrée. » — Cet abus ne finit pas avec l'ancien régime, et ne recommence pas avec la vapeur et les *railways*. J'ai entre les mains toute la collection du *Journal de l'Empire* — et des *Débats*, — de 1802 à 1823. A chaque instant, les rédacteurs se plaignent que Talma soit partout, excepté au Théâtre-Français. A chacune de ses rentrées, c'était à peu près la même phrase : « Talma a reparu hier dans *Manlius*. A quand son prochain congé? »

Un autre sujet de surprise, — mais ici je n'affirme rien, — c'est que, si on établissait une moyenne parmi ces comédiens, ces *histrions* (le mot *cabotin* n'existait pas encore) excommuniés, honnis, consignés à la porte de leur paroisse, privés des sacrements,

condamnés, dans l'occasion, à une sorte de parjure, enterrés dans les coins de cimetières réservés aux enfants morts sans baptême, traités, ou peu s'en faut, par l'Église, comme les lois romaines traitaient les courtisanes, et, par conséquent, autorisés, non seulement à l'indifférence, mais à la haine, à la rage, aux sentiments de la victime pour le persécuteur, on trouverait peut-être plus de religion qu'aujourd'hui. « Lekain avait l'habitude, chaque année, pendant la clôture annuelle, de se rendre à Avignon, territoire du Saint-Siège, et d'y faire ses Pâques. » N'est-ce pas touchant, cette douceur évangélique, se manifestant davantage à mesure qu'on se rapproche de Rome, qu'on s'abrite sous les tours papales, qu'on fait appel au vicaire du Dieu qui réhabilita le publicain ? Et, encore une fois, n'est-ce pas la preuve que les comédiens étaient excommuniés par le jansénisme et le gallicanisme, plutôt que par l'Église catholique ? Souvent de sincères vocations religieuses éclataient parmi les actrices. En outre, il y avait bien plus de contact que de nos jours entre les ordres monastiques et les comédiens, qui rachetaient par d'abondantes aumônes l'irrégularité de leur profession et la somme de leurs péchés. Comment les bons moines, vivant de la charité publique, auraient-ils pu ne pas bénir d'une main ces singuliers bienfaiteurs, tandis que l'autre main s'ouvrait pour recevoir l'obole offerte au sacré par le profane, à la pauvreté par le luxe, à la souffrance par le plaisir? Et comment auraient-ils refusé de dire : « Dieu vous le rende ! »

Si le fait est exact, — et c'est une impression plutôt qu'une certitude, — il y aura à cela deux raisons : premièrement, une tendance naturelle à dédaigner, comme trop facile, ce qu'on nous donne, à convoiter, comme plus tentant, ce qu'on nous interdit. Ce serait alors le fruit défendu à rebours, en sens inverse, avec le diable pour le défendre et le bon Dieu pour l'accorder. Par cela même que les comédiennes et les comédiens étaient relégués hors de la communion des fidèles, ils aspiraient à y entrer. Par cela même qu'on leur fermait la porte du sanctuaire, ils s'obstinaient à l'ouvrir. Ils ne voulaient pas qu'il fût dit que, en jouant *Polyeucte* et *Cinna*, *Britannicus* et *Athalie*, voire *le Misanthrope* et *le Malade imaginaire*, ils déméritaient de la société et de l'Église plus que les fermiers généraux qui s'enrichissaient aux dépens de l'État, les procureurs et les gens de basoche qui volaient leurs clients, les créanciers qui ruinaient leurs débiteurs, les marchands qui vendaient à faux poids, les médecins qui tuaient leurs malades, les pharmaciens qui rédigeaient des comptes d'apothicaires, les gentilhommes oisifs qui scandalisaient la ville et la cour, et même, hélas! les prélats qui préféraient leurs amusements à leurs diocèses. L'esprit de contradiction, l'idée de lutte et de conquête, l'attrait de la difficulté vaincue, donnaient du piquant à ces efforts pour rentrer dans le droit commun ; c'est ainsi que quelques-uns de ces excommuniés, de ces réprouvés, de ces damnés, arrivaient à adorer ce qu'ils brûlaient — et ce qui les menaçait de les brûler.

L'autre raison est moins honorable pour la faiblesse humaine. N'oublions pas que, à cette époque, en dépit des philosophes et de l'Encyclopédie, malgré le contraste entre les lois et les mœurs, malgré les progrès effrayants de l'incrédulité dans les classes *dirigeantes*, l'Église était encore une puissance. Même en bravant ses préceptes, on reconnaissait son autorité. Elle créait, pour ainsi dire, une atmosphère, où il était plus facile de lui désobéir que de l'ignorer. Les comédiens ne pouvaient échapper à cette influence. Tout en murmurant, ils se soumettaient, et, dans les âmes quelque peu serviles, cette soumission suppléait à ce qui manquait à la foi.

Maintenant, comparerons-nous ce régime au nôtre, la condition des comédiens en 1760 à leur situation en 1887? Cette comparaison serait toute à notre avantage. Certes, nous avons bien souvent gémi de l'empiétement des mœurs théâtrales dans la société plus ou moins aristocratique, de la façon abusive dont les comédiens, passant d'un extrême à l'autre, avaient cessé d'être des acteurs pour devenir des personnages, de cette *fusion* étrange qui bientôt ne permettra plus d'établir une différence entre le théâtre et le salon, entre le caractère et le rôle. Pourtant rien aujourd'hui ne ressemble aux énormités que retrace M. Gaston Maugras d'après les *Mémoires* du temps, et que nous avons cru devoir couvrir d'un vertueux silence ; à cette fièvre chaude de la comédie, de la chanson, de l'ariette et de l'entrechat, s'emparant d'une société tout entière, depuis la souveraine jusqu'aux princes

du sang; à ces intrigues où la grande dame, élevant le comédien jusqu'à elle, se rabaissait jusqu'à lui. D'autre part, mettez en regard la vie brillante, mais précaire, capiteuse pour la vanité, mais mortifiante pour l'honneur, également voisine de la prison et du boudoir, des Baron, des Molé, des Dufresne, des Clairval, et l'existence régulière, correcte, *bourgeoise*, des Duprez, des Provost, des Samson, des Régnier, citoyens, pères de famille, professeurs, chevaliers, autorisés à accrocher le ruban rouge à l'habit noir qu'ils laissent ou qu'ils laissaient au vestiaire pour jouer Chrysale, Orgon, Arnolphe, Trissotin, Arnold, Éléazar, Figaro, Mascarille ou le marquis de la Seiglière. Demandez-vous quelle serait notre stupeur, si nous apprenions qu'Émile Augier et Alexandre Dumas, — qui ont bien de l'esprit, mais qui n'en ont pas plus que Voltaire, — ont été traités par Got ou Mounet-Sully comme Voltaire par les interprètes de *Zaïre* et de *Mérope*. Je viens d'écrire le mot *bourgeoise*. Ailleurs, à propos du livre de M. Gaston Maugras et des comédiens d'aujourd'hui, on a écrit : « *Parfaits notaires*, » peut-être parce que leur art les promène d'acte en acte. *Notaires*, soit! Dans ce parallèle, l'hésitation ne serait possible que s'il nous était prouvé que ces notaires sont absolument inférieurs aux échevelés, aux désordonnés du dernier siècle. Nous n'en croyons rien. La bohème a fait son temps. La légende de *Désordre et Génie* ne rencontre plus que des sceptiques, depuis que nous avons reconnu qu'on peut avoir beaucoup de désordre et pas une étincelle de

génie. Que d'exemples je pourrais citer! Je n'en citerai qu'un. Rose Chéri fut le modèle des honnêtes femmes, des épouses et des mères; — et personne n'a joué comme elle Antoinette Poirier et la baronne d'Ange. Au surplus, si l'on conteste à M. Gaston Maugras la nouveauté de ses anecdotes, il est au moins original sur un point : son livre, par extraordinaire et pour cette fois seulement, nous offre l'occasion de préférer notre temps au temps passé. L'occasion est rare; n'y regardons pas de trop près.

CAMILLE DOUCET[1]

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Il faut être un peu du métier pour apprécier à sa juste valeur un livre tel que celui-ci. S'il est vrai que la critique est aisée, — vérité que la susceptibilité des auteurs et l'abus des réclames rendent chaque jour plus problématique, — la critique n'est jamais plus malaisée que lorsqu'elle est forcée de faire patte de velours ou, en d'aatres termes, lorsqu'elle cesse de critiqueur. La patte est d'une rare finesse, le velours est de qualité supérieure. N'importe ! on a besoin d'une vocation spéciale pour se condamner à ne dire que du bien des ouvrages dont on parle, et, par conséquent, à déplaire à tous ceux dont on ne parle pas. Nous autres, quand nous sentons que nous allons nous affadir, nous avons une ressource : un bon *éreintement*, qui nous retrempe et nous regaillardit pour cinq ou six semaines. Mais le moyen d'*éreinter*, — que dis-je ? d'égratigner, — que

1. *Concours littéraires.* — Rapports annuels 1875-1885.

dis-je? d'effleurer ceux que l'on couronne? L'Académie française est le seul royaume où les couronnes d'épines ne soient admises que dans les circonstances exceptionnelles, et quand il s'agit de rappeler à un récipiendaire le néant des gloires humaines; par exemple lorsque M. Villemain répond à Eugène Scribe, M. de Salvandy à Victor Hugo, ou M. Molé à Alfred de Vigny.

Je n'étonnerai personne en ajoutant que Camille Doucet a triomphé de ces difficultés à force de grâce et d'esprit.

De l'esprit! Il en a mis jusque dans son titre : Concours *littéraires*, et non pas concours *académiques*. C'est presque la même chose, et cependant c'est tout différent. L'Académie et la littérature s'aiment au fond comme deux sœurs, ; seulement, cette amitié, comme beaucoup d'autres, est entremêlée de bourrasques, d'alternatives, d'intermittences, de brouilles, de bouderies et de *grains*, qui ne sont pas toujours des grains de beauté ou des grains de sel. Détail bizarre! C'est la sœur cadette qui est la plus sage j'allais dire la plus âgée ; c'est la sœur aînée qui est, la plus turbulente, la plus sujette aux fredaines et aux équipées de jeunesse. L'une, qui a bien quatre cents ans, ne veut pas qu'il soit dit que l'âge l'oblige au repos, à la retraite, à recommencer le lendemain ce qu'elle a fait la veille, à respecter les chefs-d'œuvre séculaires, à éviter le mouvement et le tapage par égard pour ses rhumatismes. L'autre, qui ne date que du car-

dinal de Richelieu, est constamment occupée à morigéner discrètement son aînée, à lui faire de la morale, à gémir de ses écarts, à réparer ses sottises, à lui pardonner ses épigrammes, à lui rappeler les règles du bon sens et du bon goût, à la gronder maternellement, quand les licences touchent au scandale. L'une rédige patiemment un dictionnaire que l'autre prend un malin plaisir à déconcerter et à rendre incomplet en créant chaque matin des mots nouveaux, insolites, extraordinaires, inouïs, séditieux, ébouriffants, une langue qui n'a que des analogies bien lointaines avec la langue française. Enfin, détail non moins singulier! c'est la cadette qui reste assise sur un fauteuil, et c'est l'aînée qui en fait le siège.

Pourtant, ces brouilleries ne sont que passagères et factices. Volontiers, l'on chanterait dans les deux camps, comme dans un vieux vaudeville, antérieur même à ma jeunesse : — « Sans nous, Messieurs, que feriez-vous? » — « Sans vous, Messieurs, que ferions-nous? » — Tout finit par s'arranger à l'amiable, et je n'en veux pour preuve que la plupart des noms inscrits, au premier rang, dans ce très spirituel *Palmarès :* d'abord, trois poètes, Coppée, Sully-Prudhomme, Leconte de l'Isle, qui sont aujourd'hui de l'Académie française; puis deux autres poètes, qui devraient ou pourraient en être : Édouard Grenier et Henri de Bornier. Ici, je ne puis résister à l'envie de citer quelques lignes du rapport de Camille Doucet : « ... Pendant plus de cent représentations consécutives, le public avait applaudi, sur la première

scène française, une tragédie héroïque, inspirée par les sentiments les plus nobles, par le patriotisme le plus consolant; une vraie tragédie, joignant même aux qualités du genre ce que, dans ses *Lettres sur Œdipe*, Voltaire n'a pas craint d'appeler ses défauts nécessaires... La voix publique nous a dicté notre choix. C'est à son autorité, à sa faveur, à sa justice que répond l'Académie en décernant le prix Jean Reynaud à la tragédie populaire de M. le vicomte Henri de Bornier : *la Fille de Roland*. »

Rien de plus juste, rien de plus vrai. Oui, populaire dans le meilleur sens de ce mot tant de fois profané; lue, admirée, applaudie dans toute la France; consacrée par autant d'éditions que de représentations; si pathétique et si vivace, que, même dans les collèges où la fille de Roland était forcée de changer de sexe, il lui restait encore assez de passion pour passionner, assez d'émotion pour émouvoir, assez d'accent patriotique pour vibrer dans toutes les âmes. J'assistai, le 2 juillet 1876, à la *centième* de cette belle tragédie, admirablement jouée par Mounet-Sully, Sarah Bernhardt, Maubant et Laroche. La salle était comble malgré la saison. Tous mes voisins tressaillaient d'enthousiasme... mais alors?... Allons, bon! j'allais écrire une sottise; je me tais.

Si nous passons de la poésie à la prose, aux historiens surtout, quelle cueillette! Régis Chantelauze, Paul Thureau-Dangin, les académiciens de demain;

Émile Montégut, qui s'est découragé trop vite et dont le silence,— momentané, je l'espère, — est un chagrin pour la bonne littérature; Casimir Gaillardin... Mais me voici tenté par mes souvenirs, et, comme l'a dit un illustre prélat, le meilleur moyen, pour se débarrasser d'une tentation, c'est d'y succomber. En 182... (j'estompe la date), le collège royal de Saint-Louis comptait au nombre de ses élèves celui qui écrit ces lignes, Casimir Gaillardin, et Camille Doucet, un peu plus jeune que ses deux camarades. Casimir Gaillardin était le type du *piocheur* que rien ne distrait de ses études. Dans les autres facultés, il avait de bonnes places sans trop de supériorité; mais en histoire, il était hors de toute comparaison; chaque année, il obtenait le premier prix d'histoire au Concours général. Et cependant, quelle époque! Quelles redoutables concurrences! Quel groupe de professeurs! A Sainte-Barbe (collège Rollin), Michelet; — excusez du peu! — à Louis-le-Grand, Charles Durozoir; à Charlemagne, Cayx; au collège Bourbon, Ragon; à Henri IV, Poirson, le futur historien du Roi populaire. Heureux temps, où les études classiques n'avaient pas encore été disloquées par deux ou trois gouvernements, et où ces études, restreintes au grec, au latin et à l'histoire, n'en donnaient pas moins, presque tous les ans, à la littérature, à la politique, à la poésie, à la société d'élite, à la religion, à l'Église, des hommes tels que Montalembert, Lacordaire, Gratry, Eugène Boré, Édouard Bocher, Cornudet, Alfred de Falloux, Alfred de Musset, Alphonse Karr, Drouyn de Lhuys, Legouvé,

Camille Doucet, Nisard, Sainte-Beuve, Cuvillier-Fleury, Saint-Marc Girardin; etc., etc...

Une circonstance particulière redoublait mes sympathies pour Casimir Gaillardin. Son père exerçait un humble emploi dans l'hôtel du marquis de Dreux-Brézé, maître des cérémonies, le même à qui Mirabeau n'a jamais dit sa phrase historique, ou plutôt légendaire. Ce qui compliquait la situation, c'est que Pierre de Brézé, aujourd'hui évêque de Moulins, et son neveu, Raymond de Monteynard, étaient nos camarades de classe. Eh bien! les privilégiés de la naissance et de la fortune y mirent tant de délicatesse et de tact, Gaillardin tant de dignité et de réserve, qu'il n'y eut pas le moindre froissement. Gaillardin nous disait souvent : « Je serai historien et professeur d'histoire. » — Il a tenu parole. Camille Doucet se disait-il : « Je serai secrétaire perpétuel de l'Académie française, et, malgré tout mon esprit, je ne pourrai jamais réussir à avoir un ennemi, sauf *les Ennemis de la maison*, plus aimables que beaucoup d'amis »? Je l'ignore; ce que je sais mieux, c'est que l'on m'aurait bien étonné, si l'on m'avait prédit que j'écrirais des milliers, des myriades de pages, — hélas! et pas un livre!

Autre souvenir, associé celui-là aux scènes tragiques dont je vous parlais l'autre jour : Camille Doucet, qui excelle à varier son style en un sujet où il serait si facile d'être monotone, nous dit, à propos du prix Halphen : « C'est au bruit des clairons, des tambours

et des trompettes que je voudrais pouvoir proclamer ce prix : l'Académie l'ayant décerné à un général pour quatre gros volumes contenant l'histoire de deux généraux, et cela, sur la proposition d'un quatrième général qui s'y connaît et que vous y reconnaîtriez avec plaisir, s'il m'était permis de reproduire ici, dans leur entier, les termes mêmes de son excellent rapport. Les Parisiens qui ont assisté aux revues de la garnison de 1830 à 1840, se rappellent la haute taille, la fière tournure à cheval, la belle et imposante figure du général commandant la première division militaire.

» C'était le général Pajol... Son histoire, qui méritait que le souvenir n'en fût pas perdu, est racontée en détail, avec une simplicité gracieuse et une compétence impartiale, par le fils aîné du général Pajol, général de division lui-même, qui gagna bravement ses grades sur les champs de bataille d'Afrique et de Crimée... »

En 1832, le futur général Pajol était à Saint-Cyr, en même temps qu'un de mes cousins. Les deux mères, en allant visiter leurs fils à l'École militaire, s'étaient liées d'une vive amitié. Est-il rien de plus doux que ces confidences où deux tendresses maternelles n'en font qu'une, où deux cœurs, qui se comprennent et se devinent, se font écho l'un à l'autre pour échanger le secret de leurs peines, de leurs fiertés, de leurs émotions, de leurs espérances et de leurs joies? Survint le choléra, et, avec lui,

une angoisse incroyable dans les familles, un effrayant tumulte dans la rue. Le fléau, comme on sait, sévit d'abord sur des victimes de condition obscure, sur des enfants du peuple. L'atmosphère était encore chaude de révolutions et d'émeutes; il n'en fallut pas davantage pour éveiller dans les masses populaires les soupçons les plus insensés, les calomnies les plus sinistres. De jour en jour, la foule devenait si menaçante, que, du petit groupe réuni dans le salon de ma parente, rue de Vaugirard, partit cette parole étrange : « Vraiment, c'est à souhaiter qu'une personne haut placée, connue dans le monde parisien, soit atteinte et succombe, pour bien prouver à cette multitude affolée que ses soupçons n'ont pas le sens commun, et que les riches sont frappés comme les pauvres ! »

Ce vœu cruel ne fut que trop tôt exaucé. Une heure après, nous apprenions la mort de madame la générale Pajol, foudroyée par le choléra.

Ce qui me charme dans ces rapports annuels, c'est d'abord que l'ingénieux rapporteur s'entend merveilleusement à exprimer en deux lignes, non seulement ce qu'il pense, mais ce qu'il veut nous faire penser; c'est ensuite que, ayant l'air de nous croire presque aussi spirituels que lui, il nous confie le soin de deviner ce qu'il ne peut pas et ne veut pas dire.

Un homme s'est rencontré... d'une audace extraordinaire, qui a eu le triple courage de publier des vers,

de se faire nommer député, et de s'appeler M. Thiers. Les poètes ont l'imagination si riche qu'ils en prêtent à leur prochain, surtout quand ce prochain est excessivement lointain. M. Thiers *junior*, natif de Calluire et député lyonnais, n'a pas manqué à sa mission. A peine arrivé à Mexico, il a tellement monté la tête et brouillé la cervelle des Caciques, des Incas, des députés et des politiciens de la patrie de Montezuma, qu'ils ont subitement passé du pays des réalités dans la région des fantômes. Ils ont cru voir apparaître M. Thiers en personne, M. Thiers, ministre de Louis-Philippe, historien de la Révolution, du Consulat et de l'Empire, plus ou moins libérateur du territoire, président de la République française. Quelle aubaine pour ces républicains mexicains, qui fusillent un Empereur comme je fusille une alouette ! Aussi ont-ils acclamé cet arrivant, qui était aussi un revenant ! Avec quelle effusion ils l'ont remercié de l'honneur insigne qu'il leur faisait, lui, le grand patriote, le grand homme d'État, en assistant à une de leurs séances ! Cette admiration, cette reconnaissance, cette allégresse, nous avons pu en lire l'expression dans les journaux de Mexico, qui n'avaient pourtant pas mis neuf ans pour parvenir jusqu'à nous... Ce que je viens de vous narrer d'une façon trop prolixe, Camille Doucet le pressent et le résume d'avance en deux ou trois lignes. « L'accessit, accordé au numéro 43, a été revendiqué par un compatriote de Soulary, par un poète qui demeure à Calluire, près Lyon, et qui se nomme... oui, Messieurs, qui se nomme... M. Henri... Thiers ! »

Cette année-là (1879), l'Académie avait proposé, comme sujet de concours poétique, *la Poésie de la science*, et nous sommes heureux de rencontrer, parmi les lauréats, le nom aimé, le nom aimable de M. Jacques Normand, qui, dès lors, eût été bien injuste et bien ingrat, — bien imprévoyant peut-être, — si, en chansonnant les écrevisses, il avait songé à l'Académie.

Que de noms je retiens sous ma plume, non pas de peur de les écrire, mais de peur d'en oublier d'autres! Il en est un pourtant qui domine le concours de 1880. « L'Académie propose, comme sujet du prix de poésie, qui sera décerné en 1881, l'éloge de Lamartine. »

Pauvre et cher Lamartine! La fatalité, qui s'était acharnée contre lui pendant sa douloureuse vieilesse, semblait encore le poursuivre après sa mort. L'Académie, moins prophétique que poétique (7 avril 1870), lui avait donné pour successeur un homme admirablement doué pour faire son éloge; M. Émile Ollivier, causeur charmant, écrivain exquis, orateur éloquent, est aussi un poète. N'est-ce pas, en effet, être poète que mettre l'imagination dans la politique? Et que d'affinités entre le prédécesseur et l'héritier! Lamartine avait cru à la République intelligente; Émile Ollivier, à l'Empire libéral. L'un était allé de droite à gauche, l'autre de gauche à droite, et, en dépit de la diversité de leurs origines et de leur idéal, ils s'étaient rencontrés sur le terrain vague où il semblait que l'on pouvait être républicain sans violence ou impérialiste sans servilité. Passionnés tous deux

pour la liberté, ils s'étaient noblement figuré, l'un, qu'on pouvait la concilier avec la tyrannie des foules, l'autre, qu'elle pouvait tempérer le despotisme d'un seul. Illusions, mais illusions généreuses, particulièrement honorables dans un temps et dans un pays où il est plus avantageux et plus lucratif de tromper que de se tromper! Au fond, tous deux servaient la cause de la démocratie, qui dans la France moderne trouve toujours moyen de prélever une dîme énorme, ici sur une révolution qui renverse un trône, là sur un coup d'État qui étrangle une République.

On sait, et je n'ai pas besoin de rappeler à quelles susceptibilités se heurta le discours de réception de M. Émile Ollivier. En refusant de l'entendre, l'Académie le reléguait d'ailleurs en bonne compagnie : entre Lamartine, qu'il avait si bien loué, et Chateaubriand, arrêté, lui aussi, mais pour des raisons différentes, au moment de prononcer l'*Éloge* de Marie-Joseph Chénier. Ce scrupule peut paraître excessif, si l'on songe que, dans nos temps troublés, le Palais Mazarin servant de salle d'asile aux naufragés de la politique, chaque naufragé a le droit d'y apporter une parcelle de ses épaves. Quoi qu'il en soit, la fatalité s'obstinait encore : « Il y a aujourd'hui deux ans, nous dit Camille Doucet (5 août 1880), l'Académie était conviée à l'inauguration d'une statue que la ville de Mâcon élevait à la gloire de Lamartine, occasion favorable, qui fut saisie avec d'autant plus d'empressement que, jusqu'alors, par suite de circonstances regrettées, l'éloge d'un de ceux qui méritaient le plus

qu'on les louât n'avait pu être prononcé dans aucune de nos réunions publiques... Un de nos meilleurs confrères, un poète digne d'en célébrer un autre, un grand ami de Lamartine, avait accepté, revendiqué même pour lui l'honneur d'être, à cette fête, l'interprète de la Compagnie. »

« Au dernier moment, et quand il touchait aux portes de Mâcon, retenu par la maladie, vaincu par la souffrance, M. de Laprade ne put aller jusqu'au bout, et, de nouveau, l'Académie, à son grand chagrin, presque à sa honte, fut privée de saluer, au pied de la statue du poète, une mémoire chère, glorieuse et respectée. On nous l'a reproché peut-être ; nous le regrettions trop nous-mêmes pour que ce reproche fût mérité. »

On ne saurait mieux dire. C'est là la vérité... académique, c'est-à-dire très élégamment habillée. La vérité moins bien vêtue, c'est que Laprade, sachant ou prévoyant que la gloire poétique, — et uniquement poétique, — de Lamartine allait être accaparée par les radicaux de Paris et de Saône-et-Loire, ne voulut pas se fourrer dans cette bagarre, et se déclara encore plus malade que d'habitude.

Enfin, en 1883, la fée-*guignon* lâcha prise, grâce aux beaux vers de Jean Aicard, poète méridional qui ne craint pas — le téméraire ! — de versifier en langue française, et dont le poème, couronné par l'Académie, fut lu et applaudi en séance publique.

De Lamartine à Frédéric Mistral, la transition est facile, d'abord parce que les grands poètes sont à peu

près tous de la même famille, ensuite parce que *le Cours familier de littérature* servit de berceau à la gloire de *Mireille*. On n'a pas oublié le séjour triomphal de Mistral à Paris, où l'attendaient l'enthousiasme des salons et la curiosité des filles d'Ève, le prix Vitet et même — détail plus extraordinaire! — un bon déjeuner chez le président de la République. Cet épisode, si flatteur pour la Provence, a inspiré à Camille Doucet une page, véritable modèle de ce genre dont la spécialité est d'assaisonner la louange, d'édulcorer la critique et de faire deviner les sous-entendus. Il commence par s'appuyer sur le témoignage de son illustre prédécesseur, M. Villemain : « L'Académie aime à couronner aujourd'hui un poème en dialecte provencal, une œuvre où la langue populaire de quelques *districts* du Midi est relevée par l'*archaïsme* du poète. »

« Ce poète archaïque, dit Camille Doucet, c'était Mistral! Cette œuvre romane, c'était *Mireïo!* c'était *Mireille!* Gounod l'a traduite en français! » (N'est-ce pas exquis?)

Un peu plus loin, il loue Mistral d'avoir éloquemment protesté contre les idées de divorce (rien du sénateur Naquet), que l'on avait prêtées à tort à la Provence en général, à ses poètes en particulier. « Bons Provençaux et bons Français, ils aiment à la fois leur petite et leur grande patrie, qui à elles deux n'en font qu'une.»

Ceci est tout ensemble un éloge mérité, et peut-être un avertissement amical. Poursuivons :

« L'Angleterre a reproché souvent au barde écossais Robert Burns d'avoir écrit ses poésies dans le dialecte des Lowlands. Un poète en *patois* (!!!), a-t-on dit de lui, ne peut être qu'un poète local, une gloire de clocher. Plus juste envers M. Mistral, l'Académie, qui l'adoptait à son début, ne saurait aujourd'hui le renvoyer à sa Provence, comme une gloire de clocher, comme un poète local. En le couronnant de nouveau, elle témoigne, au contraire, de son estime pour un bon Français, dont la France a droit d'être fière. »

Impossible d'être plus aimable ; et cependant croiriez-vous (il y a de bien vilaines gens en ce monde !) que des esprits chagrins, qui ne comprennent ni le provençal, ni le bon français, ont traduit ainsi cette phrase : « L'Académie vous couronne ; mais elle ne vous retient pas. »

Jadis l'Académie française avait édicté ou s'était imposé à elle-même une loi des *suspects*, non pas, Dieu merci ! pour les guillotiner, mais pour les tenir à distance. Que j'en ai vu passer, vieillir et mourir, de ces *suspects*, depuis Eugène Sue jusqu'à Frédéric Soulié, depuis Alexandre Dumas jusqu'à Balzac, depuis Méry jusqu'à Gozlan, depuis Stendhal jusqu'à

« .....ce charmant Philarète
Qu'au seuil de l'Institut toujours un fil arrête !

Camille Doucet abroge cette loi draconienne, et paraît enclin à un 9 thermidor. Son volume contient de justes hommages à Théophile Gautier, à Paul de

Saint-Victor, à George Sand. Nous savons que l'Académie met au concours une étude sur Balzac, de qui Sainte-Beuve me disait malicieusement : « Il est trop gros pour nos fauteuils » — lesquels fauteuils n'existent pas. En somme, divers symptômes semblent annoncer que l'illustre compagnie ne serait pas fâchée de s'infuser un peu de sang jeune, que les habits verts sont disposés à rabattre leur collet et à élargir leurs manches. Ces dispositions sont excellentes ; mais il ne faudrait pas les paralyser ou les ajourner indéfiniment à l'aide de noms aussi peu littéraires que MM. de Lesseps, Léon Say et surtout M. Octave Gréard. Oh ! M. Gréard ! En le nommant, l'Académie a baissé d'un octave.

Puisque Camille Doucet veut bien se souvenir que nous avons été camarades de collège, il n'a sans doute pas oublié que nous détestions les rapporteurs. Son livre charmant m'a fait changer d'avis.

CORRESPONDANCE DE LOUIS VEUILLOT[1]

La lecture de cette *Correspondance* si intéressante me rappelle une fois de plus la différence qui existe entre les sentiments vrais, immortels, — l'esprit de famille, les tendresses conjugales et paternelles, la piété fervente, la résignation chrétienne, — et ces polémiques dont rien n'égale, au moment où elles éclatent, l'impétueuse ardeur, mais que le temps émousse et que les événements déconcertent.

Ce cinquième volume traverse une époque accidentée où les intelligences les plus clairvoyantes ont pu aisément se tromper sur le présent et sur l'avenir; où il aurait fallu être sorcier pour deviner ce qui allait sortir de chacun des épisodes livrés en proie à l'imprévu: les dernières années du règne de Louis-Philippe, la Révolution de février, la seconde République, le coup d'État, l'avènement de l'Empire, la guerre de Crimée, cette lune de miel entre l'Armée et le Clergé, entre la Religion et l'Empereur. — *Tempus agredior opimum casibus*, dirait Tacite.

1. Tome V.

A ces chapitres d'histoire s'entremêlent d'abord les joies, puis les inexprimables douleurs de l'époux et du père. Eh bien, je voudrais essayer de placer tour à tour Louis Veuillot en face des catastrophes publiques, qu'il jugerait peut-être autrement s'il revenait au monde, et des afflictions de la vie intime, que sa foi lui rend tout ensemble plus profondes et plus supportables.

Je glisse sur les lettres, contemporaines de la monarchie de Juillet. Veuillot ne l'aimait pas, et ne pouvait pas l'aimer. Cette monarchie personnifiait à ses yeux la bourgeoisie libérale et légèrement voltairienne, qui lui était antipathique. En outre, quoique le ministère Guizot représentât avec dignité et éloquence les idées de résistance au mouvement démocratique et révolutionnaire, il était évident que le Roi et ses ministres, partisans du *statu quo*, ajourneraient indéfiniment la solution du grave problème de la liberté d'enseignement. Au surplus, le vif intérêt de cette partie de la *Correspondance* ne commence qu'avec la République de février, la loi de 1850 et les préliminaires du coup d'État : « La société, écrit Louis Veuillot le 6 février 1849, si terriblement menacée et plus en péril qu'elle ne le croit elle-même, ne se sauvera ni par sa sagesse, ni par sa force. Elle peut s'en convaincre tous les jours. Elle ne remporte point de triomphe contre ses ennemis, qu'ils ne le tournent aussitôt contre elle-même. »

Ailleurs, Veuillot peint à grands traits cette situa-

tion bizarre, anxieuse, pleine de tiraillements, de soubresauts et de malaises, dont je fus le témoin attristé, et qui marqua la transition entre le 10 décembre 1848 et le 2 décembre 1851. La majorité du pays ne voulait pas de la République et n'en avait jamais voulu. La minorité en voulait bien, mais à la condition qu'elle lui donnerait ce que personne ne pouvait lui donner, et qu'elle cesserait d'être politique pour devenir sociale.

On eût dit, à certains moments, qu'il n'y avait pas de milieu entre Changarnier et Proudhon. Changarnier, excellent homme de guerre, *Africain* admirable, mais esprit léger, un peu vaniteux, enclin à s'exagérer son influence ou à la confondre avec le suffrage des salons, croyait incarner l'esprit militaire et ne s'apercevait pas que, en se faisant l'interprète d'une Assemblée impopulaire, il perdait de son prestige et altérait l'éclat de ses états de service. Cette Assemblée elle-même offrait le plus singulier spectacle. Elle subissait tous les dissolvants de ce parlementarisme qui nous a fait tant de mal et qui devait, vingt-deux ans plus tard, désagréger et paralyser l'Assemblée de 1871. On la voyait, d'une séance à l'autre, se déjuger et se contredire. Sachant ce qu'elle ne voulait pas, elle semblait ne pas savoir ce qu'elle voulait. Issue du suffrage universel, elle était sans cesse en attitude d'hostilité et de méfiance vis-à-vis du président, élu par six millions de suffrages. Composée, en grande partie, d'éléments monarchiques, elle ne pouvait rien pour le rétablissement de la monarchie, d'abord parce

qu'elle ne s'entendait pas sur la monarchie à rétablir, ensuite parce qu'elle s'était laissé mettre au pied du mur républicain. Avec cette facilité d'illusions particulière aux pouvoirs sans contrepoids, il lui suffisait d'un beau discours de Berryer, de Montalembert et de Falloux pour se croire l'arbitre des destinées de la France, dont l'objectif se déplaçait de plus en plus. Comme si ce n'était pas assez de tous ces contrastes et de tous ces contresens, le président, qui visait à la dictature, paraissait provisoirement plus fidèle à la démocratie que la Chambre des députés, qui votait la loi du 31 mai. Une situation pareille, c'était l'anarchie morale, préludant à l'anarchie matérielle, qui promettait aux socialistes le partage, aux multitudes le pillage.

Dans ces conditions, doit-on s'étonner si Louis Veuillot, catholique *avant tout*, ainsi qu'il le dit lui-même, libre de tout engagement avec la branche aînée et la branche cadette, ayant à choisir entre un danger lointain et un péril imminent, se rallia franchement au coup d'État, qui répondait d'ailleurs à ses idées autoritaires ? Il ne fut pas le seul. M. de Montalembert y fut pris comme beaucoup d'autres. Il y a, dans la vie publique comme dans la vie privée, des moments où la lassitude et le désabusement sont tels que l'on accepte, sans enthousiasme mais sans contrôle, tout ce qui assure le pain et la sécurité du lendemain. Que de fois Montalembert, nature ardente et prime-sautière, caractère tranchant et

hautain, avait-il dû se dire en sortant du Palais-Bourbon : « Quelle pétaudière ! » — Que de fois, en écoutant ceux de ses collègues qu'il qualifiait de *libérâtres*, en lisant dans les journaux révolutionnaires d'invariables appels aux passions les plus basses et les plus destructives, avait-il dû rêver une répression énergique, une *poigne* robuste, un vigoureux coup de balai, sauf à rester spectateur et à ne pas se mettre officiellement du côté du manche ! Il n'en faut pas davantage pour expliquer son adhésion des premières semaines ; car jamais je ne me résignerai à croire qu'un esprit aussi supérieur ait pu, comme le bruit en courut, espérer que Louis Bonaparte allait rendre au clergé les registres de l'état civil. Il passa, on le sait, d'un extrême à l'autre. Mais, à la fin de décembre 1851, il ne s'était pas encore séparé de Louis Veuillot, et celui-ci pouvait écrire : « J'ai dit à Montalembert, qui hésitait : Il faut soutenir Bonaparte, pour pouvoir ensuite le contenir. Allez à lui pendant le combat ; vous l'aborderez sur vos pieds ; dans quinze jours, on ne l'abordera que sur les genoux, et quel cas fera-t-il de tous ces ralliés ?... »

M. Eugène Veuillot ajoute en note : « M. de Montalembert n'hésita pas à soutenir le coup d'État. Il y adhéra avant Louis Veuillot. Les actes et les écrits de l'un et de l'autre le prouvent. Mais M. de Montalembert, qui était plus impétueux que ferme, et qui comptait beaucoup avec l'opinion des salons et avec les passions des chefs du parlementarisme, fut très troublé des blâmes et des injures que lui attira son

adhésion. Certaines lettres de Berryer surtout l'impressionnèrent péniblement... »

Ne peut-on pas aussi attribuer en partie la rupture aux décrets contre les princes d'Orléans et à un sentiment très naturel chez un orateur éloquent, irrité de voir réduite au silence la tribune qui fut le théâtre de ses glorieux triomphes? Ce qui est positif, ce que je puis attester d'après mes souvenirs personnels, c'est que, en janvier 1852, lorsque M. de Montalembert fut reçu à l'Académie française, où M. Guizot lui répondit sans le surpasser, j'entendais dire par mes voisins, habitués de ces séances : « Il faut que son discours soit bien remarquable, pour que son ralliement au parjure de Décembre ne lui fasse pas plus de tort auprès de son auditoire. »

Rien de plus curieux que ces jugements de la première heure sous la plume de Louis Veuillot : « Les intentions de Bonaparte pour l'Église sont excellentes... Il est religieux et même superstitieux plutôt que chrétien. On dit qu'il est couvert de reliques et de médailles. (Nous en avons vu les revers.) Avec cela, il a une maîtresse; mais, au fond, il est *loyal* et *sage*, et il sait écouter un bon conseil. Notre ami Montalembert (21 décembre) est fort bien avec lui. Ses ministres ne sont ni chrétiens ni religieux; mais ils ne sont ni philosophes, ni voltairiens, ni gallicans, et ils ont même une certaine horreur de tout cela. Ils sont ce que l'on peut appeler de *bons diables*, et gens d'esprit. Ils voient que la religion est une force; ils

sentent que cette force doit rester libre. C'est beaucoup. »

Avant d'aller plus loin, rappelons un détail qui a sa valeur, puisque les ennemis de Louis Veuillot et de son groupe parlent de l'implacable persistance de ses haines. On ne le sait que trop, la brouille entre Veuillot et Montalembert alla en s'envenimant jusqu'à la mort de l'illustre auteur des *Moines d'Occident*. Eh bien, lorsque cette mort vint consterner les catholiques, M. Léon Aubineau, un des plus éminents et des plus fidèles rédacteurs de *l'Univers*, consacra à la mémoire du noble défunt deux pages éloquentes que n'auraient pas reniées les amis les plus passionnés de Montalembert, et que l'on retrouvera dans le charmant volume des *Épaves*.

L'inconvénient de ces polémiques, jugées à distance et commentées par les événements, c'est que personne n'a tout à fait tort, ni tout à fait raison. Les hommes du *Correspondant* pouvaient dire à Louis Veuillot : « Est-il possible que vous, si spirituel et si avisé, vous ayez pris un moment au sérieux la *sagesse* et la *loyauté* d'un prince que ses antécédents dénonçaient comme le contraire d'un sage, fort enclin à se jouer de ses serments; héros d'expédient et d'aventure, compromis auprès de tous les gens sensés par les équipées de Strasbourg et de Boulogne, *carbonaro* dans sa première jeunesse, auteur de la fameuse lettre à Edgar Ney ; condamné par son nom, ses origines, son éducation, par les conditions mêmes de son suc-

cès, à biaiser avec tous les partis, et ne pouvant protéger l'Église que si elle consentait à lui donner plus qu'elle ne pouvait en recevoir? Quant à l'entourage, aux ministres — *bons diables*, dites-vous? — Diables, soit! bons, c'est moins sûr; libres viveurs plutôt que libres penseurs; n'offrant à la religion aucune garantie; criblés de dettes; étonnés d'être du côté de César-Auguste plutôt que du parti de Catilina; jouisseurs sans principes, dont M. de Morny devait rester le type le plus séduisant et le plus vicieux. » — Louis Veuillot avait le droit de répliquer : « Certaines alliances sont pires que certaines illusions. Si je me suis trompé, c'est avec l'immense majorité du clergé de France et des évêques, et, comme eux, avec la ferme résolution de me reprendre dès que je m'apercevrai de mon erreur. J'aurai été dupe; mais ne l'êtes-vous pas plus que moi, vous qui, pour satisfaire vos rancunes et étourdir vos regrets, vous alliez à des libéraux, à des révolutionnaires, à des mécréants, dont le seul titre à votre confiance est de haïr l'Empire et l'Empereur? Êtes-vous bien sûrs de ne pas consulter vos ambitions déçues plutôt que les intérêts de l'Église? Le jour de la liquidation, — s'il arrive, — vous sera-t-il facile de rompre ces liens indignes de vrais catholiques? Si vous êtes réduits à reconnaître que vous aurez travaillé pour nos éternels ennemis, et que, sous prétexte de conspirer contre la force, vous aurez contribué au triomphe du désordre, ne serez-vous pas aussi désabusés que moi, avec un remords de plus? »

De toute cette partie du volume, que l'on pourrait appeler militante, je ne voudrais retrancher que quatre lignes et un nom : quatre lignes, parce qu'elles me serrent le cœur; un nom, parce qu'il est sacré. Je lis, page 110 (1er janvier 1852) : — « Qu'est-ce que c'est que ce canon qui tonne (poétique), en ce moment, à cette heure indue? Mais, quand ce serait l'Empire, mettez-vous bien dans la tête que le bourgeois s'en va et ne pleurez point. Je vous dis que tout cela finira par *le papisme le mieux maçonné* que le monde ait encore vu. »

Hélas! nous avons vu, en affet, des maçons. Mais, chose singulière! le métier de maçon est un métier édifiant; la franchise est une belle vertu; — et les francs-maçons unissent l'impiété à l'hypocrisie!

Je lis, page 52 : « En vain Montalembert, Falloux, Beugnot, Monseigneur Dupanloup, le *P. de Ravignan* et dix autres *Burgraves...* »

Il me semble que le Père de Ravignan, — le bienfaiteur des âmes, — devait rester en dehors et au-dessus de ces débats. Lamartine avait la prétention d'élever sa politique au plafond. Le Père de Ravignan était trop près du ciel pour que nos dissentiments pussent monter jusqu'à lui.

M. Eugène Veuillot paraît douter de l'authenticité d'une anecdote que je voudrais pouvoir tenir pour exactement vraie. M. de Mazade, aujourd'hui membre de l'Académie française aurait écrit après le coup d'Etat :

« M. Veuillot vient de se conduire d'une manière admirable. Mandé à l'Elysée, là, Napoléon lui a fait l'éloge de son journal, qui, en soutenant les idées religieuses, soutenait en même temps celles de l'ordre. Il lui a parlé de sa nombreuse famille, et enfin a fini par lui offrir une place au Conseil d'État, ce qui est 25,000 fr. par an. M. Veuillot a refusé. Le président étonné lui a demandé la cause de ce refus : « C'est, » lui a t-il répondu, parce que je veux conserver l'indé- » pendance de ma plume et de ma conscience. Mon » journal, Prince, vous plaît aujourd'hui ; demain, il » serait possible qu'un blâme exprimé vînt à vous » offenser. — Mais alors, dit le Prince, votre journal » serait supprimé, et que vous resterait-il ? — Ma foi, » ma conscience, et, ajouta-t-il en riant, mes cinq » enfants, » faisant allusion à ce que le Prince lui avait dit de sa nombreuse famille. Là-dessus, il a pris congé du Prince. »

Si quelques détails de ce récit sont inexacts, on peut affirmer du moins que, pendant cette première phase qui va du 2 décembre à la guerre de Crimée, Louis Veuillot aurait été tout ce qu'il aurait voulu. Il plaisait aux Tuileries. L'Empereur lui savait gré de son adhésion immédiate qui avait été d'un grand poids auprès de l'Épiscopat et du clergé des campagnes, et qui balançait l'opposition des catholiques parlementaires. L'Impératrice, pieuse à l'espagnole, avec plus d'effusion que de raisonnement, devait lire avec plaisir un journal qui prouvait avec une verve incompa-

rable qu'on n'avait pas besoin de haïr l'Empire pour aimer le bon Dieu.

— « Ma foi, ma conscience et mes cinq enfants ! » avait dit Louis Veuillot en souriant. Peu de temps après, il ne lui restait plus que deux filles ; les trois autres — Marie, Gertrude, Madeleine — s'étaient envolées, ou, pour me servir de ses expressions, Dieu les lui reprenait, comme il avait repris la mère. Je ne connais rien de plus touchant que la mort de ces trois filles, comme si elles n'avaient eu qu'un seul ange gardien, et comme si cet ange, les unissant dans un pli de ses ailes, avait refusé de les séparer. Ce sont des enfants, et leur cercueil touche de près à leur berceau ; mais, si elles en ont la céleste innocence, telle est, dans cette maison bénie, l'atmosphère de tendre piété qu'elles ont aspirée en naissant, que Jésus s'est révélé à leur âme avant que leur esprit pût le concevoir. Elles offrent leur vie à Dieu sans savoir encore ce que c'est que la vie. Il semble impossible de déterminer l'heure où elles étaient sur la terre, l'heure où elles sont dans le ciel ; tant elles ont peu changé de patrie ! Ce n'est pas une séparation ; ce n'est pas même une absence, et leur père peut dire qu'il ne les a jamais senties plus présentes en lui et autour de lui. Leurs petites mains, qui n'avaient pas eu besoin d'apprendre à se joindre pour la prière, se joignent pour la mort. Le mot de *désespoir* n'existe pas pour le chrétien qui les pleure. Il demande à sa foi la force de supporter sa douleur. Il donne à ses

amis quelques détails avec une sobriété qui les rend plus émouvants :

« Mes deux petites filles sont mortes en donnant des marques de piété admirables : l'aînée, après avoir donné son cœur à Dieu ; la seconde, en baisant d'elle-même un petit crucifix, qu'elle a tenu à la main durant les dernières heures... Mon cher ami, vous me dites la vérité. Je le sens profondément sur cette tombe nouvelle qui vient de s'ouvrir à côté de l'autre, par un nouveau coup de foudre. Si j'étais assez chrétien, je me réjouirais d'avoir trois enfants au ciel, à côté de leur sainte mère. Je le suis assez pour n'être pas accablé, pour goûter même une ombre de cette joie sainte... Dans leur candeur angélique, elles sont mortes comme des saintes, comme des pénitentes. Elles étaient holocaustes. L'aînée avait neuf ans... L'autre avait six ans ; on lui présentait des médecines qui faisaient bondir le cœur : elle faisait le signe de la croix, et les prenait sans hésitation, sans répugnance. Comment ne bénirais-je pas Dieu ? Comment n'espérerais-je pas que ces pures victimes prieront efficacement pour moi la Victime sans tache ? Je pleure cependant ; mais ces larmes ne jettent aucun voile sur la claire évidence des miséricordes dont je suis l'objet sous ces coups de foudre. J'aime davantage Dieu, je veux davantage servir la vérité ; je me sens au-dessus de moi-même... »

Et plus loin : « Comment croire que tout cela n'est pas pour moi ? En gagnant la véritable vie,

elles élèvent une barrière entre moi et la véritable mort. »

Il faudrait plaindre celui qui, en lisant ces pages, pourrait retenir ses larmes, — ou celui qui croirait cette douleur moins profonde parce qu'elle est plus résignée. Comparez cet accent si vrai, si chrétien, si sincère, aux vers superbes des *Contemplations*, où Victor Hugo, traitant Dieu d'égal à égal, lui demande compte de la mort de sa fille Léopoldine... Ici, le père; là, le poète.

Je rencontre dans ce volume deux souvenirs qui ne peuvent me laisser indifférent. Louis Veuillot écrit, le 16 janvier 1852 : « Nous venons d'acquérir la clientèle de *l'Opinion publique*. Ce journal avait quatre mille abonnés, dont nous pensons garder la moitié. Cela nous met présentement à la tête de treize mille lecteurs, sans compter les doubles, les triples et les décuples. Treize mille abonnés à *l'Univers*, c'est un grand fait, et qui vaut bien quelques peines. »

Pauvre *Opinion publique*, et, malheureusement, très particulière! Elle se serait vantée, si elle avait réclamé une indemnité à titre de victime du 2 Décembre. Cette mort violente, suite du coup d'État, nous épargnait le chagrin de mourir d'inanition. Je serais trop modeste, et surtout trop injuste, s'il m'arrivait de médire de ses rédacteurs : Alfred Nettement, Adolphe Sala, Albert de Circourt, Bouglé, Alphonse de Calonne et Henri de Pène, alors dans tout l'éclat de sa vingtième année, préludant vaillamment à ses succès de journaliste et d'écrivain! Mais le journal

était condamné à périr, d'abord parce qu'il n'était pas dirigé, ensuite parce que, à dater de l'élection présidentielle du prince Louis Bonaparte, la diminution de nos chances devait fatalement amener la décroissance de notre clientèle.

L'autre souvenir, c'est l'épisode de la prise d'armes contre Béranger. Ici je dois compléter ce passage de la *Correspondance* de Louis Veuillot. Il écrivait, le 15 mai 1853, au comte de la Tour : « Vous connaissez nos polémiques avec *le Siècle* au sujet de Béranger. » — C'est un chapitre des *Nouvelles causeries littéraires* qui servit de point de départ à cette polémique. J'eus l'honneur d'attacher le grelot, et je ne prétends à rien de plus. Les pages où je manquais de respect au chansonnier de Lisette, au chantre de Napoléon, me valurent les injures et les sarcasmes du *Siècle* et du *Charivari*. Veuillot s'empara du débat, le fit sien, y mit une verve, une éloquence extraordinaire. Dès lors, je rentrai dans la pénombre, comme les troisièmes ténors de l'Opéra, quand Raoul, dans le *septuor* des *Huguenots*, brandit son épée et enlève son *ut* de poitrine. Il fallait alors un certain courage pour attaquer l'idole de la bourgeoisie voltairienne, libérale, bonapartiste, révolutionnaire, charivarique, constitutionnelle et *séculaire*. Aujourd'hui, il faudrait une forte dose d'originalité et d'esprit de contradiction pour glorifier le plus démodé, le plus déplumé, le plus momifié des falsificateurs de la chanson, de la poésie, de la politique et de l'histoire.

M. D. NISARD[1]

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

FERDINAND BRUNETIÈRE[2]

I

Les deux titres se ressemblent, et l'on pourrait sans trop de subtilité découvrir certaines analogies entre les deux écrivains, en ce sens que M. Brunetière paraît décidé à renouer les traditions de la grande et belle littérature, et que M. Nisard les maintient, depuis plus d'un demi-siècle, avec autant de fermeté que de talent.

C'est une joie ou du moins une consolation pour les lettres, au milieu de la débâcle universelle, de voir reparaître dans la lice, après quelques années de silence, un vétéran de nos luttes littéraires, un survivant de la date inoubliable, et, pour tout dire, un *Maître*. Avec M. Nisard, la sensation est d'autant plus

1. *Nouveaux mélanges d'histoire et de littérature.*
2. *Histoire et littérature.*

exquise, que nous avons plus à réparer envers lui. Il fut un temps, on le sait, où tout débutant dans la carrière devait, en jetant sa gourme, signaler son avènement à l'aide de grosses épigrammes contre M. Nisard ou contre M. Saint-Marc Girardin. Rien de plus explicable. Ces deux esprits éminents, sobres, fins, justes, sages, mesurés, relevant par un sentiment moral l'ingéniosité de leurs idées, avaient le tort de croire que quelque chose existait en littérature avant que M. X... fît un drame ou M. Z... un roman. Il leur semblait que les chefs-d'œuvre nouveaux ne gagnaient pas à la comparaison avec les anciens ou antiques chefs-d'œuvre, et que le génie lui-même ne saurait s'affranchir des lois immortelles du bon sens et du goût sans s'exposer à perdre ce qu'il a, sous prétexte de dédaigner ce qui lui manque. De pareilles énormités ne pouvaient être tolérées. Aujourd'hui, grâce à la réaction qui commence et à laquelle M. Brunetière aura eu l'honneur de contribuer, on revient à M. Nisard. Il cesse d'être un arriéré pour devenir un classique On rend justice, non seulement aux lignes si pures et si droites de sa méthode et de son style, mais à ses opinions, même les plus absolues ou les plus austères. Ainsi je me souviens de l'avoir autrefois chicané à propos de Boileau ; maintenant, converti à Boileau comme on se convertit à l'eau de Vichy après une orgie alcoolique, je reconnais et je salue le grand rôle, le rôle nécessaire que l'auteur du *Lutrin* a joué dans la littérature du dix-septième siècle.

Le volume de M. Nisard contient une étude bien délicate sur Louis XVI, Marie-Antoinette et madame Élisabeth ; étude dont la conclusion me paraît définitive : « Le cœur ne suffit que là où la politique n'est que la bienfaisance. Quand les choses ne furent plus de celles qui se jugent par le cœur et se décident par les premiers mouvements, au moment des difficultés de la politique, le roi des beaux jours de l'avènement disparut; une intelligence égale aux épreuves ne prit pas la place d'un cœur inactif et découragé, et il n'y eut plus qu'une victime auguste se débattant trois ans entiers contre le coup mortel. »

M. Nisard ne s'étonnera pas si je glisse sur le panégyrique, d'ailleurs fort remarquable, des discours politiques de M. Billault; sur les belles pages qu'il a consacrées à Félix Ravaisson et à la philosophie en France au XIXe siècle ; sur les *Souvenirs* de Daniel Stern, où je suis fier de m'être rencontré avec lui ; sur *Rubens diplomate et négociateur*. Tout cela compose un excellent menu ; mais l'irrésistible friandise, c'est pour moi le chapitre intitulé les *Post-scriptum* de Sainte-Beuve. Sainte-Beuve ! me voici dans mon élément, prêt à savourer le vif plaisir de lire entre les lignes, de compléter ce que M. Nisard s'est borné forcément à laisser deviner, d'accentuer et de préciser ce qu'il ne voulait pas ou ne pouvait pas dire.

« Si les articles d'un tel critique, nous dit M. Nisard, sont des lettres publiques à l'adresse de la postérité, on peut en dire, comme de certaines lettres privées, que la vraie pensée est dans le *post-scriptum*. »

Oui, mais à condition que le *post-scriptum* ne contredise pas absolument la lettre. Vous me demandez, par exemple, des renseignements sur un jeune homme à marier. Je vous réponds : « Parfait, délicieux, suave; conduite irréprochable; talents et intelligence hors ligne; brillant avenir; fera le bonheur de sa femme... » — Puis, en *post-scrisptum* : — « Ne croyez pas un mot de ce que je viens de vous écrire; décidément, ce jeune homme est un mauvais sujet; abruti par des excès de toute sorte; criblé de dettes; vit publiquement avec une danseuse de l'Éden; rendra sa femme très malheureuse. » — C'est à peine si j'exagère : jugez-en.

Voici M. de Lamennais. On ne m'ôtera pas de la tête que M. Nisard a voulu se donner l'agrément de citer *in extenso* le Sainte-Beuve lyrique, dithyrambique, parce que ce Sainte-Beuve (première manière), prodiguant l'*ithos* et le *pathos*, est, malgré tout son esprit, parfaitement ridicule :

« Lamennais est l'homme de notre temps qui offre peut-être le plus magnifique exemple de cette union *consubstantielle* et *sacrée* de l'intelligence sous le sceau de la foi. » — « Il y a, dans nombre de chapitres, l'idéal de la beauté théologique telle qu'elle resplendit en plusieurs pages de *la Cité de Dieu* ou de *l'Histoire universelle*, mais plus *frugale en goût* (?) que chez saint Augustin, plus haute en doctrine que chez Bossuet. » — « Lamennais est l'aurore magnifique, bien que laborieuse, du jour dont Fénelon était *l'aube blanchissante* » (1834).

Or, bien peu de temps après, Sainte-Beuve, descendu du mont Sinaï ou de son trépied, écrit à ses amis de Lausanne : « J'ai sous les yeux le livre de Lamennais. L'injure y déborde : elle est *crasseuse*. Rien n'égale, en fait de bile et de fiel, les portraits tracés de nos institutions et des hommes éminents qui les pratiquent et les honorent. La Chambre des pairs est traitée comme un charnier, comme un cimetière : le mot y est. L'auteur paraît ne pas se douter que lui-même touche à la vieillesse, et que l'injure tirée des années et des rides va se poser à lui-même sur son front. Il ne parle que de cadavres ; mais lui-même, ce me semble, n'est pas une rose. Quant à la Chambre des députés, les portraits sont personnels et odieux. Quand M. Guizot serait à la fois Marat, Hébert, Collot d'Herbois, Couthon et Billaud-Varennes, on ne le peindrait pas autrement. Thiers est un singe, et le reste à l'avenant. Soult, Cousin, Dupin, Duchâtel, Barthe, Salvandy, tous y passent avec des mots plus ou moins *infamants*. Les philippiques de La-Grange-Chancel et les fameux couplets qui firent bannir Jean-Baptiste Rousseau, sont à l'eau de rose auprès de cela... Le plus clair, c'est qu'il a pour toute nouveauté le déismedu *Vicaire savoyard :* c'était bien la peine de faire tant de fracas ! En fait de couleurs, Lamennais a bien du commun. S'il y avait un *Gradus* en français comme ceux de Noël, à chacun des substantifs on trouverait accolées l'épithète et la périphrase qu'emploie volontiers ce Jean-Jacques de seconde et troisième main. C'est souvent, bien souvent, de la

mauvaise prose poétique, déclamatoire, sans nuance aucune... Ici Lamennais par l'injure a dépassé le but, et lui-même, ce me semble, à force de manier et de verser le poison, il a *flétri* son âme ; il en accuse les secrètes *noirceurs*. »

Fénelon change de sexe et devient Locuste ou la Brinvilliers.

En conscience, est-ce là le *Post-scriptum*, comme nous l'entendons, comme l'entend M. Nisard? N'est-ce pas plutôt un démenti infligé par Sainte-Beuve à ses exagérations élogieuses, l'opinion en parties doubles d'un homme sans bonne foi, curieux plutôt que critique, thuriféraire en dépit de sa vocation, ennuyé d'encenser le groupe de ses contemporains célèbres, et prompt à saisir toutes les occasions de remplacer dans l'encensoir l'encens officiel par un de ces poisons subtils dont il parle à propos de Lamennais? Quand on a connu Sainte-Beuve pendant les dernières phases de sa vie littéraire, — de 1852 à 1867, — quand on a pu sonder les replis de cette nature compliquée, rusée, byzantine, vicieuse, venimeuse, vindicative, tortueuse, envieuse, méchante, mobile, perverse, on comprend aisément ce qu'il dut souffrir, à ses débuts, lorsque le masque du bénisseur, de l'homme au petit manteau bleu, se collait, bon gré mal gré, sur sa figure rabelaisienne et narquoise. Il riait sous cape, — d'un rire nerveux qui ne présageait rien de bon, — en lisant dans *la Revue des Deux Mondes* le brevet de bienveillance et de tendresse universelle

que lui décernait Gustave Planche (15 juillet 1834). Cet article, solennellement grotesque, offre cela de particulier, que, pour avoir le vrai Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve définitif, il faut en prendre exactement le contre-pied : « Il est doué d'une abnégation bien rare en ce temps-ci. Quoiqu'il ait pratiqué bien des amitiés passagères et qu'il croyait durables, — (pauvre innocent agneau ! c'est lui qui fut trahi par Victor Hugo !) — quoiqu'il ait foulé aux pieds bien des cendres *qu'il ne prévoyait pas*, il ne recule, Dieu merci ! devant aucune ingratitude (?). Il ne perd pas son temps à supputer les oublis dont il a peuplé sa mémoire (?). Il popularise les noms dédaignés par l'ignorance ou la frivolité, sans trop se soucier du *destin* réservé à son dévouement. Chaque fois qu'il agrandit pour la foule curieuse, moins prodigue de louanges que de railleries, le cercle de la famille littéraire, il s'applaudit et se repose, sans réclamer un prix plus *glorieux* et plus *pur* (?), sans demander aux disciples qu'il initie, aux dieux nouveaux qui n'avaient pas d'autels avant ses *prédications*, une longue reconnaissance, une solide amitié. Il se fait une gloire involontaire de toutes les gloires qu'il a révélées. Il construit de ses mains un théâtre, il place lui-même les vases d'airain (!) qui doivent enfler le son et le porter aux *oreilles les plus rétives ;* etc., etc... »

Il y en a, comme cela, dix pages, toutes tournant sur la même idée, toutes plus amphigouriques les unes que les autres. Si ce pauvre Gustave Planche avait

vécu douze ans de plus, s'il avait lu, parmi les derniers *lundis*, le chapitre sur les Vernet, où Sainte-Beuve le traite, — comme il le méritait d'ailleurs, — de fâcheux, de lourdaud, d'ennuyeux, aussi insipide dans sa conversation que dans ses écritures, il aurait reconnu, mais dans un tout autre sens, que l'auteur de *Volupte* ne reculait, en effet, devant aucune ingratitude. Je crois entendre Sainte-Beuve, à la lecture de ce galimatias, dire à part soi : « Va toujours, gros bonhomme ! Je me rattraperai tôt ou tard. » — Il s'est rattrapé.

Les *Post-scriptum* de Sainte-Beuve ne sont pas moins piquants et moins perfides à l'égard de Lamartine, de Béranger, d'Alfred de Vigny surtout, qui est un ange, un séraphin en 1833, et qui, vingt ans plus tard, prend sur les nerfs par un insupportable mélange de préciosité, de vanité rentrée, de préoccupation unique de son œuvre et de soi-même; quelque chose comme une pluie fine dont on ne s'apercevrait pas d'abord, et qui vous mouillerait sans vous donner le temps d'ouvrir votre parapluie. Alfred de Musset, Montalembert, Guizot, Villemain, portés d'abord aux nues, sont également victimes de ces retours d'âge, qui, chez les critiques comme chez les femmes, terminent la saison des amours. Pour Chateaubriand, le rôle s'imposait de lui-même. Il convenait d'attendre la fermeture, pour cause de décès, du salon de l'Abbaye-aux-Bois. Mais ici il y a une nuance. Le lyrisme, ou plutôt le pathos, finement sous-entendu dans l'étude charmante de M. Nisard, n'alla jamais

plus loin qu'à propos des lectures des *Mémoires d'outre-Tombe* chez madame Récamier. J'ai cité ailleurs ces pages où l'enthousiasme touche à l'extase, où l'extase s'exhale en cantiques. Je ne les répéterai pas. Pourtant, en échappant à cet accès de délire, en reprenant possession de lui-même, Sainte-Beuve ne se détache pas tout à fait de Chateaubriaud. Il vous dira bien dans les *Causeries du lundi*, — 1847-50, — que ces fameux *Mémoires* réussissent très peu, que l'effet attendu est manqué, que la déception est unanime. Plus tard, il publiera le livre intitulé *Chateaubriand et son groupe littéraire*, où l'idole était ramenée à des proportions plus humaines. Regardez-y de près. Sainte-Beuve est encore attiré vers l'auteur de *René*, pourvu qu'il lui soit permis de se faire un Chateaubriand à lui, — j'allais presque dire à son image,—*voluptueux et libertin à imagination catholique*, en parties fines avec madame Hortense Allart, chantant au dessert le *Dieu des bonnes gens*, ennuyé de son rôle de défenseur sérieux du christianisme, excédé de la conversation des missionnaires et des évêques que lui impose, en guise de pénitence, madame de Chateaubriand. Dans ces conditions, on le conçoit, il serait difficile de maintenir le saint dans sa niche, le Dieu sur l'autel; mais, en enrôlant cette illustre recrue sous son drapeau de sceptique, Sainte-Beuve ne s'en dégoûte pas, au contraire. Chateaubriand reste pour lui le premier écrivain du siècle, et, quand il faudra l'opposer à Victor Cousin qu'il exècre, on pourra voir de quel côté sont ses préférences.

M. Nisard paraît ne pas connaître deux livres posthumes de Sainte-Beuve, *les Chroniques parisiennes*, adressées à une *Revue* suisse, et *les Cahiers*. Peut-on dire que les dures vérités ou les mordantes épigrammes décochées dans ces deux volumes à presque tous les contemporains célèbres soient comparables à des *post-scriptum*? Pas précisément. C'est plutôt une poche de fiel qui crève, un masque de bienveillance qui tombe. Les dates sont là pour le prouver. Ainsi, en 1841, cinq ans après *Jocelyn*, longtemps avant les déviations de Lamartine : « On n'est jamais sûr que lorsqu'on vient d'entendre de M. de Lamartine un magnifique discours à la tribune, si on le rencontre dans les couloirs de la Chambre, et qu'on le félicite, il ne vous réponde à l'oreille : « Cela n'est pas étonnant, voyez-vous? car, entre nous, je suis le Père éternel. » — Ainsi pour Béranger. J'admettrais parfaitement que Sainte-Beuve, corrigeant ses enthousiasmes des années de noviciat, rétablît la note juste en nous montrant tout ce que les exigences de la rime et du refrain avaient mêlé de chrysocale, de ruolz et de strass aux quelques parcelles ou paillettes d'or des chansons saluées comme des odes ; ceci rentre dans les droits, dans les devoirs de la critique littéraire. Mais, lorsqu'on ne songe nullement — au contraire! — à défendre tout ce que Béranger a offensé, insulté, profané, persiflé, sali, pourquoi écrire : « Un homme calculé, un faux bonhomme, un comédien qui ne fait rien que par rapport à son rôle, dans les plus petites choses comme dans les plus importantes ; d'une

vanité qui n'a de comparable que celle de M. de La Fayette... Béranger, qui n'appelait jamais Cousin que le laquais de Platon, quand il parle de ses amis, le dos tourné, a une manière de les louer qui les dénigre. »

Chaque page de ces *Cahiers* de Sainte-Beuve est un nid de guêpes, qui semblent en avoir chassé les abeilles. Bien souvent ces malices ou ces méchancetés s'attaquent aux caractères, aux travers, aux ridicules plus encore qu'aux talents. Remarquez qu'elles ne peuvent être qualifiées de *post-scriptum*. Elles suivent une ligne parallèle; elles sont le pendant ou l'envers d'articles publiés dans *la Revue des Deux Mondes*, *le Constitutionnel* ou *le Moniteur*, où Sainte-Beuve, sans pindariser comme jadis, faisait juste mesure à Musset à Charles Nodier, à Villemain, à Alfred de Vigny, aux Deschamps, à Cousin, à Guizot, et à bien d'autres. Non, ces *Chroniques* et ces *Cahiers* ne sont pas ses *post-scriptum*. Ce sont ses confidences et ses revanches. Il les charge d'exprimer ce qu'il n'oserait dire ailleurs: « M. Saint-Marc Girardin est une de mes antipathies: il a dans la voix des notes fausses, que je retrouve jusque dans son esprit. Jeune, il n'a jamais eu ni cœur, ni foyer... » — « Je n'ai jamais vu d'homme aussi dépourvu de jugement, et ayant aussi peu la juste mesure que Charles Nodier... Nodier avait le don de l'inexactitude. Comme érudit, il ne pouvait écrire deux lignes sans qu'il y eût quelque erreur. » — Mais voici qui est plus fort: cette fois, la *simultanéité* est

évidente. Il s'agit de M. Villemain et de la crise qui valut à madame Émile de Girardin cejoli billet : « M. Villemain est venu donner de ses nouvelles à madame de Girardin et lui dire qu'il n'est mort ou imbécile qu'officiellement. » Eh bien, c'est, à n'en pas douter, dans la même quinzaine, que Sainte-Beuve écrit à des gens sérieux :

« La grande et bonne nouvelle littéraire est le rétablissement de M. Villemain. La médecine, cette fois comme tant d'autres, a été mise en défaut, mais dans un sens plus favorable que d'ordinaire; elle pronostiquait au plus grave, et la nature l'a déjouée. Cette raison lumineuse et rapide a repris tout son jeu et sa vivacité. Dès que l'attention et le travail suivi seront possibles, la littérature et ses douceurs achèveront vite et confirmeront une guérison qui a été accueillie avec un sentiment de joie universel. Depuis qu'il est revenu à la santé, M. Villemain redouble de vivacité et d'esprit; il est comme ces coursiers généreux qui, ayant bronché un moment, se redressent et reprennent le galop avec plus de frémissement et de vigueur. »

En même temps, Sainte-Beuve écrit pour sa satisfaction personnelle : « Depuis son accident, Villemain dit du bien de tout le monde, lui qui était le plus méchant singe. Comme ces enfants gourmands qui profitent de ce qu'ils viennent d'être malades pour se gorger de douceurs et de confitures, Villemain, depuis

son accident, use et abuse de l'intérêt universel pour se gorger des louanges que chacun lui prodigue et pour se faire gratter à toute heure et partout sur sa *bosse* de vanité littéraire. »

S'il restait encore quelques doutes, il suffirait de lire les pages 40 et 41 des *Cahiers*. Là, Sainte-Beuve donne à ses *rétractations* un caractère collectif. Il déclare que, dans l'École dont il a été depuis la fin de 1827 jusqu'à juillet 1830, personne n'avait de jugement, personne, ni Hugo, ni Vigny, ni Nodier, ni les deux Deschamps. Il ajoute : « Je fis un peu comme eux durant ce temps. Je mis mon jugement dans ma poche, et je me livrai à ma fantaisie. Je sentais bien par moments le faux d'alentour. Aucun ridicule, aucune exagération ne m'échappait; mais je me flattais que ces défauts resteraient un peu le secret de la famille. Hélas ! ils n'ont que trop éclaté depuis à la face de tous. »

Et c'est justement à cette époque de désillusion préventive, dont il parle de façon si cavalière, c'est alors que Sainte-Beuve simulait l'extase en l'honneur de ces mêmes hommes dépourvus de jugement, qu'il élevait la louange jusqu'à l'adoration, et que, dans ses *Portraits littéraires contemporains*, il enchérissait sur ces peintres qui, pour complaire à leurs modèles, amincissent le nez, rapetissent la bouche, agrandissent les yeux, élargissent le front, épuisent tous les raffinements de la flatterie ! Une conviction sincère, passionnée, fanatique, pouvait seule

excuser ces débordements de lyrisme, ces explosions admiratives, ces yeux humides de larmes et levés au ciel, comme si la terre était indigne de posséder ces purs génies, attirés par esprit de famille vers les soleils et les étoiles! Cette conviction, nous venons de voir ce qu'elle fut chez Sainte-Beuve. Il avait mis son jugement dans sa poche, comme nous mettons notre porte-monnaie dans la nôtre; mais il y mettait aussi sa main, pour s'assurer que le porte-monnaie était toujours là, et qu'il aurait bientôt l'occasion de dépenser ses économies.

Un évêque illustre disait à un de mes amis : « J'estime profondément Littré, malgré ses erreurs; mais je méprise Renan, parce qu'il a continué de poser en lévite et de fréquenter les sacrements, ne croyant plus. » Je ne voudrais pas, à Dieu ne plaise! mêler le profane au sacré. Pourtant l'incrédulité railleuse de Sainte-Beuve, gardant au milieu du Cénacle le surplis et l'encensoir en l'honneur de coreligionnaires et d'amis dont il se moque tout bas, me rappelle le mot de l'évêque d'Orléans. Et maintenant, je le demande, quelle peut être, non seulement l'autorité morale, mais l'autorité littéraire d'un homme qui, commençant par s'agenouiller devant les idoles et les fétiches du romantisme pour finir par réhabiliter Ginguené, Garat et autres momies de l'école voltairienne, ne cherche pas même à dissimuler la soudure et ne veut pas nous laisser ignorer qu'il glorifiait ceux-là sans les prendre au sérieux, sauf à nous faire penser qu'il réhabilite ceux-ci sans y croire?

Je prie MM. Nisard et Brunetière de m'excuser si je me suis prodigieusement écarté de mon sujet. M. Nisard me pardonnera peut-être en songeant qu'il est bon qu'il y ait, en littérature, des francs-tireurs sans uniforme et sans grade, dispensés d'observer une discipline ou une consigne, libres de commenter et d'exagérer à leur guise les ordres et les sous-entendus des généraux et des maîtres. J'avais encore un petit compte à régler avec Sainte-Beuve. Nul, plus que moi, n'admire son prestigieux talent, précurseur de notre décomposition littéraire; mais, à condition que ce talent magique, insidieux, charmeur, enjôleur, restera isolé, sans aucune des qualités qui ennoblissent le caractère et la mission de l'écrivain et du critique. Lorsqu'il me fit l'insigne honneur de s'occuper de moi, Sainte-Beuve affirma, en guise de conclusion, que ce qui m'avait perdu, c'était de ne pratiquer que la petite morale. Nous savons, à présent, comment il pratiquait la grande.

II

Je viens de relire avec beaucoup de soin le livre de M. Brunetière, et je suis de plus en plus frappé des trésors de bon sens qu'il renferme et des immenses services que l'auteur peut rendre à la vraie littérature; non pas que je sois de son avis sur tous les points; où trouver deux critiques, l'un vieux, l'autre jeune, l'un clérical, l'autre normalien, qui pensent exactement de même sur toutes les questions littéraires? mais ce ne sont que de légères dissidences que j'indiquerai en passant et qui n'ôtent rien à mon estime pour l'œuvre de démolition et de réparation vaillamment entreprise par M. Brunetière.

Si je voulais résumer en quelques lignes les idées qui circulent dans ces trois cents pages et leur donnent un caractère d'unité, je dirais : retour à nos grands classiques, à égale distance du romantisme défunt et du naturalisme malade; haine des exagérations et des idolâtries, alors même qu'elles s'attachent au plus merveilleux génie du XVIIe siècle, à Molière; désir évident de réduire à sa juste

valeur, chez M. Victor Hugo, le poète et l'homme; même procédé de diminution à l'égard de l'*éternel* Flaubert (ici, par extraordinaire, l'*éternel* n'implique pas l'*immortel*); utiles vérités dites aux demi-dieux, aux géants, et aux pygmées du Parnasse contemporain; exécution polie des *petits naturalistes*, sans trop de ménagements pour les grands.

Avant d'arriver à M. Victor Hugo, je veux citer l'excellente étude sur le conventionnel Romme : « On peut, à la grande rigueur, diviser un philosophe, mettre d'une part le dangereux rêveur du *Contrat social*, et de l'autre l'éloquent romancier de *la Nouvelle Héloïse;* on ne peut pas diviser un homme politique; ici, le Robespierre du Comité de salut public, et là, le sentimental fiancé d'Éléonore Duplay. Nous nous trompons nous-mêmes, si nous croyons la distinction possible. Nous introduisons dans la réalité des subtilités de cabinet. Nous raffinons sur des principes qui ne sont des principes que parce qu'ils repoussent tous les raffinements. Mais, à vrai dire, comme tous les terroristes, il n'y a que deux mots pour juger ce « Caton et ce Gracque », — et, s'il n'est pas un fou, Romme est un criminel. Si le crime, en effet, commence au point précis où la fortune, l'honneur, la vie de nos semblables pèsent moins que nos besoins, que nos désirs, dans la balance de nos résolutions, quel crime plus odieux y a-t-il ou peut-il y avoir que de sacrifier froidement des existences humaines à ce que nous appelons nos idées et, par une hypocrisie sans pareille

dans l'histoire, faire servir les plus beaux noms qu'il y ait parmi les hommes, ceux de raison, de liberté, de justice, à des œuvres de sang? Ce fut le crime de Romme et ce fut le crime du parti montagnard; — et l'opinion commune ne s'y est pas trompée, quand elle a porté sur le parti tout entier le jugement dont nous voudrions espérer qu'elle ne reviendra pas. »

« Celui que Brunetière incrimine, est-ce Romme?
Changez le cadre, et c'est Gambetta qu'on le nomme. »

Les ambitions, les appétits, l'égoïsme, le mépris de la vie humaine, furent les mêmes. Les mots de patriotisme, de gloire, escortèrent les mots de liberté, d'honneur (pas de raison). La neige, le froid, la faim, le dénuement, les misères accumulées sur nos soldats et nos mobiles par la négligence, l'ignorance et l'incapacité de l'organisateur de la défaite, firent plus de victimes que la guillotine.

Le livre désormais inoubliable d'Edmond Biré, — *Victor Hugo avant* 1830, — a inspiré à M. Ferdinand Brunetière quelques-unes de ses pages les plus remarquables. Comme M. Nisard pour Sainte-Beuve, on sent qu'il ne peut pas et ne veut pas tout dire. Songez donc! D'après la religion des Césars, il ne fallait qu'un moment pour faire d'un homme un dieu. Il faut infiniment plus de temps pour refaire d'un dieu un homme, et pour le remettre à sa vraie place; le second (après Lamartine) parmi les grands poètes, le premier dans la mésestime des honnêtes gens. M. Brunetière prodigue à Edmond Biré des témoi-

gnages de sympathie dont il a le droit d'être fier. Nous devinons, en le lisant, que l'ouvrage de notre ami répond à sa pensée intime, et qu'il se dit tout bas : « S'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Sa principale objection est celle-ci : l'auteur de *Victor Hugo avant* 1830 a parfois un peu trop montré le bout de l'oreille (pas bien longue) du royaliste et du catholique. Il me semble pourtant qu'il nous est permis de profiter de nos avantages ; nous en avons si peu ! Remarquez que Biré n'accepte pas tout entière une opinion qui eut cours parmi les légitimistes sous la Monarchie de Juillet : à savoir, que la décadence et, plus tard, la dégringolade de M. Hugo avaient commencé dès l'instant qu'il avait cessé d'être royaliste et chrétien. Non ! le poète des *Feuilles d'Automne*, et de bien des parties des *Chants du crépuscule*, des *Voix intérieures*, des *Rayons et des ombres*, le romancier ou l'architecte de *Notre-Dame de Paris*, ne perdait rien de son génie et le virtuose avait fait d'énormes progrès. Il est vrai que si nous nous arrêtons à la virtuosité, jamais elle ne fut plus prodigieuse que dans les radotages de cette vieillesse si populaire et si déplorable. Ce qui est exact, c'est que nous regrettions de ne plus trouver chez le poète, naguère salué par notre enthousiasme juvénile, cette limpidité, cette fraîcheur d'inspiration et, pour nous, cette sécurité, cette douceur d'intimité qui nous mettait, pour ainsi dire, de moitié dans les poésies et les succès de la première saison. C'était un jour radieux, mais ce n'était pas le jour de cette aurore. Comme me

l'écrivait récemment une spirituelle Parisienne à propos d'une *professional beauty* d'il y a douze ou quinze ans, la beauté persiste encore, mais le duvet n'y est plus. — *Hernani*, selon moi, ne vaut pas *Ruy Blas;* mais nous n'avions plus, en allant applaudir *Ruy Blas*, ce sentiment quasi fraternel, cette illusion charmante qui, pour un rien, nous eût fait croire que nous avions collaboré à *Hernani*.

Aussi bien, ce n'est pas là le sujet du livre de Biré, et ce n'est pas sur ce terrain que M. Brunetière l'a suivi. Il s'agissait de reconstituer le vrai Victor Hugo d'avant 1830, tout différent de celui que le *Témoin de sa vie* a été chargé ou chargée de nous montrer. M. Brunetière nous dit avec un air de naïveté, plus piquant qu'une malice : « C'est évidemment en poète qu'il se trompe, sans le savoir, sans le vouloir; et, s'il le savait, sans y rien pouvoir; seulement, ses erreurs tournent toujours à sa plus grande gloire, et, si sa mémoire est dupe de son imagination, il a l'imagination ainsi tournée qu'elle soit immanquablement complice de son orgueil. »

On ne saurait être plus poli et plus fin. Le fait est que nul, plus que M. Hugo, n'a offert l'alliance d'une imagination démesurée, phénoménale, — j'allais dire monstrueuse, — avec un esprit de calcul que lui eût envié le procureur le plus madré. Tout a été calcul dans sa vie littéraire et dans sa vie politique. Il fut royaliste et chrétien, tant que cette opinion fut *bien portée* et vint en aide à ses débuts difficiles. Dès que

le vent tourna, il tourna avec le vent; Charles X n'était pas encore à Cherbourg, que le poète chantait la victoire des *héros* à qui juillet avait donné, pour sauver leurs familles, trois de ces beaux soleils qui brûlent les Bastilles. Pour son théâtre, même calcul. Edmond Biré nous a rappelé, dans un article récent, que, si M. Hugo, après les *glorieuses*, ajourna la représentation de *Marion Delorme*, sacrifiant, comme il s'en est vanté, d'énormes recettes à son respect pour le Roi exilé, — et finalement porta son drame à la Porte-Saint-Martin, ce fut, au contraire, parce que, de 1830 à 1832, le Théâtre-Français se mourait d'inanition, et parce que les *planches illustres* de la Porte-Saint-Martin avaient profité de la Révolution pour devenir une sorte de *lupanar* démocratique. Ainsi de suite, jusqu'à la fin, jusqu'aux quinze dernières années où M. Hugo n'eut de douceurs, de flatteries et de caresses que pour la démagogie et la Commune, et d'insultes que pour les rois, les papes, les évêques, les catholiques et les royalistes.

Quant aux origines, aux antécédents, à l'éducation, aux ancêtres, à la *mère vendéenne*, au père *vieux soldat*, à l'*enfant sublime*, etc., etc., autant d'histoires, autant d'efforts de mémoires, autant de mirages d'imagination. Ici je glisserai un souvenir personnel. Le gros livre du *Témoin* parut quelque temps après *la Vie de Jésus*, du facétieux Renan. L'auteur du *Demi-Monde* me dit à ce propos : « Renan vient d'envelopper d'un nuage la naissance et la vie de

Jésus-Christ. Il ne fallait pas que, dans deux mille ans, un malheur pareil pût atteindre la mémoire du dieu Hugo.» Il est probable que M. Alexandre Dumas omettra ce joli mot dans sa réponse académique à M. Leconte de Lisle.

Chemin faisant, je veux signaler à M. Brunetière une injustice... normalienne. Je lis, page 67 : « L'auteur des *Châtiments*, qui, dans l'art de lancer l'injure, au risque de s'en éclabousser lui-même, n'aura peut-être eu de rival en ce siècle que l'auteur des *Odeurs de Paris*, a insulté tant de choses qu'il n'est pas facile à ceux qui les aiment, et d'autant plus qu'il les a plus outrageusement insultées, de retrouver, comme au commandement, pour parler de son œuvre et de lui, le calme et l'impartialité. »

Très bien, sauf le rapprochement entre *les Châtiments* et *les Odeurs de Paris*. Je citais, l'autre jour, le mot de Sainte-Beuve au sujet d'un livre de Lamennais : « L'injure y est *crasseuse*. » L'injure, chez M. Hugo, n'est pas *crasseuse;* elle est enduite de pétrole, bourrée de picrate et de dynamite ; elle n'égratigne pas, elle écorche; elle n'écorche pas, elle tue. Ses ennemis, — et par là il entend tous ceux qui refusent, non pas de l'admirer, mais de l'adorer, — ne sont pas pleins de travers, de vices, de sottise et de ridicules ; « ce sont des brigands, des voleurs, des bandits, des gredins et triples gredins, des escrocs, des cancres, des bouchers, des vidangeurs, des ivro-

gnes, des JÉSUITES. » Prises au pied de la lettre, ces qualifications infamantes dénoncent un homme, non pas au sourire des gens d'esprit, mais à la vindicte publique, au commissaire de police, au président de la Cour d'assises, aux représailles et aux fureurs populaires. Ce n'est pas une sellette, mais un pilori; ce n'est pas le fouet, mais le fer rouge. On dirait que l'insulteur regrette de n'avoir pas à son service la claie, la roue et autres instruments des supplices du moyen âge; notez que ses victimes s'appellent Napoléon III, Pie IX, l'évêque d'Orléans, Falloux, Montalembert, Mgr de Ségur, Nisard, Louis Veuillot, Gustave Planche, Mérimée. Notez que cet implacable tortionnaire n'a pas assez de mouchoirs pour ses torrents de larmes, dès qu'il s'agit de véritables scélérats, assassins, massacreurs, incendiaires, régicides, gibiers de Mazas et d'échafaud. Juvénal s'attendrit pour Delescluze; Archiloque pleurniche en l'honneur de Raoul Rigault.

Le livre étincelant des *Odeurs de Paris* est une satire, — véhémente, pessimiste peut-être, comme toutes les satires, mais qui n'outrepasse jamais ses privilèges ou ses droits. Reportons-nous au temps où ce livre fut écrit. Tandis que le plus débonnaire et le moins vindicatif des *tyrans* laissait jouer *Hernani* par les comédiens ordinaires de l'Empereur et tolérait toutes les annonces, toutes les affiches, toutes les réclames à la gloire et au profit des *Misérables* et des *Travailleurs de la Mer*, Louis Veuillot voyait cet Empire, auquel il avait prêté son puissant concours,

supprimer son journal et accepter toutes les conséquences de la fatale guerre d'Italie. Un poète comique, fort bien en cour, venait de le livrer, en plein Théâtre-Français, à la risée du parterre. Quelques bouffées de mauvaise humeur lui étaient bien permises. Or, cette mauvaise humeur est charmante. Je vous ai nommé les principales victimes de la rage de M. Hugo. Celles de Louis Veuillot se nomment Galvaudin, Vespertin, Boniface, Trivoix, Fouilloux, Passepartout, Lupus, Tibulle Mouton, Polydore, Pompenasse, Urticole, Pachionnard *Habet-Vinum*, Poivreux, Galapias, etc., etc., etc., victimes fort intéressantes, sans doute, mais moins respectables; protégées, d'ailleurs, par le pseudonyme qui amortit les coups de fleuret, comme le plastron du maître d'armes. Et quels prodiges de verve! Quelles poignées de sel! Quels élans d'éloquence au milieu de ces malices! J'en sais un bon nombre, de ces asphyxiés des *Odeurs de Paris*, qui allèrent s'expliquer avec leur exécuteur, et qui revinrent enchantés. Les deux merveilleuses pages sur Thérésa sont restées classiques, à ce point que l'impassible et universitaire Vapereau les a reproduites dans son dictionnaire, Vous m'accorderez d'abord qu'il vaut mieux manquer de respect à *Rien n'est sacré pour un sapeur*, ou même à *la Vieillesse de Brididi*, qu'au Souverain Pontife, ou même à ce pauvre Napoléon III; ensuite, qu'une satire collective, sociale, s'attaquant aux mœurs, aux folies, aux arts, à la littérature, au journalisme d'une époque, n'a rien de commun avec l'injure personnelle, nominale, à bout portant, qui serait

mortelle, si, comme le dit M. Brunetière, elle n'éclaboussait tellement l'insulteur, qu'il n'en reste plus pour l'insulté.

Il y a un mot dont on abuse singulièrement : le mot *clou;* pourtant n'est-il pas permis de l'employer, quand il s'agit de choisir, dans un recueil de morceaux détachés, celui auquel nous pouvons le plus aisément *accrocher* nos souvenirs et nos idées ou nos semblants d'idées ! Ainsi, dans le volume de M. Nisard, *les Post-scriptum de Sainte-Beuve.* Ainsi, dans le livre de M. Brunetière, *les Commencements d'un grand poète.* Néanmoins, je ne dois pas passer sous silence le chapitre très spirituel où M. Brunetière dit leur fait aux Moliéristes, dont le fanatisme puéril et aveugle compromettrait la gloire de Molière, si cette gloire n'était au-dessus de toutes les idolâtries comme de toutes les attaques. Vous connaissez le propos que l'on prête à Rossini : « Beethoven est le premier; mais Mozart est le seul. » — Molière, lui aussi, est le seul. On peut comparer Racine à Corneille, et réciproquement; — placer Fénelon au même rang que Bossuet, et *vice versa.* Molière défie tous les parallèles. Que sont, en regard du *Misanthrope* et des *Femmes savantes*, de *Tartuffe* et de *l'École des femmes*, Destouches et Dancourt, Gresset et Piron, ou même Regnard et Beaumarchais? C'est pourquoi je suis tenté de reprocher à M. Brunetière, si juste dans ses malices à l'adresse des Moliéristes, un peu d'injustice dans ses restrictions à l'égard de Molière. Ce

n'est pas la faute du dieu, si ses adorateurs remplacent la piété par la superstition.

En revanche, je n'aurai pas une objection à opposer au chapitre sur la *Correspondance de Gustave Flaubert avec George Sand;* correspondance où les éditeurs « ont laissé tout au long s'étaler les jurons, encore plus inutiles qu'indécents, dont Flaubert émaillait à plaisir sa prose familière ». On en reviendra tôt ou tard, de ce Gustave Flaubert à qui l'on dresse en ce moment une statue. Si c'est là un chef d'école, tant pis pour l'école, et tant pis pour le chef! Son meilleur ami nous a appris qu'il était épileptique. Pas n'est besoin d'un autre renseignement amical pour savoir que c'était surtout un maniaque. Ici je me bornerai à une cueillette : — « Cette grande haine de la bêtise humaine n'était rien de plus que la projection de sa propre sottise, à lui, sur les choses qu'il ne pouvait comprendre, et parce qu'elles étaient étrangères à son art. » — « Flaubert, quand il réussissait, ne trouvait plus l'humanité si sotte, ni le public si niais. » — « De là encore son intolérance ou plutôt son inintelligence de toutes les œuvres qui ne répondaient pas à son idéal d'art. » — « Tel était son tempérament d'artiste : il ne s'intéressait véritablement et sincèrement qu'à la forme des choses, nullement à leur fond. » — « Quant à l'homme, je viens d'essayer de montrer pour quelles raisons, bien loin de dépasser son œuvre, il lui est demeuré manifestement et lamentablement inférieur. »

En général, ce qui me charme dans le livre de M. Brunetière, c'est la hardiesse de certaines vérités, qui en font espérer beaucoup d'autres, tenues en réserve par le jeune critique : — « Stendhal, ce sceptique prétentieux dont les explications, définitions et réflexions aboutissent à cette découverte, que, en 1823, le vrai romantique n'était pas Nodier, mais Pigault-Lebrun. » — « Ce qui me déplaît dans *Notre-Dame de Paris*, ce n'est pas qu'elle ait été conçue sous l'influence de Walter Scott; c'est qu'elle demeure au-dessous de *Quentin Durward.* » (Oh! merci, Brunetière, merci!) — Ces collectionneurs dévots d'une dent de Molière, d'un os de Molière. — « Ce sont les mêmes qui n'auraient pas, à l'occasion, de traits assez piquants ni de railleries assez amères contre les adorateurs de reliques. » — « Dans les romans de George Sand comme dans les tragédies de Voltaire, cette perpétuelle préoccupation d'agir sur l'esprit public, en insinuant quelque chose d'infiniment trop personnel, y a introduit quelque chose aussi de *caduc*, et qui risque, par conséquent, d'entraîner quelque jour l'œuvre entière dans sa chute. » — Ces citations me mèneraient trop loin, et l'espace me manque. Signalons du moins le chapitre sur *les Petits Naturalistes*. C'est une vraie trouvaille d'avoir rattaché ces messieurs, non pas à Balzac, à Stendhal ou à Flaubert, mais à Paul de Kock et à Eugène Labiche, avec cette nuance, très finement indiquée par l'auteur d'*Histoire et Littérature*, que, lorsqu'Eugène Labiche fait rire, c'est à son honneur, et que, lorsque MM. Céard, Karl

Huysmans, Léon Hennique, Paul Alexis, Francis Poictevin, sont comiques, c'est à leurs dépens. En d'autres termes, c'est à force d'esprit que Labiche saisit sur le vif la bêtise des Célimare, des Baudeloche, des Fadinard, des Chambourdin, des Gâtinais, des Gaudiband. C'est par un moyen diamétralement contraire que les petits naturalistes (et même les grands) s'identifient avec les héros de leurs récits. Il ne viendra jamais à l'idée de personne de confondre avec Perrichon ou Nonancourt le successeur de M. de Sacy à l'Académie française. Cette idée viendra naturellement — ou *naturalistement*, — à quiconque verra les auteurs de *Ludine*, de *l'Accident de M. Hébert*, des *Sœurs Vatard*, de *la Petite Zette*, des *Sœurs Rondoli*, se mirer complaisamment et se prendre au sérieux dans leurs nauséabondes caricatures.

M. Nisard a, de longue date, l'autorité bien acquise d'un maître incontesté. Il ne peut plus donner de leçons à la jeune génération littéraire qu'en lui offrant des modèles. Jadis, je m'en souviens, il fit une brillante campagne contre la littérature facile. Aujourd'hui, il ne lui siérait pas de partir en guerre contre la littérature infecte, qu'il dédaigne sans doute et que probablement il ignore. M. Ferdinand Brunetière est admirablement posé pour faire de la critique actuelle, de la critique militante. Rédacteur influent de la *Revue des Deux Mondes*, il parle du haut d'une tribune d'où sa voix porte loin. Il peut aspirer, sans trop de présomption, à l'inestimable honneur d'être haï, mau-

dit et peut-être injurié par les empoisonneurs de l'intelligence moderne. Peu lui importe! La vivacité des insultes lui prouvera la profondeur des blessures. Ce n'est pas là ce que je redoute pour lui; les ardeurs du combat donnent plus de prix à la victoire. Ce que je crains plutôt, c'est que cette même *Revue*, par cela même qu'elle est puissante, millionnaire, altière, majestueuse, souveraine, et, sinon catholique, du moins universelle, ne lui impose certaines servitudes et, sous prétexte de dignité à maintenir ou de ménagements à garder, ne paralyse ses qualités originales. Qu'il y parle en maître, comme autrefois Gustave Planche. Seulement, l'omnipotence de Gustave Planche lui servait à empêcher ses contemporains, ses collaborateurs et ses lecteurs de s'apercevoir qu'il était pédant, lourd, rabâcheur, ennuyeux, sans idées et sans style : on le voit, les deux royautés ne se ressembleraient pas.

HISTOIRE DE L'ÉMIGRATION[1]

Même après tant d'années, compliquées de tant de catastrophes, il est difficile d'attraper la note juste en parlant des émigrés. Les événements leur ont donné tort : mais, s'il fallait juger les caractères, les opinions et les partis d'après les événements, nous arriverions à donner raison à Camélinat contre le duc de Broglie. Ce qui est vrai, c'est qu'un des innombrables maléfices de la Révolution fut de créer, dès l'abord, à nos princes et à leurs compagnons d'exil une situation fausse et sans issue, dont ils se ressentirent jusqu'au bout. Rien de plus honorable assurément que la fidélité royaliste, et je serais bien ingrat, s'il m'arrivait d'en médire ; car elle a été ma consolatrice à travers un demi-siècle d'illusions, d'épreuves et de mécomptes. La guerre civile elle-même, en face d'un régime de sang personnifié dans des monstres, peut n'être pas incompatible avec les sentiments de patriotisme et d'honneur ; témoin les Vendéens ! Mais le

1. *Les Émigrés de la seconde coalition, — 1797-1800,* — d'après des documents inédits, par Ernest Daudet.

recours aux puissances étrangères éveille plus de scrupules. On ne saurait se défendre d'un serrement de cœur en songeant à des Français amenés à s'affliger du succès de nos armées et à se réjouir de nos revers. Hâtons-nous d'ajouter que les points de vue, en 1795, étaient différents des nôtres. La Révolution française, qu'il était permis de ne pas confondre avec la France, menaçait de bouleverser l'Europe par ses excès, par sa propagande, par ses crimes. Les régicides du 21 janvier et du 16 octobre étaient d'audacieux défis lancés aux souverains et créaient entre eux une solidarité collective qui effaçait les antipathies nationales, les distinctions de races et de frontières, pour ne laisser en présence que deux sortes d'adversaires ou d'ennemis: les représentants couronnés de l'autorité, de la tradition, de l'ordre, et, au besoin, de la force, luttant contre l'esprit de destruction universelle, contre tous les éléments d'anarchie politique et morale.

Dès lors, le roi de France, le descendant de Henri IV et de Louis XIV, le frère de Louis XVI, quoique détrôné et proscrit, pouvait, non seulement se croire l'égal des autres souverains, mais, s'ils avaient moins pratiqué l'égoïste maxime du *chacun pour soi*, devenir le centre de ralliement, le porte-drapeau de la croisade contre cette Révolution qui avait frappé ses premiers coups sur lui et les siens. Dès lors aussi, les émigrés étaient à leur place en se groupant, en se serrant contre leur Roi.

Le livre d'Ernest Daudet m'a suggéré deux remarques. Il fallait que Louis XVIII fût vraiment doué de l'esprit politique dont il devait plus tard donner tant de preuves, pour ne pas perdre tout discernement au milieu de ce chaos d'intrigues, de trahisons, d'équivoques, de fausses nouvelles, dans ce perpétuel va-et-vient d'espérances et de déceptions, dans cette foule d'aventuriers, de charlatans, d'empiriques, où l'ivraie l'emportait de beaucoup sur le bon grain. Il semble que les princes déchus, dépossédés, bannis, n'ayant rien ou presque rien à offrir en échange du dévouement et du zèle, ne puissent être environnés que de serviteurs désintéressés. C'est, au contraire, le malheur supplémentaire des rois sans trône, d'être à la fois plus exposés et plus accessibles que les autres aux fictions, aux adulations et aux chimères. Sur le trône, un monarque, pourvu qu'il ait un peu de sagacité et de clairvoyance, a mille moyens de se renseigner sur la valeur des flatteries qu'on lui adresse et des conseils qu'on lui donne. Disposant de toutes les faveurs, pouvant d'un mot élever ou abaisser ses créatures, il sait parfaitement à quoi s'en tenir sur les visages qui se dérobent sous les masques. Quant au prétendant, il est souvent forcé de fouiller à tâtons dans le panier des pêches à quinze sous. Il lui est difficile de savoir si l'orviétan qu'on lui offre — et qu'il ne peut pas payer comptant — est de qualité supérieure ou suspecte. Il craindrait, s'il témoignait trop de méfiance, de décourager et d'éloigner des partisans qui, à un moment donné, peuvent lui être utiles. D'ailleurs,

« si la flatterie réussit presque toujours à se faire agréer lorsqu'elle est un vice, comment la repousserait-on quand elle ressemble à une vertu »?

On ne peut pas prétendre que Louis XVIII ait constamment échappé à ce danger. Mais, du moins, il conserva sa physionomie royale, et, quand de nouvelles catastrophes le ramenèrent en France et le rétablirent sur le trône, il sut prouver que cette *influenza* avait laissé intactes sa modération et sa sagesse.

L'autre remarque est peut-être plus paradoxale. J'ai lu avec attention le livre d'Ernest Daudet, et il m'a paru que, pendant cette courte période de 1797 à 1800, il s'en était souvent fallu de bien peu que les illusions des princes et des royalistes se changeassent en réalités. Je crois que c'eût été trop tôt pour l'accomplissement des idées de réconciliation qui préoccupaient déjà Louis XVIII, et qui le recommandent à l'impartiale histoire. Dans une lettre écrite au czar Paul Ier en 1799, je relève les lignes suivantes : « Deux choses me paraissent nécessaires : l'une de rassurer mes sujets contre les projets de vengeance que mes ennemis n'ont pas manqué de m'attribuer ; l'autre d'établir un ordre quelconque qui me donne le temps d'examiner ce qu'il sera possible de rétablir de l'ancien régime, et même de conserver du nouveau. » — Précédemment, il écrivit à son frère : « En tendant au rétablissement de l'ordre ancien et à la réforme des abus, il y a deux points qu'il ne faut pas perdre

de vue : ce qu'il est possible de rétablir; ce qui peut être bon à conserver..... Quant aux biens usurpés, la question est délicate. La restitution est de droit naturel, et ne pas l'annoncer serait, en quelque sorte, participer à l'injustice de la spoliation. D'un autre côté, les acquéreurs sont nombreux, et il est dangereux d'irriter cette classe et de la réduire au désespoir. J'ai résolu, par cette raison, de promettre aux possesseurs actuels un dédommagement conforme aux circonstances... Mes sentiments de clémence sont bien connus. Je leur ai posé des limites dans ma déclaration de 1795. Mais il peut y avoir tels services qui obligent à *fermer les yeux sur les plus grands crimes.*» (Dans cette dernière phrase, n'y a-t-il pas un pressentiment de 1815?)

Voilà l'ébauche, ou, comme dirait un artiste, la *maquette* de la Charte de 1814, digne d'un meilleur sort. Eh bien, je le répète, c'était peut-être trop tôt. Les bonapartistes et les libéraux ont fait preuve, sous la Restauration, de la plus insigne mauvaise foi en accusant les Bourbons d'avoir été ramenés par les baïonnettes étrangères. Ils étaient ramenés par la force des choses et la puissance du principe qui s'incarnait en eux.

Ils trouvaient la lutte finie, la place vide, le trône vacant, la Révolution vaincue sous son double aspect de désordre démocratique et de dictature militaire, et la nation d'autant mieux disposée à les accueillir avec enthousiasme que les souverains alliés étaient

plus tièdes et plus NEUTRES. En 1797, quelle différence! Si le czar était entré en France, vainqueur et l'épée à la main, les Bourbons rentraient à ses côtés, associant leur cause à la sienne, profitant des désastres de nos armées, subissant toutes les conséquences d'une solidarité et d'une alliance fatales. A l'intérieur, mêmes inconvénients. Songez donc que trois ans seulement s'étaient écoulés depuis le 9 thermidor! Les blessures étaient encore trop saignantes, les ressentiments trop vifs, les passions trop ardentes, les crimes trop récents, les premiers acquéreurs des biens d'émigrés trop faciles à prendre sur le fait. Rentrant avec leur Roi dans des conditions militantes et avec tous les caractères d'une revanche immédiate, grosse de représailles, les émigrés, après quatre ou cinq années de privations et de colères, n'auraient supporté ni atermoiements, ni demi-mesures, ni combinaisons destinées à ménager tous les intérêts. C'était l'ancien régime s'installant de force sur ses propres ruines, faisant violence au souverain, et, pour triompher des scrupules de sa politique, lui montrant ici ses habits râpés, ses châteaux en cendres, ses hôtels déclassés; là, les décombres encore fumants, les églises saccagées ou les palais dévastés, les taches de sang visibles sur les pavés de la place de la Révolution, et les tombeaux de Saint-Denis attendant un nouvel hôte pour ne pas être tout à fait vides.

Ernest Daudet nous dit, dans son avant-propos, que son précédent volume, *les Bourbons et la Russie*, avait été surtout consacré à Louis XVIII, à sa per-

sonne, à ses épreuves, à ses pérégrinations à travers l'Europe ;— et que, cette fois, il va profiter de documents inédits pour revenir sur d'intéressants épisodes, nécessaires à l'ensemble de son récit.

Trois généraux français, ci-devant républicains, réfractaires aux dernières victoires de la République et surtout au prestige de Napoléon Bonaparte, dominent cette partie de l'ouvrage : Pichegru, Willot et Dumouriez. C'est le nom de Pichegru qui éveille le plus de sympathies. Charles Nodier nous l'a représenté sous les traits d'un géant homérique ; mais Charles Nodier, cher à la légende, est suspect à l'histoire. Les royalistes ont inscrit Pichegru sur la liste de leurs martyrs. Un mystère plane sur cette tragique destinée. Qu'était-il ? Que voulait-il ? Héros de Plutarque, avait-il rêvé une république américaine avec Louis XVIII pour président ? Les excès et les crimes de nos révolutionnaires l'avaient-ils franchement ramené à la royauté ? Se sentait-il ou se croyait-il trop grand pour prendre place parmi les lieutenants de Napoléon ? Ce que l'on peut dire, c'est que, par ses vertus, il eût été digne d'être républicain comme Washington, ou royaliste comme Cathelineau.

Tout autre fut Dumouriez, cet homme étrange, qui, né trente ans avant Bonaparte, trouva moyen de lui survivre. Il y eut en lui du byzantin, de l'homme de guerre, du diplomate, de l'intrigant, du *faiseur*, de l'utopiste, de l'aventurier et du héros de roman. Par la fertilité de son imagination, la fécondité de ses

ressources, l'abondance de ses idées et de ses plans, il fait songer tantôt à Maurice de Saxe, tantôt à Beaumarchais. Sa tête est constamment en ébullition, et l'âge ne la refroidit pas. Au moment où on le croit par terre, il rebondit et retombe sur ses pieds. N'oublions pas la date de sa naissance : 1739. Lorsqu'il prit rang parmi les généraux de la République, sa carrière avait déjà de quoi suffire à la longévité d'un homme actif. Il fut de cette génération qui déplaça, pour ainsi dire, le présent au profit de l'avenir, de l'inconnu, — hélas ! de l'imprévu, — et où chacun, sans se rendre compte du vague malaise dont souffrait la société, avait dans sa poche un programme, une recette, un spécifique, bon à guérir tous les maux sans le moindre péril pour le malade. Par malheur, il eut trop peu de sens moral pour avoir le droit d'être héroïque ou même romanesque. Michaud jeune, son biographe, nous parle d'un épisode qui commença bien et finit mal. A vingt-deux ans, il aima passionnément une de ses cousines, d'une admirable beauté. Ses parents s'opposèrent au mariage ; la jeune fille se réfugia dans un couvent. Quelques années après, Dumouriez la retrouva à Caen. Elle n'avait pas encore prononcé ses vœux. Elle tomba malade, et y perdit sa beauté. « Son cousin, s'accusant de ses malheurs, l'épousa par devoir bien plus que par amour. » Mais la suite ne répondit pas à cet honorable début. Madame Dumouriez était extrêmement pieuse ; son mari voltairien jusqu'aux moelles. Le ménage alla fort mal, et finit par une séparation.

Je viens de nommer Michaud jeune. Je ne puis résister à l'envie de le citer encore, quoique ce chapitre de la vie de Dumouriez soit en dehors de mon sujet. S'il faut en croire le biographe de Dumouriez, sa gloire militaire en 1792 se réduirait à peu de chose; le négociateur aurait été plus habile que le général. Or, comment récuser le témoignage d'un écrivain qui nous dit : « Dumouriez assure que la route des Prussiens était jalonnée de cadavres et de chevaux morts. Nous pouvons affirmer que, *placés à l'avant-garde, nous n'y avons remarqué* que ce qui se voit à la suite de toute armée en marche. » Ainsi, c'est un témoin oculaire qui fait justice des hâbleries et des rodomontades révolutionnaires en l'honneur de cette fameuse campagne de 1792, qui n'aurait été qu'une longue déroute et eût conduit tout droit à Paris les troupes ennemies, si des causes mystérieuses n'eussent amené le duc de Brunswick à paralyser le mouvement de Frédéric-Guillaume et de son armée. La bataille de Valmy, dont on nous a rebattu les oreilles après les *glorieuses* journées de juillet, fut achetée plutôt que gagnée. Tout se passa en pourparlers diplomatiques, dont l'objet, pour le duc de Brunswick, fut de faire payer ses énormes dettes par la Convention; pour Dumouriez, agent des Danton et des Billaud-Varennes, d'obtenir par la ruse ce qui n'était pas possible par la force. Il eut honneur à son fait, si ce n'est pas profaner le mot honneur que de le mêler à ces tripotages d'argent où les Brutus et les Catons de 1792, tremblants de peur, livrèrent au général, en échange de leur salut, les diamants de la

couronne, les trésors du garde-meuble et les millions ramassés dans le sang de leurs victimes. Ce fut une série de marches et de contremarches où les deux armées se ménageaient avec des précautions infinies, où les ennemis avaient presque l'air d'être des alliés, où ils avaient soin de reculer ou de rester immobiles quand il eût suffi d'avancer pour décider la victoire, où l'on n'était intraitable que pour les émigrés. Ce chant de poème épique fut, dans le fait, un ignoble marché, où l'on ne sait qui l'on doit mépriser le plus, de ce prince-généralissime qui trahit sa cause, vend son armée et préfère beaucoup d'or à un peu de gloire, ou de ces fiers tribuns qui pillent la France pour avoir de quoi payer une honteuse rançon. Le biographe de Dumouriez ajoute : « Ainsi l'on peut dire que, si ce n'est pas par son épée qu'il sauva la République naissante, ce fut du moins par *ses ruses*, par sa présence d'esprit et la fécondité de ses ressources.»

Et maintenant, poètes nationaux, chansonniers révolutionnaires, accordez vos lyres en l'honneur de ces héros, *pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes !*

Dans le livre d'Ernest Daudet, nous retrouvons Dumouriez, cinq ou six ans après, sexagénaire, mais toujours remuant, ardent à l'intrigue, inépuisable en projets, royaliste par circonstance et par haine contre Bonaparte. Il lui aurait plu d'être Monk, pour arrêter au passage, entre Fructidor et Brumaire, le futur Empereur. Son ambition et sa vanité n'ayant pas de bornes, son imagination et son intelligence

étant sur certains points supérieurs à ses talents militaires, nul doute que, en face de la prodigieuse fortune de Bonaparte, il n'ait ressenti une jalousie furieuse, et ne se soit dit que, avec un peu de chance, il serait arrivé aussi vite et aussi haut. C'est un des vices innombrables du régime révolutionnaire et démocratique, que l'émulation ne peut y être que de l'envie. « Pourquoi lui plutôt que moi ? » — tel est le mot que doivent fatalement suggérer aux égaux de la veille ces fusées de gloire et de grandeur qui montent tout à coup aux étoiles comme un vers d'Alfred de Vigny. Gassion, Sirot et d'Aubeterre ne pouvaient être jaloux du Grand Condé, qui était un prince avant d'être un héros. Mais, lorsque Dieu, qui de rien fit tout, fait d'un petit lieutenant d'artillerie le maître du monde, ce spectacle presque surhumain frappe l'homme prédestiné d'un vertige qui se communique à son entourage. A celui-là il fait croire que l'impossible est désormais rayé de son dictionnaire, à ceux-ci qu'ils auraient pu gagner le même gros lot à la même loterie. Ce ne fut pas une des moindres preuves du magique génie de Napoléon, qu'il ait pu acclimater ses compagnons d'armes, partis du même point et parfois de plus haut, à l'idée de n'être que son escorte, de ne grandir qu'à sa guise, de marcher dans son ombre ou de refléter son rayonnement.

Dumouriez n'était pas *de la même promotion*. Il avait eu le temps de s'agiter dans tous les sens, de compter, comme M. Émile de Girardin, une idée par jour, de faire la guerre en diplomate et la diplomatie

en guerrier, d'être ministre de Louis XVI et ami des Girondins, lorsque Bonaparte, pauvre, endetté, maladif, irrésolu, ne voyant pas d'issue aux premiers bouillonnements de son génie, ne savait pas encore s'il serait un grand homme ou un *fruit sec*. Dumouriez n'avait jamais subi le coup de foudre, la fascination de ce regard d'aigle, qui, au retour de l'île d'Elbe, poussa dans les bras de Napoléon les généraux partis pour le prendre au collet. Ce fut simplement de l'envie et de la haine. Ernest Daudet nous le montre, dans cette seconde coalition, à travers les dernières illusions des princes et des émigrés, remuant comme un jeune homme, jetant sur le tapis les cartes de cette partie perdue ; beau diseur, possédant le talent particulier des Mercadets de la politique, tellement sûrs de leur fait quand ils parlent, que, quand on les écoute, on finit par les croire. Mais il était, en somme, de ceux que l'on emploie sans les estimer. Nous le voyons d'abord enjôler le czar Paul Ier, puis tomber en défaveur, victime de l'humeur bizarre de ce monarque qui préludait à la démence par la fantaisie. Plus tard, beaucoup plus tard, à la rentrée des Bourbons, Dumouriez était en Angleterre. Malgré les services qu'il avait rendus, ou s'était vanté de rendre, Louis XVIII mit peu d'empressement à le faire revenir en France et lui refusa le titre de maréchal, soit parce que, avant de se rallier à la monarchie, Dumouriez avait été Girondin, soit parce qu'on le soupçonnait de préférer la branche cadette à la branche aînée, soit enfin parce que, après tant de vicissitudes, ses services et ses ta-

lents restaient compromis par une moralité douteuse.

Le 18 Brumaire et la bataille de Marengo achevèrent de dissiper des illusions qui ne battaient plus que d'une aile. Paul Ier, dont l'esprit mobile était hanté déjà par d'étranges visions, se prit d'une sorte de passion pour ce jeune triomphateur qui répondait à des intrigues par des victoires. Louis XVIII dut se réfugier en Angleterre. Dumouriez fut expulsé de Saint-Pétersbourg. La lutte était finie, et le dénouement triste comme la lutte; car le lecteur français, en voyant d'une part ces souverains et ces princes étrangers si égoïstes, si malhabiles, si prompts à se détacher de la cause des Bourbons, uniquement occupés de s'agrandir au lieu de prendre franchement parti pour la justice et le droit; d'autre part, cet éclat, cet éblouissement, ce génie, cette radieuse aurore d'un siècle qui devait si mal finir, ne peut, quelles que soient d'ailleurs ses opinions, s'empêcher d'être pour Desaix contre Willot, pour Kellermann contre Dumouriez. Ce serait le moment, après l'émouvant récit d'Ernest Daudet, de juger les émigrés qui allaient se disperser, rentrer en France ou même se rallier au futur Empereur. Mais le sujet est trop délicat,— j'allais dire trop dangereux. Pouvons-nous nier, suivant l'expression de Chateaubriand, les *folies de Coblentz?* Pouvons-nous prétendre que ces brillants gentilshommes, partis comme pour une excursion de plaisir, comprirent toute la gravité de la situation, conservèrent la dignité de leur rôle, ne restèrent pas sur la terre d'exil aussi frivoles qu'ils avaient pu

l'être à Versailles et à Trianon? Que, dans l'exagération d'un royalisme panaché de vanité, les premiers arrivés n'accusèrent pas de tiédeur ceux qui n'arrivaient que le lendemain et de trahison ceux qui retardaient d'une semaine? Pouvons-nous pourtant, nous, les petits-fils, manquer de respect à la mémoire de nos grands-pères, et, tandis que les Jacobins d'aujourd'hui glorifient les crimes, nous montrer impitoyables pour les fautes? Le mieux est de fixer nos regards sur l'armée de Condé, si loyale, si fidèle, si vaillante, si chevaleresque. Ce fut la fatalité de ces années transitoires, que cette armée, française de cœur et d'esprit, ne se trouvât pas en nombre suffisant pour combattre seule et ne pût garder absolument intact ce caractère, qui peut braver toutes les critiques; l'élite de la société française, décimée par l'échafaud, dépouillée de ses biens, obligée d'opter entre l'exil et la guillotine, frappée à la tête et au cœur en la personne de son Roi, de sa souveraine, de ses princes, autorisée à croire que rien au monde, même les cartes de géographie, ne pouvait la faire compatriote de Robespierre, de Danton, de Fouquier-Tinville, de Chaumette, de Marat, et mettant bravement l'épée à la main pour prendre sa revanche et reconquérir sa patrie. Nous pouvons donc, sans scrupule, conserver notre reliquaire. Si l'or de la monture est mêlé de quelque alliage, les reliques sont sacrées.

P.-S. — Lorsqu'un acteur est indisposé, il prie le régisseur de réclamer pour lui l'indulgence du public.

Je veux être aujourd'hui mon propre régisseur pour constater que, tandis que j'écris cet article, le Rhône s'est installé au rez-de-chaussée de ma maison. S'il grossit encore, je monterai encore d'un étage... Hélas ! c'est pour moi le seul moyen de faire répéter mon nom sur les toits [1].

1. Je maintiens, à titre de document humain — et riverain, ce *post-scriptum* trop personnel. Puisse le lecteur ne pas se dire qu'un auteur inondé est un auteur *coulé !*

FIN

TABLE

I. Les Commencements d'une conquête..... 1
II. Honnêtes gens et livres déshonnêtes..... 39
III. Le Mariage d'un roi..... 75
IV. Le Prince de Bismarck..... 91
V. Le Roman contemporain..... 107
VI. Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle..... 137
VII. Napoléon et ses détracteurs..... 153
VIII. Dostoievsky, le vicomte E.-M. de Vogüé..... 199
IX. M. Ernest Legouvé..... 217
X. Madame de Lamartine..... 247
XI. M. Jules Simon..... 261
XII. Les Comédiens hors la loi..... 277
XIII. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française..... 293

XIV. Correspondance de Louis Veuillot..... 309
XV. M. D. Nisard, de l'Académie française. — Ferdinand Brunetière..... 323
XVI. Histoire de l'émigration..... 353

PARIS. — IMPRIMERIE P. MOUILLOT. — 79916

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

	f.	c.
DUC DE BROGLIE		
FRÉDÉRIC II ET LOUIS XV, 2 vol....	15	»
VICTOR HUGO		
TORQUEMADA, 1 vol.....	6	»
J. BARDOUX		
LA COMTESSE PAULINE DE BEAUMONT	7	50
BENJAMIN CONSTANT		
LETTRES A MADAME RÉCAMIER, 1 vol.	7	50
COMTE D'HAUSSONVILLE		
MA JEUNESSE, 1 vol.....	7	50
PAUL JANET		
VICTOR COUSIN ET SON ŒUVRE, 1 vol.	7	50
L. FEREY & G. MAUGRAS	f.	c.
LA VIE INTIME DE VOLTAIRE, 1 vol...	7	50
CH. DE RÉMUSAT		
CORRESPONDANCE, 4 vol.....	80	»
ERNEST RENAN		
NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE, 1 vol.....	7	50
G. ROTHAN		
L'ALLEMAGNE ET L'ITALIE, 2 vol....	15	»
PAUL DE SAINT-VICTOR		
VICTOR HUGO, 1 vol.....	7	50
JULES SIMON		
THIERS, GUIZOT, RÉMUSAT, 1 vol....	7	50

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

	vol.
BLAZE DE BURY	
ALEXANDRE DUMAS.....	1
P. BOURDE	
DE PARIS AU TONKIN.....	1
ÉDOUARD CADOL	
HORTENSE MAILLOT.....	1
Psse CANTACUZÈNE-ALTIÉRI	
FLEUR DE NEIGE.....	1
GABRIEL CHARMES	
STATIONS D'HIVER.....	1
EDOUARD DELPIT	
SOUFFRANCES D'UNE MÈRE.....	1
E. DESCHANEL	
PASCAL, LAROCHEFOUCAULD, BOSSUET...	1
H. DE LA FERRIÈRE	
TROIS AMOUREUSES AU XVIe SIÈCLE.....	1
O. FEUILLET	
LA VEUVE.....	1
ANATOLE FRANCE	
LE LIVRE DE MON AMI.....	1
JEAN GIGOUX	
CAUSERIES SUR LES ARTISTES DE MON TEMPS.....	1
GYP	
ELLES ET LUI.....	1
LUDOVIC HALÉVY	
CRIQUETTE.....	1
GUSTAVE HALLER	
LE SPHINX AUX PERLES.....	1
H. HEINE	vol.
POÉSIES INÉDITES.....	1
F. DE JULLIOT	
TERRE DE FRANCE.....	1
F. DE JUPILLES	
JACQUES BONHOMME CHEZ JOHN BULL..	1
PIERRE LOTI	
MON FRÈRE YVES.....	1
MARC MONNIER	
APRÈS LE DIVORCE,.....	1
MAX O'RELL	
LES CHERS VOISINS.....	1
RICHARD O'MONROY	
A GRANDES GUIDES.....	1
QUATRELLES	
LETTRES A UNE HONNÊTE FEMME.....	1
E. QUINET	
LETTRES D'EXIL, I ET II.....	1
H. RABUSSON	
ROMAN D'UN FATALISTE.....	1
GEORGE SAND	
CORRESPONDANCE, I A VI.....	6
Cte TCHENG-KI-TONG	
LES CHINOIS PEINTS PAR EUX-MÊMES...	1
L. DE TINSEAU	
L'ATTELAGE DE LA MARQUISE.....	1
LA MEILLEURE PART.....	1
***	
L'IMPÉRATRICE WANDA.....	1
MARIO UCHARD	
MADEMOISELLE BLAISOT.....	1

Collection de luxe petit in 8°, sur papier vergé à la cuve.

	vol.
OCTAVE FEUILLET	
JULIA DE TRÉCŒUR.....	1
LUDOVIC HALEVY	
LA FAMILLE CARDINAL.....	1
PIERRE LOTI	
LES TROIS DAMES DE LA KASBAH.....	1
PROSPER MÉRIMÉE	
CARMEN.....	
MELCHIOR DE VOGUÉ	
HISTOIRES D'HIVER.....	
L. ULBACH	
INUTILES DU MARIAGE.....	

Paris. — Imprimerie Ph. Boso, 3, rue Auber